



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

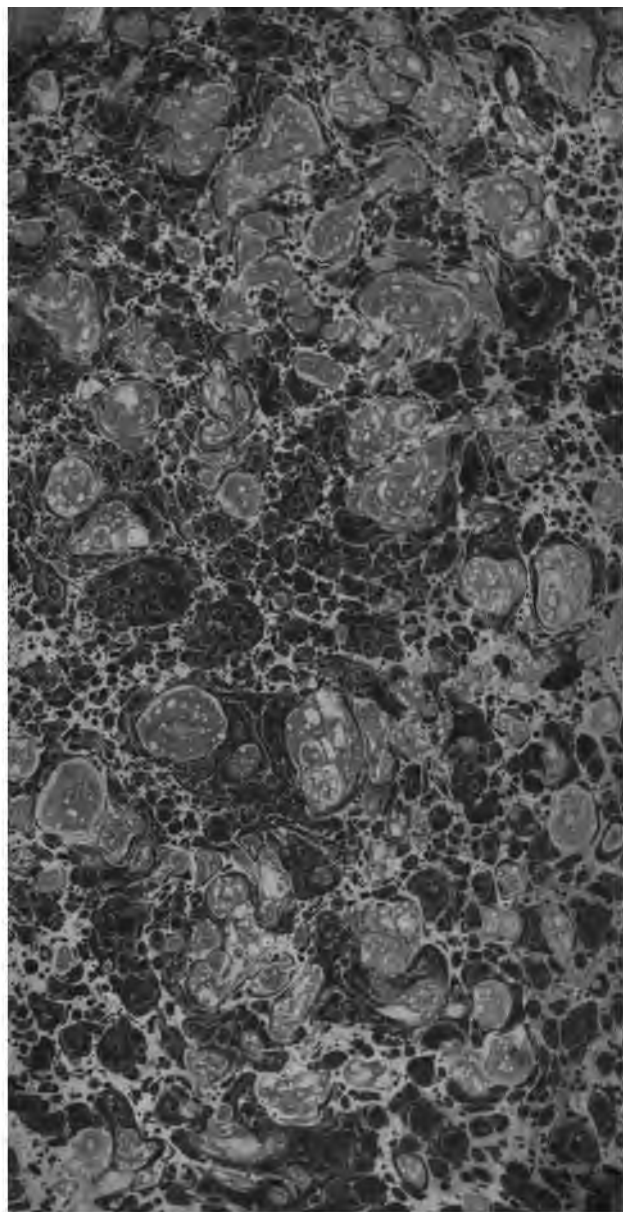
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>









FROM THE LIBRARY OF  
**HUGO PAUL THIEME**  
PROFESSOR OF FRENCH  
1914 — 1940  
HIS GIFT TO  
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN

August 1940

179  
A.  
179



**ŒUVRES COMPLÈTES**  
**DE FÉNÉLON.**



# OEUVRES COMPLÈTES

DE FRANÇOIS DE SALIGNAC

## DE LA MOTHE FÉNÉLON,

ARCHEVÊQUE-DUC DE CAMBRAI,

PRINCE DU SAINT-EMPIRE.

NOUVELLE ÉDITION, MISE DANS UN NOUVEL ORDRE,  
REVUE ET CORRIGÉE AVEC SOIN,  
PRÉCÉDÉE D'UN ESSAI SUR LA PERSONNE ET LES ÉCRITS DE FÉNÉLON,  
ET SUIVIE DE SON ÉLOGE HISTORIQUE, PAR LA MARSE.

---

TOME VI.



A PARIS,

CHEZ BRIAND, LIBRAIRE, RUE DES POITEVINS, n° 2,  
au coin de la rue Hautefeuille.

---

1810.



**DE L'ÉDUCATION  
DES FILLES.**





Library

1. P. Thier  
3-14-41

## AVERTISSEMENT.

**L**E traité de *l'Éducation des filles* est le premier livre sorti de la plume de M. de Fénelon : ce fut cependant sur cet ouvrage que la cour le jugea capable d'un emploi des plus importants. M. le duc de Beauvilliers, à la prière duquel M. de Fénelon l'avoit composé, charmé de l'ordre et des principes solides qui y sont répandus, fit connoître à Louis XIV le mérite de l'auteur ; et sa majesté le nomma peu de temps après précepteur de M. le duc de Bourgogne, de M. le duc d'Anjou, depuis roi d'Espagne, et de M. le duc de Berri. L'abbé de Fénelon entra chez les princes à l'âge de 38 ans.

Ce plan d'éducation reçut aussi du public une approbation qui se soutient encore. Il fut imprimé pour la première fois en 1688, et on en a fait depuis plusieurs éditions en France et dans les pays étrangers. En 1715, il fut réimprimé à Paris, augmenté d'une lettre que M. l'archevêque de Cambrai adressa à une dame de qualité qui l'avoit consulté sur l'éducation de mademoiselle sa fille unique.

Les éloges du public en faveur de cet ouvrage

## 4 AVERTISSEMENT.

confirment ceux que lui donne le célèbre Rollin : ce juge si éclairé , et qui a lui-même si bien traité la matière de l'éducation , l'appelle un *livre excellent* (1) ; et parmi les traités absolument nécessaires qu'il conseille aux parents de mettre entre les mains de ceux à qui ils confient le soin de leurs enfants, il place celui de M. de Fénélon (2). En effet, quoique cet ouvrage semble n'avoir pour objet que l'*éducation des filles*, les préceptes et les avis généraux qu'il renferme peuvent être fort utiles à celle des garçons. Les enfants de l'un et de l'autre sexe ont, sur-tout dans le premier âge, beaucoup de ressemblance : on remarque en eux les mêmes foiblesses et les mêmes inclinations. Ils exigent d'abord de ceux qui les élèvent à peu près les mêmes soins : le temps et la destination des uns et des autres avertissent ensuite de la différence qu'il convient de donner à leur éducation ; mais il y a toujours des devoirs communs à tous les membres de la société, et dont il faut travailler également à leur donner la connoissance et à leur inspirer l'amour.

M. de Fénélon indique rapidement les vertus et les obligations générales. Il développe avec beaucoup de clarté celles qui sont propres à

(1) Supplément au traité des études, p. 41.

(2) Traité des études, tom. IV, p. 675.

*l'éducation des filles.* Comme l'on doit s'y proposer une double fin, celle de leur former le cœur et celle de cultiver leur esprit, l'auteur revient souvent à la partie des mœurs, parce-qu'elle est la plus essentielle. Quant à la culture de l'esprit, M. de Fénélon n'exclut des études des filles que les connoissances trop étendues, ou qui sont au-dessus de leur foiblesse naturelle, et celles dont l'abus est presque certain ; mais il ne pense pas que l'ignorance soit leur apanage. Un des motifs, entre autres, sur lesquels l'auteur établit, dès le premier chapitre de son livre, *l'importance de l'éducation des filles, c'est qu'elles sont la moitié du genre humain, racheté du sang de Jésus-Christ et destiné à la vie éternelle.* Par-là il annonce que la connoissance de l'évangile doit être le fondement de leur éducation. En suivant le plan tracé dans son livre, on ne peut se dispenser de les instruire de l'histoire de la religion, de ses dogmes et de sa morale.

---



# DE L'ÉDUCATION DES FILLES.

---

## CHAPITRE PREMIER.

### *De l'importance de l'éducation des filles.*

**R**IEN n'est plus négligé que l'éducation des filles. La coutume et le caprice des mères y décident souvent de tout : on suppose qu'on doit donner à ce sexe peu d'instruction. L'éducation des garçons passe pour une des principales affaires par rapport au bien public ; et quoi qu'on n'y fasse guère moins de fautes que dans celle des filles, du moins on est persuadé qu'il faut beaucoup de lumières pour y réussir. Les plus habiles gens se sont appliqués à donner des règles dans cette matière. Combien voit-on de maîtres et de collèges ! Combien de dépenses pour des impressions de livres, pour des recherches de sciences, pour des méthodes d'apprendre les langues, pour le choix des professeurs ! Tous ces grands préparatifs ont souvent plus d'apparence que de solidité ; mais enfin ils marquent la haute idée qu'on a de l'éducation des garçons. Pour les filles, dit-on, il ne faut pas qu'elles soient savantes, la curiosité les rend vaines et précieuses ; il suffit qu'elles sachent gouverner un jour leurs ménages, et obéir à leurs maris sans raisonner. On ne manque pas de se servir de l'expérience qu'on a de beaucoup de femmes que la science a rendues ridicules : après quoi on se croit en droit

d'abandonner aveuglément les filles à la conduite des mères ignorantes et indiscrètes.

Il est vrai qu'il faut craindre de faire des savantes ridicules. Les femmes ont d'ordinaire l'esprit encore plus foible et plus curieux que les hommes : aussi n'est-il point à propos de les engager dans des études dont elles pourroient s'entêter. Elles ne doivent ni gouverner l'état , ni faire la guerre , ni entrer dans le ministère des choses sacrées : ainsi elles peuvent se passer de certaines connoissances étendues qui appartiennent à la politique , à l'art militaire , à la jurisprudence , à la philosophie et à la théologie. La plupart même des arts mécaniques ne leur conviennent pas ; elles sont faites pour des exercices modérés. Leur corps , aussi-bien que leur esprit , est moins fort et moins robuste que celui des hommes : en revanche , la nature leur a donné en partage l'industrie , la propreté et l'économie , pour les occuper tranquillement dans leurs maisons.

Mais que s'ensuit-il de la foiblesse naturelle des femmes ? Plus elles sont foibles , plus il est important de les fortifier. N'ont-elles pas des devoirs à remplir , mais des devoirs qui sont les fondements de toute la vie humaine ? Ne sont-ce pas les femmes qui ruinent ou qui soutiennent les maisons , qui règlent tout le détail des choses domestiques , et qui par conséquent décident de ce qui touche le plus près à tout le genre humain ? Par-là elles ont la principale part aux bonnes ou aux mauvaises mœurs de presque tout le monde. Une femme judicieuse , appliquée et pleine de religion , est l'ame de toute une grande maison ; elle y met l'ordre pour les biens temporels et pour le salut. Les hommes même , qui ont toute l'autorité en public , ne peuvent par leurs

délibérations établir aucun bien effectif, si les femmes ne leur aident à l'exécuter.

Le monde n'est point un fantôme, c'est l'assemblage de toutes les familles : et qui est-ce qui peut les policer avec un soin plus exact que les femmes, qui, outre leur autorité naturelle et leur assiduité dans leur maison, ont encore l'avantage d'être nées soigneuses, attentives au détail, industrieuses, insinuantes et persuasives ? Mais les hommes peuvent-ils espérer pour eux-mêmes quelque douceur dans la vie, si leur plus étroite société, qui est celle du mariage, se tourne en amertume ? Mais les enfants, qui feront dans la suite tout le genre humain, que deviendront-ils, si les mères les gâtent dès leurs premières années ?

Voilà donc les occupations des femmes, qui ne sont guère moins importantes au public que celles des hommes, puisqu'elles ont une maison à régler, un mari à rendre heureux, des enfants à bien élever. Ajoutez que la vertu n'est pas moins pour les femmes que pour les hommes : sans parler du bien ou du mal qu'elles peuvent faire au public, elles sont la moitié du genre humain, rachetées du sang de Jésus-Christ et destinées à la vie éternelle.

Enfin, il faut considérer, outre le bien que font les femmes quand elles sont bien élevées, le mal qu'elles causent dans le monde quand elles manquent d'une éducation qui leur inspire la vertu. Il est constant que la mauvaise éducation des femmes fait plus de mal que celle des hommes, puisque les désordres des hommes viennent souvent et de la mauvaise éducation qu'ils ont reçue de leurs mères, et des passions que d'autres femmes leur ont inspirées dans un âge plus avancé :



Quelles intrigues se présentent à nous dans les histoires , quel renversement des lois et des mœurs , quelles guerres sanglantes , quelles nouveautés contre la religion , quelles révolutions d'état , causés par le dérèglement des femmes ! Voilà ce qui prouve l'importance de bien élever les filles : cherchons-en les moyens.

---

## CHAPITRE II.

### *Inconvénients des éducations ordinaires.*

L'IGNORANCE d'une fille est cause qu'elle s'ennuie , et qu'elle ne sait à quoi s'occuper innocemment. Quand elle est venue jusqu'à un certain âge sans s'appliquer aux choses solides , elle n'en peut avoir ni le goût , ni l'estime : tout ce qui est sérieux lui paroît triste , tout ce qui demande une attention suivie la fatigue : la pente aux plaisirs , qui est forte pendant la jeunesse , l'exemple des personnes du même âge qui sont plongées dans l'amusement , tout sert à lui faire craindre une vie réglée et laborieuse. Dans ce premier âge , elle manque d'expérience et d'autorité pour gouverner quelque chose dans la maison de ses parents : elle ne connoît pas même l'importance de s'y appliquer , à moins que sa mère n'ait pris soin de la lui faire remarquer en détail. Si elle est de condition , elle est exempte du travail des mains : elle ne travaillera donc que quelques heures du jour , parcequ'on dit , sans savoir pourquoi , qu'il est honnête aux femmes de travailler ; mais souvent ce ne sera qu'une contenance , et elle ne s'accoutumera point à un travail suivi.

En cet état que fera-t-elle ? La compagnie d'une mère qui l'observe , qui la gronde , qui croit la bien élever en ne lui pardonnant rien , qui se compose avec elle , qui lui fait essayer ses humeurs , qui lui paroît toujours chargée de tous les soucis domestiques , la gêne et la rebute ; elle a autour d'elle des femmes flatteuses qui , cherchant à s'insinuer par des complaisances basses et dangereuses , suivent toutes ses fantaisies , et l'entre-tiennent de tout ce qui peut la dégoûter du bien : la piété lui paroît une occupation languissante , et une règle ennemie de tous les plaisirs. A quoi donc s'occupera-t-elle ? A rien d'utile. Cette inapplication se tourne même en habitude incurable.

Cependant voilà un grand vide qu'on ne peut espérer de remplir de choses solides : il faut donc que les frivoles prennent place. Dans cette oisiveté , une fille s'abandonne à sa paresse ; et la paresse , qui est une langueur de l'ame , est une source inépuisable d'ennuis. Elle s'accoutume à dormir un tiers plus qu'il ne faudroit pour conserver une santé parfaite ; ce long sommeil ne sert qu'à l'amollir , qu'à la rendre plus délicate , plus exposée aux révoltes du corps : au lieu qu'un sommeil médiocre , accompagné d'un exercice réglé , rend une personne gaie , vigoureuse et robuste ; ce qui fait , sans doute , la véritable perfection du corps , sans parler des avantages que l'esprit en tire.

Cette mollesse et cette oisiveté étant jointes à l'ignorance , il en naît une sensibilité pernicieuse pour les divertissemens et pour les spectacles ; c'est même ce qui excite une curiosité indiscrete et insatiable.

Les personnes instruites et occupées à des choses sérieuses n'ont d'ordinaire qu'une curiosité médiocre :

ce qu'elles savent leur donne du mépris pour beaucoup de choses qu'elles ignorent ; elles voient l'inutilité et le ridicule de la plupart des choses que les petits esprits qui ne savent rien et qui n'ont rien à faire sont empressés d'apprendre.

Au contraire, les filles mal instruites et inappliquées ont une imagination toujours errante. Faute d'aliment solide, leur curiosité se tourne toute en ardeur vers les objets vains et dangereux. Celles qui ont de l'esprit s'érigent souvent en précieuses, et lisent tous les livres qui peuvent nourrir leur vanité ; elles se passionnent pour des romans, pour des comédies, pour des récits d'aventures chimériques, où l'amour profane est mêlé. Elles se rendent l'esprit visionnaire, en s'accoutumant au langage magnifique des héros de romans ; elles se gâtent même par-là pour le monde ; car tous ces beaux sentiments en l'air, toutes ces passions généreuses, toutes ces aventures que l'auteur du roman a inventées pour le plaisir, n'ont aucun rapport avec les vrais motifs qui font agir dans le monde et qui décident des affaires, ni avec les mécomptes qu'on trouve dans tout ce qu'on entreprend.

Une pauvre fille, pleine du tendre et du merveilleux qui l'ont charmée dans ses lectures, est étonnée de ne trouver point dans le monde de vrais personnages qui ressemblent à ces héros : elle voudrait vivre comme ces princesses imaginaires qui sont dans les romans toujours charmantes, toujours adorées, toujours au-dessus de tous les besoins. Quel dégoût pour elle de descendre de l'héroïsme jusqu'au plus bas détail du ménage !

Quelques unes poussent leur curiosité encore plus

oin, et se mêlent de décider sur la religion, quoiqu'elles n'en soient point capables. Mais celles qui n'ont point assez d'ouverture d'esprit pour ces curiosités en ont d'autres qui leur sont proportionnées : elles veulent ardemment savoir ce qui se dit, ce qui se fait; une chanson, une nouvelle, une intrigue; recevoir des lettres, lire celles que les autres reçoivent; elles veulent qu'on leur dise tout, et elles veulent aussi tout dire; elles sont vaines, et la vanité fait parler beaucoup; elles sont légères, et la légèreté empêche les réflexions qui feroient souvent garder le silence.

---

## CHAPITRE III.

*Quels sont les premiers fondemens de l'éducation.*

Pour remédier à tous ces maux, c'est un grand avantage que de pouvoir commencer l'éducation des filles dès leur plus tendre enfance : ce premier âge, qu'on abandonne à des femmes indiscrètes et quelquefois déréglées, est pourtant celui où se font les impressions les plus profondes, et qui, par conséquent, a un grand rapport à tout le reste de la vie.

Avant que les enfants sachent entièrement parler, on peut les préparer à l'instruction. On trouvera peut-être que j'en dis trop : mais on n'a qu'à considérer ce que fait l'enfant qui ne parle pas encore; il apprend une langue qu'il parlera bientôt plus exactement que les savants ne sauroient parler les langues mortes qu'ils ont étudiées avec tant de travail dans l'âge le plus mûr. Mais qu'est-ce qu'apprendre une langue? Ce n'est pas

seulement mettre dans sa mémoire, ~~un~~ grand nombre de mots, c'est encore, dit saint Augustin, observer le sens de chacun de ces mots en particulier. L'enfant, dit-il, parmi ses cris et ses jeux, remarque de quel objet chaque parole est le signe; il le fait, tantôt en considérant les mouvements naturels des corps qui touchent ou qui montrent les objets dont on parle, tantôt étant frappé par la fréquente répétition du même mot pour signifier le même objet. Il est vrai que le tempérament du cerveau des enfants leur donne une admirable facilité pour l'impression de toutes ces images: mais quelle attention d'esprit ne faut-il pas pour les discerner, et pour les attacher chacune à son objet!

Considérez encore combien, dès cet âge, les enfants cherchent ceux qui les flattent, et fuient ceux qui les contraignent; combien ils savent crier ou se taire pour avoir ce qu'ils souhaitent; combien ils ont déjà d'artifice et de jalousie. J'ai vu, dit saint Augustin, un enfant jaloux: il ne savoit pas encore parler; et déjà, avec un visage pâle et des yeux irrités, il regardoit l'enfant quiettoit avec lui.

On peut donc compter que les enfants connoissent dès-lors plus qu'on ne s'imagine d'ordinaire: ainsi vous pouvez leur donner, par des paroles qui seront aidées par des tons et des gestes, l'inclination d'être avec les personnes honnêtes et vertueuses qu'ils voient, plutôt qu'avec d'autres personnes déraisonnables qu'ils seroient en danger d'aimer: ainsi vous pouvez encore, par les différents airs de votre visage et par le ton de votre voix, leur représenter avec horreur les gens qu'ils ont vus en colère ou dans quelque autre dérèglement, et prendre les tons les plus doux avec le visage le plus

serein pour leur représenter avec admiration ce qu'ils ont vu faire de sage et de modeste.

Je ne donne pas ces petites choses pour grandes : mais enfin ces dispositions éloignées sont des commencements qu'il ne faut pas négliger , et cette manière de prévenir de loin les enfants a des suites insensibles qui facilitent l'éducation.

Si on doute encore du pouvoir que ces premiers préjugés de l'enfance ont sur les hommes , on n'a qu'à voir combien le souvenir des choses qu'on a aimées dans l'enfance est encore vif et touchant dans un âge avancé. Si , au lieu de donner aux enfants de vaines craintes des fantômes et des esprits , qui ne font qu'affaiblir , par de trop grands ébranlements , leur cerveau encore tendre ; si , au lieu de les laisser suivre toutes les imaginations de leurs nourrices pour les choses qu'ils doivent aimer ou fuir , on s'attachoit à leur donner toujours une idée agréable du bien et une idée affreuse du mal : cette prévention leur faciliteroit beaucoup dans la suite la pratique de toutes les vertus. Au contraire , on leur fait craindre un prêtre vêtu de noir , on ne leur parle de la mort que pour les effrayer , on leur raconte que les morts reviennent la nuit sous des figures hideuses : tout cela n'aboutit qu'à rendre une ame foible et timide , et qu'à la préoccuper contre les meilleures choses.

Ce qui est le plus utile dans les premières années de l'enfance , c'est de ménager la santé de l'enfant , de tâcher de lui faire un sang doux par le choix des aliments et par un régime de vie simple ; c'est de régler ses repas , en sorte qu'il mange toujours à peu près aux mêmes heures ; qu'il mange assez souvent à proportion de son besoin ; qu'il ne mange point hors de son repas , parce-

que c'est surcharger l'estomac pendant que la digestion n'est pas finie ; qu'il ne mange rien de haut goût qui l'excite à manger au-delà de son besoin , et qui le dégoûte des aliments plus convenables à sa santé ; qu'enfin on ne lui serve pas trop de choses différentes , car la variété des viandes qui viennent l'une après l'autre soutient l'appétit après que le vrai besoin de manger est fini.

Ce qu'il y a encore de très important , c'est de laisser affermir les organes en ne pressant point l'instruction , d'éviter tout ce qui peut allumer les passions , d'accoutumer doucement l'enfant à être privé des choses pour lesquelles il a témoigné trop d'ardeur , afin qu'il n'espère jamais d'obtenir les choses qu'il désire.

Si peu que le naturel des enfants soit bon , on peut les rendre ainsi dociles , patients , fermes , gais et tranquilles : au lieu que , si on néglige ce premier âge , ils y deviennent ardents et inquiets pour toute leur vie ; leur sang se brûle ; les habitudes se forment ; le corps , encore tendre , et l'ame , qui n'a encore aucune pente vers aucun objet , se plie vers le mal ; il se fait en eux une espèce de second péché originel , qui est la source de mille désordres quand ils sont plus grands.

Dès qu'ils sont dans un âge plus avancé où leur raison est toute développée , il faut que toutes les paroles qu'on leur dit servent à leur faire aimer la vérité et à leur inspirer le mépris de toute dissimulation. Ainsi on ne doit jamais se servir d'aucune feinte pour les apaiser ou pour leur persuader ce qu'on veut : par-là on leur enseigne la finesse , qu'ils n'oublient jamais. Il faut les mener par la raison autant qu'on peut.\*

Mais examinons de plus près l'état des enfants , pour

voir plus en détail ce qui leur convient. La substance de leur cerveau est molle, et elle se durcit tous les jours ; pour leur esprit, il ne sait rien, tout lui est nouveau. Cette mollesse du cerveau fait que tout s'y imprime facilement, et la surprise de la nouveauté fait qu'ils admirent aisément et qu'ils sont fort curieux. Il est vrai aussi que cette humidité et cette mollesse du cerveau, jointes à une grande chaleur, lui donnent un mouvement facile et continuel ; de là vient cette agitation des enfants, qui ne peuvent arrêter leur esprit à aucun objet, non plus que leur corps en aucun lieu.

D'un autre côté, les enfants ne sachant encore rien penser ni faire d'eux-mêmes, ils remarquent tout ; et ils parlent peu, si on ne les accoutume à parler beaucoup, et c'est de quoi il faut bien se garder. Souvent le plaisir qu'on veut tirer des jolis enfants les gâte ; on les accoutume à hasarder tout ce qui leur vient dans l'esprit, et à parler des choses dont ils n'ont pas encore des connoissances distinctes : il leur en reste toute leur vie l'habitude de juger avec précipitation, et de dire des choses dont ils n'ont point d'idées claires ; ce qui fait un très mauvais caractère d'esprit.

Ce plaisir qu'on veut tirer des enfants produit encore un effet pernicieux : ils aperçoivent qu'on les regarde avec complaisance, qu'on observe tout ce qu'ils font, qu'on les écoute avec plaisir ; par-là ils s'accoutument à croire que le monde sera toujours occupé d'eux.

Pendant cet âge où l'on est applaudi, et où l'on n'a point encore éprouvé la contradiction, on conçoit des espérances chimériques qui préparent des mécomptes infinis pour toute la vie. J'ai vu des enfants qui croyoient



qu'on parloit d'eux toutes les fois qu'on parloit en secret, parcequ'ils avoient remarqué qu'on l'avoit fait souvent : ils s'imaginoient n'avoir rien en eux que d'extraordinaire et d'admirable. Il faut donc prendre soin des enfans sans leur laisser voir qu'on pense beaucoup à eux. Montrez-leur que c'est par amitié et par le besoin où ils sont d'être redressés, que vous êtes attentif à leur conduite, et non par l'admiration de leur esprit. Contentez-vous de les former peu à peu selon les occasions qui viennent naturellement : quand même vous pourriez avancer beaucoup l'esprit d'un enfant sans le presser, vous devriez craindre de le faire ; car le danger de la vanité et de la présomption est toujours plus grand que le fruit de ces éducations prématurées qui font tant de bruit.

Il faut se contenter de suivre et d'aider la nature. Les enfans savent peu, il ne faut pas les exciter à parler : mais comme ils ignorent beaucoup de choses, ils ont beaucoup de questions à faire ; aussi en font-ils beaucoup. Il suffit de leur répondre précisément, et d'ajouter quelquefois certaines petites comparaisons pour rendre plus sensibles les éclaircissements qu'on doit leur donner. S'ils jugent de quelque chose sans le bien savoir, il faut les embarrasser par quelque question nouvelle, pour leur faire sentir leur faute, sans les confondre rudement ; en même temps il leur faut faire apercevoir, non par des louanges vagues, mais par quelque marque effective d'estime, qu'on les approuve bien plus quand ils doutent, et qu'ils demandent ce qu'ils ne savent pas, que quand ils décident le mieux. C'est le vrai moyen de mettre dans leur esprit, avec beaucoup de politesse, une modestie véritable,

et un grand mépris pour les contestations qui sont si ordinaires aux jeunes personnes peu éclairées.

Dès qu'il paroît que leur raison a fait quelque progrès , il faut se servir de cette expérience pour les prémunir contre la présomption. Vous voyez , direz-vous , que vous êtes plus raisonnable maintenant que vous ne l'étiez l'année passée ; dans un an vous verrez encore des choses que vous n'êtes pas capable de voir aujourd'hui. Si , l'année passée , vous aviez voulu juger des choses que vous savez maintenant et que vous ignoriez alors , vous en auriez mal jugé. Vous auriez eu grand tort de prétendre savoir ce qui étoit au-delà de votre portée. Il en est de même aujourd'hui des choses qui vous restent à connoître ; vous verrez un jour combien vos jugemens présents sont imparfaits. Cependant fiez-vous aux conseils des personnes qui jugent comme vous jugerez vous-même quand vous aurez leur âge et leur expérience.

La curiosité des enfans est un penchant de la nature qui va comme au-devant de l'instruction ; ne manquez pas d'en profiter. Par exemple , à la campagne ils voient un moulin , et ils veulent savoir ce que c'est ; il faut leur montrer comment se prépare l'aliment qui nourrit l'homme. Ils aperçoivent des moissonneurs , et il faut leur expliquer ce qu'ils font , comment on sème le blé , et comment il se multiplie dans la terre. A la ville , ils voient des boutiques où s'exercent plusieurs arts et où l'on vend diverses marchandises. Il ne faut jamais être importuné de leurs demandes , ce sont des ouvertures que la nature vous offre pour faciliter l'instruction : témoignez-y prendre plaisir ; par-là vous leur enseignerez insensiblement comment se font toutes les choses

qui servent à l'homme et sur lesquelles roule le commerce. Peu à peu, sans étude particulière, ils connoîtront la bonne manière de faire toutes ces choses qui sont de leur usage, et le juste prix de chacune, ce qui est le vrai fonds de l'économie. Ces connoissances, qui ne doivent être méprisées de personne puisque tout le monde a besoin de ne se pas laisser tromper dans sa dépense, sont principalement nécessaires aux filles.

---

#### CHAPITRE IV.

##### *Imitation à craindre.*

L'IGNORANCE des enfants, dans le cerveau desquels rien n'est encore imprimé, et qui n'ont aucune habitude, les rend souples et enclins à imiter tout ce qu'ils voient. C'est pourquoi il est capital de ne leur offrir que de bons modèles. Il ne faut laisser approcher d'eux que des gens dont les exemples soient utiles à suivre : mais comme il n'est pas possible qu'ils ne voient, malgré les précautions qu'on prend, beaucoup de choses irrégulières, il faut leur faire remarquer de bonne heure l'impertinence de certaines personnes vicieuses et déraisonnables, sur la réputation desquelles il n'y a rien à ménager ; il faut leur montrer combien on est méprisé et digne de l'être, combien on est misérable quand on s'abandonne à ses passions et qu'on ne cultive point sa raison. On peut ainsi, sans les accoutumer à la moquerie, leur former le goût et les rendre sensibles aux vraies bienséances ; il ne faut pas même s'abstenir de les prévenir en général sur certains défauts, quoiqu'on puisse craindre de leur ouvrir par-là les yeux sur les

foiblesses des gens qu'ils doivent respecter : car , outre qu'on ne doit pas espérer et qu'il n'est point juste de les entretenir dans l'ignorance des véritables règles là-dessus , d'ailleurs le plus sûr moyen de les tenir dans leur devoir est de leur persuader qu'il faut supporter les défauts d'autrui , qu'on ne doit pas même en juger légèrement , qu'ils paroissent souvent plus grands qu'ils ne sont , qu'ils sont réparés par des qualités avantageuses , et que , rien n'étant parfait sur la terre , on doit admirer ce qui a le moins d'imperfection ; enfin , quoiqu'il faille réserver de telles instructions pour l'extrémité , il faut pourtant leur donner les vrais principes , et les préserver d'imiter tout le mal qu'ils ont devant les yeux.

Il faut aussi les empêcher de contrefaire les gens ridicules ; car ces manières moqueuses et comédiennes ont quelque chose de bas et de contraire aux sentiments honnêtes : il est à craindre que les enfants ne les prennent , parceque la chaleur de leur imagination et la souplesse de leur corps , jointes à leur enjouement , leur font aisément prendre toutes sortes de formes pour représenter ce qu'ils voient de ridicule.

Cette pente à imiter qui est dans les enfants , produit des maux infinis quand on les livre à des gens sans vertu , qui ne se contraignent guère devant eux. Mais Dieu a mis , par cette pente , dans les enfants de quoi se plier facilement à tout ce qu'on leur montre pour le bien. Souvent , sans leur parler , on n'auroit qu'à leur faire voir en autrui ce qu'on voudroit qu'ils fissent.

## CHAPITRE V.

*Instructions indirectes : il ne faut pas presser les enfants.*

**J**E crois même qu'il faudroit souvent se servir de ces instructions indirectes, qui ne sont point ennuyeuses comme les leçons et les remontrances, seulement pour réveiller leur attention sur les exemples qu'on leur donneroit.

Une personne pourroit demander quelquefois devant eux à une autre : Pourquoi faites-vous cela ? et l'autre répondroit : Je le fais par telle raison. Par exemple : Pourquoi avez-vous avoué votre faute ? C'est que j'en aurois fait encore une plus grande de la désavouer lâchement par un mensonge, et qu'il n'y a rien de plus beau que de dire franchement : J'ai tort. Après cela, la première personne peut louer celle qui s'est ainsi accusée elle-même : mais il faut que tout cela se fasse sans affectation, car les enfants sont bien plus pénétrants qu'on ne croit ; et dès qu'ils ont aperçu quelque finesse dans ceux qui les gouvernent, ils perdent la simplicité et la confiance qui leur sont naturelles.

Nous avons remarqué que le cerveau des enfants est tout ensemble chaud et humide, ce qui leur causé un mouvement continuel. Cette mollesse de cerveau fait que toutes choses s'y impriment facilement, et que les images de tous les objets sensibles y sont très vives : ainsi il faut se hâter d'écrire dans leur tête pendant que les caractères s'y forment aisément. Mais il faut bien choisir les images qu'on y doit gra

verser dans un réservoir si petit et si précieux que des choses exquisés ; il faut se souvenir qu'on ne doit à cet âge verser dans les esprits que ce qu'on souhaite qui y demeure toute la vie. Les premières images gravées pendant que le cerveau est encore mou et que rien n'y est écrit, sont les plus profondes. D'ailleurs elles se durcissent à mesure que l'âge dessèche le cerveau ; ainsi elles deviennent ineffaçables : de là vient que , quand on est vieux , on se souvient distinctement des choses de la jeunesse, quoique éloignées ; au lieu qu'on se souvient moins de celles qu'on a vues dans un âge plus avancé , parceque les traces en ont été faites dans le cerveau lorsqu'il étoit déjà desséché et plein d'autres images.

Quand on entend faire ces raisonnemens , on a peine à les croire. Il est pourtant vrai qu'on raisonne de même sans s'en apercevoir. Ne dit-on pas tous les jours : J'ai pris mon pli : Je suis trop vieux pour changer : J'ai été nourri de cette façon ? D'ailleurs ne sent-on pas un plaisir singulier à rappeler les images de la jeunesse ? Les plus fortes inclinations ne sont-elles pas celles qu'on a prises à cet âge ? Tout cela ne prouve-t-il pas que les premières habitudes sont les plus fortes ? Si l'enfance est propre à graver des images dans le cerveau , il faut avouer qu'elle l'est moins au raisonnement. Cette humidité du cerveau qui rend les impressions faciles , étant jointe à une grande chaleur , fait une agitation qui empêche toute application suivie.

Le cerveau des enfans est comme une bougie allumée dans un lieu exposé au vent : sa lumière vacille toujours. L'enfant vous fait une question ; et avant que

vous répondiez, ses yeux s'élèvent vers le plancher, il compte toutes les figures qui y sont peintes, ou tous les morceaux de vitre qui sont aux fenêtres : si vous voulez le ramener à son premier objet, vous le gênez comme si vous le teniez en prison. Ainsi il faut ménager avec grand soin les organes en attendant qu'ils s'affermissent : répondez-lui promptement à sa question, et laissez-lui en faire d'autres à son gré. Entretenez seulement sa curiosité, et faites dans sa mémoire un amas de bons matériaux : viendra le temps qu'ils s'assembleront d'eux-mêmes, et que, le cerveau ayant plus de consistance, l'enfant raisonnera de suite. Cependant bornez-vous à le redresser quand il ne raisonnera pas juste, et à lui faire sentir sans empressement, selon les ouvertures qu'il vous donnera, ce que c'est que tirer d'une conséquence.

Laissez donc jouer un enfant, et mêlez l'instruction avec le jeu ; que la sagesse ne se montre à lui que par intervalle et avec un visage riant ; gardez-vous de le fatiguer par une exactitude indiscrete.

Si l'enfant se fait une idée triste et sombre de la vertu, si la liberté et le dérèglement se présentent à lui sous une figure agréable, tout est perdu, vous travaillez en vain. Ne le laissez jamais flatter par des esprits ou par des gens sans règle : on s'accoutume à aimer les mœurs et les sentiments des gens qu'on aime ; le plaisir qu'on trouve d'abord avec les malhonnêtes gens fait peu à peu estimer ce qu'ils ont même de méprisable.

Pour rendre les gens de bien agréables aux enfants, faites-leur remarquer ce qu'ils ont d'aimable et de com-

mode , leur sincérité , leur modestie , leur désintéressement , leur fidélité , leur discrétion , mais sur-tout leur piété , qui est la source de tout le reste.

Si quelqu'un d'entre-eux a quelque chose de choquant, dites : La piété ne donne point ces défauts-là ; quand elle est parfaite , elle les ôte , ou du moins elle les adoucit. Après tout , il ne faut point s'opiniâtrer à faire goûter aux enfants certaines personnes pieuses dont l'extérieur est dégoûtant.

Quoique vous vieilliez sur vous-même pour n'y laisser rien voir que de bon , n'attendez pas que l'enfant ne trouve jamais aucun défaut en vous ; souvent il apercevra jusqu'à vos fautes les plus légères.

Saint Augustin nous apprend qu'il avoit remarqué dès son enfance la vanité de ses maîtres sur les études. Ce que vous avez de meilleur et de plus pressé à faire , c'est de connoître vous-même vos défauts aussi-bien que l'enfant les connoîtra , et de vous en faire avertir par des amis sincères. D'ordinaire ceux qui gouvernent les enfants ne leur pardonnent rien , et se pardonnent tout à eux-mêmes : cela excite dans les enfants un esprit de critique et de malignité ; de façon que , quand ils ont vu faire quelque faute à la personne qui les gouverne , ils en sont ravis , et ne cherchent qu'à la mépriser.

Evitez cet inconvénient : ne craignez point de parler des défauts qui sont visibles en vous , et des fautes qui vous auront échappé devant l'enfant. Si vous le voyez capable d'entendre raison là-dessus , dites-lui que vous voulez lui donner l'exemple de se corriger de ses défauts , en vous corrigeant des vôtres : par-là vous tirerez de vos imperfections mêmes de quoi instruire et édifier l'enfant , de quoi l'encourager pour sa cor-



vous répondiez , ses yeux s'élèvent vers le plancher , il compte toutes les figures qui y sont peintes , ou tous les morceaux de vitre qui sont aux fenêtres : si vous voulez le ramener à son premier objet , vous le gênez comme si vous le teniez en prison. Ainsi il faut ménager avec grand soin les organes en attendant qu'ils s'affermissent : répondez-lui promptement à sa question , et laissez-lui en faire d'autres à son gré. Entretenez seulement sa curiosité , et faites dans sa mémoire un amas de bons matériaux : viendra le temps qu'ils s'assembleront d'eux-mêmes , et que , le cerveau ayant plus de consistance , l'enfant raisonnera de suite. Cependant bornez-vous à le redresser quand il ne raisonnera pas juste , et à lui faire sentir sans empressement , selon les ouvertures qu'il vous donnera , ce que c'est que tirer droit une conséquence.

Laissez donc jouer un enfant , et mêlez l'instruction avec le jeu ; que la sagesse ne se montre à lui que par intervalle et avec un visage riant ; gardez-vous de le fatiguer par une exactitude indiscrete.

Si l'enfant se fait une idée triste et sombre de la vertu , si la liberté et le dérèglement se présentent à lui sous une figure agréable , tout est perdu , vous travaillez en vain. Ne le laissez jamais flatter par des esprits ou par des gens sans règle : on s'accoutume à aimer les mœurs et les sentiments des gens qu'on aime ; le plaisir qu'on trouve d'abord avec les malhonnêtes gens fait peu à peu estimer ce qu'ils ont même de méprisable.

Pour rendre les gens de bien agréables aux enfants , faites-leur remarquer ce qu'ils ont d'aimable et de com-

node , leur sincérité , leur modestie , leur désintéressement , leur fidélité , leur discrétion , mais sur-tout leur piété , qui est la source de tout le reste.

Si quelqu'un d'entre-eux a quelque chose de choquant, dites : La piété ne donne point ces défauts-là ; quand elle est parfaite , elle les ôte , ou du moins elle les adoucit. Après tout , il ne faut point s'opiniâtrer à faire goûter aux enfants certaines personnes pieuses dont l'extérieur est dégoûtant.

Quoique vous veilliez sur vous-même pour n'y laisser rien voir que de bon , - n'attendez pas que l'enfant ne trouve jamais aucun défaut en vous ; souvent il apercevra jusqu'à vos fautes les plus légères.

Saint Augustin nous apprend qu'il avoit remarqué dès son enfance la vanité de ses maîtres sur les études. Ce que vous avez de meilleur et de plus pressé à faire , c'est de connoître vous-même vos défauts aussi-bien que l'enfant les connoitra , et de vous en faire avertir par des amis sincères. D'ordinaire ceux qui gouvernent les enfants ne leur pardonnent rien , et se pardonnent tout à eux-mêmes : cela excite dans les enfants un esprit de critique et de malignité ; de façon que , quand ils ont vu faire quelque faute à la personne qui les gouverne , ils en sont ravis , et ne cherchent qu'à la mépriser.

Évitez cet inconvénient : ne craignez point de parler des défauts qui sont visibles en vous , et des fautes qui vous auront échappé devant l'enfant. Si vous le voyez capable d'entendre raison là-dessus , dites-lui que vous voulez lui donner l'exemple de se corriger de ses défauts , en vous corrigeant des vôtres : par-là vous tirerez de vos imperfections mêmes de quoi instruire et édifier l'enfant , de quoi l'encourager pour sa cor-

Ce qu'il en faut conclure est que les parents doivent toujours conserver de l'autorité pour la correction, car il y a des naturels qu'il faut dompter par la crainte; mais, encore une fois, il ne faut le faire que quand on ne sauroit faire autrement.

Un enfant qui n'agit encore que par imagination, et qui confond dans sa tête les choses qui se présentent à lui liées ensemble, hait l'étude et la vertu, parcequ'il est prévenu d'aversion pour la personne qui lui en parle.

Voilà d'où vient cette idée si sombre et si affreuse de la piété, qu'il retient toute sa vie; c'est souvent tout ce qui lui reste d'une éducation sévère. Souvent il faut tolérer des choses qui auroient besoin d'être corrigées, et attendre le moment où l'esprit de l'enfant sera disposé à profiter de la correction. Ne le reprenez jamais, ni dans son premier mouvement, ni dans le vôtre. Si vous le faites dans le vôtre, il s'aperçoit que vous agissez par humeur et par promptitude, et non par raison et par amitié: vous perdrez sans ressource votre autorité. Si vous le reprenez dans son premier mouvement, il n'a pas l'esprit assez libre pour avouer sa faute, pour vaincre sa passion, et pour sentir l'importance de vos avis: c'est même exposer l'enfant à perdre le respect qu'il vous doit. Montrez-lui toujours que vous vous possédez: rien ne le lui fera mieux voir que votre patience. Observez tous les moments pendant plusieurs jours, s'il le faut, pour bien placer une correction. Ne dites point à l'enfant son défaut, sans ajouter quelque moyen de le surmonter qui l'encourage à le faire, car il faut éviter le chagrin et le découragement que la correction inspire quand elle est sèche. Si on trouve un enfant un peu raisonnable, je crois qu'il faut l'engager insensiblement à demander

qu'on lui dise ses défauts , c'est le moyen de les lui dire sans l'affliger : ne lui en dites même jamais plusieurs à la fois.

Il faut considérer que les enfants ont la tête foible , que leur âge ne les rend encore sensibles qu'au plaisir , et qu'on leur demande souvent une exactitude et un sérieux dont ceux qui l'exigent seroient incapables. On fait même une dangereuse impression d'ennui et de tristesse sur leur tempérament , en leur parlant toujours de mots et de choses qu'ils n'entendent point : nulle liberté , nul enjouement ; toujours leçon , silence , posture gênée , correction et menaces.

Les anciens l'entendoient bien mieux : c'est par le plaisir des vers et de la musique que les principales sciences , les maximes des vertus et la politesse des mœurs , s'introduisirent chez les Hébreux , chez les Égyptiens et chez les Grecs. Les gens sans lecture ont peine à le croire , tant cela est éloigné de nos coutumes. Cependant , si peu qu'on connoisse l'histoire , il n'y a pas moyen de douter que ce n'ait été la pratique vulgaire de plusieurs siècles. Du moins retranchons-nous , dans le nôtre , à joindre l'agréable à l'utile autant que nous le pouvons.

Mais , quoiqu'on ne puisse guère espérer de se passer toujours d'employer la crainte pour le commun des enfants , dont le naturel est dur et indocile , il ne faut pourtant y avoir recours qu'après avoir éprouvé patiemment tous les autres remèdes. Il faut même toujours faire entendre distinctement aux enfants à quoi se réduit tout ce qu'on leur demande , et moyennant quoi on sera content d'eux ; car il faut que la joie et la confiance soient leur disposition ordinaire : autrement on obscur-

cit leur esprit, on abat leur courage; s'ils sont vifs, on les irrite; s'ils sont mous, on les rend stupides. La crainte est comme les remèdes violents qu'on emploie dans les maladies extrêmes: ils purgent; mais ils altèrent le tempérament, et usent les organes. Une ame menée par la crainte en est toujours plus foible.

Au reste, quoiqu'il ne faille pas toujours menacer sans châtier, de peur de rendre les menaces méprisables, il faut pourtant châtier encore moins qu'on ne menace. Pour les châtimens, la peine doit être aussi légère qu'il est possible, mais accompagnée de toutes les circonstances qui peuvent piquer l'enfant de honte et de remords: par exemple, montrez-lui tout ce que vous avez fait pour éviter cette extrémité; paraissez-lui en être affligé; parlez devant lui, avec d'autres personnes, du malheur de ceux qui manquent de raison et d'honneur jusqu'à se faire châtier; retranchez les marques d'amitié ordinaires, jusqu'à ce que vous voyiez qu'il ait besoin de consolation; rendez ce châtiment public ou secret, selon que vous jugerez qu'il sera plus utile à l'enfant, ou de lui causer une grande honte, ou de lui montrer qu'on la lui épargne; réservez cette honte publique pour servir de dernier remède; servez-vous quelquefois d'une personne raisonnable qui console l'enfant, qui lui dise ce que vous ne devez pas alors lui dire vous-même, qui le guérisse de la mauvaise honte, qui le dispose à revenir à vous, et à qui l'enfant, dans son émotion, puisse ouvrir son cœur plus librement qu'il n'oseroit le faire devant vous. Mais sur-tout qu'il ne paroisse jamais que vous demandiez de l'enfant que les soumissions nécessaires; tâchez de faire en sorte qu'il s'y condamne lui-même, qu'il les exécute de bonne

grace, et qu'il ne vous reste qu'à adoucir la peine qu'il aura acceptée. Chacun doit employer les règles générales selon les besoins particuliers : les hommes, et surtout les enfants, ne se ressemblent pas toujours à eux-mêmes ; ce qui est bon aujourd'hui est dangereux demain ; une conduite toujours uniforme ne peut être utile.

Le moins qu'on peut faire de leçons en forme, c'est le meilleur. On peut insinuer une infinité d'instructions plus utiles que les leçons mêmes, dans des conversations gaies. J'ai vu divers enfants qui ont appris à lire en se jouant : on n'a qu'à leur raconter des choses divertissantes qu'on tire d'un livre en leur présence, et leur faire connoître insensiblement les lettres, après cela, ils souhaitent d'eux-mêmes de pouvoir aller à la source de ce qui leur a donné du plaisir.

Les deux choses qui gâtent tout, c'est qu'on leur fait apprendre à lire d'abord en latin, ce qui leur ôte tout le plaisir de la lecture, et qu'on veut les accoutumer à lire avec une emphase forcée et ridicule. Il faut leur donner un livre bien relié, doré même sur la tranche, avec de belles images et des caractères bien formés. Tout ce qui réjouit l'imagination facilite l'étude : il faut tâcher de choisir un livre plein d'histoires courtes et merveilleuses. Cela fait, ne soyez pas en peine que l'enfant n'apprenne à lire : ne le fatiguez pas même pour le faire lire exactement, laissez-le prononcer naturellement comme il parle ; les autres tons sont toujours mauvais, et sentent la déclamation du collège ; quand sa langue sera dénouée, sa poitrine plus forte, et l'habitude de lire plus grande, il lira sans peine, avec plus de grace et plus distinctement.

La manière d'enseigner à écrire doit être à peu près de même. Quand les enfants savent déjà un peu lire, on peut leur faire un divertissement de former les lettres; et s'ils sont plusieurs ensemble, il faut y mettre de l'émulation. Les enfants se portent d'eux-mêmes à faire des figures sur le papier; si peu qu'on aide cette inclination sans la gêner trop, ils formeront les lettres en se jouant, et s'accoutumeront peu à peu à écrire. On peut même les y exciter en leur promettant quelque récompense qui soit de leur goût, et qui n'ait point de conséquence dangereuse.

Écrivez moi un billet, dira-t-on; mandez telle chose à votre frère ou à votre cousin : tout cela fait plaisir à l'enfant, pourvu qu'aucune image triste de leçon réglée ne le trouble. Une libre curiosité, dit saint Augustin sur sa propre expérience, excite bien plus l'esprit des enfants, qu'une règle et une nécessité imposée par la crainte.

Remarquez un grand défaut des éducations ordinaires : on met tout le plaisir d'un côté, et tout l'ennui de l'autre; tout l'ennui dans l'étude, tout le plaisir dans les divertissements. Que peut faire un enfant ? sinon supporter impatiemment cette règle, et courir ardemment après les jeux.

Tâchons donc de changer cet ordre : rendons l'étude agréable; cachons-la sous l'apparence de la liberté et du plaisir; souffrons que les enfants interrompent quelquefois l'étude par de petites saillies de divertissement, ils ont besoin de ces distractions pour délasser leur esprit.

Laissons leur vue se promener un peu; permettons leur même de temps en temps quelque digression ou quelque jeu, afin que leur esprit se mette au large; puis

ramenons-les doucement au but. Une régularité trop exacte pour exiger d'eux des études sans interruption leur nuit beaucoup : souvent ceux qui les gouvernent affectent cette régularité, parcequ'elle leur est plus commode qu'une sujétion continuelle à profiter de tous les moments. En même temps, ôtons aux divertissements des enfants tout ce qui peut les passionner trop : mais tout ce qui peut délasser l'esprit, lui offrir une variété agréable, satisfaire sa curiosité pour les choses utiles, exercer le corps aux arts convenables, tout cela doit être employé dans les divertissements des enfants. Ceux qu'ils aiment le mieux sont ceux où le corps est en mouvement ; ils sont contents, pourvu qu'ils changent souvent de place ; un volant ou une boule suffit. Ainsi il ne faut pas être en peine de leurs plaisirs, ils en inventent assez eux-mêmes ; il suffit de les laisser faire, de les observer avec un visage gai, et de les modérer dès qu'ils s'échauffent trop. Il est bon seulement de leur faire sentir, autant qu'il est possible, les plaisirs que l'esprit peut donner, comme la conversation, les nouvelles, les histoires, et plusieurs jeux d'industrie qui renferment quelque instruction. Tout cela aura son usage en son temps : mais il ne faut pas forcer le goût des enfants là-dessus, on ne doit que leur offrir des ouvertures ; un jour leur corps sera moins disposé à se remuer, et leur esprit agira davantage.

Le soin qu'on prendra cependant à assaisonner de plaisir les occupations sérieuses servira beaucoup à ralentir l'ardeur de la jeunesse pour les divertissements dangereux. C'est la sujétion et l'ennui qui donnent tant d'impatience de se divertir. Si une fille s'ennuyoit moins à être auprès de sa mère, elle n'auroit pas tant d'envie



de lui échapper pour aller chercher des compagnes moins bonnes.

Dans le choix des divertissements, il faut éviter toutes les sociétés suspectes. Point de garçons avec les filles, ni même des filles dont l'esprit ne soit réglé et sûr. Les jeux qui dissipent et qui passionnent trop, ou qui accoutument à une agitation de corps immodeste pour une fille, les fréquentes sorties de la maison, et les conversations qui peuvent donner l'envie d'en sortir souvent, doivent être évités. Quand on ne s'est encore gâté par aucun grand divertissement, et qu'on n'a fait naître en soi aucune passion ardente, on trouve aisément la joie; la santé et l'innocence en sont les vraies sources : mais les gens qui ont eu le malheur de s'accoutumer aux plaisirs violents perdent le goût des plaisirs modérés, et s'ennuient toujours dans une recherche inquiète de la joie.

On se gâte le goût pour les divertissements comme pour les viandes : on s'accoutume tellement aux choses de haut goût, que les viandes communes et simplement assaisonnées deviennent fades et insipides. Craignons donc ces grands ébranlements de l'ame qui préparent l'ennui et le dégoût; sur-tout ils sont plus à craindre pour les enfants, qui résistent moins à ce qu'ils sentent, et qui veulent être toujours émus : tenons-les dans le goût des choses simples; qu'il ne faille point de grands apprêts de viandes pour les nourrir, ni de grands divertissements pour les réjouir. La sobriété donne toujours assez d'appétit, sans avoir besoin de le réveiller par des ragoûts qui portent à l'intempérance. La tempérance, disoit un ancien, est la meilleure ouvrière de la volupté : avec cette tempérance, qui fait la santé du

corps et de l'ame , on est toujours dans une joie douce et modérée : on n'a besoin ni de machines , ni de spectacles , ni de dépenses pour se réjouir ; un petit jeu qu'on invente , une lecture , un travail qu'on entreprend , une promenade , une conversation innocente qui délasse après le travail , font sentir une joie plus pure que la musique la plus charmante.

Les plaisirs simples sont moins vifs et moins sensibles , il est vrai : les autres enlèvent l'ame en remuant les ressorts des passions. Mais les plaisirs simples sont d'un meilleur usage ; ils donnent une joie égale et durable sans aucune suite maligne. Ils sont toujours bienfaisants , au lieu que les autres plaisirs sont comme les vins frelatés , qui plaisent d'abord plus que les naturels , mais qui altèrent , et qui nuisent à la santé. Le tempérament de l'homme se gâte , aussi-bien que le goût , par la recherche de ces plaisirs vifs et piquants. Tout ce qu'on peut faire pour les enfans qu'on gouverne , c'est de les accoutumer à cette vie simple , d'en fortifier en eux l'habitude le plus long-temps qu'on peut , de les prévenir de la crainte des inconvéniens attachés aux autres plaisirs , et de ne les point abandonner à eux-mêmes , comme on fait d'ordinaire dans l'âge où les passions commencent à se faire sentir , et où par conséquent ils ont plus besoin d'être retenus.

Il faut avouer que de toutes les peines de l'éducation , aucune n'est comparable à celle d'élever des enfans qui manquent de sensibilité. Les naturels vifs et sensibles sont capables de terribles égaremens ; les passions et la présomption les entraînent : mais aussi ils ont de grandes ressources , et reviennent souvent de loin ; l'instruction est en eux un germe caché qui pousse

qui fructifie quelquefois quand l'expérience vient au secours de la raison, et que les passions s'attiédissent : au moins on sait par où on peut les rendre attentifs ; et réveiller leur curiosité ; on a en eux de quoi les intéresser à ce qu'on leur enseigne, et les piquer d'honneur, au lieu qu'on n'a aucune prise sur les naturels indolents. Toutes les pensées de ceux-ci sont des distractions ; ils ne sont jamais où ils doivent être ; on ne peut même les toucher jusqu'au vif par les corrections ; ils écoutent tout, et ne sentent rien. Cette indolence rend l'enfant négligent et dégoûté de tout ce qu'il fait. C'est alors que la meilleure éducation court risque d'échouer, si on ne se hâte d'aller au-devant du mal dès la première enfance. Beaucoup de gens qui n'approfondissent guère concluent de ce mauvais succès, que c'est la nature qui fait tout pour former des hommes de mérite, et que l'éducation n'y peut rien : au lieu qu'il faudroit seulement conclure qu'il y a des naturels semblables aux terres ingrates, sur qui la culture fait peu. C'est encore bien pis quand ces éducations si difficiles sont traversées, ou négligées, ou mal réglées dans leur commencement.

Il faut encore observer qu'il y a des naturels d'enfants auxquels on se trompe beaucoup. Ils paroissent d'abord jolis, parceque les premières graces de l'enfance ont un lustre qui couvre tout : on y voit je ne sais quoi de tendre et d'aimable qui empêche d'examiner de près le détail des traits du visage. Tout ce qu'on trouve d'esprit en eux surprend, parcequ'on n'en attend point de cet âge ; toutes les fautes de jugement leur sont permises, et ont la grace de l'ingénuité ; on prend une certaine vivacité du corps, qui ne manque jamais de paroître dans les enfants, pour celle de l'es-

prit. De là vient que l'enfance semble promettre tant, et qu'elle donne si peu : tel a été célèbre par son esprit à l'âge de cinq ans, et qui est tombé dans l'obscurité et dans le mépris à mesure qu'on l'a vu croître. De toutes les qualités qu'on voit dans les enfants, il n'y en a qu'une sur laquelle on puisse compter, c'est le bon raisonnement ; il croît toujours avec eux, pourvu qu'il soit bien cultivé : les graces de l'enfance s'effacent ; la vivacité s'éteint ; la tendresse de cœur se perd même souvent, parceque les passions et le commerce des hommes politiques endurcissent insensiblement les jeunes gens qui entrent dans le monde. Tâchez donc de découvrir, au travers des graces de l'enfance, si le naturel que vous avez à gouverner manque de curiosité, et s'il est peu sensible à une honnête émulation. En ce cas, il est difficile que toutes les personnes chargées de son éducation ne se rebutent bientôt dans un travail si ingrat et si épineux. Il faut donc remuer promptement tous les ressorts de l'ame de l'enfant pour le tirer de cet assoupissement. Si vous prévoyez cet inconvénient, ne pressez pas d'abord les instructions suivies ; gardez-vous bien de charger sa mémoire, car c'est ce qui étonne et qui appesantit le cerveau ; ne le fatiguez point par des règles gênantes ; égayez-le, puisqu'il tombe dans l'extrémité contraire à la présomption ; ne craignez point de lui montrer avec discrétion de quoi il est capable ; contentez-vous de peu ; faites-lui remarquer ses moindres succès ; représentez-lui combien mal à propos il a craint de ne pouvoir réussir dans des choses qu'il fait bien ; mettez en œuvre l'émulation. La jalousie est plus violente dans les enfants qu'on ne sauroit se l'imaginer ; on en voit quelquefois qui sèchent et qui dépérissent

d'une langueur secrète , parceque d'autres sont plus aimés et plus caressés qu'eux. C'est une cruauté trop ordinaire aux mères , que de leur faire souffrir ce tourment ; mais il faut savoir employer ce remède dans les besoins pressants contre l'indolence : mettez devant l'enfant que vous élevez d'autres enfants qui ne fassent guère mieux que lui ; des exemples disproportionnés à sa foiblesse achèveront de le décourager.

Donnez-lui de temps en temps de petites victoires sur ceux dont il est jaloux ; engagez-le , si vous le pouvez , à rire librement avec vous de sa timidité ; faites-lui voir des gens timides comme lui , qui surmontent enfin leur tempérament ; apprenez-lui par des instructions indirectes , à l'occasion d'autrui , que la timidité et la paresse étouffent l'esprit ; que les gens mous et inappliqués , quelque génie qu'ils aient , se rendent imbécilles , et se dégradent eux-mêmes : mais gardez-vous bien de lui donner ces instructions d'un ton austère et impatient , car rien ne renforce tant au dedans de lui-même un enfant mou et timide que la rudesse ; au contraire redoublez vos soins pour assaisonner de facilité et de plaisirs proportionnés à son naturel le travail que vous ne pouvez lui épargner ; peut-être faudra-t-il même de temps en temps le piquer par le mépris et par les reproches. Vous ne devez pas le faire vous-même ; il faut qu'une personne inférieure , comme un autre enfant , le fasse , sans que vous paroissiez le savoir.

Saint Augustin raconte qu'un reproche fait à sainte Monique sa mère , dans son enfance , par une servante , la toucha jusqu'à la corriger d'une mauvaise habitude de boire du vin pur , dont la véhémence et la sévérité

de sa gouvernante n'avoient pu la préserver. Enfin il faut tâcher de donner du goût à l'esprit de ces sortes d'enfants , comme on tâche d'en donner au corps de certains malades. On leur laisse chercher ce qui peut guérir leur dégoût ; on leur souffre quelques fantaisies aux dépens même des règles, pourvu qu'elles n'aillent pas à des excès dangereux. Il est bien plus difficile de donner du goût à ceux qui n'en ont pas , que de former le goût de ceux qui ne l'ont pas encore tel qu'il doit être.

Il y a une autre espèce de sensibilité encore plus difficile et plus importante à donner , c'est celle de l'amitié. Dès qu'un enfant en est capable , il n'est plus question que de tourner son cœur vers des personnes qui lui soient utiles. L'amitié le mènera presque à toutes les choses qu'on voudra de lui ; on a un lien assuré pour l'attirer au bien, pourvu qu'on sache s'en servir : il ne reste plus à craindre que l'excès ou le mauvais choix dans ses affections. Mais il y a d'autres enfants qui naissent politiques , cachés , indifférents , pour rapporter secrètement tout à eux-mêmes : ils trompent leurs parents , que la tendresse rend crédules ; ils font semblant de les aimer ; ils étudient leurs inclinations pour s'y conformer ; ils paroissent plus dociles que les autres enfants du même âge , qui agissent sans déguisement selon leur humeur ; leur souplesse , qui cache une volonté âpre , paroît une véritable douceur ; et leur naturel dissimulé ne se déploie tout entier que quand il n'est plus temps de le redresser.

S'il y a quelque naturel d'enfant sur lequel l'éducation ne puisse rien , on peut dire que c'est celui-là ; et cependant il faut avouer que le nombre en est plus

grand qu'on ne s'imagine. Les parents ne peuvent se résoudre à croire que leurs enfants aient le cœur mal fait : quand ils ne veulent pas le voir d'eux-mêmes , personne n'ose entreprendre de les en convaincre , et le mal augmente toujours. Le principal remède seroit de mettre les enfants , dès le premier âge , dans une grande liberté de découvrir leurs inclinations. Il faut toujours les connoître à fond avant que de les corriger. Ils sont naturellement simples et ouverts ; mais si peu qu'on les gêne , ou qu'on leur donne quelque exemple de déguisement , ils ne reviennent plus à cette première simplicité. Il est vrai que Dieu seul donne la tendresse et la bonté du cœur : on peut seulement tâcher de l'exciter par des exemples généreux , par des maximes d'honneur et de désintéressement , par le mépris des gens qui s'aiment trop eux-mêmes. Il faut essayer de faire goûter de bonne heure aux enfants , avant qu'ils aient perdu cette première simplicité des mouvements les plus naturels , le plaisir d'une amitié cordiale et réciproque. Rien n'y servira tant que de mettre d'abord auprès d'eux des gens qui ne leur montrent jamais rien de dur , de faux , de bas et d'intéressé. Il vaudroit mieux souffrir auprès d'eux des gens qui auroient d'autres défauts , et qui fussent exempts de ceux-là. Il faut encore louer les enfants de tout ce que l'amitié leur fait faire , pourvu qu'elle ne soit point trop déplacée ou trop ardente. Il faut encore que les parents leur paroissent pleins d'une amitié sincère pour eux : car les enfants apprennent souvent de leurs parents mêmes à n'aimer rien. Enfin je voudrois retrancher devant eux à l'égard des amis tous les compliments superflus , toutes les démonstrations feintes d'amitié , et toutes

les fausses caresses , par lesquelles on leur enseigne à payer de vaines apparences les personnes qu'ils doivent aimer.

Il y a un défaut opposé à celui que nous venons de représenter , qui est bien plus ordinaire dans les filles , c'est celui de se passionner sur les choses même les plus indifférentes. Elles ne sauroient voir deux personnes qui sont mal ensemble , sans prendre parti dans leur cœur pour l'une contre l'autre ; elles sont toutes pleines d'affections ou d'aversion sans fondement ; elles n'aperçoivent aucun défaut dans ce qu'elles estiment , ni aucune bonne qualité dans ce qu'elles méprisent. Il ne faut pas d'abord s'y opposer , car la contradiction fortifieroit ces fantaisies : mais il faut peu à peu faire remarquer à une jeune personne qu'on connoît mieux qu'elle tout ce qu'il y a de bon dans ce qu'elle aime , et tout ce qu'il y a de mauvais dans ce qui la choque. Prenez soin en même temps de lui faire sentir dans les occasions l'incommodité des défauts qui se trouvent dans ce qui la charme , et la commodité des qualités avantageuses qui se rencontrent dans ce qui lui déplaît : ne la pressez pas , vous verrez qu'elle reviendra d'elle-même. Après cela , faites-lui remarquer ses entêtements passés avec leurs circonstances les plus déraisonnables : dites-lui doucement qu'elle verra de même ceux dont elle n'est pas encore guérie , quand ils seront finis. Racontez-lui les erreurs semblables où vous avez été à son âge. Sur-tout montrez-lui , le plus sensiblement que vous pourrez , le grand mélange de bien et de mal qu'on trouve dans tout ce qu'on peut aimer et haïr , pour ralentir l'ardeur de ses amitiés et de ses aversions.



Ne promettez jamais aux enfants , pour récompenses , des ajustements ou des friandises : c'est faire deux maux ; le premier , de leur inspirer l'estime de ce qu'ils doivent mépriser ; et le second , de vous ôter le moyen d'établir d'autres récompenses qui faciliteroient votre travail. Gardez-vous bien de les menacer de les faire étudier , ou de les assujettir à quelque règle. Il faut faire le moins de règles qu'on peut ; et lorsqu'on ne peut éviter d'en faire quelqu'une , il faut la faire passer doucement , sans lui donner ce nom , et montrant toujours quelque raison de commodité pour faire une chose dans un temps et dans un lieu plutôt que dans un autre. On courroit risque de décourager les enfants , si on ne les louoit jamais lorsqu'ils font bien. Quoique les louanges soient à craindre à cause de la vanité , il faut tâcher de s'en servir pour animer les enfants sans les enivrer.

Nous voyons que saint Paul les emploie souvent pour encourager les foibles , et pour faire passer plus doucement la correction. Les pères en ont fait le même usage. Il est vrai que , pour les rendre utiles , il faut les assaisonner de manière qu'on en ôte l'exagération , la flatterie , et qu'en même temps on rapporte tout le bien à Dieu comme à sa source. On peut aussi récompenser les enfants par des jeux innocents et mêlés de quelque industrie , par des promenades où la conversation ne soit pas sans fruit , par de petits présents qui seront des espèces de prix , comme des tableaux , ou des estampes , ou des médailles , ou des cartes de géographie , ou des livres dorés.

## CHAPITRE VI.

*De l'usage des histoires pour les enfants.*

LES enfants aiment avec passion les contes ridicules , on les voit tous les jours transportés de joie, ou versant des larmes , au récit des aventures qu'on leur raconte. Ne manquez pas de profiter de ce penchant ; quand vous les voyez disposés à vous entendre , racontez-leur quelque fable courte et jolie. Mais choisissez quelques fables d'animaux qui soient ingénieuses et innocentes : donnez-les pour ce qu'elles sont ; montrez-en le but sérieux. Pour les fables païennes , une fille sera heureuse de les ignorer toute sa vie , à cause qu'elles sont impures et pleines d'absurdités impies. Si vous ne pouvez les faire ignorer à l'enfant , inspirez-en l'horreur. Quand vous aurez raconté une fable , attendez que l'enfant vous demande d'en dire d'autres ; ainsi laissez-le toujours dans une espèce de faim d'en apprendre davantage. Ensuite , la curiosité étant excitée , racontez certaines histoires choisies , mais en peu de mots ; lisez-les ensemble , et remettez d'un jour à l'autre à dire la suite , pour tenir les enfants en suspens et leur donner de l'impatience de voir la fin. Animez vos récits de tons vifs et familiers , faites parler tous vos personnages : les enfants qui ont l'imagination vive croiront les voir et les entendre. Par exemple , racontez l'histoire de Joseph ; faites parler ses frères comme des brutaux , Jacob comme un père tendre et affligé ; que Joseph parle lui-même ; qu'il prenne plaisir , étant maître en Egypte , à se cacher à ses frères , à leur faire peur , et puis à se

découvrir. Cette représentation naïve, jointe au merveilleux de cette histoire, charmera un enfant, pourvu qu'on ne le charge pas trop de semblables récits, qu'on les lui laisse désirer, qu'on les lui promette même pour récompense quand il sera sage, qu'on ne leur donne point l'air d'étude, qu'on n'oblige point l'enfant de les répéter : ces répétitions, à moins qu'ils ne s'y portent d'eux-mêmes, gênent les enfants, et leur ôtent tout l'agrément de ces sortes d'histoires.

Il faut néanmoins observer que si l'enfant a quelque facilité de parler, il se portera de lui-même à raconter aux personnes qu'il aime les histoires qui lui auront donné plus de plaisir ; mais ne lui en faites point une règle. Vous pouvez vous servir de quelque personne qui sera libre avec l'enfant, et qui paroîtra désirer apprendre de lui son histoire : l'enfant sera ravi de la lui raconter. Ne faites pas semblant de l'entendre, laissez-le dire sans le reprendre de ses fautes. Lorsqu'il sera plus accoutumé à raconter, vous pourrez lui faire remarquer doucement la meilleure manière de faire une narration, qui est de la rendre courte, simple et naïve, par le choix des circonstances qui représentent mieux le naturel de chaque chose. Si vous avez plusieurs enfants, accoutumez-les peu à peu à représenter les personnages des histoires qu'ils ont apprises ; l'un sera Abraham, et l'autre Isaac : ces représentations les charmeront plus que d'autres jeux, les accoutumeront à penser et à dire des choses sérieuses avec plaisir, et rendront ces histoires ineffaçables dans leur mémoire.

Il faut tâcher de leur donner plus de goût pour les histoires saintes que pour les autres, non en leur disant qu'elles sont plus belles, ce qu'ils ne croiroient peut-

être pas , mais en le leur faisant sentir sans le dire. Faites-leur remarquer combien elles sont importantes , singulières , merveilleuses , pleines de peintures naturelles et d'une noble vivacité. Celles de la création , de la chute d'Adam , du déluge , de la vocation d'Abraham , du sacrifice d'Isaac , des aventures de Joseph que nous avons touchées , de la naissance et de la fuite de Moïse , ne sont pas seulement propres à réveiller la curiosité des enfants , mais , en leur découvrant l'origine de la religion , elles en posent les fondemens dans leur esprit. Il faut ignorer profondément l'essentiel de la religion , pour ne pas voir qu'elle est tout historique ; c'est par un tissu de faits merveilleux que nous trouvons son établissement , sa perpétuité , et tout ce qui doit nous la faire pratiquer et croire. Il ne faut pas s'imaginer qu'on veuille engager les gens à s'enfoncer dans la science , quand on leur propose toutes ces histoires ; elles sont courtes , variées , propres à plaire aux gens les plus grossiers. Dieu , qui connoît mieux que personne l'esprit de l'homme qu'il a formé , a mis la religion dans des faits populaires qui , bien loin de surcharger les simples , leur aident à concevoir et à retenir les mystères. Par exemple , dites à un enfant qu'en Dieu trois personnes égales ne sont qu'une seule nature : à force d'entendre et de répéter ces termes , il les retiendra dans sa mémoire , mais je doute qu'il en conçoive le sens. Racontez-lui que , Jésus-Christ sortant des eaux du Jourdain , le Père fit entendre cette voix du ciel : C'est mon fils bien aimé en qui j'ai mis ma complaisance , écoutez-le ; ajoutez que le Saint-Esprit descendit sur le Sauveur en forme de colombe ; vous lui faites sensiblement trouver la Trinité dans une histoire qu'il n'oubliera point. Voilà trois

personnes qu'il distinguera toujours par la différence de leurs actions : vous n'aurez plus qu'à lui apprendre que toutes ensemble elles ne font qu'un seul Dieu. Cet exemple suffit pour montrer l'utilité des histoires : quoi qu'elles semblent alonger l'instruction, elles l'abrègent beaucoup, et lui ôtent la sécheresse des catéchismes, où les mystères sont détachés des faits ; aussi voyons-nous qu'anciennement on instruisoit par les histoires. La manière admirable dont saint Augustin veut qu'on instruisse tous les ignorants n'étoit point une méthode que ce père eût seul introduite ; c'étoit la méthode et la pratique universelle de l'église. Elle consistoit à montrer, par la suite de l'histoire, la religion aussi ancienne que le monde, Jésus-Christ attendu dans l'ancien testament, et Jésus-Christ régnant dans le nouveau ; c'est le fonds de l'instruction chrétienne.

Cela demande un peu plus de temps et de soin que l'instruction à laquelle beaucoup de gens se bornent ; mais aussi on sait véritablement la religion, quand on sait ce détail ; au lieu que quand on l'ignore, on n'a que des idées confuses sur Jésus-Christ, sur l'évangile, sur l'église, sur la nécessité de se soumettre absolument à ses décisions, et sur le fonds des vertus que le nom de chrétien doit nous inspirer. Le catéchisme historique, imprimé depuis peu de temps, qui est un livre simple, court, et bien plus clair que les catéchismes ordinaires, renferme tout ce qu'il faut savoir là-dessus ; ainsi on ne peut pas dire qu'on demande beaucoup d'étude. Ce dessein est même celui du concile de Trente, avec cette différence que le catéchisme du concile est un peu trop mêlé de termes théologiques pour les personnes simples.

Joignons donc aux histoires que j'ai remarquées le passage de la mer Rouge , et le séjour du peuple au désert , où il mangeoit un pain qui tomboit du ciel , et buvoit une eau que Moïse faisoit couler d'un rocher en le frappant avec sa verge. Représentez la conquête miraculeuse de la terre promise , où les eaux du Jourdain remontent vers leur source , et les murailles d'une ville tombent d'elles-mêmes à la vue des assiégeants. Peignez au naturel les combats de Saül et de David ; montrez celui-ci dès sa jeunesse , sans armes et avec son habit de berger , vainqueur du fier géant Goliath. N'oubliez pas la gloire et la sagesse de Salomon ; faites-le décider entre les deux femmes qui se disputent un enfant ; mais montrez-le tombant du haut de cette sagesse , et se déshonorant par la mollesse , suite presque inévitable d'une trop grande prospérité.

Faites parler les prophètes aux rois de la part de Dieu ; qu'ils lisent dans l'avenir comme dans un livre ; qu'ils paroissent humbles , austères , et souffrant de continues persécutions pour avoir dit la vérité. Mettez en sa place la première ruine de Jérusalem : faites voir le temple brûlé , et la ville sainte ruinée pour les péchés du peuple. Racontez la captivité de Babylone , où les Juifs pleuroient leur chère Sion. Avant leur retour , montrez en passant les aventures délicieuses de Tobie et de Judith , d'Esther et de Daniel. Il ne seroit pas même inutile de faire déclarer les enfants sur les différents caractères de ces saints , pour savoir ceux qu'ils goûtent le plus. L'un préféreroit Esther , l'autre Judith ; et cela exciteroit entre eux une petite contention qui imprimeroit plus fortement dans leur esprit ces histoires , et formeroit leur jugement. Puis ramenez le

peuple à Jérusalem, et faites-lui réparer ses ruines; faites une peinture riante de sa paix et de son bonheur. Bientôt après faites un portrait du cruel et impie Antiochus, qui meurt dans une fausse pénitence; montrez sous ce persécuteur les victoires des Machabées, et le martyr des sept frères du même nom. Venez à la naissance miraculeuse de saint Jean. Racontez plus en détail celle de Jésus-Christ; après quoi il faut choisir dans l'évangile tous les endroits les plus éclatants de sa vie, sa prédication dans le temple à l'âge de douze ans, son baptême, sa retraite au désert, et sa tentation; la vocation de ses apôtres; la multiplication des pains; la conversion de la pécheresse qui oignit les pieds du Sauveur d'un parfum, les lava de ses larmes, et les essuya avec ses cheveux. Représentez encore la Samaritaine instruite, l'aveugle-né guéri, Lazare ressuscité, Jésus-Christ qui entre triomphant à Jérusalem. Faites voir sa passion; peignez-le sortant du tombeau. Ensuite il faut marquer la familiarité avec laquelle il fut quarante jours avec ses disciples, jusqu'à ce qu'ils le virent montant au ciel; la descente du Saint-Esprit, la lapidation de saint Étienne, la conversion de saint Paul, la vocation du centenier Corneille. Les voyages des apôtres, et particulièrement de saint Paul, sont encore très agréables. Choisissez les plus merveilleuses des histoires des martyrs, et quelque chose en gros de la vie céleste des premiers chrétiens: mêlez-y le courage des jeunes vierges, les plus étonnantes austérités des solitaires, la conversion des empereurs et de l'empire, l'aveuglement des Juifs, et leur punition terrible qui dure encore. Toutes ces histoires, ménagées discrètement, feroient entrer avec plaisir dans l'imagination des enfants, vive

et tendre, toute une suite de religion, depuis la création du monde jusqu'à nous, qui leur en donneroit de très nobles idées, et qui ne s'effaceroit jamais. Ils verroient même dans cette histoire la main de Dieu toujours levée pour délivrer les justes et pour confondre les impies. Ils s'accoutumeroient à voir Dieu faisant tout en toutes choses, et menant secrètement à ses desseins les créatures qui paroissent le plus s'en éloigner. Mais il faudroit recueillir dans ces histoires tout ce qui donne les images les plus riantes et les plus magnifiques, parcequ'il faut employer tout pour faire en sorte que les enfants trouvent la religion belle, aimable et auguste, au lieu qu'ils se la représentent d'ordinaire comme quelque chose de triste et de languissant.

Outre l'avantage inestimable d'enseigner ainsi la religion aux enfants, ce fonds d'histoires agréables qu'on jette de bonne heure dans leur mémoire éveille leur curiosité pour les choses sérieuses, les rend sensibles aux plaisirs de l'esprit, fait qu'ils s'intéressent à ce qu'ils entendent dire des autres histoires qui ont quelque liaison avec celles qu'ils savent déjà. Mais encore une fois il faut bien se garder de leur faire jamais une loi d'écouter ni de retenir ces histoires, encore moins d'en faire des leçons réglées; il faut que le plaisir fasse tout. Ne les pressez pas, vous en viendrez à bout, même pour les esprits communs; il n'y a qu'à ne les point trop charger, et laisser venir leur curiosité peu à peu. Mais, direz-vous, comment leur raconter ces histoires d'une manière vive, courte, naturelle et agréable? Où sont les gouvernantes qui savent le faire? A cela je réponds que je ne le propose qu'afin qu'on tâche de choisir des personnes de bon esprit pour gouverner les



enfants, et qu'on leur inspire autant qu'on pourra cette méthode d'enseigner : chaque gouvernante en prendra selon la mesure de son talent. Mais enfin, si peu qu'elles aient d'ouverture d'esprit, la chose ira moins mal quand on les formera à cette manière, qui est naturelle et simple.

Elles peuvent ajouter à leurs discours la vue des estampes ou des tableaux qui représentent agréablement les histoires saintes. Les estampes peuvent suffire, il faut s'en servir pour l'usage ordinaire : mais quand on aura la commodité de montrer aux enfants de bons tableaux, il ne faut pas le négliger ; car la force des couleurs, avec la grandeur des figures au naturel, frappera bien davantage leur imagination.

---

## CHAPITRE VII.

*Comment il faut faire entrer dans l'esprit des enfants les premiers principes de la religion.*

Nous avons remarqué que le premier âge des enfants n'est pas propre à raisonner : non qu'ils n'aient déjà toutes les idées et tous les principes généraux de raison qu'ils auront dans la suite, mais parceque, faute de connoître beaucoup de faits, ils ne peuvent appliquer leur raison, et que d'ailleurs l'agitation de leur cerveau les empêche de suivre leurs pensées et de les lier.

Il faut pourtant, sans les presser, tourner doucement le premier usage de leur raison à connoître Dieu. Persuadez-les des vérités chrétiennes, sans leur donner des sujets de doute. Ils voient mourir quelqu'un ; ils savent qu'on l'enterre ; dites-leur : Ce mort est-il dans le tom-

beau ? *Oui*. Il n'est donc pas en paradis ? *Pardonnez-moi ; il y est*. Comment est-il dans le tombeau et dans le paradis en même temps ? *C'est son ame qui est en paradis ; c'est son corps qui est mis dans la terre*. Son ame n'est donc pas son corps ? *Non*. L'ame n'est donc pas morte ? *Non, elle vivra toujours dans le ciel*. Ajoutez : Et vous, voulez-vous être sauvée ? *Oui*. Mais qu'est-ce que se sauver ? *C'est que l'ame va en paradis quand on est mort*. Et la mort qu'est-ce ? *C'est que l'ame quitte le corps , et que le corps s'en va en poussière*.

Je ne prétends pas qu'on mène d'abord les enfants à répondre ainsi : je puis dire néanmoins que plusieurs m'ont fait ces réponses dès l'âge de quatre ans. Mais je suppose un esprit moins ouvert et plus reculé ; le pis aller , c'est de l'attendre quelques années de plus sans impatience.

Il faut montrer aux enfants une maison , et les accoutumer à comprendre que cette maison ne s'est pas bâtie d'elle-même. Les pierres , leur direz-vous , ne se sont pas élevées sans que personne les portât. Il est bon même de leur montrer des maçons qui bâtissent ; puis , faites-leur regarder le ciel , la terre , et les principales choses que Dieu y a faites pour l'usage de l'homme ; dites-leur : Voyez combien le monde est plus beau et mieux fait qu'une maison. S'est-il fait de lui-même ? Non , sans doute ; c'est Dieu qui l'a bâti de ses propres mains.

D'abord , suivez la méthode de l'écriture : frappez vivement leur imagination ; ne leur proposez rien qui ne soit revêtu d'images sensibles. Représentez Dieu assis sur un trône , avec des yeux plus brillants que

les rayons du soleil , et plus perçants que les éclairs ; faites-le parler ; donnez-lui des oreilles qui écoutent tout , des mains qui portent l'univers , des bras toujours levés pour punir les méchants , un cœur tendre et paternel pour rendre heureux ceux qui l'aiment. Viendra le temps que vous rendrez toutes ces connoissances plus exactes. Observez toutes les ouvertures que l'esprit de l'enfant vous donnera ; tâtez-le par divers endroits , pour découvrir par où les grandes vérités peuvent mieux entrer dans sa tête. Sur-tout ne lui dites rien de nouveau sans le lui familiariser par quelque comparaison sensible.

Par exemple , demandez-lui s'il aimeroit mieux mourir que de renoncer à Jésus-Christ ; il vous répondra , *Oui*. Ajoutez : Mais quoi ! donneriez-vous votre tête à couper pour aller en paradis ? *Oui*. Jusque-là l'enfant croit qu'il auroit assez de courage pour le faire. Mais vous , qui voulez lui faire sentir qu'on ne peut rien sans la grace , vous ne gagnerez rien si vous lui dites simplement qu'on a besoin de grace pour être fidèle : il n'entend point tous ces mots-là ; et si vous l'accoutumez à les dire sans les entendre , vous n'en êtes pas plus avancé. Que ferez-vous donc ? Racontez-lui l'histoire de saint Pierre ; représentez-le qui dit d'un ton présomptueux : S'il faut mourir , je vous suivrai ; quand tous les autres vous quitteroient , je ne vous abandonnerai jamais. Puis dépeignez sa chute ; il renie trois fois Jésus-Christ ; une servante lui fait peur. Dites pourquoi Dieu permit qu'il fût si foible : puis servez-vous de la comparaison d'un enfant ou d'un malade , qui ne sauroit marcher tout seul ; et faites-lui entendre que nous avons besoin que Dieu nous porte comme une nourrice porte

son enfant : par-là , vous rendrez sensible le mystère de la grace.

Mais la vérité la plus difficile à faire entendre , est que nous avons une ame plus précieuse que notre corps. On accoutume d'abord les enfants à parler de leur ame, et on fait bien : car ce langage qu'ils n'entendent point ne laisse pas de les accoutumer à supposer confusément la distinction du corps et de l'ame , en attendant qu'ils puissent la concevoir. Autant que les préjugés de l'enfance sont pernicieux quand ils mènent à l'erreur, autant sont-ils utiles lorsqu'ils accoutument l'imagination à la vérité , en attendant que la raison puisse s'y tourner par principes. Mais enfin il faut établir une vraie persuasion. Comment le faire ? Sera-ce en jetant une jeune fille dans des subtilités de philosophie ? Rien n'est si mauvais , il faut se borner à lui rendre clair et sensible , s'il se peut , ce qu'elle entend et ce qu'elle dit tous les jours.

Pour son corps , elle ne le connoît que trop ; tout la porte à le flatter , à l'orner , et à s'en faire une idole : il est capital de lui en inspirer le mépris , en lui montrant quelque chose de meilleur en elle.

Dites donc à un enfant en qui la raison agit déjà : Est-ce votre ame qui mange ? S'il répond mal , ne le grondez point , mais dites-lui doucement que l'ame ne mange pas. C'est le corps , direz-vous , qui mange ; c'est le corps qui est semblable aux bêtes. Les bêtes ont-elles de l'esprit ? sont-elles savantes ? *Non* , répondra l'enfant. Mais elles mangent , continuerez-vous , quoiqu'elles n'aient point d'esprit. Vous voyez donc bien que ce n'est pas l'esprit qui mange ; c'est le corps qui prend les viandes pour se nourrir ; c'est lui qui

marche, c'est lui qui dort. Et l'ame, que fait-elle ? Elle raisonne ; elle connoît tout le monde ; elle aime certaines choses ; il y en a d'autres qu'elle regarde avec aversion. Ajoutez, comme en vous jouant : Voyez-vous cette table ? *Oui*. Vous la connoissez donc ? *Oui*. Vous voyez bien qu'elle n'est pas faite comme cette chaise ; vous savez bien qu'elle est de bois, et qu'elle n'est pas comme la cheminée qui est de pierre ? *Oui*, répondra l'enfant. N'allez pas plus loin sans avoir reconnu dans le ton de sa voix et dans ses yeux que ces vérités si simples l'ont frappé. Puis dites-lui : Mais cette table vous connoît-elle ? Vous verrez que l'enfant se mettra à rire pour se moquer de cette question. N'importe, ajoutez : Qui vous aime mieux de cette table ou de cette chaise ? Il rira encore. Continuez. Et la fenêtre est-elle bien sage ? Puis essayez d'aller plus loin. Et cette poupée vous répond-elle quand vous lui parlez ? *Non*. Pourquoi ? Est-ce qu'elle n'a point d'esprit ? *Non*, elle n'en a pas. Elle n'est donc pas comme vous ; car vous la connoissez, et elle ne vous connoît point. Mais après votre mort, quand vous serez sous terre, ne serez-vous pas comme cette poupée ? *Oui*. Vous ne sentirez plus rien ? *Non*. Vous ne connoîtrez plus personne ? *Non*. Et votre ame sera dans le ciel ? *Oui*. N'y verra-t-elle pas Dieu ? *Il est vrai*. Et l'ame de la poupée, où est-elle à présent ? Vous verrez que l'enfant souriant vous répondra, ou du moins vous fera entendre que la poupée n'a point d'ame.

Sur ce fondement, et par ces petits tours sensibles employés à diverses reprises, vous pouvez l'accoutumer peu à peu à attribuer au corps ce qui lui appartient, et à l'ame ce qui vient d'elle, pourvu que vous

n'allicz point indiscrètement lui proposer certaines actions qui sont communes au corps et à l'ame. Il faut éviter les subtilités qui pourroient embrouiller ces vérités , et il faut se contenter de bien démêler les choses où la différence du corps et de l'ame est plus sensiblement marquée. Peut-être même trouvera-t-on des esprits si grossiers, qu'avec une bonne éducation ils ne pourront entendre distinctement ces vérités ; mais , outre qu'on conçoit quelquefois assez clairement une chose , quoiqu'on ne sache pas l'expliquer nettement , d'ailleurs Dieu voit mieux que nous dans l'esprit de l'homme ce qu'il y a mis pour l'intelligence de ses mystères.

Pour les enfants en qui on apercevra un esprit capable d'aller plus loin , on peut , sans les jeter dans une étude qui sente trop la philosophie , leur faire concevoir , selon la portée de leur esprit , ce qu'ils disent quand on leur fait dire que Dieu est un esprit , et que leur ame est un esprit aussi. Je crois que le meilleur et le plus simple moyen de leur faire concevoir cette spiritualité de Dieu et de l'ame , est de leur faire remarquer la différence qui est entre un homme mort et un homme vivant : dans l'un , il n'y a que le corps ; dans l'autre , le corps est joint à l'esprit. Ensuite il faut leur montrer que ce qui raisonne est bien plus parfait que ce qui n'a qu'une figure et du mouvement. Faites ensuite remarquer , par divers exemples , qu'aucun corps ne périt , qu'ils se séparent seulement : ainsi , les parties du bois brûlé tombent en cendre , ou s'envolent en fumée. Si donc , ajouterez-vous , ce qui n'est en soi-même que de la cendre , incapable de connoître et de penser , ne périt jamais ; à plus forte raison notre ame , qui connoît et qui pense , ne cessera jamais d'être. Le

corps peut mourir, c'est-à-dire qu'il peut quitter l'ame et être de la cendre : mais l'ame vivra ; car elle pensera toujours.

Les gens qui enseignent doivent développer le plus qu'ils peuvent dans l'esprit des enfants ces connoissances, qui sont les fondemens de toute la religion. Mais, quand ils ne peuvent y réussir, ils doivent, bien loin de se rebuter des esprits durs et tardifs, espérer que Dieu les éclairera intérieurement. Il y a même une voie sensible et de pratique pour affermir cette connoissance de la distinction du corps et de l'ame ; c'est d'accoutumer les enfants à mépriser l'un, et à estimer l'autre, dans tout le détail des mœurs. Louez l'instruction qui nourrit l'ame et qui la fait croître ; estimez les hautes vérités qui l'animent à se rendre sage et vertueuse. Méprisez la bonne chère, les parures, et tout ce qui amollit le corps ; faites sentir combien l'honneur, la bonne conscience et la religion sont au-dessus des plaisirs grossiers. Par de tels sentiments, sans raisonner sur le corps et sur l'ame, les anciens Romains avoient appris à leurs enfans à mépriser leur corps, et à le sacrifier pour donner à l'ame le plaisir de la vertu et de la gloire. Chez eux ce n'étoit pas seulement les personnes d'une naissance distinguée, c'étoit le peuple entier qui naissoit tempérant, désintéressé, plein de mépris pour la vie, uniquement sensible à l'honneur et à la sagesse. Quand je parle des anciens Romains, j'entends ceux qui ont vécu avant que l'accroissement de leur empire eût altéré la simplicité de leurs mœurs.

Qu'on ne dise point qu'il seroit impossible de donner aux enfans de tels préjugés par l'éducation. Combien voyons nous de maximes qui ont été établies par

nous contre l'impression des sens par la force de la  
 coutume ! Par exemple , celle du duel fondée sur une  
 fausse règle d'honneur. Ce n'étoit point en raisonnant ,  
 mais en supposant sans raisonner la maxime établie sur  
 le point d'honneur , qu'on exposoit sa vie , et que tout  
 homme d'épée vivoit dans un péril continuel. Celui qui  
 n'avoit aucune querelle pouvoit en avoir à toute heure  
 avec des gens qui cherchoient des prétextes pour se  
 signaler dans quelque combat. Quelque modéré qu'on  
 fût , on ne pouvoit sans perdre le faux honneur , ni  
 éviter une querelle par un éclaircissement , ni refuser  
 d'être second du premier venu qui vouloit se battre.  
 Quelle autorité n'a-t-il pas fallu pour déraciner une cou-  
 tume si barbare ! Voyez donc combien les préjugés de  
 l'éducation sont puissants ; ils le seront bien davantage  
 pour la vertu , quand ils seront soutenus par la raison  
 et par l'espérance du royaume du ciel. Les Romains  
 dont nous avons déjà parlé , et avant eux les Grecs ,  
 dans les bons temps de leurs républiques , nourrissoient  
 leurs enfants dans le mépris du faste et de la mollesse :  
 ils leur apprenoient à n'estimer que la gloire ; à vouloir ,  
 non pas posséder les richesses , mais vaincre les rois  
 qui les possédoient ; à croire qu'on ne peut se rendre  
 heureux que par la vertu. Cet esprit s'étoit si fortement  
 établi dans ces républiques , qu'elles ont fait des choses  
 incroyables , selon ces maximes si contraires à celles  
 de tous les autres peuples. L'exemple de tant de mar-  
 tyrs , et d'autres premiers chrétiens de toute condition  
 et de tout âge , fait voir que la grâce du baptême  
 ajoutée au secours de l'éducation , peut  
 pressions encore bien plus merveilleuses  
 les , pour leur faire mépriser ce



Cherchez donc tous les tours les plus agréables et les comparaisons les plus sensibles , pour représenter aux enfants que notre corps est semblable aux bêtes , et que notre ame est semblable aux anges. Représentez un cavalier qui est monté sur un cheval , et qui le conduit : dites que l'ame est à l'égard du corps ce que le cavalier est à l'égard du cheval. Finissez en concluant qu'une ame est bien foible et bien malheureuse , quand elle se laisse emporter par son corps comme par un cheval fougueux qui la jette dans un précipice. Faites encore remarquer que la beauté du corps est une fleur qui s'épanouit le matin , et qui le soir est flétrie et foulée aux pieds ; mais que l'ame est l'image de la beauté immortelle de Dieu. Il y a , ajouterez-vous , un ordre de choses d'autant plus excellentes , qu'on ne peut les voir par les yeux grossiers de la chair , comme on voit tout ce qui est ici-bas sujet au changement et à la corruption. Pour faire sentir aux enfants qu'il y a des choses très réelles que les yeux et les oreilles ne peuvent apercevoir , il leur faut demander s'il n'est pas vrai qu'un tel est sage , et qu'un tel autre a beaucoup d'esprit. Quand ils auront répondu , *Oui* , ajoutez : Mais la sagesse d'un tel , l'avez-vous vue ? de quelle couleur est-elle ? L'avez-vous entendue ? fait-elle beaucoup de bruit ? L'avez-vous touchée ? est-elle froide ou chaude ? L'enfant rira ; il en fera autant pour les mêmes questions sur l'esprit : il paroîtra tout étonné qu'on lui demande de quelle couleur est un esprit ; s'il est rond ou carré. Alors vous pourrez lui faire remarquer qu'il connoît donc des choses très véritables , qu'on ne peut ni voir , ni toucher , ni entendre , et que ces choses sont spirituelles. Mais il faut entrer fort so-

sortes de discours pour les filles. Je ne les propose ici que pour celles dont la curiosité et le raisonnement vous mèneraient malgré vous jusqu'à ces questions. Il faut se régler selon l'ouverture de leur esprit et selon leur besoin.

Retenez leur esprit le plus que vous pourrez dans les bornes communes ; et apprenez-leur qu'il doit y avoir pour leur sexe une pudeur sur la science presque aussi délicate que celle qui inspire l'horreur du vice.

En même temps il faut faire venir l'imagination au secours de l'esprit , pour leur donner des images charmantes des vérités de la religion , que le corps ne peut voir. Il faut leur peindre la gloire céleste telle que saint Jean nous la représente : les larmes de tout œil essuyées ; plus de mort , ni de douleurs ni de cris ; les gémissements s'enfuiront , les maux seront passés ; une joie éternelle sera sur la tête des bienheureux , comme les eaux sont sur la tête d'un homme abîmé au fond de la mer. Montrez cette glorieuse Jérusalem dont Dieu sera lui-même le soleil pour y former des jours sans fin ; un fleuve de paix , un torrent de délices , une fontaine de vie l'arrosera ; tout y sera or , perles et pierreries. Je sais bien que toutes ces images attachent aux choses sensibles ; mais après avoir frappé les enfants par un si beau spectacle pour les rendre attentifs , on se sert des moyens que nous avons touchés pour les ramener aux choses spirituelles.

Concluez que nous ne sommes ici-bas que comme des voyageurs dans une hôtellerie , ou sous une tente ; que le corps va périr : qu'on ne peut retarder que de peu d'années sa corruption ; mais que l'âme s'envo-

lera dans cette céleste patrie, où elle doit vivre à jamais de la vie de Dieu. Si on peut donner aux enfants l'habitude d'envisager avec plaisir ces grands objets, et de juger des choses communes par rapport à de si hautes espérances, on aplanit des difficultés infinies.

Je voudrois encore tâcher de leur donner de fortes impressions sur la résurrection des corps. Apprenez-leur que la nature n'est qu'un ordre commun que Dieu a établi dans ses ouvrages, et que les miracles ne sont que des exceptions à ces règles générales; qu'ainsi il ne coûte pas plus à Dieu de faire cent miracles, qu'à moi de sortir de ma chambre un quart d'heure avant le temps où j'avois accoutumé d'en sortir. Ensuite rappelez l'histoire de la résurrection de Lazare, puis celle de la résurrection de Jésus-Christ, et de ses apparitions familières pendant quarante jours devant tant de personnes. Enfin montrez qu'il ne peut être difficile à celui qui a fait les hommes de les refaire. N'oubliez pas la comparaison du grain de blé qu'on sème dans la terre et qu'on fait pourrir, afin qu'il ressuscite et se multiplie.

Au reste, il ne s'agit point d'enseigner par mémoire cette morale aux enfants, comme on leur enseigne le catéchisme; cette méthode n'aboutiroit qu'à tourner la religion en un langage affecté, du moins en des formalités ennuyeuses: aidez seulement leur esprit, et mettez-les en chemin de trouver ces vérités dans leur propre fonds; elles leur en seront plus propres et plus agréables, elles s'imprimeront plus vivement: profitez des ouvertures pour leur faire développer ce qu'ils ne voient encore que confusément.

Mais prenez garde qu'il n'est rien que de leur parler du mépris de

faire voir , par tout le détail de votre conduite , que vous parlez sérieusement. Dans tous les âges , l'exemple a un pouvoir étonnant sur nous ; dans l'enfance il peut tout. Les enfants se plaisent fort à imiter ; ils n'ont point encore d'habitude qui leur rende l'imitation d'autrui difficile : de plus , n'étant pas capables de juger par eux-mêmes du fond des choses , ils en jugent bien plus par ce qu'ils voient dans ceux qui les proposent , que par les raisons dont ils les appuient : les actions mêmes sont bien plus sensibles que les paroles : si donc ils voient faire le contraire de ce qu'on leur enseigne , ils s'accoutument à regarder la religion comme une belle cérémonie , et la vertu comme une idée impraticable.

Ne prenez jamais la liberté de faire devant les enfants certaines railleries sur des choses qui ont rapport à la religion. On se moquera de la dévotion de quelque esprit simple ; on rira sur ce qu'il consulte son confesseur , ou sur les pénitences qui lui sont imposées. Vous croyez que tout cela est innocent : mais vous vous trompez , tout tire à conséquence en cette matière. **Il ne faut jamais parler de Dieu , ni des choses qui concernent son culte , qu'avec un sérieux et un respect bien éloigné de ces libertés.** Ne vous relâchez jamais sur aucune bienséance , mais principalement sur celles-là. Souvent les gens qui sont les plus délicats sur celles du monde sont les plus grossiers sur celles de la religion.

Quand l'enfant aura fait les réflexions nécessaires pour se connoître soi-même et pour connoître Dieu , joignez-y les faits d'histoire dont il sera déjà instruit : ce mélange lui fera passer toute la religion rassemblée

dans sa tête ; il remarquera avec plaisir le rapport qu'il y a entre ses réflexions et l'histoire du genre humain. Il aura reconnu que l'homme ne s'est point fait lui-même , que son ame est l'image de Dieu , que son corps a été formé avec tant de ressorts admirables par une industrie et une puissance divine : aussitôt il se souviendra de l'histoire de la création. Ensuite il songera qu'il est né avec des inclinations contraires à la raison , qu'il est trompé par le plaisir , emporté par la colère , et que son corps entraîne son ame contre la raison , comme un cheval fougueux emporte un cavalier , au lieu que son ame devoit gouverner son corps : il apercevra la cause de ce désordre dans l'histoire du péché d'Adam ; cette histoire lui fera attendre le Sauveur , qui doit réconcilier les hommes avec Dieu. Voilà tout le fond de la religion.

Pour faire mieux entendre les mystères , les actions et les maximes de Jésus-Christ , il faut disposer les jeunes personnes à lire l'évangile. Il faudroit donc les préparer de bonne heure à lire la parole de Dieu , comme on les prépare à recevoir par la communion la chair de Jésus-Christ ; il faudroit poser comme le principal fondement l'autorité de l'église , épouse du fils de Dieu et mère de tous les fidèles. C'est elle , direz-vous , qu'il faut écouter , parceque le Saint-Esprit l'éclaire pour nous expliquer les écritures ; on ne peut aller que par elle à Jésus-Christ. Ne manquez pas de relire souvent avec les enfants les endroits où Jésus-Christ promet de soutenir et d'animer l'église , afin qu'elle conduise ses enfants dans la voie de la vérité , Sur-tout inspirez aux filles cette sagesse sobre et temp commandée ; faites-leur craindre

té, dont l'amour est si naturel à leur sexe ; prévenez-les d'une horreur salulaire pour toute singularité en matière de religion ; proposez-leur cette perfection céleste, cette merveilleuse discipline, qui régnoit parmi les premiers chrétiens ; faites-les rougir de nos relâchements ; faites-les soupirer après cette pureté évangélique ; mais éloignez avec un soin extrême toutes les pensées de critique présomptueuse et de réformation indiscrete.

Songez donc à leur mettre devant les yeux l'évangile et les grands exemples de l'antiquité ; mais ne le faites qu'après avoir éprouvé leur docilité et la simplicité de leur foi. Revenez toujours à l'église ; montrez-leur, avec les promesses qui lui sont faites et avec l'autorité qui lui est donnée dans l'évangile, la suite de tous les siècles où cette église a conservé, parmi tant d'attaques et de révolutions, la succession inviolable des pasteurs et de la doctrine, qui font l'accomplissement manifeste des promesses divines. Pourvu que vous posiez le fondement de l'humilité, de la soumission et de l'aversion pour toute singularité suspecte, vous montrerez avec beaucoup de fruit aux jeunes personnes tout ce qu'il y a de plus parfait dans la loi de Dieu, dans l'institution des sacrements et dans la pratique de l'ancienne église. Je sais qu'on ne peut pas espérer de donner ces

instructions dans toute leur étendue à toutes sortes d'enfants ; je le propose seulement ici, afin qu'on les donne le plus exactement qu'on pourra, selon le temps, et selon la disposition des esprits qu'on voudra instruire.

La superstition est sans doute à craindre pour le sexe ; mais rien ne la déracine ou ne la prévient mieux

qu'une instruction solide. Cette instruction, quoiqu'elle doive être renfermée dans les justes bornes, et être bien éloignée de toutes les études des savants, va pourtant plus loin qu'on ne croit d'ordinaire : tel pense être bien instruit, qui ne l'est point, et dont l'ignorance est si grande, qu'il n'est pas même en état de sentir ce qui lui manque pour connoître le fond du christianisme. Il ne faut jamais laisser mêler dans la foi ou dans les pratiques de piété rien qui ne soit tiré de l'évangile, ou autorisé par une approbation constante de l'église; il faut prémunir discrètement les enfants contre certains abus qui sont si communs, qu'on est tenté de les regarder comme des points de la discipline présente de l'église : on ne peut entièrement s'en garantir, si on ne remonte à la source, si on ne connoît l'institution des choses, et l'usage que les saints en ont fait.

Accoutumez donc les filles, naturellement trop crédules, à n'admettre pas légèrement certaines histoires sans autorité, et à ne pas s'attacher à de certaines dévotions qu'un zèle indiscret introduit, sans attendre que l'église les approuve.

Le vrai moyen de leur apprendre ce qu'il faut penser là-dessus n'est pas de critiquer ces choses qu'un pieux motif a souvent introduites, mais de montrer, sans les blâmer, qu'elles n'ont point un solide fondement.

Contentez-vous de ne faire jamais entrer ces choses dans les instructions qu'on donne sur le christianisme. Ce silence suffira pour accoutumer d'abord les enfants à concevoir le christianisme dans toute son intégrité et dans toute sa perfection, sans y ajouter ces pi Dans la suite, vous pourrez les préparer dou

contre les discours des calvinistes : je crois que cette instruction ne sera pas inutile , puisque nous sommes mêlés tous les jours avec des personnes préoccupées de leurs sentiments , qui en parlent dans les conversations les plus familières.

Ils nous imputent , direz-vous , mal à propos tels excès sur les images , sur l'invocation des saints , sur la prière pour les morts , sur les indulgences. Mais voyons à quoi se réduit ce que l'église enseigne sur le baptême , sur la confirmation , sur le sacrifice de la messe , sur la pénitence , sur la confession , sur l'autorité des pasteurs , sur celle du pape , qui est le premier d'entre eux par l'institution de Jésus-Christ même , et du siège duquel on ne peut se séparer sans quitter l'église.

Voilà , continuerez-vous après cette courte explication , tout ce qu'il faut croire ; ce que les calvinistes nous accusent d'y ajouter n'est point la doctrine catholique : c'est mettre un obstacle à leur réunion , que de vouloir les assujettir à des opinions qui les choquent et que l'église désavoue , comme si ces opinions faisoient partie de notre foi. En même temps ne négligez jamais de montrer combien les calvinistes ont condamné témérairement les cérémonies les plus anciennes et les plus saintes ; ajoutez que les choses nouvellement instituées , étant conformes à l'ancien esprit , méritent un profond respect , puisque l'autorité qui les établit est toujours celle de l'épouse immortelle du fils de Dieu.

En leur parlant ainsi de ceux qui ont arraché aux anciens pasteurs une partie de leur troupeau , pour pré-  
texte d'une réforme , ne manquez pas de leur remar-



les rayons du soleil , et plus perçants que les éclairs ; faites-le parler ; donnez-lui des oreilles qui écoutent tout , des mains qui portent l'univers , des bras toujours levés pour punir les méchants , un cœur tendre et paternel pour rendre heureux ceux qui l'aiment. Viendra le temps que vous rendrez toutes ces connoissances plus exactes. Observez toutes les ouvertures que l'esprit de l'enfant vous donnera ; tâtez-le par divers endroits , pour découvrir par où les grandes vérités peuvent mieux entrer dans sa tête. Sur-tout ne lui dites rien de nouveau sans le lui familiariser par quelque comparaison sensible.

Par exemple , demandez-lui s'il aimeroit mieux mourir que de renoncer à Jésus-Christ ; il vous répondra , *Oui*. Ajoutez : Mais quoi ! donneriez-vous votre tête à couper pour aller en paradis ? *Oui*. Jusque-là l'enfant croit qu'il auroit assez de courage pour le faire. Mais vous , qui voulez lui faire sentir qu'on ne peut rien sans la grace , vous ne gagnerez rien si vous lui dites simplement qu'on a besoin de grace pour être fidèle : il n'entend point tous ces mots-là ; et si vous l'accoutumez à les dire sans les entendre , vous n'en êtes pas plus avancé. Que ferez-vous donc ? Racontez-lui l'histoire de saint Pierre ; représentez-le qui dit d'un ton présomptueux : S'il faut mourir , je vous suivrai ; quand tous les autres vous quitteroient , je ne vous abandonnerai jamais. Puis dépeignez sa chute ; il renie trois fois Jésus-Christ ; une servante lui fait peur. Dites pourquoi Dieu permit qu'il fût si foible : puis servez-vous de la comparaison d'un enfant ou d'un malade , qui ne sauroit marcher tout seul ; et faites-lui entendre que nous avons besoin que Dieu nous porte comme une nourrice porte

son enfant : par-là , vous rendrez sensible le mystère de la grace.

Mais la vérité la plus difficile à faire entendre , est que nous avons une ame plus précieuse que notre corps. On accoutume d'abord les enfants à parler de leur ame, et on fait bien : car ce langage qu'ils n'entendent point ne laisse pas de les accoutumer à supposer confusément la distinction du corps et de l'ame , en attendant qu'ils puissent la concevoir. Autant que les préjugés de l'enfance sont pernicioeux quand ils mènent à l'erreur, autant sont-ils utiles lorsqu'ils accoutument l'imagination à la vérité , en attendant que la raison puisse s'y tourner par principes. Mais enfin il faut établir une vraie persuasion. Comment le faire ? Sera-ce en jetant une jeune fille dans des subtilités de philosophie ? Rien n'est si mauvais , il faut se borner à lui rendre clair et sensible , s'il se peut , ce qu'elle entend et ce qu'elle dit tous les jours.

Pour son corps , elle ne le connoît que trop ; tout la porte à le flatter , à l'orner , et à s'en faire une idole : il est capital de lui en inspirer le mépris , en lui montrant quelque chose de meilleur en elle.

Dites donc à un enfant en qui la raison agit déjà : Est-ce votre ame qui mange ? S'il répond mal , ne le grondez point , mais dites-lui doucement que l'ame ne mange pas. C'est le corps , direz-vous , qui mange ; c'est le corps qui est semblable aux bêtes. Les bêtes ont-elles de l'esprit ? sont-elles savantes ? *Non* , répondra l'enfant. Mais elles mangent , continuerez-vous , quoiqu'elles n'aient point d'esprit. Vous voyez donc bien que ce n'est pas l'esprit qui mange ; c'est le corps qui prend les viandes pour se nourrir ; c'est lui qui

marche, c'est lui qui dort. Et l'ame, que fait-elle ? Elle raisonne ; elle connoît tout le monde ; elle aime certaines choses ; il y en a d'autres qu'elle regarde avec aversion. Ajoutez, comme en vous jouant : Voyez-vous cette table ? *Oui*. Vous la connoissez donc ? *Oui*. Vous voyez bien qu'elle n'est pas faite comme cette chaise ; vous savez bien qu'elle est de bois, et qu'elle n'est pas comme la cheminée qui est de pierre ? *Oui*, répondra l'enfant. N'allez pas plus loin sans avoir reconnu dans le ton de sa voix et dans ses yeux que ces vérités si simples l'ont frappé. Puis dites-lui : Mais cette table vous connoît-elle ? Vous verrez que l'enfant se mettra à rire pour se moquer de cette question. N'importe, ajoutez : Qui vous aime mieux de cette table ou de cette chaise ? Il rira encore. Continuez. Et la fenêtre est-elle bien sage ? Puis essayez d'aller plus loin. Et cette poupée vous répond-elle quand vous lui parlez ? *Non*. Pourquoi ? Est-ce qu'elle n'a point d'esprit ? *Non*, elle n'en a pas. Elle n'est donc pas comme vous ; car vous la connoissez, et elle ne vous connoît point. Mais après votre mort, quand vous serez sous terre, ne serez-vous pas comme cette poupée ? *Oui*. Vous ne sentirez plus rien ? *Non*. Vous ne connoîtrez plus personne ? *Non*. Et votre ame sera dans le ciel ? *Oui*. N'y verra-t-elle pas Dieu ? *Il est vrai*. Et l'ame de la poupée, où est-elle à présent ? Vous verrez que l'enfant souriant vous répondra, ou du moins vous fera entendre que la poupée n'a point d'ame.

Sur ce fondement, et par ces petits tours sensibles employés à diverses reprises, vous pouvez l'accoutumer peu à peu à attribuer au corps ce qui lui appartient, et à l'ame ce qui vient d'elle, pourvu que vous

n'alliez point indiscrètement lui proposer certaines actions qui sont communes au corps et à l'ame. Il faut éviter les subtilités qui pourroient embrouiller ces vérités , et il faut se contenter de bien démêler les choses où la différence du corps et de l'ame est plus sensiblement marquée. Peut-être même trouvera-t-on des esprits si grossiers , qu'avec une bonne éducation ils ne pourront entendre distinctement ces vérités ; mais , outre qu'on conçoit quelquefois assez clairement une chose , quoiqu'on ne sache pas l'expliquer nettement , d'ailleurs Dieu voit mieux que nous dans l'esprit de l'homme ce qu'il y a mis pour l'intelligence de ses mystères.

Pour les enfants en qui on apercevra un esprit capable d'aller plus loin , on peut , sans les jeter dans une étude qui sente trop la philosophie , leur faire concevoir , selon la portée de leur esprit , ce qu'ils disent quand on leur fait dire que Dieu est un esprit , et que leur ame est un esprit aussi. Je crois que le meilleur et le plus simple moyen de leur faire concevoir cette spiritualité de Dieu et de l'ame , est de leur faire remarquer la différence qui est entre un homme mort et un homme vivant : dans l'un , il n'y a que le corps ; dans l'autre , le corps est joint à l'esprit. Ensuite il faut leur montrer que ce qui raisonne est bien plus parfait que ce qui n'a qu'une figure et du mouvement. Faites ensuite remarquer , par divers exemples , qu'aucun corps ne périt , qu'ils se séparent seulement : ainsi , les parties du bois brûlé tombent en cendre , ou s'envolent en fumée. Si donc , ajouterez-vous , ce qui n'est en soi-même que de la cendre , incapable de connoître et de penser , ne périt jamais ; à plus forte raison notre ame , qui connoît et qui pense , ne cessera jamais d'être. Le

corps peut mourir, c'est-à-dire qu'il peut quitter l'ame et être de la cendre : mais l'ame vivra ; car elle pensera toujours.

Les gens qui enseignent doivent développer le plus qu'ils peuvent dans l'esprit des enfants ces connoissances, qui sont les fondemens de toute la religion. Mais, quand ils ne peuvent y réussir, ils doivent, bien loin de se rebuter des esprits durs et tardifs, espérer que Dieu les éclairera intérieurement. Il y a même une voie sensible et de pratique pour affermir cette connoissance de la distinction du corps et de l'ame ; c'est d'accoutumer les enfants à mépriser l'un, et à estimer l'autre, dans tout le détail des mœurs. Louez l'instruction qui nourrit l'ame et qui la fait croître ; estimez les hautes vérités qui l'animent à se rendre sage et vertueuse. Méprisez la bonne chère, les parures, et tout ce qui amollit le corps ; faites sentir combien l'honneur, la bonne conscience et la religion sont au-dessus des plaisirs grossiers. Par de tels sentiments, sans raisonner sur le corps et sur l'ame, les anciens Romains avoient appris à leurs enfans à mépriser leur corps, et à le sacrifier pour donner à l'ame le plaisir de la vertu et de la gloire. Chez eux ce n'étoit pas seulement les personnes d'une naissance distinguée, c'étoit le peuple entier qui naissoit tempérant, désintéressé, plein de mépris pour la vie, uniquement sensible à l'honneur et à la sagesse. Quand je parle des anciens Romains, j'entends ceux qui ont vécu avant que l'accroissement de leur empire eût altéré la simplicité de leurs mœurs.

Qu'on ne dise point qu'il seroit impossible de donner aux enfans de tels préjugés par l'éducation. Combien voyons nous de maximes qui ont été établies parmi

nous contre l'impression des sens par la force de la coutume ! Par exemple , celle du duel fondée sur une fausse règle d'honneur. Ce n'étoit point en raisonnant , mais en supposant sans raisonner la maxime établie sur le point d'honneur , qu'on exposoit sa vie , et que tout homme d'épée vivoit dans un péril continu. Celui qui n'avoit aucune querelle pouvoit en avoir à toute heure avec des gens qui cherchoient des prétextes pour se signaler dans quelque combat. Quelque modéré qu'on fût , on ne pouvoit sans perdre le faux honneur , ni éviter une querelle par un éclaircissement , ni refuser d'être second du premier venu qui vouloit se battre. Quelle autorité n'a-t-il pas fallu pour déraciner une coutume si barbare ! Voyez donc combien les préjugés de l'éducation sont puissants ; ils le seront bien davantage pour la vertu , quand ils seront soutenus par la raison et par l'espérance du royaume du ciel. Les Romains dont nous avons déjà parlé , et avant eux les Grecs , dans les bons temps de leurs républiques , nourrissoient leurs enfants dans le mépris du faste et de la mollesse : ils leur apprennoient à n'estimer que la gloire ; à vouloir , non pas posséder les richesses , mais vaincre les rois qui les possédoient ; à croire qu'on ne peut se rendre heureux que par la vertu. Cet esprit s'étoit si fortement établi dans ces républiques , qu'elles ont fait des choses incroyables , selon ces maximes si contraires à celles de tous les autres peuples. L'exemple de tant de martyrs , et d'autres premiers chrétiens de toute condition et de tout âge , fait voir que la grace du baptême , étant ajoutée au secours de l'éducation , peut faire des impressions encore bien plus merveilleuses dans les fidèles , pour leur faire mépriser ce qui appartient au corps.

Cherchez donc tous les tours les plus agréables et les comparaisons les plus sensibles , pour représenter aux enfants que notre corps est semblable aux bêtes , et que notre ame est semblable aux anges. Représentez un cavalier qui est monté sur un cheval , et qui le conduit : dites que l'ame est à l'égard du corps ce que le cavalier est à l'égard du cheval. Finissez en concluant qu'une ame est bien foible et bien malheureuse , quand elle se laisse emporter par son corps comme par un cheval fougueux qui la jette dans un précipice. Faites encore remarquer que la beauté du corps est une fleur qui s'épanouit le matin , et qui le soir est flétrie et foulée aux pieds ; mais que l'ame est l'image de la beauté immortelle de Dieu. Il y a , ajouterez-vous , un ordre de choses d'autant plus excellentes , qu'on ne peut les voir par les yeux grossiers de la chair , comme on voit tout ce qui est ici-bas sujet au changement et à la corruption. Pour faire sentir aux enfants qu'il y a des choses très réelles que les yeux et les oreilles ne peuvent apercevoir , il leur faut demander s'il n'est pas vrai qu'un tel est sage , et qu'un tel autre a beaucoup d'esprit. Quand ils auront répondu , *Oui* , ajoutez : Mais la sagesse d'un tel , l'avez-vous vue ? de quelle couleur est-elle ? L'avez-vous entendue ? fait-elle beaucoup de bruit ? L'avez-vous touchée ? est-elle froide ou chaude ? L'enfant rira ; il en fera autant pour les mêmes questions sur l'esprit : il paroîtra tout étonné qu'on lui demande de quelle couleur est un esprit ; s'il est rond ou carré. Alors vous pourrez lui faire remarquer qu'il connoît donc des choses très véritables , qu'on ne peut ni voir , ni toucher , ni entendre , et que ces choses sont spirituelles. Mais il faut entrer fort sobrement dans ces

sortes de discours pour les filles. Je ne les propose ici que pour celles dont la curiosité et le raisonnement vous mèneraient malgré vous jusqu'à ces questions. Il faut se régler selon l'ouverture de leur esprit et selon leur besoin.

Retenez leur esprit le plus que vous pourrez dans les bornes communes ; et apprenez-leur qu'il doit y avoir pour leur sexe une pudeur sur la science presque aussi délicate que celle qui inspire l'horreur du vice.

En même temps il faut faire venir l'imagination au secours de l'esprit , pour leur donner des images charmantes des vérités de la religion , que le corps ne peut voir. Il faut leur peindre la gloire céleste telle que saint Jean nous la représente : les larmes de tout œil essuyées ; plus de mort , ni de douleurs ni de cris ; les gémissements s'enfuient , les maux seront passés ; une joie éternelle sera sur la tête des bienheureux , comme les eaux sont sur la tête d'un homme abîmé au fond de la mer. Montrez cette glorieuse Jérusalem dont Dieu sera lui-même le soleil pour y former des jours sans fin ; un fleuve de paix , un torrent de délices , une fontaine de vie l'arrosera ; tout y sera or , perles et pierreries. Je sais bien que toutes ces images attachent aux choses sensibles ; mais après avoir frappé les enfants par un si beau spectacle pour les rendre attentifs , on se sert des moyens que nous avons touchés pour les ramener aux choses spirituelles.

Concluez que nous ne sommes ici-bas que comme des voyageurs dans une hôtellerie , ou sous une tente ; que le corps va périr ; qu'on ne peut retarder que de peu d'années sa corruption ; mais que l'âme s'envo-



lera dans cette céleste patrie , où elle doit vivre à jamais de la vie de Dieu. Si on peut donner aux enfants l'habitude d'envisager avec plaisir ces grands objets , et de juger des choses communes par rapport à de si hautes espérances , on aplanit des difficultés infinies.

Je voudrois encore tâcher de leur donner de fortes impressions sur la résurrection des corps. Apprenez-leur que la nature n'est qu'un ordre commun que Dieu a établi dans ses ouvrages , et que les miracles ne sont que des exceptions à ces règles générales ; qu'ainsi il ne coûte pas plus à Dieu de faire cent miracles , qu'à moi de sortir de ma chambre un quart d'heure avant le temps où j'avois accoutumé d'en sortir. Ensuite rappelez l'histoire de la résurrection de Lazare, puis celle de la résurrection de Jésus-Christ, et de ses apparitions familières pendant quarante jours devant tant de personnes. Enfin montrez qu'il ne peut être difficile à celui qui a fait les hommes de les refaire. N'oubliez pas la comparaison du grain de blé qu'on sème dans la terre et qu'on fait pourrir , afin qu'il ressuscite et se multiplie.

Au reste , il ne s'agit point d'enseigner par mémoire cette morale aux enfants, comme on leur enseigne le catéchisme ; cette méthode n'aboutiroit qu'à tourner la religion en un langage affecté, du moins en des formalités ennuyeuses : aidez seulement leur esprit , et mettez-les en chemin de trouver ces vérités dans leur propre fonds ; elles leur en seront plus propres et plus agréables , elles s'imprimeront plus vivement : profitez des ouvertures pour leur faire développer ce qu'ils ne voient encore que confusément.

Mais prenez garde qu'il n'est rien de si dangereux que de leur parler du mépris de cette vie , sans leur

faire voir , par tout le détail de votre conduite , que vous parlez sérieusement. Dans tous les âges , l'exemple a un pouvoir étonnant sur nous ; dans l'enfance il peut tout. Les enfants se plaisent fort à imiter ; ils n'ont point encore d'habitude qui leur rende l'imitation d'autrui difficile : de plus , n'étant pas capables de juger par eux-mêmes du fond des choses , ils en jugent bien plus par ce qu'ils voient dans ceux qui les proposent , que par les raisons dont ils les appuient : les actions mêmes sont bien plus sensibles que les paroles : si donc ils voient faire le contraire de ce qu'on leur enseigne , ils s'accoutument à regarder la religion comme une belle cérémonie , et la vertu comme une idée impraticable.

Ne prenez jamais la liberté de faire devant les enfants certaines railleries sur des choses qui ont rapport à la religion. On se moquera de la dévotion de quelque esprit simple ; on rira sur ce qu'il consulte son confesseur , ou sur les pénitences qui lui sont imposées. Vous croyez que tout cela est innocent : mais vous vous trompez , tout tire à conséquence en cette matière. Il ne faut jamais parler de Dieu , ni des choses qui concernent son culte , qu'avec un sérieux et un respect bien éloigné de ces libertés. Ne vous relâchez jamais sur aucune bienséance , mais principalement sur celles-là. Souvent les gens qui sont les plus délicats sur celles du monde sont les plus grossiers sur celles de la religion.

Quand l'enfant aura fait les réflexions nécessaires pour se connoître soi-même et pour connoître Dieu , joignez-y les faits d'histoire dont il sera déjà instruit : ce mélange lui fera trouver toute la religion rassemblée

dans sa tête; il remarquera avec plaisir le rapport qu'il y a entre ses réflexions et l'histoire du genre humain. Il aura reconnu que l'homme ne s'est point fait lui-même, que son ame est l'image de Dieu, que son corps a été formé avec tant de ressorts admirables par une industrie et une puissance divine : aussitôt il se souviendra de l'histoire de la création. Ensuite il songera qu'il est né avec des inclinations contraires à la raison, qu'il est trompé par le plaisir, emporté par la colère, et que son corps entraîne son ame contre la raison, comme un cheval fougueux emporte un cavalier, au lieu que son ame devrait gouverner son corps : il apercevra la cause de ce désordre dans l'histoire du péché d'Adam ; cette histoire lui fera attendre le Sauveur, qui doit réconcilier les hommes avec Dieu. Voilà tout le fond de la religion.

Pour faire mieux entendre les mystères, les actions et les maximes de Jésus-Christ, il faut disposer les jeunes personnes à lire l'évangile. Il faudroit donc les préparer de bonne heure à lire la parole de Dieu, comme on les prépare à recevoir par la communion la chair de Jésus-Christ ; il faudroit poser comme le principal fondement l'autorité de l'église, épouse du fils de Dieu et mère de tous les fidèles. C'est elle, direz-vous, qu'il faut écouter, parceque le Saint-Esprit l'éclaire pour nous expliquer les écritures ; on ne peut aller que par elle à Jésus-Christ. Ne manquez pas de relire souvent avec les enfants les endroits où Jésus-Christ promet de soutenir et d'animer l'église, afin qu'elle conduise ses enfants dans la voie de la vérité. Sur-tout inspirez aux filles cette sagesse sobre et tempérée que saint Paul recommande ; faites-leur craindre le piège de la nouveau-

té , dont l'amour est si naturel à leur sexe ; prévenez-les d'une horreur salutaire pour toute singularité en matière de religion ; proposez-leur cette perfection céleste , cette merveilleuse discipline , qui régnoit parmi les premiers chrétiens ; faites-les rougir de nos relâchements ; faites-les soupirer après cette pureté évangélique ; mais éloignez avec un soin extrême toutes les pensées de critique présomptueuse et de réformation indiscrète.

Songez donc à leur mettre devant les yeux l'évangile et les grands exemples de l'antiquité ; mais ne le faites qu'après avoir éprouvé leur docilité et la simplicité de leur foi. Revenez toujours à l'église ; montrez-leur , avec les promesses qui lui sont faites et avec l'autorité qui lui est donnée dans l'évangile , la suite de tous les siècles où cette église a conservé , parmi tant d'attaques et de révolutions , la succession inviolable des pasteurs et de la doctrine , qui font l'accomplissement manifeste des promesses divines. Pourvu que vous posiez le fondement de l'humilité , de la soumission et de l'aversion pour toute singularité suspecte , vous montrerez avec beaucoup de fruit aux jeunes personnes tout ce qu'il y a de plus parfait dans la loi de Dieu , dans l'institution des sacrements et dans la pratique de l'ancienne église. Je sais qu'on ne peut pas espérer de donner ces instructions dans toute leur étendue à toutes sortes d'enfants ; je le propose seulement ici , afin qu'on les donne le plus exactement qu'on pourra , selon le temps , et selon la disposition des esprits qu'on voudra instruire.

La superstition est sans doute à craindre pour le sexe ; mais rien ne la déracine ou ne la prévient mieux

qu'une instruction solide. Cette instruction, quoiqu'elle doive être renfermée dans les justes bornes, et être bien éloignée de toutes les études des savants, va pourtant plus loin qu'on ne croit d'ordinaire : tel pense être bien instruit, qui ne l'est point, et dont l'ignorance est si grande, qu'il n'est pas même en état de sentir ce qui lui manque pour connoître le fond du christianisme. Il ne faut jamais laisser mêler dans la foi ou dans les pratiques de piété rien qui ne soit tiré de l'évangile, ou autorisé par une approbation constante de l'église; il faut prémunir discrètement les enfants contre certains abus qui sont si communs, qu'on est tenté de les regarder comme des points de la discipline présente de l'église : on ne peut entièrement s'en garantir, si on ne remonte à la source, si on ne connoît l'institution des choses, et l'usage que les saints en ont fait.

Accoutumez donc les filles, naturellement trop crédules, à n'admettre pas légèrement certaines histoires sans autorité, et à ne pas s'attacher à de certaines dévotions qu'un zèle indiscret introduit, sans attendre que l'église les approuve.

Le vrai moyen de leur apprendre ce qu'il faut penser là-dessus n'est pas de critiquer ces choses qu'un pieux motif a souvent introduites, mais de montrer, sans les blâmer, qu'elles n'ont point un solide fondement.

Contentez-vous de ne faire jamais entrer ces choses dans les instructions qu'on donne sur le christianisme. Ce silence suffira pour accoutumer d'abord les enfants à concevoir le christianisme dans toute son intégrité et dans toute sa perfection, sans y ajouter ces pratiques. Dans la suite, vous pourrez les préparer doucement

contre les discours des calvinistes : je crois que cette instruction ne sera pas inutile , puisque nous sommes mêlés tous les jours avec des personnes préoccupées de leurs sentiments , qui en parlent dans les conversations les plus familières.

Ils nous imputent , direz-vous , mal à propos tels excès sur les images , sur l'invocation des saints , sur la prière pour les morts , sur les indulgences. Mais voyons à quoi se réduit ce que l'église enseigne sur le baptême , sur la confirmation , sur le sacrifice de la messe , sur la pénitence , sur la confession , sur l'autorité des pasteurs , sur celle du pape , qui est le premier d'entre eux par l'institution de Jésus-Christ même , et du siège duquel on ne peut se séparer sans quitter l'église.

Voilà , continuerez-vous après cette courte explication , tout ce qu'il faut croire ; ce que les calvinistes nous accusent d'y ajouter n'est point la doctrine catholique : c'est mettre un obstacle à leur réunion , que de vouloir les assujettir à des opinions qui les choquent et que l'église désavoue , comme si ces opinions faisoient partie de notre foi. En même temps ne négligez jamais de montrer combien les calvinistes ont condamné témérairement les cérémonies les plus anciennes et les plus saintes ; ajoutez que les choses nouvellement instituées , étant conformes à l'ancien esprit , méritent un profond respect , puisque l'autorité qui les établit est toujours celle de l'épouse immortelle du fils de Dieu.

En leur parlant ainsi de ceux qui ont arraché aux anciens pasteurs une partie de leur troupeau sous prétexte d'une réforme , ne manquez pas de faire remar-

## CHAPITRE VIII.

*Instruction et éducation, sur les sacrements et la prière.*

C'est à de principes à mettre sans cesse devant les yeux des enfants, c'est Jésus-Christ, auteur et consommateur de notre foi, le centre de toute la religion, et notre unique espérance. Je n'entreprends pas de dire au moment à leur leur enseigner le mystère de l'Éucharistie, car cet engagement me mèneroit trop loin, et il y a assez de livres où l'on peut trouver à tout loisir ce qu'on doit en enseigner. Quand les principes sont posés, à faire reformer tous les jugements et toutes les actions de la personne qui en instruit sur le modèle de Jésus-Christ même, qui a pris un corps mortel que pour nous apprendre à vivre et à mourir, en nous montrant dans sa chair, semblable à la nôtre, tout ce que nous devons croire et pratiquer. Ce n'est pas qu'il faille à tout moment comparer les sentiments et les actions de l'enfant avec la vie de Jésus-Christ ; cette comparaison deviendroit fatigante et indiscrete : mais il faut accoutumer les enfants à regarder la vie de Jésus-Christ comme notre exemple, et sa parole comme notre loi. Choisissez parmi ses discours et parmi ses actions ce qui est le plus proportionné à l'enfant. S'il s'impatiente de souffrir quelque incommodité, rappelez-lui le souvenir de Jésus-Christ sur la croix : s'il ne peut se résoudre à quelque travail rebutant, montrez-lui Jésus-Christ travaillant jusqu'à trente ans dans une boutique : s'il veut être loué et estimé, parlez-lui des

opprobres dont le Sauveur s'est rassasié : s'il ne peut s'accorder avec les gens qui l'environnent , faites - lui considérer Jésus-Christ conversant avec les pécheurs et avec les hypocrites les plus abominables : s'il témoigne quelque ressentiment , hâtez-vous de lui représenter Jésus-Christ mourant sur la croix pour ceux même qui le faisoient mourir : s'il se laisse emporter à une joie immodeste , peignez - lui la douceur et la modestie de Jésus-Christ , dont toute la vie a été si grave et si sérieuse. Enfin faites qu'il se représente souvent ce que Jésus-Christ penseroit et ce qu'il diroit de nos conversations , de nos amusements et de nos occupations les plus sérieuses , s'il étoit encore visible au milieu de nous. Quel seroit, continuerez-vous, notre étonnement, s'il paroïssoit tout d'un coup au milieu de nous , lorsque nous sommes dans le plus profond oubli de sa loi ! Mais n'est-ce pas ce qui arrivera à chacun de nous à la mort, et au monde entier quand l'heure secrète du jugement universel sera venue ? Alors il faut peindre le renversement de la machine de l'univers , le soleil obscurci , les étoiles tombant de leurs places , les éléments embrasés s'écoulant comme des fleuves de feu , les fondements de la terre ébranlés jusqu'au centre. De quels yeux , ajouterez-vous , devons-nous donc regarder ce ciel qui nous couvre , cette terre qui nous porte , ces édifices que nous habitons , et tous ces autres objets qui nous environnent , puisqu'ils sont réservés au feu ? Montrez ensuite les tombeaux ouverts , les morts qui rassembleront les débris de leurs corps , Jésus-Christ qui descendra sur les nues avec une haute majesté ; ce livre ouvert où seront écrites jusqu'aux plus secrètes pensées des cœurs ; cette sentence prononcée à la face



de toutes les nations et de tous les siècles ; cette gloire qui s'ouvrira pour couronner à jamais les justes , et pour les faire régner avec Jésus-Christ sur le même trône ; enfin ; cet étang de feu et de souffre , cette nuit et cette horreur éternelle , ce grincement de dents , et cette rage commune avec les démons , qui sera le partage des ames pécheresses.

Ne manquez pas d'expliquer à fond le décalogue ; faites voir que c'est un abrégé de la loi de Dieu , et qu'on trouve dans l'évangile ce qui n'est contenu dans le décalogue que par des conséquences éloignées. Dites ce que c'est que conseil , et empêchez les enfants que vous instruisez de se flatter , comme le commun des hommes , par une distinction qu'on pousse trop loin entre les conseils et les préceptes. Montrez que les conseils sont donnés pour faciliter les préceptes , pour assurer les hommes contre leur propre fragilité , pour les éloigner du bord du précipice où ils seroient entraînés par leur propre poids ; qu'enfin les conseils deviennent des préceptes absolus pour ceux qui ne peuvent , en certaines occasions , observer les préceptes sans les conseils. Par exemple , les gens qui sont trop sensibles à l'amour du monde et aux pièges des compagnies sont obligés de suivre le conseil évangélique de quitter tout pour se retirer dans une solitude. Répétez souvent que la lettre tue , et que c'est l'esprit qui vivifie ; c'est-à-dire que la simple observation du culte extérieur est inutile et nuisible , si elle n'est intérieurement animée par l'esprit d'amour et de religion. Rendez ce langage clair et sensible : faites voir que Dieu veut être honoré du cœur et non des lèvres ; que les cérémonies servent à exprimer notre religion et à l'exciter ,

mais que les cérémonies ne sont pas la religion même ; qu'elle est toute au dedans , puisque Dieu cherche des adorateurs en esprit et en vérité ; qu'il s'agit de l'aimer intérieurement , et de nous regarder comme s'il n'y avoit dans toute la nature que lui et nous ; qu'il n'a pas besoin de nos paroles , de nos postures, ni même de notre argent ; que ce qu'il veut c'est nous-mêmes ; qu'on ne doit pas seulement exécuter ce que la loi ordonne , mais encore l'exécuter pour en tirer le fruit que la loi a eu en vue quand elle l'a ordonné ; qu'ainsi ce n'est rien d'entendre la messe , si on ne l'entend afin de s'unir à Jésus-Christ sacrifié pour nous , et de s'édifier de tout ce qui nous représente son immolation. Finissez en disant que tous ceux qui crieront , Seigneur ! Seigneur ! n'entreront pas au royaume du ciel ; que si on n'entre dans les vrais sentiments d'amour de Dieu , de renoncement aux biens temporels , de mépris de soi-même et d'horreur pour le monde , on fait du christianisme un fantôme trompeur pour soi et pour les autres.

Passez aux sacrements : je suppose que vous en avez déjà expliqué toutes les cérémonies à mesure qu'elles se sont faites en présence de l'enfant , comme nous l'avons dit. C'est ce qui en fera mieux sentir l'esprit et la fin : par-là vous ferez entendre combien il est grand d'être chrétien , combien il est honteux et funeste de l'être comme on l'est dans le monde. Rappelez souvent les exorcismes et les promesses du baptême , pour montrer que les exemples et les maximes du monde , bien loin d'avoir quelque autorité sur nous , doivent nous rendre suspect tout ce qui nous vient d'une source si odieuse et si empoisonnée : ne craignez pas même de représenter , comme saint Paul , le démon régnant dans

le monde, et agitant les cœurs des hommes par toutes les passions violentes qui leur font chercher les richesses, la gloire et les plaisirs. C'est cette pompe, direz-vous, qui est encore plus celle du démon que du monde; c'est ce spectacle de vanité auquel un chrétien ne doit ouvrir ni son cœur ni ses yeux. Le premier pas qu'on fait par le baptême dans le christianisme est un renoncement à toute la pompe mondaine : rappeler le monde malgré des promesses si solennelles faites à Dieu, c'est tomber dans une espèce d'apostasie, comme un religieux qui, malgré ses vœux, quitteroit son cloître et son habit de pénitence pour rentrer dans le siècle.

Ajoutez combien nous devons fouler aux pieds les mépris mal fondés, les railleries impies et les violences mêmes du monde, puisque la confirmation nous rend soldats de Jésus-Christ pour combattre cet ennemi. L'évêque, direz-vous, vous a frappé pour vous endurcir contre les coups les plus violents de la persécution; il a fait sur vous une onction sacrée, afin de représenter les anciens, qui s'oignoient d'huile pour rendre leurs membres plus souples et plus vigoureux quand ils alloient au combat; enfin il a fait sur vous le signe de la croix pour vous montrer que vous devez être crucifié avec Jésus-Christ. Nous ne sommes plus, continuerez-vous, dans le temps des persécutions, où l'on faisoit mourir ceux qui ne vouloient pas renoncer à l'évangile : mais le monde, qui ne peut cesser d'être monde, c'est-à-dire corrompu, fait toujours une persécution indirecte à la piété. Il tend à nous séduire pour la faire tomber, il la rend la pratique si difficile, qu'au milieu même de l'autorité souve-

ne appuie le christianisme, on est en danger de agir du nom de Jésus-Christ et de l'imitation de sa vie. Représentez fortement le bonheur que nous avons tre incorporés à Jésus-Christ par l'eucharistie. Dans le ptême, il nous fait ses frères ; dans l'eucharistie, il us fait ses membres. Comme par l'incarnation il toît donné à la nature humaine en général, par l'eucharistie, qui est une suite si naturelle de l'incarnation, se donne à chaque fidèle en particulier. Tout est réel ans la suite de ses mystères ; Jésus-Christ donne sa air aussi réellement qu'il l'a prise : mais c'est se ndre coupable du corps et du sang du Seigneur, est boire et manger son jugement, que de manger la air vivifiante de Jésus-Christ sans vivre de son esprit. elui, dit-il lui-même, qui me mange, doit vivre our moi.

Mais quel malheur, direz-vous encore, d'avoir be- in du sacrement de la pénitence, qui suppose qu'on péché depuis qu'on a été fait enfant de Dieu ! Quoi- ie cette puissance toute céleste qui s'exerce sur la rre, et que Dieu a mise dans les mains des prêtres our lier et pour délier les pécheurs selon leurs be- ins, soit une si grande source de miséricordes, il faut emblér dans la crainte d'abuser des dons de Dieu et e sa patience. Pour le corps de Jésus-Christ, qui est vie, la force et la consolation des justes, il faut dé- rrer ardemment de pouvoir s'en nourrir tous les jours ; ais, pour le remède des âmes malades, il faut souhai- r de parvenir à une santé si parfaite, qu'on en dimi- ie tous les jours le besoin. Le besoin, quoi qu'on sse, ne sera que trop grand ; mais ce seroit bien pis, on faisoit de toute sa vie un cercle continu et scan-

daleux du péché à la pénitence , et de la pénitence au péché. Il n'est donc question de se confesser que pour se convertir et se corriger ; autrement les paroles de l'absolution , quelque puissantes qu'elles soient par l'institution de Jésus-Christ , ne seroient par notre indisposition que des paroles , mais des paroles funestes qui seroient notre condamnation devant Dieu. Une confession sans changement intérieur , bien loin de décharger une conscience du fardeau de ses péchés , ne fait qu'ajouter aux autres péchés celui d'un monstrueux sacrilège.

Faites lire aux enfans que vous élevez les prières des agonisants , qui sont admirables ; montrez-leur ce que l'église fait et ce qu'elle dit en donnant l'extrême-onction aux mourants : quelle consolation pour eux de recevoir encore un renouvellement de l'onction sacrée pour ce dernier combat ! Mais pour se rendre digne des grâces de la mort , il faut être fidèle à celles de la vie.

Admirez les richesses de la grâce de Jésus-Christ , qui n'a pas dédaigné d'appliquer le remède à la source du mal en sanctifiant la source de notre naissance , qui est le mariage. Qu'il étoit convenable de faire un sacrement de cette union de l'homme et de la femme , qui représente celle de Dieu avec sa créature et de Jésus-Christ avec son église ! que cette bénédiction étoit nécessaire pour modérer les passions brutales des hommes , pour répandre la paix et la consolation sur toutes les familles , pour transmettre la religion comme un héritage de génération en génération ! De là il faut conclure que le mariage est un état très saint et très pur , quoiqu'il soit moins parfait que la virginité ; qu'il faut y être

appelé; qu'on n'y doit chercher ni les plaisirs grossiers, ni la pompe mondaine; qu'on doit seulement désirer d'y former des saints.

Louez la sagesse infinie du fils de Dieu, qui a établi des pasteurs pour le représenter parmi nous, pour nous instruire en son nom, pour nous donner son corps, pour nous réconcilier avec lui après nos chutes, pour former tous les jours de nouveaux fidèles, et même de nouveaux pasteurs qui nous conduisent après eux, afin que l'église se conserve dans tous les siècles sans interruption. Montrez qu'il faut se réjouir que Dieu ait donné une telle puissance aux hommes. Ajoutez avec quel sentiment de religion on doit respecter les oints du Seigneur : ils sont les hommes de Dieu, et les dispensateurs de ses mystères. Il faut donc baisser les yeux et gémir, dès qu'on aperçoit en eux la moindre tache qui ternit l'éclat de leur ministère : il faudroit souhaiter de la pouvoir laver dans son propre sang. Leur doctrine n'est pas la leur; qui les écoute, écoute Jésus-Christ même : quand ils sont assemblés au nom de Jésus-Christ pour expliquer les écritures, le Saint-Esprit parle avec eux. Leur temps n'est point à eux : il ne faut donc pas vouloir les faire descendre d'un si haut ministère, où ils doivent se dévouer à la parole et à la prière pour être les médiateurs entre Dieu et les hommes; il ne faut pas les rabaisser jusqu'à des affaires du siècle. Il est encore moins permis de vouloir profiter de leurs revenus, qui sont le patrimoine des pauvres et le prix des péchés du peuple; mais le plus affreux désordre est de vouloir élever ses parents et ses amis à ce redoutable ministère sans vocation et par des vues d'intérêt temporel.

Il reste à montrer la nécessité de la prière , fondée sur le besoin de la grâce , que nous avons déjà expliqué Dieu , dira-t-on à un enfant , veut qu'on lui demande sa grâce , non parcequ'il ignore notre besoin , mais parcequ'il veut nous assujettir à une demande qui nous excite à reconnoître ce besoin ; ainsi c'est l'humiliation de notre cœur , le sentiment de notre misère et de notre impuissance , enfin la confiance en sa bonté , qu'il exige de nous. Cette demande qu'il veut qu'on lui fasse ne consiste que dans l'intention et dans le désir ; car il n'a pas besoin de nos paroles. Souvent on récite beaucoup de paroles sans prier , et souvent on prie intérieurement sans prononcer aucune parole. Ces paroles peuvent néanmoins être très utiles , car elles excitent en nous les pensées et les sentiments qu'elles expriment , si on y est attentif : c'est pour cette raison que Jésus-Christ nous a donné une forme de prière. Quelle consolation de savoir par Jésus-Christ même comment son père veut être prié ! Quelle force doit-il y avoir dans des demandes que Dieu même nous met dans la bouche ! Comment ne nous accorderoit-il pas ce qu'il a soin de nous apprendre à demander ? Après cela , montrez combien cette prière est simple et sublime , courte et pleine de tout ce que nous pouvons attendre d'en haut.

Le temps de la première confession des enfants est une chose qu'on ne peut décider ici : il doit dépendre de l'état de leur esprit , et encore plus de celui de leur conscience. Il faut leur enseigner ce que c'est que la confession , dès qu'ils paroissent capables de l'entendre. Ensuite attendez la première faute un peu considérable que l'enfant fera ; donnez-lui-en beaucoup de confusion

et de remords. Vous verrez qu'étant déjà instruit sur la confession, il cherchera naturellement à se consoler en s'accusant au confesseur. Il faut tâcher de faire en sorte qu'il s'excite à un vif repentir, et qu'il trouve dans la confession un sensible adoucissement à sa peine, afin que cette première confession fasse une impression extraordinaire dans son esprit, et qu'elle soit une source de grâces pour toutes les autres.

La première communion au contraire me semble devoir être faite dans le temps où l'enfant, parvenu à l'usage de raison, paroîtra plus docile et plus exempt de tout défaut considérable. C'est parmi ces prémices de foi et d'amour de Dieu que Jésus-Christ se fera mieux sentir et goûter à lui par les grâces de la communion. Elle doit être long-temps attendue, c'est-à-dire qu'on doit l'avoir fait espérer à l'enfant dès sa première enfance comme le plus grand bien qu'on puisse avoir sur la terre en attendant les joies du ciel. Je crois qu'il faudroit la rendre plus solennelle qu'on peut : qu'il paroisse à l'enfant qu'on a les yeux attachés sur lui pendant ces jours-là, qu'on l'estime heureux, qu'on prend part à sa joie, et qu'on attend de lui une conduite au-dessus de son âge pour une action si grande. Mais quoiqu'il faille donc préparer beaucoup l'enfant à la communion, je crois que, quand il y est préparé, on ne sauroit le prévenir trop tôt d'une si précieuse grâce, avant que son innocence soit exposée aux occasions dangereuses où elle commence à se flétrir.



## CHAPITRE IX.

*Remarques sur plusieurs défauts des filles.*

Nous avons encore à parler du soin qu'il faut prendre pour préserver les filles de plusieurs défauts ordinaires à leur sexe. On les nourrit dans une mollesse et dans une timidité qui les rend incapables d'une conduite ferme et réglée. Au commencement il y a beaucoup d'affectation, et ensuite beaucoup d'habitude, dans ces craintes mal fondées, et dans ces larmes qu'elles versent à si bon marché : le mépris de ces affectations peut servir beaucoup à les corriger, puisque la vanité y a tant de part.

Il faut aussi réprimer en elles les amitiés trop tendres, les petites jalousies, les compliments excessifs, les flatтерies, les empressements : tout cela les gâte et les accoutume à trouver que tout ce qui est grave et sérieux est trop sec et trop austère. Il faut même tâcher de faire en sorte qu'elles s'étudient à parler d'une manière courte et précise. Le bon esprit consiste à retrancher tout discours inutile, et à dire beaucoup en peu de mots ; au lieu que la plupart des femmes disent peu en beaucoup de paroles. Elles prennent la facilité de parler et la vivacité d'imagination pour l'esprit ; elles ne choisissent point entre leurs pensées ; elles n'y mettent aucun ordre par rapport aux choses qu'elles ont à expliquer ; elles sont passionnées sur presque tout ce qu'elles disent, et la passion fait parler beaucoup : cependant on ne peut espérer rien de fort bon d'une femme, si on ne la réduit à réfléchir de suite, à examiner ses pen-

sées , à les expliquer d'une manière courte, et à savoir ensuite se taire.

Une autre chose contribue beaucoup aux longs discours des femmes ; c'est qu'elles sont nées artificieuses , et qu'elles usent de longs détours pour venir à leur but. Elles estiment la finesse : et comment ne l'estimeroient-elles pas, puisqu'elles ne connoissent point de meilleure prudence, et que c'est d'ordinaire la première chose que l'exemple leur a enseignée ? Elles ont un naturel souple pour jouer facilement toutes sortes de comédies ; les larmes ne leur coûtent rien ; leurs passions sont vives , et leurs connoissances bornées : de là vient qu'elles ne négligent rien pour réussir, et que les moyens qui ne conviendroient pas à des esprits plus réglés leur paroissent bons ; elles ne raisonnent guère pour examiner s'il faut désirer une chose, mais elles sont très industrieuses pour y parvenir.

Ajoutez qu'elles sont timides et pleines de fausse honte ; ce qui est encore une source de dissimulation. Le moyen de prévenir un si grand mal est de ne les mettre jamais dans le besoin de la finesse , et de les accoutumer à dire ingénument leurs inclinations sur toutes les choses permises. Qu'elles soient libres pour témoigner leur ennui quand elles s'ennuient. Qu'on ne les assujettisse point à paroître goûter certaines personnes ou certains livres qui ne leur plaisent pas.

Souvent une mère, préoccupée de son directeur, est mécontente de sa fille jusqu'à ce qu'elle prenne sa direction ; et la fille le fait par politique contre son goût. Sur-tout qu'on ne les laisse jamais soupçonner qu'on veut leur inspirer le dessein d'être religieuses : car cette pensée leur ôte la confiance en leurs parents, leur persuade

qu'elles n'en sont point aimées, leur agite l'esprit, et leur fait faire un personnage forcé pendant plusieurs années. Quand elles ont été assez malheureuses pour prendre l'habitude de déguiser leurs sentiments, le moyen de les désabuser est de les instruire solidement des maximes de la vraie prudence; comme on voit que le moyen de les dégoûter des fictions frivoles des romans est de leur donner le goût des histoires utiles et agréables. Si vous ne leur donnez une curiosité raisonnable, elles en auront une déréglée; et tout de même, si vous ne formez leur esprit à la vraie prudence, elles s'attacheront à la fausse, qui est la finesse.

Montrez-leur par des exemples comment on peut sans tromperie être discret, précautionné, appliqué aux moyens légitimes de réussir. Dites-leur : La principale prudence consiste à parler peu, à se défier bien plus de soi que des autres, mais point à faire des discours faux et des personnages brouillons. La droiture de conduite et la réputation universelle de probité attirent plus de confiance et d'estime, et par conséquent à la longue plus d'avantages, même temporels, que les voies détournées. Combien cette probité judicieuse distingue-t-elle une personne, ne la rend-elle pas propre aux plus grandes choses !

● Mais ajoutez combien ce que la finesse cherche est bas et méprisable; c'est, ou une bagatelle qu'on n'oseroit dire, ou une passion pernicieuse. Quand on ne veut que ce qu'on doit vouloir, on le désire ouvertement, et on le cherche par des voies droites avec modération. Qu'y a-t-il de plus doux et de plus commode que d'être sincère, toujours tranquille, d'accord avec soi-même; n'ayant rien à craindre ni à inventer? au lieu

pu'une personne dissimulée est toujours dans l'agitation, dans les remords, dans le danger, dans la déplorable nécessité de couvrir une finesse par cent autres.

Avec toutes ces inquiétudes honteuses, les esprits artificieux n'évitent jamais l'inconvénient qu'ils fuient : tôt ou tard ils passent pour ce qu'ils sont. Si le monde est leur dupe sur quelque action détachée, il ne l'est pas sur le gros de leur vie; on les devine toujours par quelque endroit : souvent même ils sont dupes de ceux qu'ils veulent tromper ; car on fait semblant de se laisser blouir par eux, et ils se croient estimés, quoiqu'on les méprise. Mais au moins ils ne se garantissent pas des soupçons : et qu'y a-t-il de plus contraire aux avantages d'un amour-propre sage doit chercher, que de se voir toujours suspect ? Dites peu-à-peu ces choses, selon les occasions, les besoins et la portée des esprits.

Observez encore que la finesse vient toujours d'un cœur bas et d'un petit esprit. On n'est fin qu'à cause qu'on veut se cacher, n'étant pas tel qu'on devrait être, et que, voulant des choses permises, on prend pour y arriver des moyens indignes faute de savoir en choisir d'honnêtes. Faites remarquer aux enfants l'impertinence de certaines finesses qu'ils voient pratiquer, le mépris qu'elles attirent à ceux qui les font; et enfin faites-leur honte à eux-mêmes, quand vous les surprendrez dans quelque dissimulation. De temps en temps privez-les de ce qu'ils aiment, parcequ'ils ont voulu y arriver par la finesse; et déclarez qu'ils l'obtiendront quand ils le demanderont simplement; ne craignez pas même de combattre à leurs petites infirmités, pour leur donner le courage de les laisser voir. La mauvaise honte est le mal le plus dangereux, et le plus pressé à guérir; celui-là,

res, au lieu d'examiner le fond de son esprit, de ses sentiments et de ses qualités utiles. Faites voir, par diverses expériences, combien un provincial d'un air grossier, ou, si vous voulez, ridicule, avec ses compliments importuns, s'il a le cœur bon et l'esprit réglé, est plus estimable qu'un courtisan qui, sous une parure et une adresse accomplies, cache un cœur ingrat, injuste, capable de toutes sortes de dissimulations et de bassesses. Ajoutez qu'il y a toujours de la foiblesse dans les esprits qui ont une grande pente à l'ennui et au dégoût. Il n'y a point de gens dont la conversation soit si mauvaise, qu'on ne puisse en tirer quelque chose de bon ; quoiqu'on doive en choisir de meilleures quand on est libre de choisir, on a de quoi se consoler quand on est réduit, puisqu'on peut les faire parler de ce qu'ils savent, et que les personnes d'esprit peuvent toujours tirer quelque instruction des gens les moins éclairés. Mais revenons aux choses dont il faut instruire la fille.

---

## CHAPITRE XII.

### *Suite des devoirs des femmes.*

**I**L y a la science de se faire servir, qui n'est pas perdue. Il faut choisir des domestiques qui aient de l'honneur et de la religion ; il faut connoître les fonctions auxquelles on veut les appliquer, le temps et la peine qu'il faut donner à chaque chose, la manière de la bien faire, la dépense qui y est nécessaire. Vous gronderez à propos un officier, par exemple, si vous voyez qu'il ait dressé un fruit plus promptement qu'il n'en

vient leur conversation douce et insinuante ; de là vient qu'elles aspirent tant à la beauté et à toutes les graces extérieures , et qu'elles sont si passionnées pour les ajustements ; une coiffe , un bout de ruban , une boucle de cheveux , plus haut ou plus bas , le choix d'une couleur , ce sont pour elles autant d'affaires importantes.

Ces excès vont encore plus loin dans notre nation qu'en toute autre ; l'humeur changeante qui règne parmi nous cause une variété continuelle de modes : ainsi on ajoute à l'amour des ajustements celui de la nouveauté , qui a d'étranges charmes sur de tels esprits. Ces deux folies mises ensemble renversent les bornes des conditions , et dérèglent toutes les mœurs. Dès qu'il n'y a plus de règle pour les habits et pour les meubles , il n'y en a plus d'effectives pour les conditions : car pour la table des particuliers , c'est ce que l'autorité publique peut moins régler ; chacun choisit selon son argent , ou plutôt , sans argent , selon son ambition et sa vanité.

Ce faste ruine les familles , et la ruine des familles entraîne la corruption des mœurs. D'un côté , le faste excite , dans les personnes d'une basse naissance , la passion d'une prompte fortune ; ce qui ne se peut faire sans péché , comme le saint Esprit nous l'assure. D'un autre côté , les gens de qualité , se trouvant sans ressource , font des lâchetés et des bassesses horribles pour soutenir leurs dépenses ; par-là s'éteignent insensiblement l'honneur , la foi , la probité et le naturel , même entre les plus proches parents.

Tous ces maux viennent de l'autorité que les femmes vaines ont de décider sur les modes : elles ont fait passer

pour Gaulois ridicules tous ceux qui ont voulu conserver la gravité et la simplicité des mœurs anciennes.

Appliquez-vous donc à faire entendre aux filles combien l'honneur qui vient d'une bonne conduite et d'une vraie capacité est plus estimable que celui qu'on tire de ses cheveux ou de ses habits. La beauté, direz-vous, trompe encore plus la personne qui la possède que ceux qui en sont éblouis ; elle trouble, elle enivre l'âme ; on est plus fortement idolâtre de soi-même que les amants les plus passionnés ne le sont de la personne qu'ils aiment. Il n'y a qu'un fort petit nombre d'années de différence entre une belle femme et une autre qui ne l'est pas. La beauté ne peut être que nuisible , à moins qu'elle ne serve à faire marier avantageusement une fille. Mais comment y servira-t-elle , si elle n'est soutenue par le mérite et par la vertu ? Elle ne peut espérer d'épouser qu'un jeune fou , avec qui elle sera malheureuse , à moins que sa sagesse et sa modestie ne la fassent rechercher par des hommes d'un esprit réglé et sensible aux qualités solides. Les personnes qui tirent toute leur gloire de leur beauté deviennent bientôt ridicules : elles arrivent , sans s'en apercevoir , à un certain âge où leur beauté se flétrit ; et elles sont encore charmées d'elles-mêmes , quoique le monde , bien loin de l'être , en soit dégoûté. Enfin , il est aussi déraisonnable de s'attacher uniquement à la beauté , que de vouloir mettre tout le mérite dans la force du corps , comme font les peuples barbares et sauvages.

De la beauté passons à l'ajustement. Les véritables graces ne dépendent point d'une parure vaine et affectée. Il est vrai qu'on peut chercher la propreté , la proportion et la bienséance dans les habits nécessaires

pour couvrir nos corps ; mais , après tout , ces étoffes qui nous couvrent , et qu'on peut rendre commodes et agréables , ne peuvent jamais être des ornements qui donnent une vraie beauté.

Je voudrois même faire voir aux jeunes filles la noble simplicité qui paroît dans les statues et dans les autres figures qui nous restent des femmes grecques et romaines ; elles y verroient combien des cheveux noués négligemment par derrière , et des draperies pleines et flottant à longs plis , sont agréables et majestueuses. Il seroit bon même qu'elles entendissent parler les peintres et les autres gens qui ont ce goût exquis de l'antiquité.

Si peu que leur esprit s'élevât au-dessus de la préoccupation des modes , elles auroient bientôt un grand mépris pour leurs frisures , si éloignées du naturel , et pour les habits d'une figure trop façonnée. Je sais bien qu'il ne faut pas souhaiter qu'elles prennent l'extérieur antique , il y auroit de l'extravagance à le vouloir ; mais elles pourroient , sans aucune singularité , prendre le goût de cette simplicité d'habits si noble , si gracieuse , et d'ailleurs si convenable aux mœurs chrétiennes. Ainsi , se conformant dans l'extérieur à l'usage présent , elles sauroient au moins ce qu'il faudroit penser de cet usage : elles satisferoient à la mode comme à une servitude fâcheuse , et elles ne lui donneroient que ce qu'elles ne pourroient lui refuser. Faites-leur remarquer souvent , et de bonne heure , la vanité et la légèreté d'esprit qui fait l'inconstance des modes. C'est une chose bien mal entendue , par exemple , de se grossir la tête de je ne sais combien de coiffes entassées : les véritables graces suivent la nature et ne la gênent jamais.



Mais la mode se détruit elle-même ; elle vise toujours au parfait , et jamais elle ne le trouve , du moins elle ne veut jamais s'y arrêter : elle seroit raisonnable , si elle ne changeoit que pour ne changer plus , après avoir trouvé la perfection pour la commodité et pour la bonne grace ; mais changer pour changer sans cesse , n'est-ce pas chercher plutôt l'inconstance et le dérèglement que la véritable politesse et le bon goût ? Aussi n'y a-t-il d'ordinaire que caprice dans les modes. Les femmes sont en possession de décider ; il n'y a qu'elles qu'on veuille en croire : ainsi les esprits les plus légers et les moins instruits entraînent les autres. Elles ne choisissent et ne quittent rien par règle ; il suffit qu'une chose bien inventée ait été long-temps à la mode , afin qu'elle ne doive plus l'être , et qu'une autre , quoique ridicule , à titre de nouveauté prenne sa place et soit admirée.

Après avoir posé ce fondement , montrez les règles de la modestie chrétienne. Nous apprenons , direz-vous , par nos saints mystères , que l'homme naît dans la corruption du péché ; son corps , travaillé d'une maladie contagieuse , est une source de tentations à son ame. Jésus-Christ nous apprend à mettre toute notre vertu dans la crainte et dans la défiance de nous mêmes. Voudriez-vous , pourra-t-on dire à une fille , hasarder votre ame et celle de votre prochain pour une folle vanité ? Ayez donc horreur des nudités de gorge et de toutes les autres immodesties : quand même on commettrait ces fautes sans aucune mauvaise passion , du moins c'est une vanité , c'est un désir effréné de plaire. Cette vanité justifie-t-elle devant Dieu et devant les hommes une conduite si téméraire , si scandaluse et si contagieuse pour autrui ? Cet aveugle désir de plaire

convient-il à une ame chrétienne , qui doit regarder comme une idolâtrie tout ce qui détourne de l'amour du Créateur et du mépris des créatures ? Mais quand on cherche à plaire , que prétend-on ? N'est-ce pas d'exciter les passions des hommes ? Les tient-on dans ses mains pour les arrêter ? Si elles vont trop loin , ne doit-on pas s'en imputer toutes les suites ? Et ne vont-elles pas toujours trop loin , si peu qu'elles soient allumées ? Vous préparez un poison subtil et mortel , vous le versez sur tous les spectateurs ; et vous vous croyez innocente ! Ajoutez les exemples des personnes que leur modestie a rendues recommandables , et de celles à qui leur immodestie a fait tort. Mais sur-tout ne permettez rien dans l'extérieur des filles qui excède leur condition : réprimez sévèrement toutes leurs fantaisies. Montrez-leur à quel danger on s'expose , et combien on se fait mépriser des gens sages , en oubliant ainsi ce qu'on est.

Ce qui reste à faire , c'est de désabuser les filles du bel esprit. Si on n'y prend garde , quand elles ont quelque vivacité , elles s'intriguent , elles veulent parler de tout , elles décident sur les ouvrages les moins proportionnés à leur capacité , elles affectent de s'ennuyer par délicatēse. Une fille ne doit parler que pour de vrais besoins , avec un air de doute et de déférence : elle ne doit pas même parler des choses qui sont au-dessus de la portée commune des filles , quoiqu'elle en soit instruite. Qu'elle ait , tant qu'elle voudra , de la mémoire , de la vivacité , des tours plaisants , de la facilité à parler avec grace ; toutes ces qualités lui seront communes avec un grand nombre d'autres femmes fort peu sensées et fort méprisables. Mais qu'elle ait une conduite

égale et suivie, un esprit égal et réglé ; qu'elle sache se taire et conduire quelque chose : cette qualité si rare la distinguera dans son sexe. Pour la délicatesse et l'affectation d'ennui, il faut la réprimer, en montrant que le bon goût consiste à s'accommoder des choses selon qu'elles sont utiles.

Rien n'est estimable que le bon sens et la vertu : l'un et l'autre font regarder le dégoût et l'ennui, non comme une délicatesse louable, mais comme une foiblesse d'un esprit malade.

Puisqu'on doit vivre avec des esprits grossiers, et dans des occupations qui ne sont pas délicieuses, la raison, qui est la seule bonne délicatesse, consiste à se rendre grossier, pour ainsi dire, avec les gens qui le sont. Un esprit qui goûte la politesse, mais qui sait s'élever au-dessus d'elle dans le besoin pour aller à des choses plus solides, est infiniment supérieur aux esprits délicats et surmontés par leur dégoût.

---

## CHAPITRE XI.

### *Instruction des femmes sur leurs devoirs.*

VENONS maintenant au détail des choses dont une femme doit être instruite : quels sont ses emplois ? Elle est chargée de l'éducation de ses enfants ; des garçons jusqu'à un certain âge ; des filles jusqu'à ce qu'elles se marient, ou se fassent religieuses ; de la conduite des domestiques, de leurs mœurs, de leur service ; du détail de la dépense, des moyens de faire tout avec économie et honorablement ; d'ordinaire même, de faire les fermes et de recevoir les revenus.

La science des femmes, comme celle des hommes, doit se borner à s'instruire par rapport à leurs fonctions ; la différence de leurs emplois doit faire celle de leurs études. Il faut donc borner l'instruction des femmes aux choses que nous venons de dire. Mais une femme curieuse trouvera que c'est donner des bornes bien étroites à sa curiosité : elle se trompe, c'est qu'elle ne connoît pas l'importance et l'étendue des choses dont je lui propose de s'instruire.

Quel discernement lui faut-il pour connoître le naturel et le génie de chacun de ses enfants, pour trouver la manière de se conduire avec eux la plus propre à découvrir leur humeur, leur pente, leur talent, à prévenir les passions naissantes, à leur persuader les bonnes maximes, et à guérir leurs erreurs ! Quelle prudence doit-elle avoir pour acquérir et conserver sur eux l'autorité, sans perdre l'amitié et la confiance ! Mais n'a-t-elle pas besoin d'observer et de connoître à fond les gens qu'elle met auprès d'eux ? Sans doute : une mère de famille doit donc être pleinement instruite de la religion, et avoir un esprit mûr, ferme, appliqué, et expérimenté pour le gouvernement.

Peut-on douter que les femmes ne soient chargées de tous ces soins, puisqu'ils tombent naturellement sur elles pendant la vie même de leurs maris occupés au dehors ? Ils les regardent encore de plus près si elles deviennent veuves. Enfin saint Paul attache tellement en général leur salut à l'éducation de leurs enfants, qu'il assure que c'est par eux qu'elles se sauveront.

Je n'explique point ici tout ce que les femmes doivent savoir pour l'éducation de leurs enfants, parce que ce

mémoire leur fera assez sentir l'étendue des connoissances qu'il faudroit qu'elles eussent.

Joignez à ce gouvernement l'économie. La plupart des femmes la négligent comme un emploi bas qui ne convient qu'à des paysans ou à des fermiers, tout au plus à un maître-d'hôtel, ou à quelque femme de charge : sur-tout les femmes nourries dans la mollesse, l'abondance et l'oisiveté, sont indolentes et dédaigneuses pour tout ce détail; elles ne font pas grande différence entre la vie champêtre et celle des sauvages du Canada. Si vous leur parlez de vente de blé, de cultures de terres, des différentes natures de revenus, de la levée des rentes et des autres droits seigneuriaux, de la meilleure manière de faire des fermes, ou d'établir des receveurs, elles croient que vous voulez les réduire à des occupations indignes d'elles.

Ce n'est pourtant que par ignorance qu'on méprise cette science de l'économie. Les anciens Grecs et les Romains, si habiles et si polis, s'en instruisoient avec un grand soin : les plus grands esprits d'entre eux en ont fait, sur leurs propres expériences, des livres que nous avons encore, et où ils ont marqué même le dernier détail de l'agriculture. On sait que leurs conquérants ne dédaignoient pas de labourer, et de retourner à la charrue en sortant du triomphe. Cela est si éloigné de nos mœurs, qu'on ne pourroit le croire, si peu qu'il y eût dans l'histoire quelque prétexte pour en douter. Mais n'est-il pas naturel qu'on ne songe à défendre ou à augmenter son pays que pour le cultiver paisiblement? A quoi sert la victoire, sinon à cueillir les fruits de la paix? Après tout, la solidité de l'esprit consiste à vouloir s'instruire exactement de la manière dont se

font les choses qui sont les fondements de la vie humaine ; toutes les plus grandes affaires roulent là-dessus. La force et le bonheur d'un état consistent, non à avoir beaucoup de provinces mal cultivées, mais à tirer de la terre qu'on possède tout ce qu'il faut pour nourrir aisément un peuple nombreux.

Il faut sans doute un génie bien plus élevé et plus étendu pour s'instruire de tous les arts qui ont rapport à l'économie, et pour être en état de policer toute une famille, qui est une petite république, que pour jouer, discourir sur les modes, et s'exercer à de petites gentilleses de conversation. C'est une sorte d'esprit bien méprisable que celui qui ne va qu'à bien parler : on voit de tous côtés des femmes dont la conversation est pleine de maximes solides, et qui, faute d'avoir été appliquées de bonne heure, n'ont rien que de frivole dans la conduite.

Mais prenez garde au défaut opposé : les femmes courent risque d'être extrêmes en tout. Il est bon de les accoutumer dès l'enfance à gouverner quelque chose, à faire des comptes, à voir la manière de faire les marchés de tout ce qu'on achète, et à savoir comment il faut que chaque chose soit faite pour être d'un bon usage. Mais craignez aussi que l'économie n'aille en elles jusqu'à l'avarice ; montrez-leur en détail tous les ridicules de cette passion. Dites-leur ensuite : Prenez garde que l'avarice gagne peu, et qu'elle se déshonore beaucoup. Un esprit raisonnable ne doit chercher, dans une vie frugale et laborieuse, qu'à éviter la honte et l'injustice attachées à une conduite prodigue et ruineuse. Il ne faut retrancher les dépenses superflues que pour être en état de faire plus libéralement celles que la

bienséance, ou l'amitié, ou la charité, inspirent. Souvent c'est faire un grand gain que de savoir perdre à propos : c'est le bon ordre, et non certaines épargnes sordides, qui fait les grands profits. Ne manquez pas de représenter l'erreur grossière de ces femmes qui se savent bon gré d'épargner une bougie, pendant qu'elles se laissent tromper par un intendant sur le gros de toutes leurs affaires.

Faites pour la propreté comme pour l'économie. Accoutumez les filles à ne souffrir rien de sale ni de dérangé ; qu'elles remarquent le moindre désordre dans une maison. Faites-leur même observer que rien ne contribue plus à l'économie et à la propreté que de tenir toujours chaque chose en sa place. Cette règle ne paroît presque rien ; cependant elle iroit loin si elle étoit exactement gardée. Avez-vous besoin d'une chose ? vous ne perdez jamais un moment à la chercher ; il n'y a ni trouble, ni dispute, ni embarras : quand on en a besoin vous mettez d'abord la main dessus ; et quand vous vous en êtes servi, vous la remettez sur-le-champ dans la place où vous l'avez prise. Ce bel ordre fait une des plus grandes parties de la propreté ; c'est ce qui frappe le plus les yeux, que de voir cet arrangement si exact. D'ailleurs, la place qu'on donne à chaque chose étant celle qui lui convient davantage, non seulement pour la bonne grace et le plaisir des yeux, mais encore pour sa conservation, elle s'y use moins qu'ailleurs ; elle ne s'y gâte d'ordinaire par aucun accident ; elle y est même entretenue proprement : car, par exemple, un vase ne sera ni poudreux, ni en danger de se briser, lorsqu'on le mettra dans sa place immédiatement après s'en être servi. L'esprit d'exactitude qui fait ranger fait :

aussi nettoyer. Joignez à ces avantages celui d'ôter par cette habitude aux domestiques l'esprit de paresse et de confusion. De plus, c'est beaucoup que de leur rendre le service prompt et facile, et de s'ôter à soi-même la tentation de s'impatientser souvent par les retardements qui viennent des choses dérangées qu'on a peine à trouver. Mais en même temps évitez l'excès de la politesse et de la propreté. La propreté, quand elle est modérée, est une vertu ; mais quand on suit trop son goût, on la tourne en petitesse d'esprit. Le bon goût rejette la délicatesse excessive : il traite les petites choses de petites, et n'en est point blessé. Moquez-vous donc, devant les enfants, des colifichets dont certaines femmes sont si passionnées, et qui leur font faire insensiblement des dépenses si indiscrètes. Accoutumez-les à une propreté simple et facile à pratiquer : montrez-leur la meilleure manière de faire les choses ; mais montrez-leur encore davantage à s'en passer. Dites-leur combien il y a de petitesse d'esprit et de bassesse à gronder pour un potage mal assaisonné, pour un rideau mal plissé, pour une chaise trop haute ou trop basse.

Il est sans doute d'un bien meilleur esprit d'être volontairement grossier, c'est-à-dire facile, que d'être délicat sur des choses si peu importantes. Cette mauvaise délicatesse, si on ne la réprime dans les femmes qui ont de l'esprit, est encore plus dangereuse pour les conversations que pour tout le reste : la plupart des gens leur sont fades et ennuyeux ; le moindre défaut de politesse leur paroît un monstre ; elles sont toujours moqueuses et dégoûtées. Il faut leur faire entendre de bonne heure qu'il n'est rien de si peu judicieux que de juger superficiellement d'une personne par ses manières.



autre nature que les valets ; on suppose qu'ils sont faits pour la commodité de leurs maîtres. Tâchez de montrer combien ces maximes sont contraires à la modestie pour soi , et à l'humanité pour son prochain. Faites entendre que les hommes ne sont point faits pour être servis ; que c'est une erreur brutale de croire qu'il y ait des hommes nés pour flatter la paresse et l'orgueil des autres ; que le service étant établi contre l'égalité naturelle des hommes , il faut l'adoucir autant qu'on le peut ; que les maîtres , qui sont mieux élevés que leurs valets , étant pleins de défauts , il ne faut pas s'attendre que les valets n'en aient point , eux qui ont manqué d'instructions et de bons exemples ; qu'enfin , si les valets se gâtent en servant mal , ce que l'on appelle d'ordinaire *être bien servi* gâte encore plus les maîtres ; car cette facilité de se satisfaire en tout et de se livrer à ses désirs ne fait qu'amollir l'ame , que la rendre ardente et passionnée pour les moindres commodités.

Pour ce gouvernement domestique , rien n'est meilleur que d'y accoutumer les filles de bonne heure. Donnez-leur quelque chose à régler , à condition de vous en rendre compte : cette confiance les charmera , car la jeunesse ressent un plaisir incroyable lorsqu'on commence à se fier à elle et à la faire entrer dans quelque affaire sérieuse. On en voit un bel exemple dans la reine Marguerite. Cette princesse raconte dans ses mémoires que le plus sensible plaisir qu'elle ait eu en sa vie fut de voir que la reine sa mère commença à lui parler , lorsqu'elle étoit encore très jeune , comme à une personne mûre : elle se sentit transportée de joie d'entrer dans la confidence de la reine et de son frère le duc d'Anjou pour le secret de l'état , elle qui n'avoit

connu jusque-là que des jeux d'enfants. Laissez même faire quelque faute à une fille dans de tels essais ; et sacrifiez quelque chose à son instruction ; faites-lui remarquer doucement ce qu'il auroit fallu faire ou dire , pour éviter les inconvénients où elle est tombée ; racontez-lui vos expériences passées , et ne craignez point de lui dire les fautes semblables aux siennes , que vous avez faites dans votre jeunesse : par-là vous lui inspirerez la confiance , sans laquelle l'éducation se tourne en formalités gênantes.

Apprenez à une fille à lire et à écrire correctement. Il est honteux , mais ordinaire , de voir des femmes qui ont de l'esprit et de la politesse , ne savoir pas bien prononcer ce qu'elles lisent ; ou elles hésitent , ou elles chantent en lisant : au lieu qu'il faut prononcer d'un ton simple et naturel , mais ferme et uni. Elles manquent encore plus grossièrement pour l'orthographe , ou pour la manière de former ou de lier des lettres en écrivant : au moins accoutumez-les à y faire leurs lignes droites , à rendre leur caractère net et lisible. Il faudroit aussi qu'une fille sût la grammaire , pour sa langue naturelle. Il n'est pas question de la lui apprendre par règles , comme les écoliers apprennent le latin en classe ; accoutumez-les seulement sans affectation à ne point prendre un temps pour un autre , à se servir des termes propres , à expliquer nettement leurs pensées avec ordre , et d'une manière courte et précise : vous les mettez en état d'apprendre un jour à leurs enfants à bien parler sans aucune étude. On sait que , dans l'ancienne Rome , la mère des Gracques contribua beaucoup , par une bonne éducation , à orner l'éloquence de ses enfants , qui devinrent de si grands hommes.

Elles devraient aussi savoir les quatre règles de l'arithmétique, vous vous en servirez utilement pour leur faire faire souvent des comptes. C'est une occupation fort épineuse pour beaucoup de gens ; mais l'habitude prise dès l'enfance, jointe à la facilité de faire promptement, par le secours des règles, toutes sortes de comptes les plus embrouillés, diminuera fort ce dégoût. On sait assez que l'exactitude à compter souvent fait le bon ordre dans les maisons.

Il seroit bon aussi qu'elles sussent quelque chose des principales règles de la justice ; par exemple, la différence qu'il y a entre un testament et une donation ; ce que c'est qu'un contrat, une substitution, un partage de cohéritiers ; les principales règles du droit ou des coutumes du pays où l'on est, pour rendre ces actes valides ; ce que c'est que communauté, ce que c'est que des biens meubles et immeubles. Si elles se marient, toutes leurs principales affaires rouleront là-dessus.

Mais en même temps montrez-leur combien elles sont incapables d'enfoncer dans les difficultés du droit ; combien le droit lui-même, par la faiblesse de l'esprit des hommes, est plein d'obscurités et de règles douteuses ; combien la jurisprudence varie ; combien tout ce qui dépend des juges, quelque clair qu'il paroisse, devient incertain ; combien les longueurs des meilleures affaires mêmes sont ruineuses et insupportables. Montrez-leur l'agitation du palais, la fureur de la chicane, les détours pernicious et les subtilités de la procédure, les frais immenses qu'elle attire, la misère de ceux qui plaident, l'industrie des avocats, des procureurs et des greffiers pour s'enrichir bientôt en appauvrissant les parties. Ajoutez les moyens qui rendent mauvaise par la forme

une affaire bonne dans le fond , les oppositions de maximes de tribunal à tribunal : si vous êtes renvoyé à la grand'chambre , votre procès est gagné ; si vous allez aux enquêtes , il est perdu. N'oubliez pas les conflits de juridiction , et le danger où l'on est de plaider au conseil plusieurs années pour savoir où l'on plaidera. Enfin remarquez la différence qu'on trouve souvent entre les avocats et les juges sur la même affaire ; dans la consultation vous avez gain de cause , et votre arrêt vous condamne aux dépens.

Tout cela me semble important pour empêcher les femmes de se passionner sur les affaires , et de s'abandonner aveuglément à certains conseils ennemis de la paix. Lorsqu'elles sont veuves , ou maîtresses de leur bien dans un autre état , elles doivent écouter leurs gens d'affaires , mais non pas se livrer à eux.

Il faut qu'elles s'en défient dans les procès qu'ils veulent leur faire entreprendre , qu'elles consultent les gens d'un esprit plus étendu et plus attentif aux avantages d'un accommodement , et qu'enfin elles soient persuadées que la principale habileté dans les affaires est d'en prévoir les inconvénients , et de savoir les éviter.

Les filles qui ont une naissance et un bien considérable ont besoin d'être instruites des devoirs des seigneurs dans leurs terres. Dites-leur donc ce qu'on peut faire pour empêcher les abus , les violences , les chicanes , les faussetés si ordinaires à la campagne. Joignez-y les moyens d'établir de petites écoles et des assemblées de charité pour le soulagement des pauvres malades. Montrez aussi le trafic qu'on peut quelquefois établir en certains pays pour y diminuer la misère ,

mais sur-tout comment on peut procurer au peuple une instruction solide et une police chrétienne. Tout cela demanderoit un détail trop long pour être mis ici.

En expliquant les devoirs des seigneurs , n'oubliez pas leurs droits : dites ce que c'est que fiefs , seigneur dominant , vassal , hommage , rentes , dîmes inféodées , droit de champart , lods et ventes , indemnité , amortissement et reconnoissances , papiers terriers , et autres choses semblables. Ces connoissances sont nécessaires , puisque le gouvernement des terres consiste entièrement dans toutes ces choses.

Après ces instructions qui doivent tenir la première place , je crois qu'il n'est pas inutile de laisser aux filles , selon leur loisir et la portée de leur esprit , la lecture des livres profanes qui n'ont rien de dangereux pour les passions : c'est même le moyen de les dégoûter des comédies et des romans. Donnez-leur donc des histoires grecques et romaines ; elles y verront des prodiges de courage et de désintéressement. Ne leur laissez pas ignorer l'histoire de France , qui a aussi ses beautés ; mêlez celle des pays voisins , et les relations des pays éloignés judicieusement écrites. Tout cela sert à agrandir l'esprit , et à élever l'ame à de grands sentiments , pourvu qu'on évite la vanité et l'affectation. On croit d'ordinaire qu'il faut qu'une fille de qualité qu'on veut bien élever apprenne l'italien et l'espagnol ; mais je ne vois rien de moins utile que cette étude , à moins qu'une fille ne se trouvât attachée auprès de quelque princesse espagnole ou italienne , comme nos reines d'Autriche et de Médicis. D'ailleurs ces deux langues ne servent guère qu'à lire des livres dangereux et capables d'augmenter les défauts des femmes ; il y

a beaucoup plus à perdre qu'à gagner dans cette étude. Celle du latin seroit bien plus raisonnable , car c'est la langue de l'église : il y a un fruit et une consolation inestimable à entendre le sens des paroles de l'office divin où l'on assiste si souvent. Ceux mêmes qui cherchent les beautés du discours en trouveront de bien plus parfaites et plus solides dans le latin que dans l'italien et dans l'espagnol , où règnent un jeu d'esprit et une vivacité d'imagination sans règle. Mais je ne voudrois faire apprendre le latin qu'aux filles d'un jugement ferme et d'une conduite modeste, qui sauroient ne prendre cette étude que pour ce qu'elle vaut , qui renonceroient à la vaine curiosité , qui cacheroient ce qu'elles auroient appris , et qui n'y chercheroient que leur édification.

Je leur permettrois aussi, mais avec un grand choix, la lecture des ouvrages d'éloquence et de poésie , si je voyois qu'elles en eussent le goût , et que leur jugement fût assez solide pour se borner au véritable usage de ces choses ; mais je craindrois d'ébranler trop les imaginations vives , et je voudrois en tout cela une exacte sobriété : tout ce qui peut faire sentir l'amour , plus il est adouci et enveloppé , plus il me paroît dangereux.

La musique et la peinture ont besoin des mêmes précautions ; tous ces arts sont du même génie et du même goût. Pour la musique , on sait que les anciens croyoient que rien n'étoit plus pernicieux à une république bien policée que d'y laisser introduire une mélodie efféminée : elle énerve les hommes , elle rend les ames molles et voluptueuses ; les tons languissans et passionnés ne font tant de plaisir qu'à cause que l'ame

s'y abandonne à l'attrait des sens jusqu'à s'y enivrer elle-même. C'est pourquoi à Sparte les magistrats brisoient tous les instruments dont l'harmonie étoit trop délicieuse , et c'étoit là une de leurs plus importantes polices ; c'est pourquoi Platon rejette sévèrement tous les tons délicieux qui entroient dans la musique des Asiatiques : à plus forte raison les chrétiens , qui ne doivent jamais chercher le plaisir pour le seul plaisir , doivent-ils avoir en horreur ces divertissements empoisonnés.

La poésie et la musique, si on en retranchoit tout ce qui ne tend point au vrai but , pourroient être employées très utilement à exciter dans l'ame des sentiments vifs et sublimes pour la vertu. Combien avons-nous d'ouvrages poétiques de l'écriture que les Hébreux chantoient, selon les apparences ! Les cantiques ont été les premiers monuments qui ont conservé plus distinctement , avant l'écriture , la tradition des choses divines parmi les hommes. Nous avons vu combien la musique a été puissante parmi les peuples païens pour élever l'ame au-dessus des sentiments vulgaires. L'église a cru ne pouvoir consoler mieux ses enfants que par le chant des louanges de Dieu. On ne peut donc abandonner ces arts , que l'Esprit de Dieu même a consacrés. Une musique et une poésie chrétiennes seroient le plus grand de tous les secours pour dégoûter des plaisirs profanes ; mais , dans les faux préjugés où est notre nation , le goût de ces arts n'est guère sans danger. Il faut donc se hâter de faire sentir à une jeune fille qu'on voit fort sensible à de telles impressions , combien on peut trouver de charmes dans la musique sans sortir des sujets pieux. Si elle a de la voix et du

génie pour les beautés de la musique , n'espérez pas de les lui faire toujours ignorer : la défense irriterait la passion ; il vaut mieux donner un cours réglé à ce torrent que d'entreprendre de l'arrêter.

La peinture se tourne chez nous plus aisément au bien : d'ailleurs elle a un privilège pour les femmes ; sans elle leurs ouvrages ne peuvent être bien conduits. Je sais qu'elles pourroient se réduire à des travaux simples qui ne demanderoient aucun art ; mais , dans le dessein qu'il me semble qu'on doit avoir d'occuper l'esprit en même temps que les mains des femmes de condition , je souhaiterois qu'elles fissent des ouvrages où l'art et l'industrie assaisonnassent le travail de quelque plaisir. De tels ouvrages ne peuvent avoir aucune vraie beauté , si la connoissance des règles du dessin ne les conduit : de là vient que presque tout ce qu'on voit maintenant dans les étoffes , dans les dentelles et dans les broderies , est d'un mauvais goût ; tout y est confus , sans dessin , sans proportion. Ces choses passent pour belles , parcequ'elles coûtent beaucoup de travail à ceux qui les font , et d'argent à ceux qui les achètent , leur éclat éblouit ceux qui les voient de loin , ou qui ne s'y connoissent pas. Les femmes ont fait là-dessus des règles à leur mode ; qui voudroit contester passeroit pour visionnaire. Elles pourroient néanmoins se détromper en consultant la peinture , et par-là se mettre en état de faire , avec une médiocre dépense et un grand plaisir , des ouvrages d'une noble variété , et d'une beauté qui seroit au-dessus des caprices irréguliers des modes.

Elles doivent également craindre et mépriser l'oisiveté. Qu'elles pensent que tous les premiers chrétiens ;



de quelque condition qu'ils fussent, travailloient, non pour s'amuser, mais pour faire du travail une occupation sérieuse, suivie et utile. L'ordre naturel, la pénitence imposée au premier homme, et en lui à toute sa postérité, celle dont l'homme nouveau, qui est Jésus-Christ, nous a laissé un si grand exemple, tout nous engage à une vie laborieuse, chacun en sa manière.

On doit considérer pour l'éducation d'une jeune fille, sa condition, les lieux où elle doit passer sa vie, et la profession qu'elle embrassera selon les apparences. Prenez garde qu'elle ne conçoive des espérances au-dessus de son bien et de sa condition. Il n'y a guère de personnes à qui il n'en coûte cher pour avoir trop espéré; ce qui auroit rendu heureux n'a plus rien que de dégoûtant, dès qu'on a envisagé un état plus haut. Si une fille doit vivre à la campagne, de bonne heure tournez son esprit aux occupations qu'elle doit y avoir, et ne lui laissez point goûter les amusements de la ville; montrez-lui les avantages d'une vie simple et active. Si elle est d'une condition médiocre de la ville, ne lui faites point voir des gens de la cour; ce commerce ne serviroit qu'à lui faire prendre un air ridicule et disproportionné: renfermez-la dans les bornes de sa condition, et donnez-lui pour modèles les personnes qui y réussissent le mieux; formez son esprit pour les choses qu'elle doit faire toute sa vie; apprenez lui l'économie d'une maison bourgeoise, les soins qu'il faut avoir pour les revenus de la campagne, pour les rentes et pour les maisons qui sont les revenus de la ville, ce qui regarde l'éducation des enfants, et enfin le détail des autres occupations, d'affaires, ou de commerce dans

lequel vous prévoyez qu'elle pourra entrer , quand elle sera mariée. Si au contraire elle se détermine à se faire religieuse sans y être poussée par ses parents , tournez dès ce moment toute son éducation vers l'état où elle aspire ; faites-lui faire des épreuves sérieuses des forces de son esprit et de son corps , sans attendre le noviciat , qui est une espèce d'engagement par rapport à l'honneur du monde ; accoutumez-la au silence ; exercez-la à obéir sur des choses contraires à son humeur et à ses habitudes ; essayez peu à peu de voir de quoi elle est capable pour la règle qu'elle veut prendre ; tâchez de l'accoutumer à une vie grossière , sobre et laborieuse ; montrez-lui en détail combien on est libre et heureux de savoir se passer des choses que la vanité et la mollesse, ou même la bienséance du siècle, rendent nécessaires hors du cloître ; en un mot, en lui faisant pratiquer la pauvreté , faites-lui en sentir le bonheur que Jésus-Christ nous a révélé. Enfin , n'oubliez rien pour ne laisser dans son cœur le goût d'aucune des vanités du monde, quand elle le quittera. Sans lui faire faire des expériences trop dangereuses , découvrez-lui les épines cachées sous les faux plaisirs que le monde donne ; montrez-lui des gens qui y sont malheureux au milieu des plaisirs.

---

## CHAPITRE XIII.

*Des gouvernantes.*

**J**E prévois que ce plan d'éducation pourra passer, dans l'esprit de beaucoup de gens , pour un projet chimérique. Il faudroit, dira-t-on , un discernement, une pa-

tience, un talent extraordinaire, pour l'exécuter. Où sont les gouvernantes capables de l'entendre? A plus forte raison, où sont celles qui peuvent le suivre? Mais je prie de considérer attentivement que quand on entreprend un ouvrage sur la meilleure éducation qu'on peut donner aux enfants, ce n'est pas pour donner des règles imparfaites : on ne doit donc pas trouver mauvais qu'on vise au plus parfait dans cette recherche. Il est vrai que chacun ne pourra pas aller dans la pratique aussi loin que vont nos pensées lorsque rien ne les arrête sur le papier : mais enfin, lors même qu'on ne pourra pas arriver jusqu'à la perfection dans ce travail, il ne sera pas inutile de l'avoir connue, et de s'être efforcé d'y atteindre; c'est le meilleur moyen d'en approcher. D'ailleurs cet ouvrage ne suppose point une nature accomplie dans les enfants, et un concours de toutes les circonstances les plus heureuses pour composer une éducation parfaite : au contraire, je tâche de donner des remèdes pour les naturels mauvais ou gâtés; je suppose les mécomptes ordinaires dans les éducations, et j'ai recours aux moyens les plus simples pour redresser, en tout ou en partie, ce qui en a besoin. Il est vrai qu'on ne trouvera point dans ce petit ouvrage de quoi faire réussir une éducation négligée et mal conduite; mais faut-il s'en étonner? N'est-ce pas le mieux qu'on puisse souhaiter, que de trouver des règles simples dont la pratique exacte fasse une solide éducation? J'avoue qu'on peut faire et qu'on fait tous les jours pour les enfants beaucoup moins que ce que je propose; mais aussi on ne voit que trop combien la jeunesse souffre par ces négligences. Le chemin que je représente, quelque long qu'il paroisse, est le plus court, puisqu'il

le droit où l'on veut aller : l'autre chemin, qui est celui de la crainte, et d'une culture superficielle des lettres, quelque court qu'il paroisse, est trop long ; car l'arrivée presque jamais par-là au seul vrai but de l'éducation, qui est de persuader les esprits, et d'inspirer l'amour sincère de la vertu. La plupart des enfants qu'on a conduits par ce chemin sont encore à recommencer quand leur éducation semble finie ; et dès qu'ils ont passé les premières années de leur enfance dans le monde à faire des fautes souvent irréparables, il faut que l'expérience et leurs propres réflexions fassent trouver toutes les maximes que cette éducation gênée et superficielle n'avoit point su leur insinuer. On doit encore observer que ces premières peines que je demande qu'on prenne pour les enfants, et que les gens sans expérience regardent comme accablantes et impraticables, épargnent des désagréments bien plus durs, et aplanissent des obstacles qui deviennent insurmontables dans la suite d'une éducation moins douce et plus rude. Enfin, considérez que, pour exécuter ce projet d'éducation, il s'agit moins de faire des leçons qui demandent un grand talent, que d'éviter les fautes grossières que nous avons marquées ici en détail. Souvent il n'est question que de ne point presser les enfants, d'être assidu auprès d'eux, de les observer, de leur inspirer de la confiance, de répondre nettement et de bon sens à leurs petites questions, de laisser agir leur naturel pour le mieux connoître, et de redresser avec patience, lorsqu'ils se trompent ou commettent quelque faute. Il n'est pas juste de vouloir qu'une telle éducation puisse être conduite par une mauvaise gouvernante ; c'est sans doute assez que de donner des

règles pour la faire réussir par les soins d'un sujet médiocre ; ce n'est pas demander trop de ce sujet médiocre que de vouloir qu'il ait au moins le sens droit, une humeur traitable, et une véritable crainte de Dieu. Cette gouvernante ne trouvera dans cet écrit rien de subtil ni d'abstrait ; quand même elle ne l'entendrait pas tout, elle concevra le gros, et cela suffit. Faites qu'elle le lise plusieurs fois ; prenez la peine de le lire avec elle ; donnez-lui la liberté de vous arrêter sur tout ce qu'elle n'entend pas, et dont elle ne se sent pas persuadée ; ensuite mettez-la dans la pratique ; et à mesure que vous verrez qu'elle perd de vue, en parlant à l'enfant, les règles de cet écrit qu'elle étoit convenue de suivre, faites-le lui remarquer doucement en secret. Cette application vous sera d'abord pénible ; mais si vous êtes le père ou la mère de l'enfant, c'est votre devoir essentiel : d'ailleurs vous n'aurez pas long-temps de grandes difficultés là-dessus ; car cette gouvernante, si elle est sensée et de bonne volonté, en apprendra plus en un mois par sa pratique et par vos avis, que par de longs raisonnements ; bientôt elle marchera d'elle-même dans le droit chemin. Vous aurez encore cet avantage, pour vous décharger, qu'elle trouvera dans ce petit ouvrage les principaux discours qu'il faut faire aux enfants sur les plus importantes maximes, tout faits, en sorte qu'elle n'aura presque qu'à les suivre ; ainsi elle aura devant ses yeux un recueil des conversations qu'elle doit avoir avec l'enfant sur les choses les plus difficiles à lui faire entendre. C'est une espèce d'éducation pratique qui la conduira comme par la main. Vous pouvez encore vous servir très utilement du Catéchisme historique dont nous avons déjà parlé ;

faites que la gouvernante que vous formez le lise plusieurs fois, et sur-tout tâchez de lui en faire bien concevoir la préface, afin qu'elle entre dans cette méthode d'enseigner. Il faut pourtant avouer que ces sujets d'un talent médiocre, auxquels je me borne, sont rares à trouver. Mais enfin il faut un instrument propre à l'éducation; car les choses les plus simples ne se font pas d'elles-mêmes, et elles se font toujours mal par les esprits mal faits. Choisissez donc, ou dans votre maison, ou dans vos terres, ou chez vos amis, ou dans les communautés bien réglées; quelque fille que vous croirez capable d'être formée; songez de bonne heure à la former pour cet emploi, et tenez-la quelque temps auprès de vous pour l'éprouver, avant de lui confier une chose si précieuse. Cinq ou six gouvernantes formées de cette manière seroient capables d'en former bientôt un grand nombre d'autres. On trouveroit peut-être du mécompte en plusieurs de ces sujets; mais enfin sur ce grand nombre on trouveroit toujours de quoi se dédommager, et on ne seroit pas dans l'extrême embarras où l'on se trouve tous les jours. Les communautés religieuses et séculières qui s'appliquent, selon leur institut, à élever des filles, pourroient aussi entrer dans ces vues pour former leurs maîtresses de pensionnaires et leurs maîtresses d'école.

Mais quoique la difficulté de trouver des gouvernantes soit grande, il faut avouer qu'il y en a une autre plus grande encore; c'est celle de l'irrégularité des parents: tout le reste est inutile, s'ils ne veulent concourir eux-mêmes dans ce travail. Le fondement de tout est qu'ils ne donnent à leurs enfants que des maximes droites et des exemples édifiants. C'est ce qu'on ne peut

espérer que d'un très petit nombre de familles : on ne voit , dans la plupart des maisons , que confusion , que changement , qu'un amas de domestiques qui sont autant d'esprits de travers , que sujets de division entre les maîtres. Quelle affreuse école pour des enfants ! Souvent une mère qui passe sa vie au jeu , à la comédie , et dans des conversations indécentes , se plaint d'un ton grave qu'elle ne peut pas trouver une gouvernante capable d'élever ses filles. Mais qu'est-ce que peut la meilleure éducation sur des filles à la vue d'une telle mère ? Souvent encore on voit des parents qui , comme dit S. Augustin , mènent eux-mêmes leurs enfants aux spectacles publics et à d'autres divertissements qui ne peuvent manquer de les dégoûter de la vie sérieuse et occupée , dans laquelle ces parents mêmes veulent les engager ; ainsi ils mêlent le poison avec l'aliment salubre. Ils ne parlent que de sagesse ; mais ils accoutument l'imagination volage des enfants aux violents ébranlements des représentations passionnées et de la musique ; après quoi ils ne peuvent plus s'appliquer. Ils leur donnent le goût des passions ; et leur font trouver fades les plaisirs innocents. Après cela ils veulent encore que l'éducation réussisse ; et ils la regardent comme triste et austère , si elle ne souffre de mélange du bien et du mal. N'est-ce pas vouloir se faire honneur du désir d'une bonne éducation de ses enfants , sans vouloir en prendre la peine , ni s'assujettir aux règles les plus nécessaires ?

Finissons par le portrait que le sage fait d'une femme forte :

Son prix , dit-il , est comme celui de ce qui vient de loin et des extrémités de la terre. Le cœur de son époux

se confie à elle; elle ne manque jamais des dépouilles qu'il lui rapporte de ses victoires; tous les jours de sa vie elle lui fait du bien, et jamais du mal. Elle cherche la laine et le lin : elle travaille avec des mains pleines de sagesse. Chargée comme un vaisseau marchand, elle apporte de loin ses provisions. La nuit elle se lève, et distribue la nourriture à ses domestiques. Elle considère un champ, et l'achète de son travail, fruit de ses mains; elle y plante une vigne. Elle ceint ses reins de force, elle endurecit son bras. Elle a goûté et vu combien son commerce est utile : sa lumière ne s'éteint jamais pendant la nuit. Sa main s'attache aux travaux rudes, et ses doigts prennent le fuseau. Elle ouvre pourtant sa main à celui qui est dans l'indigence, elle l'étend sur le pauvre. Elle ne craint ni froid ni neige, tous ses domestiques ont de doubles habits : elle a tissu une robe pour elle, le fin lin et la pourpre sont ses vêtements. Son époux est illustre aux portes, c'est-à-dire dans les conseils, où il est assis avec les hommes les plus vénérables. Elle fait des habits qu'elle vend, des ceintures qu'elle débite aux Chananéens. La force et la beauté sont ses vêtements, et elle rira dans son dernier jour. Elle ouvre sa bouche à la sagesse, et une loi de douceur est sur sa langue. Elle observe dans sa maison jusqu'aux traces des pas, et elle ne mange jamais son pain sans occupations. Ses enfants se sont élevés, et l'ont dite heureuse. Son mari s'élève de même, et il la loue : Plusieurs filles, dit-il, ont amassé des richesses; vous les avez toutes surpassées. Les graces sont trompeuses, la beauté est vaine : la femme qui craint Dieu, c'est celle qui sera louée. Donnez-lui du fruit de ses mains; et



qu'aux portes, dans les conseils publics, elle soit louée par ses propres œuvres (1).

Quoique la différence extrême des mœurs, la brièveté et la hardiesse des figures rendent d'abord ce langage obscur, on y trouve un style si vif et si plein, qu'on est bientôt charmé si on l'examine. Mais ce que je souhaite davantage qu'on en remarque, c'est l'autorité de Salomon, le plus sage de tous les hommes; c'est celle du Saint-Esprit même, dont les paroles sont si magnifiques pour faire admirer dans une femme riche et noble la simplicité des mœurs, l'économie et le travail.

---

(1) Prov. 31, 10.

## AVIS DE M. DE FÉNÉLON

A UNE DAME DE QUALITÉ,

*Sur l'éducation de mademoiselle sa fille.*

PUISQUE vous le voulez, madame, je vais vous proposer mes idées sur l'éducation de mademoiselle votre fille.

Si vous en aviez plusieurs, vous pourriez en être embarrassée, à cause des affaires qui vous assujettissent à un commerce extérieur plus grand que vous ne le souhaiteriez. En ce cas, vous pourriez choisir quelque bon couvent où l'éducation des pensionnaires seroit exacte. Mais puisque vous n'avez qu'une seule fille à élever, et que Dieu vous a rendue capable d'en prendre soin, je crois que vous pouvez lui donner une meilleure éducation qu'aucun couvent. Les yeux d'une mère sage, tendre et chrétienne, découvrent sans doute ce que d'autres ne peuvent découvrir. Comme ces qualités sont très rares, le plus sûr parti pour les mères est de confier aux couvents le soin d'élever leurs filles, parceque souvent elles manquent des lumières nécessaires pour les instruire; ou, si elles les ont, elles ne les fortifient pas par l'exemple d'une conduite sérieuse et chrétienne, sans lequel les instructions les plus solides ne font aucune impression; car tout ce qu'une mère peut dire à sa fille est anéanti par ce que sa fille lui voit faire. Il n'en est pas de même de vous, madame: vous ne songez qu'à servir Dieu; la religion est le premier de vos

tendra médire, mentir, soupçonner légèrement, disputer mal à propos. Elle verra des jalousies, des inimitiés, des humeurs bizarres et incompatibles, et quelquefois des dévotions, ou fausses, ou superstitieuses, et de travers, sans aucune correction des plus grossiers défauts. D'ailleurs ces personnes d'un esprit servile ne manqueront pas de vouloir plaire à cet enfant par les complaisances et par les flatteries les plus dangereuses. J'avoue que l'éducation des plus médiocres couvents seroit meilleure que cette éducation domestique. Mais je suppose que vous ne perdrez jamais de vue mademoiselle votre fille, excepté les cas d'une absolue nécessité, et que vous aurez au moins une personne sûre qui vous en répondra pour les occasions où vous serez contrainte de la quitter. Il faut que cette personne ait assez de sens et de vertu pour savoir prendre une autorité douce, pour tenir les autres femmes dans leur devoir, pour redresser l'enfant dans les besoins sans s'attirer sa haine, et pour vous rendre compte de tout ce qui méritera quelque attention pour les suites. J'avoue qu'une telle femme n'est pas facile à trouver ; mais il est capital de la chercher, et de faire la dépense nécessaire pour rendre sa condition bonne auprès de vous. Je sais qu'on peut y trouver de fâcheux mécomptes ; mais il faut se contenter des qualités essentielles, et tolérer les défauts qui sont mêlés avec ces qualités. Sans un tel sujet appliqué à vous aider, vous ne sauriez réussir.

Comme mademoiselle votre fille montre un esprit assez avancé, avec beaucoup d'ouverture, de facilité et de pénétration, je crains pour elle le goût du bel esprit et un excès de curiosité vaine et dangereuse. Vous me permettrez, s'il vous plaît, madame, de dire

ce qui ne doit point vous blesser, puisqu'il ne vous regarde point. Les femmes sont d'ordinaire encore plus passionnées pour la parure de l'esprit que pour celle du corps. Celles qui sont capables d'étude et qui espèrent de se distinguer par-là ont encore plus d'empressement pour leurs livres que pour leurs ajustements. Elles cachent un peu leur science : mais elles ne la cachent qu'à demi, pour avoir le mérite de la modestie avec celui de la capacité. D'autres vanités plus grossières se corrigent plus facilement, parcequ'on les aperçoit, qu'on se les reproche, et qu'elles marquent un caractère frivole. Mais une femme curieuse et qui se pique de savoir beaucoup se flatte d'être un génie supérieur dans son sexe ; elle se sait bon gré de mépriser les amusements et les vanités des autres femmes ; elle se croit solide en tout, et rien ne la guérit de son entêtement. Elle ne peut d'ordinaire rien savoir qu'à demi ; elle est plus éblouie qu'éclairée par ce qu'elle sait ; elle se flatte de savoir tout, elle décide ; elle se passionne pour un parti contre un autre dans toutes les disputes qui la surpassent, même en matière de religion : de là vient que toutes les sectes naissantes ont eu tant de progrès par des femmes qui les ont insinuées et soutenues. Les femmes sont éloquentes en conversation, et vives pour mener une cabale. Les vanités grossières des femmes déclarées vaines sont beaucoup moins à craindre que ces vanités sérieuses et raffinées qui se tournent vers le bel esprit pour briller par une apparence de mérite solide. Il est donc capital de ramener sans cesse mademoiselle votre fille à une judicieuse simplicité. Il suffit qu'elle sache assez bien la religion pour la croire et pour la suivre exactement dans la

pratique, sans se permettre jamais d'en disputer. Il faut qu'elle n'écoute que l'église, et qu'elle suive fidèlement ceux qui prêchent sa doctrine. Son directeur doit être un homme édifiant par la régularité de ses mœurs, et habile dans la science de conduire les âmes à Dieu. Il faut qu'elle fuie les conversations des femmes qui se mêlent de raisonner témérairement sur la doctrine, et qu'elle sente combien cette liberté est indécente et dangereuse. Elle doit avoir horreur de lire les livres pernicieux, sans vouloir examiner ce qui les fait défendre. Qu'elle apprenne à se défier d'elle-même et à craindre les pièges de la curiosité et de la présomption : qu'elle s'applique à prier Dieu en toute humilité, à devenir pauvre d'esprit, à se recueillir souvent, à obéir sans relâche, à se laisser corriger par les personnes sages et affectionnées, jusque dans ses jugements les plus arrêtés, et à se taire, laissant parler les autres. J'aime bien mieux qu'elle soit instruite des comptes de votre maître-d'hôtel que des disputes des théologiens sur la grace. Occupez-la d'un ouvrage de tapisserie qui sera utile dans votre maison, et qui l'accoutumera à se passer du commerce dangereux du monde ; mais ne la laissez point raisonner sur la théologie au grand péril de sa foi. Tout est perdu, et si elle s'entête du bel esprit, et si elle se dégoûte des soins domestiques. La femme forte<sup>(1)</sup> file, se renferme dans son ménage, se tait, croit et obéit ; elle ne dispute point contre l'église.

Je ne doute nullement, madame, que vous ne sachiez bien placer dans les occasions naturelles quelques réflexions sur l'indécence et sur les dérèglements qui se

(1) Prov. ch 31.

trouvent dans le bel esprit de certaines femmes, pour éloigner mademoiselle votre fille de cet écueil. Mais comme l'autorité d'une mère court risque de s'user, et comme ses plus sages leçons ne persuadent pas toujours une fille contre son goût, je souhaiterois que les femmes d'un mérite approuvé dans le monde qui sont de vos amies parlassent avec vous en présence de cette jeune personne, et sans paroître penser à elle, pour blâmer le caractère vain et ridicule des femmes qui affectent d'être savantes, et qui montrent quelque partialité pour les novateurs en matière de religion. Ces instructions indirectes feront, selon les apparences, plus d'impression que tous les discours que vous feriez seule et directement.

Pour les habits, je voudrois que vous tâchassiez d'inspirer à mademoiselle votre fille le goût d'une vraie modération. Il y a certains esprits extrêmes de femmes à qui la médiocrité est insupportable : elles aimeroient mieux une simplicité austère, qui marqueroit une réforme éclatante en renonçant à la magnificence la plus outrée, que de demeurer dans un juste milieu, qu'elles méprisent comme un défaut de goût et comme un état insipide. Il est néanmoins vrai que ce qu'il y a de plus estimable et de plus rare est de trouver un esprit sage et mesuré, qui évite les deux extrémités, et qui, donnant à la bienséance ce qu'on ne peut lui refuser, ne passe jamais cette borne. La vraie sagesse est de vouloir, pour les meubles, pour les équipages et pour les habits, qu'on n'ait rien à y remarquer, ni en bien, ni en mal. Soyez assez-bien, direz-vous à mademoiselle votre fille, pour ne vous faire point critiquer comme une personne sans goût, malpropre et trop négligée ;

mais qu'il ne paroisse dans votre extérieur aucune affectation de parure, ni aucun faste : par-là vous paroîtrez avoir une raison et une vertu au-dessus de vos meubles, de vos équipages et de vos habits ; vous vous en servirez, et vous n'en serez pas esclave. Il faut faire entendre à cette jeune personne que c'est le luxe qui confond toutes les conditions, qui élève les personnes d'une basse naissance, et enrichies à la hâte par des moyens odieux, au-dessus des personnes de la condition la plus distinguée ; que c'est ce désordre qui corrompt les mœurs d'une nation, qui excite l'avidité, qui accoutume aux intrigues et aux bassesses, et qui sape peu à peu tous les fondemens de la probité. Elle doit comprendre aussi qu'une femme, quelque grands biens qu'elle porte dans une maison, la ruine bientôt, si elle y introduit le luxe, avec lequel nul bien ne peut suffire. En même temps accoutumez-la à considérer avec compassion les misères affreuses des pauvres, et à sentir combien il est indigne de l'humanité que certains hommes qui ont tout, ne se donnent aucune borne dans l'usage du superflu, pendant qu'ils refusent cruellement le nécessaire aux autres. Si vous teniez mademoiselle votre fille dans un état trop inférieur à celui des autres personnes de son âge et de sa condition, vous courriez risque de l'éloigner de vous : elle pourroit se passionner pour ce qu'elle ne pourroit pas avoir et qu'elle admireroit de loin en autrui ; elle seroit tentée de croire que vous êtes trop sévère et trop rigoureuse ; il lui tarderoit peut-être de se voir maîtresse de sa conduite, pour se jeter sans mesure dans la vanité. Vous la retiendrez beaucoup mieux en lui proposant un juste milieu, qui sera toujours approuvé des personnes sensées et estimables : il lui paroîtra que vous

voulez qu'elle ait tout ce qui convient à la bienséance , que vous ne tombiez dans aucune économie sordide , que vous avez même pour elle toutes les complaisances permises , et que vous voulez seulement la garantir des excès des personnes dont la vanité ne connoît point de bornes. Ce qui est essentiel est de ne vous relâcher jamais sur aucune des immodesties qui sont indignes du christianisme. Vous pouvez vous servir des raisons de bienséance et d'intérêt , pour aider et pour soutenir la religion en ce point. Une jeune fille hasarde tout pour le repos de sa vie , si elle épouse un homme vain , léger et déréglé. Il lui est donc capital de se mettre à portée d'en trouver un sage , réglé , d'un esprit solide et propre à réussir dans les emplois. Pour trouver un tel homme , il faut être modeste , et ne laisser voir en soi rien de frivole et d'évaporé. Quel est l'homme sage et discret qui voudra une femme vaine , et dont la vertu paroît ambiguë , à en juger par son extérieur ?

Mais votre principale ressource est de gagner le cœur de mademoiselle votre fille pour la vertu chrétienne. Ne l'effarouchez point sur la piété par une sévérité inutile ; laissez-lui une liberté honnête et une joie innocente ; accoutumez-la à se réjouir en-deçà du péché , et à mettre son plaisir loin des divertissements contagieux. Cherchez-lui des compagnies qui ne la gâtent point , et des amusements à certaines heures , qui ne la dégoûtent jamais des occupations sérieuses du reste de la journée. Tâchez de lui faire goûter Dieu : ne souffrez pas qu'elle ne le regarde que comme un juge puissant et inexorable , qui veille sans cesse pour nous censurer et pour nous contraindre en toute occasion ; faites-lui voir combien il est doux , combien il se proportionne à nos besoins ,



## 124 DE L'ÉDUCATION DES FILLES.

défiance de soi ; on ne s'oublie jamais pour la correction de ses fautes, mais on s'oublie pour n'écouter jamais les conseils flatteurs de l'amour-propre. Si vous mettez dans le cœur de mademoiselle votre fille cette piété simple et nourrie par le fond, elle fera de grands progrès. Je souhaite, etc.

FIN DE L'ÉDUCATION DES FILLES.

**TRAITÉ**  
**DU MINISTÈRE**  
**DES PASTEURS.**



# TRAITÉ DU MINISTÈRE DES PASTEURS.

---

## CHAPITRE PREMIER.

*De l'état et de l'importance de cette question.*

LES docteurs protestants affectent de mépriser comme une pure *chicane* ce que nous disons pour montrer qu'ils n'ont aucun ministère légitime parmi eux. « Le peuple de l'église romaine, dit du Moulin, est appris à insister sur les formes de l'envoi, et sur la succession, comme sur la chose la plus nécessaire, de toutes (1). » Faut-il s'en étonner ? C'est ce qui frappe le plus tous les hommes. C'est à ce signe éclatant, et proportionné aux yeux les plus grossiers, que Dieu a voulu attacher la vérité de la doctrine, afin que les simples pussent la reconnoître sans discussion. Supposé, comme nous le prétendons, et comme l'expérience en convaincra toujours les esprits humbles, que les simples ne puissent pas décider par eux-mêmes sur le détail des dogmes, la sagesse divine pouvoit-elle mettre devant leurs yeux rien de plus sûr pour les préserver de tout égarement, qu'une autorité extérieure, qui, tirant son origine des apôtres et de Jésus-

(1) Liv. 1, ch. 3, de la vocation des pasteurs.

Christ même, montrât une suite de pasteurs sans interruption ? Que les protestants s'efforcent donc tant qu'il leur plaira de décrier cette question, en l'appelant une question *de petits missionnaires* (1); qu'ils en évitent même l'examen, comme du Moulin l'a évité dans tout le livre qui paroît destiné à l'éclaircir ; elle touchera toujours les âmes droites et attentives. Il faut avouer que toute la réforme du siècle passé est un attentat, si ceux qui l'ont commencée et soutenue ont pris la qualité de pasteurs de Jésus-Christ, sans aucune mission véritable.

Ils sont divisés entre eux sur la manière de justifier cette mission. Le synode de Gap a défendu d'alléguer la mission successive et ordinaire des premiers pasteurs. Vous voyez que ce synode n'osoit recourir à une fable qui eût paru alors trop absurde. Les ministres qui ont suivi son esprit soutiennent que le peuple fidèle a usé de son droit naturel pour former selon les besoins de nouveaux ministres. D'autres, s'éloignant de cette maxime, allèguent la mission successive et ordinaire des anciens pasteurs. « Dieu s'est servi, dit du Moulin, de « deux sortes de pasteurs. Quelques uns sont venus « des vallées de Dauphiné et de Piémont, et des montagnes de Provence.... et ont dressé des églises, et « fait des ordinations de pasteurs, dont d'autres sont « descendus jusqu'à notre temps. Les autres sont sortis de l'église romaine. De ceux-là la vocation ne « peut être contestée, puisqu'ils étoient pasteurs des « anciennes églises de ce royaume (2) ». Vous voyez

(1) Claude, réponse aux préjugés.

(2) Chap. 1 du troisième traité du second livre de la vocation des pasteurs.

qu'il s'efforce de justifier son ministère, en montrant que la succession a été continuée par les vaudois et par les prêtres catholiques qui se sont faits protestants. Tant il est vrai que ceux mêmes qui paroissent mépriser l'argument de la succession, en sentent malgré eux la force, et veulent l'avoir pour eux. Dans ce même chapitre, du Moulin se demande à lui-même les miracles qui ont établi le nouveau ministère, et il répond : « Si les miracles étoient nécessaires, ce seroit pour ceux qui n'ont nulle vocation ordinaire. » Ainsi il suppose toujours la succession dans ses pasteurs. C'est ce qu'il auroit dû prouver : mais il n'entreprend pas même de le faire ; il savoit bien que le contraire étoit trop manifeste dans son parti. Calvin, chef de la réforme, se vante de n'avoir jamais reçu *l'huile puante* (1). C'est ainsi qu'il parle de l'onction que l'église pratique depuis tant de siècles, pour imiter, dans la consécration des prêtres, ce que la synagogue pratiquoit par l'ordre de Dieu, et pour représenter Jésus, qui est nommé le Christ, c'est-à-dire l'Oint du Seigneur. Nous apprenons de Bèze, dans la vie de Calvin (2), et dans son histoire ecclésiastique, que Calvin n'avoit que vingt-trois ans, et par conséquent ne pouvoit être prêtre, lorsqu'il commença à dogmatiser à Orléans. On n'a qu'à ouvrir cette histoire ecclésiastique pour voir clairement que les autres pasteurs qui ont fondé leurs églises étoient presque tous de simples laïques. Sitôt que Bèze trouve quelque prêtre ou quelque moine qui ont embrassé leur réforme, il ne manque pas de les marquer soigneusement. Il ne faut donc pas douter qu'il n'eût marqué en

(1) Opusc.

(2) Page 9.

*pauvres de Lyon* ; secte enfin qui , bien loin de perpétuer l'ordre des pasteurs consacrés par l'imposition des mains , faisoit profession de mépriser l'ordre ecclésiastique et d'en rendre les peuples indépendants. Remarquez encore combien Simon de Vyon entroit dans leur esprit, puisqu'il raconte , comme une chose absurde, « que les prélats commencèrent à murmurer de ce  
 « qu'un homme laïque ou séculier traitoit et déclaroit  
 « en langue vulgaire la sainte écriture. » Mais je veux bien supposer la fable du ministre Leger , qui assure dans son histoire des vaudois , qu'ils viennent non de Waldo , mais de Claude de Turin. S'ensuit-il que leurs pasteurs , qu'il appelle *barbes* , eussent reçu l'imposition des mains des anciens pasteurs ? ne voit-on pas , au contraire , que si Waldo n'a point été leur fondateur , il a été au moins , selon Leger même , un de leurs principaux pasteurs , quoiqu'il n'eût point été ordonné ? Par lui on peut juger des autres. Consultons encore les anciennes confessions de foi des églises vaudoises , rapportées par le ministre Leger. « Nous n'a-  
 » vons rien , disent-elles , de l'écriture qui nous fasse  
 « foi de tels ordres. Ainsi seulement la coutume de  
 « l'église. . . . . (1). » Et dans le catéchisme rapporté par le même auteur , le barbe ayant dit , « Par quelle  
 « chose connois-tu les ministres ? l'enfant répond , Par  
 « le vrai sens de la foi , par la vie de bon exemple ,  
 « par la prédication de l'évangile , et par la due admi-  
 « nistration des sacrements (2). » En tout cela vous ne voyez aucune trace d'ordination ; au contraire , vous voyez qu'ils ne reconnoissoient pas même qu'elle fût

(1) Page 68.

(2) Page 61.

autorisée par l'écriture. Comment donc pourroit-on s'assurer qu'ils l'eussent toujours gardée ? On voit encore par les relations de Claude Seyssel, archevêque de Turin, cité par Leger même (1), que les vaudois avoient rejeté les prêtres, principalement à cause de leurs mœurs dépravées. Ils ne croyoient pas qu'on pût conserver le ministère quand on tomboit dans le péché et qu'on n'imitoit point la pauvreté de Jésus-Christ.

« Les pontifes, disoient-ils, étant tels qu'ils n'aba-  
 « donnent rien du leur, et ne gardent point les autres  
 « choses de la loi de Christ, en quelle puissance or-  
 « donnent-ils les évêques ? »

D'un autre côté, comment s'engageroit-on à prouver que tous les pasteurs protestants, qui n'ont point été ordonnés par des vaudois, l'ont été par des pasteurs de l'église romaine ? Il en faudroit déposer beaucoup, si l'on abandonnoit le ministère de tous ceux auxquels cette succession manqueroit. Ne dites pas qu'on doit la supposer comme un fait ancien qu'on ne peut plus éclaircir ; car si elle est essentielle, il faut qu'elle soit clairement prouvée par des faits et par des témoignages certains, ou fondée, comme la nôtre, sur une notoriété universelle qui emporte l'aveu même de nos adversaires.

Enfin cette question est décidée par leur discipline.

« Les nouveaux introduits en l'église, dit-elle, singu-  
 « lièrement les moines et les prêtres, ne pourront être  
 « élus au ministère sans diligente et longue inquisition  
 « et épreuve... et ne leur imposera-t-on les mains,  
 « non plus qu'aux inconnus, que par l'avis des synodes. »

(1) Page 119.



sa faiblesse par la hauteur? Est-ce donc une question indifférente et indigne des docteurs protestants, que de savoir la forme que Jésus-Christ a donnée à son église? S'il a donné la disposition du ministère au peuple, il n'en faut pas davantage à la prétendue réforme; elle est victorieuse pour la principale question, et l'église catholique ne doit plus alléguer son autorité. Mais si au contraire Jésus-Christ a rendu le ministère essentiellement successif et indépendant du peuple, c'en est fait de cette réforme; l'édifice est en ruine de toutes parts. Vous voulez toujours, me répondra quelque protestant, nous attirer dans cette question, pour éluder l'examen de la doctrine que nous faisons par l'écriture. Hé! ne savent-ils pas en leur conscience que chaque jour nous allons au-devant d'eux pour examiner, l'écriture en main, tout le détail des controverses? C'est nous qui les cherchons. Ils refusent de nous écouter. Diront-ils encore que nous craignons l'éclaircissement? Mais au moins mettons cet article du ministère avec les autres: il n'est pas moins important. Qui est-ce qui fuit le jugement de l'écriture, ou ceux qui n'ont pour eux qu'un raisonnement de philosophie sur une prétention de droit naturel pour toute société humaine, ou ceux qui offrent de montrer par l'écriture l'institution formelle de Jésus-Christ? On nous accuse d'aimer mieux traiter cette question que les autres. Mais outre qu'on a encore plus écrit parmi nous sur les autres que sur celle-là, d'où vient que les protestants se sentent si fatigués de cette question? Nous invitons avec empressement nos frères à examiner une question qui suffit seule pour décider sur les deux églises, et qui par conséquent abrège des dis-

cussions infinies pour ceux qui ne peuvent passer leur vie dans l'étude. Cette méthode est naturelle. Voilà l'effet d'une sincère charité. Bien loin de fuir, c'est aller au but par le chemin le plus court et le plus praticable. C'est ainsi qu'il faut soulager les esprits et chercher des moyens pour éclaircir la vérité, qui soient proportionnés à tous les simples. Mais nos frères eux-mêmes, d'où vient qu'ils craignent et supportent impatiemment cette question si courte et si décisive ? Appréhendent-ils de trouver que Dieu, par une seule question claire et sensible, répande sur toutes les autres une lumière qui ouvre trop tôt leurs yeux ? appréhendent-ils de voir si clair dans cette question, qu'il sera nécessaire de croire sans voir et de se soumettre humblement sur toutes les autres ? Qu'ils sachent que la crainte de reconnoître qu'on s'est trompé est la plus incurable et la plus funeste de toutes les erreurs.

---

## CHAPITRE II.

*Le ministère des pasteurs n'est en rien dépendant du droit naturel des peuples.*

IL faut faire justice aux auteurs protestants. Quoiqu'ils prétendent que le ministère soit à la disposition du peuple fidèle, ils ne veulent pourtant pas qu'il soit une simple commission humaine que le peuple donne. Ils conviennent que le ministère est divin, et que c'est la volonté de Dieu qui le communique. Ainsi au lieu que nous soutenons que la mission divine est attachée à l'imposition des mains des pasteurs, ils prétendent qu'elle est attachée à l'élection populaire. C'est ce que

dire , Dieu , par son souverain domaine sur ses créatures , confie à qui il lui plaît la puissance de réconcilier les hommes avec lui. Il n'appartient qu'à lui seul de mettre sa parole dans la bouche d'un homme mortel , pour parler en son nom. S'il n'étoit question que de prier et d'offrir les fruits de la terre , le peuple pourroit choisir certains hommes pour prononcer la prière commune au nom de tous , et pour présenter à Dieu les offrandes de l'assemblée : encore même faudroit-il que Dieu eût fait entendre qu'il l'agréeroit ; car telle est sa grandeur , qu'il forme lui-même ceux qui doivent avoir accès auprès de lui. C'est donc à lui à choisir les envoyés mêmes du peuple. A combien plus forte raison faut-il qu'il établisse ses propres envoyés vers le peuple. *Nous faisons* , dit saint Paul , *la fonction d'ambassadeurs pour Jésus-Christ* , c'est-à-dire , d'envoyés de Dieu , comme Jésus-Christ , que nous représentons , est le grand envoyé. Ainsi l'homme doit regarder les pasteurs comme les ministres de Jésus-Christ et les dispensateurs de ses mystères. Ces envoyés sont donc aussi dépositaires et dispensateurs. *Gardez le dépôt* , dit saint Paul à Timothée. C'est le dépôt de Dieu , et non des hommes ; car c'est la doctrine , la parole et la grace même de Jésus-Christ. Ce n'est pas un ministère nu et inefficace , un ministère qui se borne à l'instruction , à l'exhortation et à la correction fraternelle ; c'est un ministère qui régénère et nourrit réellement les chrétiens. Voici comment l'église protestante parle elle-même dans la forme d'administrer le baptême : *Toutes ces grâces nous sont conférées , quand il lui plaît de nous incorporer en son église par le baptême*. Dans la suite elle ajoute que Dieu nous distribue ses ri-

*chesses et ses bénédictions par ses sacrements.* Elle demande à Dieu de remettre à l'enfant le péché originel, duquel est coupable toute la lignée d'Adam, et puis après de le sanctifier par son esprit. Dans la section 49 du catéchisme, ils parlent ainsi : *Il est certain qu'au baptême la rémission de nos péchés nous est offerte, et nous la recevons.* Et ensuite : *Nous sommes là revêtus de Jésus-Christ et y recevons son esprit.* Et encore : *Ainsi nous recevons double grace et bénéfice de notre Dieu au baptême.* Leur discipline parle de même. Aussi les plus éclairés d'entre eux conviennent-ils que le baptême n'est pas une simple cérémonie, ni un signe vide et inefficace, mais qu'il s'y opère une réelle régénération. Pour l'eucharistie, ils y admettent tous une nourriture réelle, et ils ne trouvent point de termes trop forts pour l'exprimer. Voilà donc la dispensation de la grace même, qui, selon les protestants, est renfermée dans l'administration des sacrements.

En vérité, peut-on dire que l'homme fidèle a un droit naturel de faire parler Dieu par qui il lui plaît, et de se faire le dispensateur de ses graces, de lier et de délier, de remettre et de retenir ici-bas avec une puissance que le ciel même confirme ? Les clefs du royaume des cieux sont-elles à lui comme l'héritage de ses pères ? Au moins, pour cet héritage terrestre, il faut qu'il établisse son droit par quelque titre positif, ou par une possession paisible et reconnue. Pour nous, il nous est aisé de montrer dans les écritures la mission des pasteurs attachée à l'imposition des mains des autres pasteurs. C'est aux protestants à montrer de même leur titre, et à faire voir par les écritures la mission divine

attachée à l'élection populaire sans aucune imposition des mains des pasteurs.

Mais, dira-t-on, n'est-ce point une équivoque sur laquelle roule votre raisonnement ? Les protestants, en alléguant le droit naturel des peuples, ne prétendent pas exclure la grace ; ils disent seulement que les fidèles, sur le titre de leur élection, c'est-à-dire, par la grace qu'ils ont reçue gratuitement, ont un droit de pourvoir, par l'établissement des pasteurs, à leurs besoins spirituels. Ainsi ce droit naturel n'est pas un droit de la nature humaine sans grace, mais au contraire une suite nécessaire et comme naturelle de la grace de l'élection.

J'entends la doctrine des protestants comme ils l'entendent eux-mêmes. Je sais qu'ils n'attribuent à l'homme fidèle le droit naturel d'établir ses pasteurs, qu'en tant qu'il est fidèle et qu'il agit sur le titre de son élection : mais je soutiens que les fidèles, en tant que fidèles même, n'ont reçu de Dieu aucun droit de disposer du ministère par leur autorité propre. Mais, dit-on, ils en ont besoin ; donc ils en peuvent disposer par leur autorité propre. La conséquence est mauvaise. Dieu veut pourvoir à leurs besoins, non en leur laissant l'autorité d'y pourvoir comme ils l'entendront, mais en établissant des moyens qui tiennent toujours ses fidèles dans sa dépendance, et qui les attachent aux règles de sa providence sur son église. Ainsi il pourvoira au besoin qu'ils ont d'avoir des pasteurs ; mais c'est par des moyens qui seront toujours en sa main. Que les protestants ne disent donc plus : Nous avons besoin de l'eucharistie ; il faut qu'il y ait quelqu'un à qui nous puissions demander, et la sainte parole, et la déclaration authentique de la rémission de nos péchés, et le baptême de nos enfants,

et les autres choses nécessaires pour faire une église chrétienne : or nous ne voyons plus de ministres sur la terre dont nous puissions tirer tous ces secours ; donc nous en allons établir d'autres , et déposer tous ceux qui sont en place. Ce raisonnement est visiblement faux ; car ou les protestants supposent que Dieu veuille quelquefois laisser ses fidèles sans ces secours ordinaires , ou ils supposent qu'il ne le voudra jamais. S'ils croient que Dieu veuille quelquefois laisser ses fidèles sans le secours des sacrements et des autres moyens ordinaires qu'il a établis , qu'ont-ils à dire contre sa volonté ? Il faut qu'ils se passent de ce que Dieu veut positivement cesser de leur donner. Mais si cette supposition leur paroît absurde et contraire aux promesses de Jésus-Christ ; s'ils croient qu'il ne voudra jamais que son église manque des moyens ordinaires qu'il a établis pour la soutenir et pour la conduire dans ses voies , ils doivent compter parmi ces moyens l'établissement légitime et successif des pasteurs , et ne pas croire qu'ils puissent jamais manquer au peuple de Dieu. Ainsi loin de conclure comme ils font ; Nous en manquons , donc il en faut faire , et Dieu nous en a donné le pouvoir ; ils doivent dire au contraire : Nous ne voyons en nul endroit de l'écriture que Dieu nous ait donné ce pouvoir , nous ne l'avons donc pas ; et si une fois la légitime succession des pasteurs nous manque , il ne nous reste aucun moyen de la rétablir ; nous nous sommes donc trompés , quand nous avons cru qu'elle nous a manqué , et nous avons accusé Dieu d'avoir , contre sa promesse , destitué son église des moyens ordinaires qu'il a établis pour la conduire.

Faisons une autre supposition. L'écriture est un

moyen ordinaire pour conduire le peuple de Dieu ; et les protestants doivent croire , selon leurs principes , que ce moyen est bien plus nécessaire au peuple fidèle que le ministère des pasteurs. S'il étoit arrivé que toutes les bibles du monde eussent été brûlées pendant la persécution de Dioclétien , qui fit de si grands efforts pour abolir les livres divins , le peuple fidèle eût-il été en droit , par son élection , de faire une nouvelle écriture ? Non , sans doute. Qui oseroit hésiter là-dessus ? Il n'y a ni besoin extrême , ni élection , ni droit naturel des fidèles pour se nourrir de la parole de Dieu qu'on puisse alléguer. Il n'y a qu'une voie pour composer les écritures , qui est que Dieu suscite et inspire miraculeusement des écrivains. Ou Dieu ne permettra jamais qu'elle se perde , ou bien , si elle étoit perdue ; et s'il vouloit la renouveler , il inspireroit miraculeusement de nouveaux prophètes et de nouveaux apôtres pour la rétablir. De même , supposé que nous ne connoissions par les écritures qu'une seule manière de perpétuer le ministère , qui est la succession par l'imposition des mains des pasteurs , quelque besoin que les élus aient du ministère , quand même il seroit éteint , ils ne pourroient le ressusciter. C'est pourquoi , ou Dieu ne permettra jamais que le ministère successif s'éteigne , ou , s'il le permettoit , il susciteroit et inspireroit miraculeusement des hommes extraordinaires , comme les apôtres , pour le renouveler. Mais puisqu'il faut réfuter les protestants par les exemples mêmes qu'ils allèguent , comparons les pasteurs avec les magistrats. Observons seulement que l'état de l'église n'est pas une république où les hommes , pleinement libres , font eux-mêmes leurs lois , et en commettent l'autorité à qui il leur plaît , mais

un état monarchique où Jésus-Christ, *roi immortel des siècles*, donne des lois, et charge qui il lui plaît de gouverner par ces lois les peuples.

Je suppose un prince qui a fondé une ville dans son royaume ; il oblige ceux qu'il assemble pour en être les citoyens, à vivre sous la conduite de certains magistrats qu'il établit ; et en leur accordant de grands privilèges, il leur commande de demeurer soumis à ces magistrats. Quoique ces citoyens aient besoin de magistrats, quoiqu'en qualité de citoyens ils semblent avoir un droit naturel pour se policer, il est certain néanmoins qu'ils n'ont aucun droit, ni de changer leurs magistrats, ni d'en créer de nouveaux. C'est ce qui est arrivé dans la formation de l'église ; car Jésus-Christ a établi l'autorité des pasteurs, et a recommandé de leur obéir, en disant sans restriction : *Qui vous écoute m'écoute*. Et encore : *Si quelqu'un n'écoute l'église*, c'est-à-dire le corps des pasteurs qui parlent avec autorité d'en haut, *qu'il soit comme un païen et un péager*. Continuons notre supposition. Si ces anciens magistrats viennent à leur manquer, à moins que le prince, en créant les magistratures, n'ait donné un titre formel et positif aux citoyens pour les pouvoir remplir, la qualité de citoyens que le prince leur a accordée, et le devoir qu'il leur a imposé d'obéir à ces magistrats, marque seulement que le prince s'engage à ne les laisser jamais sans magistrats qui aient son autorité pour les conduire : mais elle ne renferme point une permission d'établir eux-mêmes ces magistrats. Voilà ce qu'on est obligé de dire du magistrat, qui est l'homme du roi ; et voilà ce que la réforme refuse de dire du pasteur, qui, selon saint Paul, est l'homme de Dieu. Encore y a-t-il



extrême différence à observer en général entre la religion et la police d'une ville soumise à un prince. La police est l'exercice d'un droit naturel à tous les peuples, qui précède tous les droits de souveraineté que les princes peuvent avoir acquis ou avoir reçus par la concession ou par le consentement des peuples mêmes. Ainsi le peuple, pour le cas des besoins extrêmes, demeure en possession de sa liberté naturelle. Tout au contraire, dans la religion il n'y a rien qui ne soit une pure et expresse concession de Jésus-Christ, qui est notre roi, le fidèle n'a aucun droit naturel qui ait précédé l'autorité de Jésus-Christ. En tant que fidèle même, il n'a aucun droit aux grâces ; tout est pure grâce pour lui : tout dépend d'une promesse et d'une assistance de Dieu purement gratuite ; il n'y a que sa parole expresse qui puisse nous découvrir quels sont ses conseils. D'où pourra donc venir à ce peuple, que Jésus-Christ a formé et qu'il s'est acquis, le droit qu'une pure imagination lui attribue de se créer par lui-même ses conducteurs ? Une concession si gratuite peut-elle être supposée sans ombre de preuve ? Le silence de Jésus-Christ vaudra-t-il un titre formel ? Osera-t-on dire qu'il n'a rien réglé à cet égard ? Mais en matière de choses divines, où l'homme n'a rien et ne peut rien de lui-même, le silence est un défaut de titre qui exclut l'homme et qui lui interdit toute action. Jésus-Christ, quoique *roi invisible*, comme parle saint Paul, n'en est pas moins *roi immortel*. Il veille bien plus que tous les rois de la terre sur les besoins de son royaume. Le besoin où il met les peuples d'avoir des pasteurs, et l'obligation qu'il leur impose de les suivre, ne prouvent pas qu'ils pussent se faire eux-mêmes des pasteurs quand ils en

manqueroient, mais seulement que Jésus-Christ ne les laissera jamais dans ce besoin, selon la comparaison que nous avons faite d'un prince qui soumet les peuples aux magistrats, sans leur donner un pouvoir formel de les établir eux-mêmes. Quoique la police civile ne soit que l'ouvrage des peuples, et qu'elle n'ait pour fondement que leur liberté même, vous voyez qu'ils n'ont plus le droit d'en disposer dès qu'ils sont dans la dépendance d'une puissance supérieure, qui est celle du prince : à combien plus forte raison le peuple est-il incapable de disposer du ministère de vie et de grace, qui est le don d'en haut. Il ne peut que suivre à la lettre, et comme pas à pas, l'institution purement gratuite de Jésus-Christ, et s'arrêter dès qu'elle s'arrête. Quelle est donc cette idée profane suivant laquelle on représente l'église comme une société politique qui use naturellement de ses droits dans toutes les choses où les lois positives ne l'ont point restreinte ? Ses lois qu'elle a reçues de Jésus-Christ ne sont pas comme les lois civiles qui viennent borner après coup la liberté naturelle des citoyens ; ce sont des lois qui sont nos seuls titres ; des lois sans lesquelles nous n'avons ni liberté ni ombre de droit dans le royaume de Jésus-Christ ; des lois qui n'ont pas trouvé l'église déjà formée et déjà libre, mais qui ont formé l'église même, et de qui elle tient tout ce qu'elle a de liberté et de vie dans cet ordre surnaturel. Comment donc ose-t-on parler de liberté et de droit naturel, sans aucun titre évangélique, dans un royaume où tout est grace et miséricorde ?

Si nous considérons l'église comme le corps mystique de Jésus-Christ, elle doit toujours conserver en elle l'image du corps naturel du Sauveur qu'elle :

sente. Il faut que chaque membre, sans révolte ni confusion, conserve sa propriété et sa subordination naturelle; que le pied n'entreprenne point de faire de nouveaux yeux, ni que la main ne s'érige jamais en tête, c'est-à-dire, que le troupeau n'entreprenne point de s'élever au-dessus des pasteurs, et d'en établir de nouveaux par lui-même. La simple représentation mystique suffit pour rendre cet ordre nécessaire et immuable. Car, qu'est-ce qui défigureroit davantage le corps mystique et représentatif de Jésus-Christ, qu'une révolution générale des membres qui n'auroient plus ni ordre ni dépendance? L'église, qui est le corps des fidèles, seroit un monstre et non pas l'image du Sauveur.

Si vous ajoutez que tous les membres de l'église, réellement animés par le Saint-Esprit, font entre eux un vrai tout et un corps vivant, dont l'unité est l'image de l'unité du Père et du Fils par le Saint-Esprit, lien éternel de tous les deux, vous comprenez encore plus fortement combien il est impossible que les autres membres, tels que les pieds et les mains, puissent jamais refaire une tête, des yeux, des oreilles et une bouche. C'est le Saint-Esprit qui anime et qui organise tout ce grand corps : il imprime à tout le corps un mouvement de soumission et de docilité pour les parties principales qui tiennent lieu de la tête : il imprime à ceux qu'il rend ainsi les chefs de tout le corps, le mouvement de sagesse, d'intelligence, d'autorité et de direction : il donne aux yeux de voir et d'éclairer tout le reste du corps : il donne aux oreilles d'entendre et d'être l'ouïe commune de tous les membres : il donne à la bouche de parler pour tous et à tous. Mais si cette tête se détruit,

que deviendra le corps ? Le corps sans tête n'est plus qu'un tronc inanimé et un cadavre affreux. Il n'y a qu'une résurrection miraculeuse qui puisse le rétablir. Mais si les organes sont détruits , qui peut les refaire ? Celui-là seul qui les a formés la première fois. Qui oseroit dire que Dieu ayant donné la vie aux jambes , aux bras et au tronc , c'est une suite nécessaire , et comme un droit naturel , que ces membres refassent une tête , des yeux , des oreilles , en un mot , une nouvelle organisation toutes les fois que la tête sera détruite ? Qui ne voit au contraire que la destruction de la tête enferme nécessairement la mort de tout le corps ; que supposer l'un , c'est supposer l'autre ; et que si le corps a la promesse de vivre toujours , il faut que ce soit par la tête toujours vivante que lui vienne son immortalité ? Il faut donc que ce corps toujours vivant , toujours organisé , garde , sans aucune interruption , dans ses membres la proportion , la subordination et le concours mutuel que son auteur lui a donnés en le formant. Ainsi chaque membre doit conserver sa fonction propre , et jamais les pieds ne peuvent dégrader la tête pour en faire une autre. Voilà ce qu'on ne peut éviter de dire , quand on croit que l'église , animée par le Saint-Esprit , est un vrai tout réel , un corps vivant avec ses organes. Mais qui le peut nier sans contredire saint Paul et toute la religion chrétienne ?

Il me reste encore à observer qu'il s'agit ici d'une grace surnaturelle qui n'est point attachée au fidèle , supposé même que Dieu veuille le conserver dans la foi. Ainsi cette grace que les protestants regardent comme appartenant au fidèle de droit naturel , bien loin de lui être due par le titre de son élection , ne lui

est ni nécessaire ni convenable. Voici comment. Il faut ou que Jésus-Christ ait donné à la succession inviolable des pasteurs la grace surnaturelle de conduire et de soumettre le troupeau dans tous les siècles sans interruption, ou au troupeau la grace surnaturelle de s'élever contre la séduction des pasteurs, et de redresser extraordinairement le ministère, quand les pasteurs le corrompent. Voilà deux sortes de graces que Jésus-Christ a pu donner selon son choix. Elles tendent toutes deux, par diverses voies, à une même fin, qui est de conserver l'église. Pour savoir laquelle des deux Jésus-Christ a voulu donner, il s'agit, non du raisonnement des hommes, mais de consulter sa pure institution. Ni l'une ni l'autre de ces deux graces n'étoit due à ceux qu'elles regardent. Le corps des pasteurs n'étoit pas en droit d'exiger que Jésus-Christ lui donnât une grace de perpétuité dans la foi, pour rendre son autorité et sa succession inviolables. Le corps du peuple n'étoit point aussi en droit d'exiger que Jésus-Christ lui donnât une grace pour s'élever au-dessus du corps des pasteurs, quand ce corps se corrompait, et pour en former un autre en sa place. Si on veut encore parler de la nature et de ses droits, je soutiens qu'il n'étoit ni nécessaire ni naturel que Jésus-Christ donnât au troupeau la grace de s'élever contre ses pasteurs égarés, et d'en substituer de nouveaux. Il étoit bien plus naturel et plus convenable de donner au corps des pasteurs la grace, pour ainsi dire, naturelle de leur fonction, qui est la grace de l'incorruptibilité de leur ministère, pour en conserver la succession inviolable, que de donner au corps du peuple la grace de l'apostolat, pour ressusciter la pureté de l'évangile, pour redresser l'église *tombée en*

et les autres choses nécessaires pour faire une église chrétienne : or nous ne voyons plus de ministres sur la terre dont nous puissions tirer tous ces secours ; donc nous en allons établir d'autres , et déposer tous ceux qui sont en place. Ce raisonnement est visiblement faux ; car ou les protestants supposent que Dieu veuille quelquefois laisser ses fidèles sans ces secours ordinaires , ou ils supposent qu'il ne le voudra jamais. S'ils croient que Dieu veuille quelquefois laisser ses fidèles sans le secours des sacrements et des autres moyens ordinaires qu'il a établis , qu'ont-ils à dire contre sa volonté ? Il faut qu'ils se passent de ce que Dieu veut positivement cesser de leur donner. Mais si cette supposition leur paroît absurde et contraire aux promesses de Jésus-Christ ; s'ils croient qu'il ne voudra jamais que son église manque des moyens ordinaires qu'il a établis pour la soutenir et pour la conduire dans ses voies , ils doivent compter parmi ces moyens l'établissement légitime et successif des pasteurs , et ne pas croire qu'ils puissent jamais manquer au peuple de Dieu. Ainsi loin de conclure comme ils font ; Nous en manquons , donc il en faut faire , et Dieu nous en a donné le pouvoir ; ils doivent dire au contraire : Nous ne voyons en nul endroit de l'écriture que Dieu nous ait donné ce pouvoir , nous ne l'avons donc pas ; et si une fois la légitime succession des pasteurs nous manque , il ne nous reste aucun moyen de la rétablir ; nous nous sommes donc trompés , quand nous avons cru qu'elle nous a manqué , et nous avons accusé Dieu d'avoir , contre sa promesse , destitué son église des moyens ordinaires qu'il a établis pour la conduire.

Faisons une autre supposition. L'écriture est un

moyen ordinaire pour conduire le peuple de Dieu ; et les protestants doivent croire , selon leurs principes , que ce moyen est bien plus nécessaire au peuple fidèle que le ministère des pasteurs. S'il étoit arrivé que toutes les bibles du monde eussent été brûlées pendant la persécution de Dioclétien , qui fit de si grands efforts pour abolir les livres divins , le peuple fidèle eût-il été en droit , par son élection , de faire une nouvelle écriture ? Non , sans doute. Qui oseroit hésiter là-dessus ? Il n'y a ni besoin extrême , ni élection , ni droit naturel des fidèles pour se nourrir de la parole de Dieu qu'on puisse alléguer. Il n'y a qu'une voie pour composer les écritures , qui est que Dieu suscite et inspire miraculeusement des écrivains. Ou Dieu ne permettra jamais qu'elle se perde , ou bien , si elle étoit perdue ; et s'il vouloit la renouveler , il inspireroit miraculeusement de nouveaux prophètes et de nouveaux apôtres pour la rétablir. De même , supposé que nous ne connoissions par les écritures qu'une seule manière de perpétuer le ministère , qui est la succession par l'imposition des mains des pasteurs , quelque besoin que les élus aient du ministère , quand même il seroit éteint , ils ne pourroient le ressusciter. C'est pourquoi , ou Dieu ne permettra jamais que le ministère successif s'éteigne , ou , s'il le permettoit , il susciteroit et inspireroit miraculeusement des hommes extraordinaires , comme les apôtres , pour le renouveler. Mais puisqu'il faut réfuter les protestants par les exemples mêmes qu'ils allèguent , comparons les pasteurs avec les magistrats. Observons seulement que l'état de l'église n'est pas une république où les hommes , pleinement libres , font eux-mêmes leurs lois , et en commettent l'autorité à qui il leur plaît , mais

un état monarchique où Jésus-Christ, *roi immortel des siècles*, donne des lois, et charge qui il lui plaît de gouverner par ces lois les peuples.

Je suppose un prince qui a fondé une ville dans son royaume ; il oblige ceux qu'il assemble pour en être les citoyens, à vivre sous la conduite de certains magistrats qu'il établit ; et en leur accordant de grands privilèges, il leur commande de demeurer soumis à ces magistrats. Quoique ces citoyens aient besoin de magistrats, quoiqu'en qualité de citoyens ils semblent avoir un droit naturel pour se policer, il est certain néanmoins qu'ils n'ont aucun droit, ni de changer leurs magistrats, ni d'en créer de nouveaux. C'est ce qui est arrivé dans la formation de l'église ; car Jésus-Christ a établi l'autorité des pasteurs, et a recommandé de leur obéir, en disant sans restriction : *Qui vous écoute m'écoute*. Et encore : *Si quelqu'un n'écoute l'église*, c'est-à-dire le corps des pasteurs qui parlent avec autorité d'en haut, *qu'il soit comme un païen et un péager*. Continuons notre supposition. Si ces anciens magistrats viennent à leur manquer, à moins que le prince, en créant les magistratures, n'ait donné un titre formel et positif aux citoyens pour les pouvoir remplir, la qualité de citoyens que le prince leur a accordée, et le devoir qu'il leur a imposé d'obéir à ces magistrats, marque seulement que le prince s'engage à ne les laisser jamais sans magistrats qui aient son autorité pour les conduire : mais elle ne renferme point une permission d'établir eux-mêmes ces magistrats. Voilà ce qu'on est obligé de dire du magistrat, qui est l'homme du roi ; et voilà ce que la réforme refuse de dire du pasteur, qui, selon saint Paul, est l'homme de Dieu. Encore y a-t-il une



extrême différence à observer en général entre la religion et la police d'une ville soumise à un prince. La police est l'exercice d'un droit naturel à tous les peuples, qui précède tous les droits de souveraineté que les princes peuvent avoir acquis ou avoir reçus par la concession ou par le consenteinent des peuples mêmes. Ainsi le peuple, pour le cas des besoins extrêmes, demeure en possession de sa liberté naturelle. Tout au contraire, dans la religion il n'y a rien qui ne soit une pure et expresse concession de Jésus-Christ, qui est notre roi, le fidèle n'a aucun droit naturel qui ait précédé l'autorité de Jésus-Christ. En tant que fidèle même, il n'a aucun droit aux grâces ; tout est pure grâce pour lui : tout dépend d'une promesse et d'une assistance de Dieu purement gratuite ; il n'y a que sa parole expresse qui puisse nous découvrir quels sont ses conseils. D'où pourra donc venir à ce peuple, que Jésus-Christ a formé et qu'il s'est acquis, le droit qu'une pure imagination lui attribue de se créer par lui-même ses conducteurs ? Une concession si gratuite peut-elle être supposée sans ombre de preuve ? Le silence de Jésus-Christ vaudra-t-il un titre formel ? Osera-t-on dire qu'il n'a rien réglé à cet égard ? Mais en matière de choses divines, où l'homme n'a rien et ne peut rien de lui-même, le silence est un défaut de titre qui exclut l'homme et qui lui interdit toute action. Jésus-Christ, quoique *roi invisible*, comme parle saint Paul, n'en est pas moins *roi immortel*. Il veille bien plus que tous les rois de la terre sur les besoins de son royaume. Le besoin où il met les peuples d'avoir des pasteurs, et l'obligation qu'il leur impose de les suivre, ne prouvent pas qu'ils pussent se faire eux-mêmes des pasteurs quand ils en

manqueroient, mais seulement que Jésus-Christ ne les laissera jamais dans ce besoin, selon la comparaison que nous avons faite d'un prince qui soumet les peuples aux magistrats, sans leur donner un pouvoir formel de les établir eux-mêmes. Quoique la police civile ne soit que l'ouvrage des peuples, et qu'elle n'ait pour fondement que leur liberté même, vous voyez qu'ils n'ont plus le droit d'en disposer dès qu'ils sont dans la dépendance d'une puissance supérieure, qui est celle du prince : à combien plus forte raison le peuple est-il incapable de disposer du ministère de vie et de grace, qui est le don d'en haut. Il ne peut que suivre à la lettre, et comme pas à pas, l'institution purement gratuite de Jésus-Christ, et s'arrêter dès qu'elle s'arrête. Quelle est donc cette idée profane suivant laquelle on représente l'église comme une société politique qui use naturellement de ses droits dans toutes les choses où les lois positives ne l'ont point restreinte ? Ses lois qu'elle a reçues de Jésus-Christ ne sont pas comme les lois civiles qui viennent borner après coup la liberté naturelle des citoyens ; ce sont des lois qui sont nos seuls titres ; des lois sans lesquelles nous n'avons ni liberté ni ombre de droit dans le royaume de Jésus-Christ ; des lois qui n'ont pas trouvé l'église déjà formée et déjà libre, mais qui ont formé l'église même, et de qui elle tient tout ce qu'elle a de liberté et de vie dans cet ordre surnaturel. Comment donc ose-t-on parler de liberté et de droit naturel, sans aucun titre évangélique, dans un royaume où tout est grace et miséricorde ?

Si nous considérons l'église comme le corps mystique de Jésus-Christ, elle doit toujours conserver en elle l'image du corps naturel du Sauveur qu'elle repré-

sente. Il faut que chaque membre, sans révolte ni confusion, conserve sa propriété et sa subordination naturelle; que le pied n'entreprenne point de faire de nouveaux yeux, ni que la main ne s'érige jamais en tête, c'est-à-dire, que le troupeau n'entreprenne point de s'élever au-dessus des pasteurs, et d'en établir de nouveaux par lui-même. La simple représentation mystique suffit pour rendre cet ordre nécessaire et immuable. Car, qu'est-ce qui défigureroit davantage le corps mystique et représentatif de Jésus-Christ, qu'une révolution générale des membres qui n'auroient plus ni ordre ni dépendance? L'église, qui est le corps des fidèles, seroit un monstre et non pas l'image du Sauveur.

Si vous ajoutez que tous les membres de l'église, réellement animés par le Saint-Esprit, font entre eux un vrai tout et un corps vivant, dont l'unité est l'image de l'unité du Père et du Fils par le Saint-Esprit, lien éternel de tous les deux, vous comprenez encore plus fortement combien il est impossible que les autres membres, tels que les pieds et les mains, puissent jamais refaire une tête, des yeux, des oreilles et une bouche. C'est le Saint-Esprit qui anime et qui organise tout ce grand corps : il imprime à tout le corps un mouvement de soumission et de docilité pour les parties principales qui tiennent lieu de la tête : il imprime à ceux qu'il rend ainsi les chefs de tout le corps, le mouvement de sagesse, d'intelligence, d'autorité et de direction : il donne aux yeux de voir et d'éclairer tout le reste du corps : il donne aux oreilles d'entendre et d'être l'ouïe commune de tous les membres : il donne à la bouche de parler pour tous et à tous. Mais si cette tête se détruit,

que deviendra le corps ? Le corps sans tête n'est plus qu'un tronc inanimé et un cadavre affreux. Il n'y a qu'une résurrection miraculeuse qui puisse le rétablir. Mais si les organes sont détruits , qui peut les refaire ? Celui-là seul qui les a formés la première fois. Qui oseroit dire que Dieu ayant donné la vie aux jambes , aux bras et au tronc , c'est une suite nécessaire , et comme un droit naturel , que ces membres refassent une tête , des yeux , des oreilles , en un mot , une nouvelle organisation toutes les fois que la tête sera détruite ? Qui ne voit au contraire que la destruction de la tête enferme nécessairement la mort de tout le corps ; que supposer l'un , c'est supposer l'autre ; et que si le corps a la promesse de vivre toujours , il faut que ce soit par la tête toujours vivante que lui vienne son immortalité ? Il faut donc que ce corps toujours vivant , toujours organisé , garde , sans aucune interruption , dans ses membres la proportion , la subordination et le concours mutuel que son auteur lui a donnés en le formant. Ainsi chaque membre doit conserver sa fonction propre , et jamais les pieds ne peuvent dégrader la tête pour en faire une autre. Voilà ce qu'on ne peut éviter de dire , quand on croit que l'église , animée par le Saint-Esprit , est un vrai tout réel , un corps vivant avec ses organes. Mais qui le peut nier sans contredire saint Paul et toute la religion chrétienne ?

Il me reste encore à observer qu'il s'agit ici d'une grace surnaturelle qui n'est point attachée au fidèle , supposé même que Dieu veuille le conserver dans la foi. Ainsi cette grace que les protestants regardent comme appartenant au fidèle de droit naturel , bien loin de lui être due par le titre de son élection , ne lui

est ni nécessaire ni convenable. Voici comment. Il faut ou que Jésus-Christ ait donné à la succession inviolable des pasteurs la grace surnaturelle de conduire et de soumettre le troupeau dans tous les siècles sans interruption, ou au troupeau la grace surnaturelle de s'élever contre la séduction des pasteurs, et de redresser extraordinairement le ministère, quand les pasteurs le corrompent. Voilà deux sortes de graces que Jésus-Christ a pu donner selon son choix. Elles tendent toutes deux, par diverses voies, à une même fin, qui est de conserver l'église. Pour savoir laquelle des deux Jésus-Christ a voulu donner, il s'agit, non du raisonnement des hommes, mais de consulter sa pure institution. Ni l'une ni l'autre de ces deux graces n'étoit due à ceux qu'elles regardent. Le corps des pasteurs n'étoit pas en droit d'exiger que Jésus-Christ lui donnât une grace de perpétuité dans la foi, pour rendre son autorité et sa succession inviolables. Le corps du peuple n'étoit point aussi en droit d'exiger que Jésus-Christ lui donnât une grace pour s'élever au-dessus du corps des pasteurs, quand ce corps se corromproit, et pour en former un autre en sa place. Si on veut encore parler de la nature et de ses droits, je soutiens qu'il n'étoit ni nécessaire ni naturel que Jésus-Christ donnât au troupeau la grace de s'élever contre ses pasteurs égarés, et d'en substituer de nouveaux. Il étoit bien plus naturel et plus convenable de donner au corps des pasteurs la grace, pour ainsi dire, naturelle de leur fonction, qui est la grace de l'incorruptibilité de leur ministère, pour en conserver la succession inviolable, que de donner au corps du peuple la grace de l'apostolat, pour ressusciter la pureté de l'évangile, pour redresser l'église tombée en

*ruine et désolation*, et pour dégrader ses pasteurs. Dans l'un de ces deux systèmes, qui est le nôtre, tout est naturel. La subordination et la proportion des membres est toujours gardée ; la tête est toujours tête ; les membres inférieurs lui sont toujours soumis, et la forme donnée par Jésus-Christ se conserve. Dans l'autre, qui est celui des protestants, les pieds s'élèvent et deviennent tête. C'est ce qui ne doit jamais arriver dans le corps mystique de Jésus-Christ. Ceux qui sont mis à la tête par le Saint-Esprit se répareront perpétuellement, et sans aucune interruption ; les uns les autres, par l'imposition des mains. Mais se réparer insensiblement n'est pas faire une tête nouvelle ; c'est seulement nourrir et perpétuer celle que Jésus-Christ, notre chef suprême et invisible, a donnée à son église pour tenir sa place. Dieu, auteur de ce corps, l'entretient par un signe qu'il a établi, et qui est l'imposition des mains attestée par l'écriture. Mais comment oser dire, sans révélation expresse, que les pieds ont un droit naturel de faire une tête nouvelle toute entière ? Ce seroit un renversement universel dans les membres et dans les organes. Une telle révolution n'est ni naturelle ni possible.

Mais enfin, le ministère pastoral est une grace éminente dans le christianisme. Par conséquent la puissance de faire des pasteurs est elle-même une très grande grace. Car la grace qui est la source des autres, et qui donne la puissance de les multiplier, est la plus précieuse de toutes. Nous sommes certains qu'elle est attachée au corps des pasteurs, qui est la tête de toute l'église ; et les protestants, en n'alléguant que le droit naturel, font assez voir qu'ils n'ont aucune preuve dans

l'écriture que Jésus-Christ l'ait attachée au simple choix du peuple , indépendamment de l'imposition des mains des pasteurs. C'est donc à eux à se taire, puisqu'il s'agit du don d'en haut, et que l'écriture ne dit rien pour eux. La nature même , qu'ils osent nous citer, nous donne pour règle qu'on ne peut user des choses données au-delà de la mesure et des circonstances expressément marquées par le don.

---

### CHAPITRE III.

*Contradictions et inconvénients de la doctrine des protestants sur le ministère.*

LE grand principe de MM. Claude et Jurieu est que Jésus-Christ a donné les clefs, non au corps des pasteurs , mais au corps de toute l'église ; que les apôtres ont d'abord formé les églises , et qu'ensuite les églises , qui ont précédé l'établissement des pasteurs ordinaires, leur ont confié les clefs. D'où ils concluent que le corps populaire peut encore disposer de ce ministère que les pasteurs ont reçu de lui. Mais voici ce qui les mène plus loin qu'ils n'ont voulu aller d'abord.

S'il est vrai que Dieu ait attaché sa mission et les clefs au peuple fidèle , il s'ensuit que le peuple fidèle a un droit sans restriction pour en disposer. Ce droit est naturel, selon ces ministres. Il est absolu. L'écriture, qui le laisse à la liberté naturelle du peuple , ne le restreint par aucune clause. Il suffit seulement en général, selon le commandement de l'apôtre, que toutes choses se fassent dans l'église *avec ordre* (1), comme M. Claude

(1) Réponse aux préjugés.

l'a remarqué. Ainsi il n'y a qu'à éviter la précipitation , la confusion et le scandale dans le choix des pasteurs. Pour tout le reste, le peuple fidèle n'a aucune loi qui le gêne , ni qui limite son pouvoir. Il est vrai que, les apôtres ayant pratiqué la cérémonie d'imposer les mains aux nouveaux pasteurs, il est édifiant de pratiquer cette cérémonie , quand on le peut commodément. Mais enfin elle n'est pas nécessaire. Elle ne sert, comme dit M. Claude , qu'à rendre *la vocation plus publique et plus majestueuse*. Ainsi on peut s'en dispenser , toutes les fois qu'on a de la peine à l'observer ; et quand même on l'omettroit sans aucune bonne raison, cette omission ne diminueroit en rien , ni le droit du peuple , ni la validité de son action.

De là je conclus que le ministère est entièrement amovible et révocable au gré du peuple fidèle. Comme on fait des magistrats triennaux ou annuels, on peut faire des pasteurs de même. Ceux même qui ont été établis perpétuels peuvent être révoqués, comme les magistrats perpétuels que la république révoque, quand elle ne juge pas utile de laisser continuer leur administration. Le peuple fidèle ne peut aliéner à perpétuité son droit naturel sur le ministère. Quelque commission qu'il ait donnée, il conserve toujours son droit naturel, de pourvoir le mieux qu'il peut à ses besoins spirituels. Ainsi dès qu'il croit que le pasteur établi convient moins à son salut et à sa perfection qu'un autre, en voilà assez pour révoquer l'ancien et pour installer le nouveau. C'est sur ces idées de liberté naturelle que M. Claude parle ainsi : « Cette même providence qui donne aux  
« hommes la vie naturelle, et qui leur ordonne d'en-  
« tretenir et de conserver leur vie par les aliments,



« qu'elle leur fournit, leur donne par cela même le  
« droit d'employer des personnes pour ramasser les  
« aliments, et pour les préparer, afin qu'ils s'en puis-  
« sent servir selon leur destination; et ce seroit une ex-  
« travagance que de demander à un homme quel droit  
« il a de se faire apprêter à boire et à manger (1). » Il suppose que le fidèle, en tant que fidèle, a naturellement le même droit de se faire conduire par les pasteurs qu'il croit les plus propres à son salut; qu'un homme, en tant qu'homme, a le droit de se faire servir pour sa nourriture, par les pourvoyeurs et par les cuisiniers qu'il juge les plus capables de bien servir sa table. A quelles comparaisons indécentes n'est-on pas réduit pour s'expliquer, quand on a des idées si humaines et si basses du ministère évangélique! Ce principe posé, rien ne peut arrêter le peuple, toutes les fois qu'il jugera utile de changer les pasteurs. On pourra seulement lui représenter qu'il faut faire de tels changements avec ordre; mais il croira les faire avec ordre, quand il les fera dans l'espérance que les nouveaux pasteurs feront mieux que les anciens. Il rendra leur ministère, ou annuel, ou triennal, avec la même sagesse que la république romaine avoit borné le temps des magistratures. Il comprendra qu'il est dangereux de changer de pasteurs, comme un maître sait qu'il est dangereux de changer légèrement de maître d'hôtel et de cuisinier. Mais enfin c'est à lui à juger des cas où il vaut mieux changer de pasteurs, que de prolonger le ministère de ceux qui sont en fonction. Jésus-Christ qui, selon les protestants, a donné au peuple fidèle les clefs, ne l'a

(1) Réponse aux préjugés, part. 4, chap. 3.

point assujetti par ses écritures à les donner pour toujours à ceux qu'il en charge. Ainsi, sans attendre les cas extraordinaires, le peuple fidèle est en droit de reprendre les clefs, et de les transférer aussi souvent qu'il le trouve à propos. Par-là s'évanouit tout ce que la confession de foi protestante a voulu établir pour retenir la puissance du peuple dans quelque borne. Elle appelle le ministère, *sacré et inviolable*. Elle dit que c'est par *une exception* à la règle générale « qu'il a fallu quel-  
 « quefois, et même de notre temps, auquel l'état de  
 « l'église étoit interrompu, que Dieu ait suscité gens  
 « d'une façon extraordinaire pour dresser l'église de  
 « nouveau, qui étoit en ruine et désolation (1). » Ils ont voulu laisser entendre que l'autorité des pasteurs qui se succèdent les uns aux autres n'est pas un joug humain, mais que c'est d'ordinaire *le joug* de Jésus-Christ même (2), et que le peuple ne doit entreprendre de changer le ministère qu'à deux conditions : l'une, que *l'état de l'église soit interrompu* ; l'autre que Dieu en même temps *suscite gens d'une façon extraordinaire, pour la dresser de nouveau*. Vous voyez que les docteurs protestants, qui ont eu besoin d'autoriser la révolte contre le ministère successif, pour ériger le leur, ont voulu qu'après eux on ne laissât pas de regarder comme *sacré et inviolable* ce ministère qu'ils avoient violé pour l'envahir. Ils ont craint d'avoir ouvert par leur exemple la porte à une licence populaire, qui se tourneroit contre eux-mêmes ; et ils ont voulu faire en sorte par ces grands mots qu'on ne pût jamais faire au corps de leurs pasteurs ce qu'ils venoient de

(1) Article 31.

(2) Article 26.

faire à ceux de l'ancienne église. Mais c'est en vain qu'ils cherchent ces précautions si contraires au principe fondamental de leur réforme , qu'ils ont mis dans la bouche et dans le cœur de tous leurs peuples. Non seulement les pasteurs qui abusent de leur ministère , mais les plus saints et les plus éclairés pasteurs pourront , selon leurs principes , à toute heure être révoqués par le peuple. Si le peuple les révoque légèrement, et sans apparence de quelque fruit dans un changement , il se prive de la stabilité d'un gouvernement salutaire ; et il a tort : mais il agit avec une entière validité , et n'en doit rendre compte qu'à Dieu. Après tout, le bon pasteur révoqué n'est plus pasteur ; et le mauvais pasteur, établi par le peuple en sa place , quoique réprouvé aux yeux de Dieu , ne laisse pas d'être le vrai pasteur qui a la mission et l'autorité divine attachée au choix populaire. Un homme qui révoque sans aucune raison la procuration qu'il m'a donnée fait cesser mon pouvoir , quoique j'administre fidèlement toutes ses affaires , et qu'il n'y ait , si vous voulez , que moi seul dans tout le pays qui puisse les bien administrer. C'est un malheur pour cet homme , qui ne connoît pas son vrai intérêt. Mais enfin sa révocation est valide, et mon pouvoir, dès ce moment , est anéanti. Si le ministère appartient de droit naturel au peuple fidèle , sa révocation , quoique pernicieuse, anéantit de même la procuration qui étoit le titre des pasteurs. Ce n'est point par voie d'exception , comme la confession de foi le fait entendre , que le peuple peut révoquer et transférer le ministère. Ce qui n'est que le simple exercice d'un droit naturel et sans restriction ne peut pas être une exception au droit commun ; c'est au contraire le droit commun même.

L'unique chose qu'on peut dire , est seulement que les apôtres ayant laissé l'exemple d'imposer les mains aux nouveaux pasteurs , c'est une cérémonie de bienséance et d'édification qu'on ne doit pas omettre d'ordinaire sans quelque raison. Mais enfin le respect de cette cérémonie ne doit pas empêcher que le peuple , dispensateur du ministère pour son propre intérêt , ne doive révoquer et transférer le ministère aussi fréquemment qu'il le jugera à propos.

Il n'est point question de savoir si les pasteurs doivent toujours être établis par *élection* (1) ; et c'est en vain que la confession de foi assure que nul ne se doit ingérer *de son autorité propre pour gouverner l'église*. Car outre qu'il y a des exceptions à cette règle , comme le même article le porte , de plus , il est certain que , selon le principe protestant , quoiqu'un homme s'ingère , il suffit qu'il trouve un peuple qui veuille l'écouter : car si le ministère appartient au peuple , la simple acceptation du peuple , qui écoute un nouveau docteur , suffit pour lui donner la mission pastorale. Ainsi cette règle si magnifiquement établie dans la confession de foi se réduit à dire qu'il ne faut point qu'un homme entreprenne de prêcher , sans avoir des auditeurs prêts à l'écouter comme leur pasteur.

Mais voici l'endroit de leur confession de foi où ils ont le plus travaillé à prévenir les schismes et les nouvelles usurpations du ministère : « Nul ne doit se retirer à part et se contenter de sa seule personne ; mais tous ensemble doivent garder et entretenir l'unité de l'église , se soumettant à l'instruction commune et

(1) Article 32.

« au joug de Jésus-Christ, et ce en quelque lieu où Dieu aura établi un vrai ordre d'église. » M. Jurieu conclut de ces dernières paroles que chaque chrétien est obligé de vivre sous le ministère de quelque église qui ait un ordre de pasteurs et un culte public ; mais on n'évitera jamais par-là la division, si on ne détruit le principe qui la fomenté d'un autre côté. Les diverses sociétés qui composent le christianisme ne sont, selon lui, que des confédérations particulières qui ne divisent point le corps de l'église universelle composée de toutes ces sociétés : il n'y a que ceux qui nient et qui détruisent les fondements de la foi qu'on puisse, à proprement parler, appeler schismatiques. Tous les autres, quoique séparés de communion et opposés dans leurs doctrines, ne laissent pas d'être réunis, comme les membres d'un même corps, dans l'enceinte de l'église universelle. Il faut remarquer que le droit du peuple fidèle sur le ministère est un droit naturel et inaliénable. Il faut observer qu'au contraire ces confédérations, telles que celles des luthériens ou des calvinistes, ne sont que des confédérations libres, et que leur autorité n'est fondée que sur un pacte révocable fait entre les particuliers. Ces particuliers peuvent, quand il leur plaît, révoquer le pouvoir qu'ils ont donné au corps des confédérés, et rentrer dans leur liberté naturelle ; comme je puis sortir d'une communauté où j'ai vécu sans faire aucun vœu. Il est vrai que le particulier, en se retirant, *ne se peut contenter de sa seule personne*, et qu'il doit vivre *sous un ordre d'église* : mais pour cet ordre d'église, il n'est pas nécessaire qu'il le trouve déjà établi ; il suffit qu'il l'établisse avec quelques autres. Par exemple, un calviniste qui ne trouvera pas sa

religion assez pure, ou qui espérera de vivre avec plus d'édification dans une confédération moins étendue, sous des pasteurs nouveaux, peut prendre modestement congé de la confédération des calvinistes, et se retirer à part avec un petit nombre d'autres fidèles semblables à lui. Il n'est pas nécessaire qu'ils soient en plus grand nombre que les protestants qui, se trouvant à Paris dans la chambre d'une femme accouchée, y firent un pasteur pour donner le baptême à l'enfant : ils emporteront avec eux le droit naturel et inaliénable pour le ministère. Ils feront d'abord *un ordre d'église*. Les petites confédérations ne sont pas moins bonnes que les grandes : elles prétendront même être plus pures, en ce qu'elles éviteront plus facilement la corruption de la doctrine, le relâchement de la discipline, et la confusion. Que peut dire M. Jurieu, que peut dire sa réforme entière contre ces confédérations qui se multiplieront tous les jours, et qui ne feront qu'user d'un droit naturel reconnu par M. Jurieu même ? Le ministère nous appartient aussi-bien qu'à vous, lui diront ces petites confédérations sorties de la sienne. J. C. ne l'a pas donné au plus grand nombre : au contraire, sa bénédiction est attachée au petit troupeau. Il n'a pas marqué combien précisément il faut être de fidèles pour former une confédération légitime. Bien plus, nous avons sujet de croire que deux ou trois suffisent, puisque *deux ou trois s'assemblant en son nom, il est au milieu d'eux*. Le droit naturel et inaliénable de tous les fidèles se trouve autant dans les petites confédérations que dans les grandes : ces confédérations ne sont point des engagements irrévocables. Il est vrai que nous ne devons pas être sans pasteurs ; mais de trois que

nous sommes, il y en a un à qui nous avons confié le ministère : s'il en abuse, s'il nous explique mal l'écriture, nous le révoquerons. Que cet homme se soit ingéré, ou non, n'importe : nous voulons bien l'entendre, et en voilà assez pour lui donner la mission nécessaire. N'avez-vous pas assuré dans vos lettres pastorales « que toute main qui vous donne la véritable doctrine « est bonne à cet égard ; que la médecine salutaire de « la vérité guérit, de quelque part qu'elle nous vienne? » N'avez-vous pas ajouté : « Si les bonzes de la Chine « et les bramins des Indes annonçoient un même Jésus- « Christ crucifié, avec moi, et un même christianisme « pur et sans corruption, ils auroient avec moi un « même ministère. Il importerait fort peu d'où ils tire- « roient leur succession..... Dieu n'a point attaché son « salut à telles et à telles mains, et ne nous a pas atta- « chés à la nécessité de recevoir l'évangile de certaines « gens plutôt que d'autres (1). » Si un bramin et un bonze peuvent avoir le ministère, pourvu qu'ils expliquent bien l'écriture, à plus forte raison un chrétien qui fait une nouvelle confédération. Pour la manière d'expliquer l'écriture, c'est au peuple nouvellement confédéré à en juger : il suffit qu'il soit content de la doctrine de son pasteur. M. Jurieu ne peut condamner les fidèles qui parleront ainsi selon ses principes, mais les indépendants n'en demanderont jamais davantage. Que leur coûtera-t-il de reconnoître la nécessité de vivre sous des pasteurs, moyennant les deux conditions que nous avons posées : l'une, que les pasteurs sont révo- cables au gré du troupeau qui a un droit naturel et ina-

(1) 12. Lett. past.

liénable de disposer du ministère; l'autre, que le troupeau est libre de multiplier, selon qu'il le jugera à propos, ces confédérations arbitraires, qu'on nomme des sociétés différentes dans le christianisme; en sorte qu'une portion du peuple fidèle est en droit de se séparer sans scandale, pour dresser en particulier un *ordre d'église*? Si M. Jurieu veut bien s'engager à signer, sans équivoque, ces deux conditions, je m'engage de mon côté à les faire accepter par les indépendants, et à le réunir avec eux.

Il ne lui reste qu'une réponse à faire, selon son principe : c'est que ceux qui abandonnent, sans nécessité, la confédération où ils ont vécu, pour en former une autre, font un péché véniel. Mais outre qu'un péché véniel n'empêcheroit pas que le ministère de la nouvelle confédération ne fût légitime, de plus, c'est contre son principe que M. Jurieu trouve ce péché : car le peuple ne pèche point pourvu qu'il ne fasse qu'user de son droit naturel, sans scandale et selon sa conscience. Donc toutes les fois qu'une portion du peuple aura sujet de croire qu'on peut vivre avec plus de recueillement et d'édification dans une confédération moins nombreuse, il ne commettra aucune faute en se retirant et en formant de nouveaux pasteurs pour son besoin. Je laisse aux esprits modérés à voir combien cette forme de gouvernement doit multiplier les schismes et les scandales. Une troupe ignorante et fanatique dégradera les pasteurs, et ira en faire de nouveaux dans sa petite société. Elle aura tort, dira M. Jurieu, si elle le fait en se trompant sur la doctrine; mais quoiqu'elle ait tort, il n'y aura point d'autorité vivante qui puisse arrêter leur licence et leur présomption. De plus, je suppose



que cette populace ne raisonne point sur l'écriture. Elle sait seulement, parceque M. Jurieu l'a dit, que le ministère lui appartient : et afin d'user de son droit, elle veut, ou révoquer tous les anciens pasteurs pour en éprouver de nouveaux, en leur donnant un pouvoir annuel; ou bien la moitié de ces ignorants, lassés des foiblesses de ses pasteurs, en qui l'humanité ne paroît que trop, jette les yeux sur de nouveaux prédicants dont elle espère plus d'édification. M. Jurieu leur dirait-il pour les arrêter : Vous allez faire un péché véniel. Ne pourront-ils pas lui répondre : Nous ne pêcherons point en cherchant des hommes plus humbles et plus détachés pour le ministère. C'est à nous à en répondre : nous devons courir aux plus dignes.

M. Jurieu nous dira peut-être : Ces inconvénients n'arriveront jamais dans la société où seront les élus. Mais je le prie de se souvenir que les élus ne garantissent point l'église où ils sont des inconvénients les plus affreux, puisqu'ils ont été selon lui dans l'église romaine sans la garantir de l'idolâtrie : ils n'ont pu l'empêcher d'être la Babylone et le règne de l'Antechrist.

S'il dit qu'au moins le privilège de l'élection empêchera les élus de faire aucun schisme entre eux ; qu'il jette les yeux sur Luther et sur Calvin : c'étoient les deux hommes suscités de Dieu pour tirer les hommes des ténèbres de la papauté, selon M. Jurieu. Il faut pourtant que l'un des deux se soit trompé, et sur le sens des écritures, et sur la divinité des livres mêmes de l'écriture ; l'un trouve la présence réelle manifesté dans le texte sacré ; l'autre la rejette comme une absurdité impie : l'un retranche l'apocalypse avec les deux

épîtres de saint Jacques et de saint Jude; l'autre les admet. Mais ce qui est le plus décisif pour notre question, leurs sectes ont été jusqu'ici toujours divisées comme leurs personnes; et nonobstant l'offre d'union que les calvinistes ont faite aux luthériens, il y a près de soixante ans, à Charenton, ceux-ci rejettent leur communion et ne cessent de les condamner. Voilà donc ces prétendus élus qui se contredisent sur l'écriture jusqu'à la mort, et dont par conséquent une partie se trompe toute sa vie. Ainsi la grace de l'élection qu'on nous allègue ne remédie point aux schismes, aux dégradations des pasteurs, aux translations du ministère, et à toutes les révolutions séditieuses qu'on peut attendre de l'*indépendantisme*, s'il est vrai que le peuple a un droit naturel de disposer du ministère selon ses besoins. N'est-il pas étonnant qu'on regarde comme un joug tyrannique l'autorité si naturelle des pasteurs sur le peuple, pendant qu'on ne craint point de donner une autorité si souveraine et si odieuse sur les pasteurs au peuple même?

Que ne doit-on pas craindre d'un troupeau qu'on flatte jusqu'à lui donner pour premier principe qu'il ne doit suivre ses pasteurs que quand il trouve que la voie du pasteur est bonne, qu'il peut les dégrader dès qu'il s'aperçoit que ces pasteurs le conduisent mal, qu'ainsi il est le juge de ses juges mêmes, et que la finale résolution appartient, non aux pasteurs, mais au troupeau?

Si on soutient que les clefs n'appartiennent qu'aux seuls élus, Jésus-Christ les a donc confiées à des hommes inconnus, qu'on ne peut jamais trouver, qui ne peuvent se reconnaître les uns les autres, et dont cha-

cun ne peut se connoître soi-même. L'un auroit donc les clefs, sans savoir s'il les a; l'autre, croyant les avoir, ne les auroit point. Jamais ils ne pourroient redemander les clefs à ceux qui en seroient les dépositaires, que sur leur élection, dont ils ne pourroient trouver aucun titre.

Si on dit que les clefs appartiennent à toute la société visible où sont renfermés les élus, il faut que cette société montre qu'elle contient les élus : autrement toute société qui prétendra avoir chez elle le résidu de l'élection pourra expliquer mal les écritures, et s'autoriser dans le schisme, en disposant du ministère. La société où sont les élus sera autant dans l'impuissance de prouver qu'elle contient les élus, que les élus eux-mêmes de montrer le titre de leur élection.

Vous vous trompez, dira M. Jurieu; une société qui a la saine doctrine est assurée d'avoir les élus; car la saine doctrine n'est point stérile; par-tout où elle est, elle enfante des élus : ainsi la saine doctrine est le signe certain de l'élection. Vous vous trompez vous-même, lui répondrai-je. Comment savez-vous que vous avez dans votre société la saine doctrine? Ce ne peut être que par l'élection. Voici comment. Il faut le don de la foi pour bien entendre l'écriture, et pour trouver la saine doctrine. L'écriture n'a point par elle-même, selon vous, une évidence qui se fasse sentir sans grace. De plus, la foi *à temps*, comme parlent les protestants, ne suffit pas pour une pleine certitude : car si elle n'est qu'à temps, qui vous a dit que vous ne l'avez point perdue, et que vous ne vous trompez pas? Je veux supposer que ceux qui ont cette foi à temps sont bien sûrs, pendant qu'ils l'ont, de ne se tromper pas : mais

ceux qui l'ont perdue, et qui commencent à se tromper, croient l'avoir encore, et sont dans une fausse certitude.

Comment savez-vous, ô protestant, que vous n'êtes point avec toute votre église dans cet état d'illusion ?

Il ne peut y avoir que le don d'une foi constante et inadmissible qui vous tire de cette incertitude. Une

foi variable et sujette à manquer ne sauroit le faire : mais la foi inadmissible ne se trouve que dans les élus.

Vous ne pouvez donc être assuré de cette foi que par votre élection. Ainsi il n'y a point de milieu. Il faut dire

que l'écriture est claire par elle-même sans grâce, et qu'ainsi, sans grâce même, on peut s'assurer qu'on a

la saine doctrine, ce que M. Jurieu n'oseroit dire ; ou bien il faut avouer que la foi à temps ne suffisant pas

pour la certitude, parcequ'on peut ne l'avoir plus, bien loin de pouvoir s'assurer de l'élection par la doctrine,

on ne peut au contraire s'assurer de la doctrine que par l'élection. Ainsi, les peuples ne pouvant s'assurer de

leur élection par la vérité de leur doctrine, ils ne sont jamais en droit de dire que le ministère leur appar-

tient, ni par conséquent d'en disposer au préjudice des anciens pasteurs. Voilà ce qui renverse le nouveau

ministère des protestants, quand même on conviendrait avec eux que le ministère des clefs appartient à la société

des élus.

J'ai cru devoir montrer dans ce chapitre, dans toute leur étendue, les contradictions et les inconvénients du

système de la prétendue réforme, afin qu'on puisse le comparer avec le nôtre, que je prouverai clairement

par l'écriture dans les chapitres suivants.

d'une nature différente de celui de tous ses collègues, et que le ministère des apôtres mêmes n'étoit pas, dans son fond, différent de celui qui avoit passé d'eux jusqu'à saint Cyprien.

Cette inspiration immédiate des apôtres pour planter la foi et pour la cultiver dans tout l'univers donnoit à chacun d'eux un pouvoir sans bornes. Les apôtres alloient suivant que l'esprit les envoyoit ; et comme l'inspiration divine est au-dessus de toute règle humaine, ils n'avoient d'autres bornes de leur juridiction et de leurs travaux que celles qui leur étoient marquées par l'esprit de Dieu. Ainsi cette puissance si étendue n'étoit qu'une suite naturelle et nécessaire de cette inspiration qui étoit, comme nous venons de le voir, purement accidentelle et ajoutée à la nature du ministère. De plus, cette mission donnée au collège apostolique pour annoncer l'évangile à toute créature a passé au collège épiscopal qui lui a succédé. Les mêmes paroles qui donnent la mission aux uns, la donnent aussi aux autres ; ils n'ont point d'autre titre, et le titre commun est également sans restriction pour tous. C'est donc par la tradition toute seule que nous savons que chaque évêque n'a pas personnellement la puissance sans bornes que les apôtres avoient reçue, et qu'ils sont bornés au troupeau particulier que l'église leur marque. Qui ne consulteroit que l'écriture, n'y trouveroit en rigueur aucune différence à cet égard entre les apôtres et les pasteurs qui leur ont succédé : car les apôtres, dans leurs épîtres mêmes qui règlent le détail de la discipline, n'ont jamais marqué des bornes à la juridiction des pasteurs qu'ils ont établis. Si Timothée et Tite paroissent

attachés à des troupeaux particuliers , ne voit-on pas que les apôtres ont été de même ? Chacun d'eux s'étudioit autant qu'il le pouvoit , dans ces commencements , à n'entrer point dans la moisson d'autrui , et à n'édifier pas sur un fondement étranger. L'ordre le vouloit ainsi. Vous voyez saint Pierre qui , nonobstant sa vigilance sur tout le troupeau de Jésus-Christ, prend singulièrement en partage les Juifs. Saint Paul est destiné pour les Gentils. Saint Jacques le mineur se borne à l'église de Jérusalem. Saint Jean s'attache aux églises d'Asie , et principalement à celle d'Ephèse , dont il a été appelé l'évêque par les anciens. Les autres se dispersent et partagent entre eux l'univers. Ainsi l'écriture ne marque aucune différence pour la puissance d'évangéliser entre les apôtres et leurs successeurs. Cette différence , que les protestants supposent avec tant de confiance , et qui est tant vantée dans leurs écrits , ne peut être prouvée que par la tradition , si abhorrée parmi eux. Étrange effet d'une haine aveugle , qui appelle à son secours , contre l'église , ce qui élève l'église même au-dessus de tout , et qui se tourne à la ruine de la réforme ! Qu'ils cessent donc de supposer ce que la tradition seule enseigne , ou qu'ils rougissent de blasphémer contre cette tradition s'ils continuent de la supposer.

Quoique les apôtres fussent immédiatement inspirés pour annoncer les mystères , ils n'agissoient pourtant pas toujours dans les choses de conduite par une actuelle inspiration. Saint Pierre , répréhensible au jugement de saint Paul , qui lui résiste en face , en est une preuve qui ne sera jamais oubliée. Il n'est pas question d'alléguer ici la sainteté des apôtres , puisqu'il s'agit , non des dis-

positions personnelles des ministres, mais de la nature du ministère. Faire dépendre l'autorité des pasteurs de leur sainteté, ce seroit retomber dans une erreur semblable à celle des Vaudois. Judas, avare et perfide, n'étoit pas moins véritablement apôtre que ses collègues. Combien voit-on dans la suite des siècles de saints pasteurs qui n'étoient point apôtres !

Mais enfin, indépendamment du don des miracles, de l'inspiration particulière, de la mission universelle, enfin de la sainteté et de tous les autres dons personnels attachés aux apôtres, la grande promesse de Jésus-Christ regarde un ministère qui étoit dans les apôtres, et qui ne devoit point finir avec eux. Ces dons étoient passagers. Les apôtres qui les avoient reçus devoient mourir bientôt. Cependant c'est leur ministère même qui ne mourra jamais, et qui demeurera inaltérable dans leurs successeurs. *Allez*, dit Jésus-Christ, *instruisez toutes les nations, les baptisant*, etc. Et voici : *Je suis avec vous jusqu'à la consommation du siècle*. Voilà un ministère unique et éternel, quoique les graces miraculeuses et extraordinaires, qui étoient extérieures au ministère, ne dussent pas être éternelles. Voilà les promesses faites aux apôtres, non en qualité d'hommes extraordinaires, miraculeux et inspirés, mais en qualité de pasteurs dont le ministère ne finira qu'avec le monde.

Les apôtres, dira-t-on, avoient ce droit, non seulement de conduire le troupeau, mais encore de lui donner eux-mêmes de nouveaux pasteurs pour leur succéder. Il est vrai, et c'est par-là qu'on doit reconnoître que le ministère se perpétuoit indépendamment du peuple. Mais cette puissance d'établir des pasteurs,

attachés à des troupeaux particuliers , ne voit-on pas que les apôtres ont été de même ? Chacun d'eux s'étudioit autant qu'il le pouvoit , dans ces commencements , à n'entrer point dans la moisson d'autrui , et à n'édifier pas sur un fondement étranger. L'ordre le vouloit ainsi. Vous voyez saint Pierre qui , nonobstant sa vigilance sur tout le troupeau de Jésus-Christ , prend singulièrement en partage les Juifs. Saint Paul est destiné pour les Gentils. Saint Jacques le mineur se borne à l'église de Jérusalem. Saint Jean s'attache aux églises d'Asie , et principalement à celle d'Ephèse , dont il a été appelé l'évêque par les anciens. Les autres se dispersent et partagent entre eux l'univers. Ainsi l'écriture ne marque aucune différence pour la puissance d'évangéliser entre les apôtres et leurs successeurs. Cette différence , que les protestants supposent avec tant de confiance , et qui est tant vantée dans leurs écrits , ne peut être prouvée que par la tradition , si abhorrée parmi eux. Étrange effet d'une haine aveugle , qui appelle à son secours , contre l'église , ce qui élève l'église même au-dessus de tout , et qui se tourne à la ruine de la réforme ! Qu'ils cessent donc de supposer ce que la tradition seule enseigne , ou qu'ils rougissent de blasphémer contre cette tradition s'ils continuent de la supposer.

Quoique les apôtres fussent immédiatement inspirés pour annoncer les mystères , ils n'agissoient pourtant pas toujours dans les choses de conduite par une actuelle inspiration. Saint Pierre , répréhensible au jugement de saint Paul , qui lui résiste en face , en est une preuve qui ne sera jamais oubliée. Il n'est pas question d'alléguer ici la sainteté des apôtres , puisqu'il s'agit , non des dis-



positions personnelles des ministres, mais de la nature du ministère. Faire dépendre l'autorité des pasteurs de leur sainteté, ce seroit retomber dans une erreur semblable à celle des Vaudois. Judas, avare et perfide, n'étoit pas moins véritablement apôtre que ses collègues. Combien voit-on dans la suite des siècles de saints pasteurs qui n'étoient point apôtres !

Mais enfin, indépendamment du don des miracles, de l'inspiration particulière, de la mission universelle, enfin de la sainteté et de tous les autres dons personnels attachés aux apôtres, la grande promesse de Jésus-Christ regarde un ministère qui étoit dans les apôtres, et qui ne devoit point finir avec eux. Ces dons étoient passagers. Les apôtres qui les avoient reçus devoient mourir bientôt. Cependant c'est leur ministère même qui ne mourra jamais, et qui demeurera inaltérable dans leurs successeurs. *Allez*, dit Jésus-Christ, *instruisez toutes les nations, les baptisant*, etc. Et voici : *Je suis avec vous jusqu'à la consommation du siècle*. Voilà un ministère unique et éternel, quoique les graces miraculeuses et extraordinaires, qui étoient extérieures au ministère, ne dussent pas être éternelles. Voilà les promesses faites aux apôtres, non en qualité d'hommes extraordinaires, miraculeux et inspirés, mais en qualité de pasteurs dont le ministère ne finira qu'avec le monde.

Les apôtres, dira-t-on, avoient ce droit, non seulement de conduire le troupeau, mais encore de lui donner eux-mêmes de nouveaux pasteurs pour leur succéder. Il est vrai, et c'est par-là qu'on doit reconnoître que le ministère se perpétuoit indépendamment du peuple. Mais cette puissance d'établir des pasteurs,

qu'on ne peut refuser aux apôtres, il faut la reconnoître tout de même dans leurs successeurs. Les apôtres ont fait des pasteurs, et ont disposé des clefs. C'est ce que l'écriture montre. La même écriture ne montre pas moins que les pasteurs qui leur ont succédé ont établi d'autres pasteurs, et leur ont communiqué les clefs. Voilà le droit des apôtres, transmis tout entier et sans réserve à leurs successeurs. Timothée et Tite n'étoient ni apôtres ni évangélistes : cependant écoutez saint Paul, qui dit à l'un : « Les choses que tu as entendues de moi  
« entre plusieurs témoins, commets-les à des gens fidèles  
« qui soient suffisants pour enseigner aussi les autres. » Il dit à l'autre : « Que tu établisses des anciens, c'est-à-dire, sans difficulté, des pasteurs de ville en ville. » Les apôtres n'en faisoient pas davantage.

Ainsi il est manifeste que le ministère apostolique, quoique orné accidentellement par des dons extraordinaires et personnels qu'on en peut détacher, étoit dans son fond et dans sa nature le même qui a passé dans leurs successeurs. Et c'est en vain que M. Claude dit : *Il y a donc une grande différence entre ces deux ministères : l'un précède l'église, et l'autre la suit.* Peut-on voir une preuve moins concluante que celle-là ? Il est question de savoir si le ministère des apôtres n'est pas le même que celui de leurs successeurs ; et pour montrer que ce n'est pas le même, il suppose que celui des successeurs a suivi l'église, au lieu que l'autre l'a précédée. Mais, à moins qu'on ne prouve d'ailleurs que c'étoient deux ministères, je n'ai qu'à lui répondre que le ministère des pasteurs ordinaires a précédé l'église en la personne des apôtres, puisqu'ils ont le même ministère continué. Le ministère d'Aaron

*Allez, enseignez toutes les nations, les baptisant, etc. Et voici que je suis avec vous*; ces paroles ne regardent pas moins les successeurs des apôtres que les apôtres mêmes, puisque les apôtres ne pouvoient point enseigner et baptiser eux-mêmes jusqu'à la fin du siècle, eux qui ont vécu peu d'années après la mort de Jésus-Christ. C'est en vain que M. Claude soutient qu'ils *sont encore nos pasteurs, et qu'ils nous enseignent dans leurs écrits qui sont leurs chaires* (1). Dans leurs écrits ils ne baptisent point jusqu'à la consommation du siècle; et ce seroit une trop grande obstination que de nier que la promesse regarde leurs successeurs. Ce que Jésus-Christ a dit à saint Pierre regardoit aussi sans doute tout le corps des pasteurs. *Je vous donnerai, dit-il, les clefs du royaume des cieux, et tout ce que vous lierez sur la terre sera lié aux cieux; et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié aux cieux.* Il ne s'agit pas d'examiner ici ce que nous prétendons sur la primauté de saint Pierre. Nous convenons avec les protestants que les clefs sont données en sa personne à tous les pasteurs. M. Jurieu le dit lui-même. C'est précisément par la force de ces paroles que le ministère se forme. C'est sur ces paroles que nos frères fondent le droit que leurs pasteurs prétendent avoir d'excommunier les fidèles indociles. Mais Jésus-Christ donna-t-il deux sortes de clefs, les unes aux apôtres, indépendamment du peuple; les autres au peuple, pour commettre dans la suite des pasteurs dépendants de lui? On ne trouve dans ces paroles aucune trace de distinction entre deux ministères, ou entre deux manières différentes de donner

(1) Rép. aux préjugés, p. 342.

le même ministère pastoral. Les mêmes paroles qui établissent les apôtres pasteurs, *indépendants, souverains, infaillibles*, selon les expressions de M. Claude, établissent leurs successeurs : elles ne disent pas un seul mot pour les uns plus que pour les autres. Pourquoi les croire si efficaces et si étendues pour les apôtres, si impuissantes et si restreintes pour leurs successeurs qu'elles regardent comme eux sans distinction ? Il faut que les protestants avouent que l'église a duré, pendant la vie des apôtres, sous cette forme que nous prétendons qui subsiste encore. Le peuple fidèle, pour qui le ministère étoit établi, vivoit soumis à ce ministère, sans avoir aucune liberté d'en disposer. L'autorité divine, me dira-t-on, avoit dépouillé le peuple de son droit. Voilà donc le peuple dépossédé, et les ministres indépendants. Sur quel titre le peuple, dépossédé par une institution divine qui ne distingue jamais les premiers pasteurs des autres, peut-il reprendre la possession qu'il a perdue ? Dans le texte évangélique tout est unique, un seul ministère, une seule sorte de clefs, une seule manière de les recevoir et de les exercer. Pourquoi imaginer des différences que l'écriture ne fait point ? Si deux hommes étoient appelés à une succession par un testament dont les clauses ne marquassent jamais aucune distinction entre eux, pourroit-on dire que le droit de l'un seroit plus grand que le droit de l'autre ? L'égalité des termes du titre seroit une preuve invincible de l'égalité des droits. Pourquoi donc supposer des inégalités entre les premiers pasteurs et ceux qui les suivent, puisque l'institution commune, prise religieusement à la lettre, rend tout égal ?

Quoi donc ! diront les protestants, vous prétendez

que le corps des pasteurs, dans la suite de tous les siècles sans interruption, est souverain et infaillible, comme le collège des apôtres? Oui, sans doute. D'où venoit aux apôtres cette infaillibilité qu'ils avoient, non en qualité d'auteurs canoniques, ou de prophètes, ou d'hommes inspirés de Dieu, mais en qualité de pasteurs? Elle n'est point promise à chacun d'eux en particulier.

Les promesses sont communes, et nous les avons déjà vues souvent. *Enseignez, baptisez, je suis avec vous.* Voilà les promesses qui les regardent en qualité de pasteurs; mais elles les regardent tous également et en corps. Ils n'ont point reçu d'autres promesses d'infaillibilité que celle-là, et celle-là leur est commune avec leurs successeurs. *Je suis*, dit-il, *avec vous jusqu'à la fin des siècles.* Ainsi l'assemblée des pasteurs peut dire en tout temps ce que l'assemblée des apôtres disoit au concile de Jérusalem : *Il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous.* Quand les hommes parlent ainsi, ils se fondent, non sur leur propre force, mais sur la promesse qui soutient leur infirmité. Les apôtres le disoient humblement, et leurs successeurs peuvent le dire de même.

## CHAPITRE V.

*Saint Paul montre que le*  
*ministère est indépendant*  
*de l'élection.*

IL nous reste à voir  
 ministère. Dit-il que l'  
 élection, c'est à eux

pasteurs abattu , ou à le raffermir quand il sera chancelant ? Tout au contraire , il assure que le corps des pasteurs est donné avec le ministère pour soutenir les élus mêmes. Voici ses paroles. Je les rapporte selon la version de Genève , parcequ'elle est plus familière et moins suspecte aux protestants. « Lui-même donc a donné les  
« uns pour être apôtres , les autres pour être prophètes , et les autres pour être évangélistes , et les autres  
« pour être pasteurs et docteurs , pour l'assemblage  
« des saints , pour l'œuvre du ministère , pour l'édification du corps de Christ , jusqu'à ce que nous nous  
« rencontrions tous en l'unité de la foi et de la connoissance du fils de Dieu , en homme parfait , à la mesure de la parfaite stature de Christ ; afin que nous  
« ne soyons plus enfants flottants , et étant démenés çà et là à tout vent de doctrine , par la piperie des hommes , et par leur ruse à cauteleusement séduire (1). »  
Comment parlent les protestants ? Ils soutiennent qu'il peut arriver , et qu'il est même arrivé dans ces derniers temps , que le corps des pasteurs ayant corrompu le ministère , il a fallu que le peuple ait redressé le corps des pasteurs , et qu'il ait formé un ministère nouveau. Comment parle saint Paul ? Précisément comme les catholiques. Il dit que Dieu donne des apôtres , des prophètes , des évangélistes , des pasteurs et des docteurs. Voilà la perpétuité marquée par cette suite de conducteurs qu'il a donnés à son peuple dès l'origine de la religion. Remarquez qu'après avoir nommé les prophètes et les apôtres , il nomme les pasteurs et les docteurs , tant ceux que les apôtres ont établis de leur temps , que

(1) Ephes. ch. 4, v. 11.

ceux qui leur succèdent dans toute la suite des siècles. Il les met ensemble sans distinction pour le gouvernement des élus. Ce n'est pas le peuple qui les prend, c'est Dieu même qui les donne. Mais pourquoi les donne-t-il ? est-ce simplement pour instruire et pour édifier les élus ? est-ce afin que les élus profitent de leur doctrine autant qu'ils la jugeront saine, et qu'ainsi les élus puissent ou continuer ou révoquer leur commission, comme ils le croiront à propos ? Non. Tout au contraire, c'est afin que les élus qui seroient eux-mêmes « flottants, dé-  
« menés çà et là à tout vent de doctrine, exposés à la  
« piperie et à la séduction des nouveaux docteurs,  
« soient soutenus dans la simplicité de la foi par l'auto-  
« rité et par les décisions du corps des pasteurs. »

Qu'on ne dise donc pas que la promesse de la perpétuité de la foi est attachée aux élus par le titre de leur élection. Il est vrai que cette perpétuité de la foi est promise en faveur des élus ; mais elle ne doit pas venir par leur canal. C'est par celui des pasteurs, sans lesquels les élus mêmes seroient séduits et corromproient le sens des écritures. Qu'on ne dise point aussi qu'au moins les élus ne renverseroient pas les points fondamentaux. Sans l'autorité des pasteurs les élus seroient des *enfants flottants*, c'est-à-dire le jouet de toutes les opinions incertaines, *démenés çà et là à tout vent de doctrine*, c'est-à-dire emportés, comme un vaisseau l'est par la tempête, dans tous les excès des doctrines les plus monstrueuses, où leur foi feroit naufrage. Vous voyez que nulle espèce d'erreur n'est exceptée dans des termes si forts et si généraux. Ces pasteurs leur sont donnés pour les garantir *de la piperie* des hommes, c'est-à-dire pour les empêcher de suivre de nouveaux

docteurs, qui ne manquent jamais de promettre qu'ils expliqueront mieux l'écriture que les anciens. Mais cette autorité fixe des pasteurs peut-elle avoir quelque interruption ? Non sans doute ; car alors les élus mêmes, séduits, ou par la subtilité des faux docteurs, ou par leur propre esprit tenté de présomption, seroient *démenés çà et là à tout vent de doctrine*. Mais jusques à quel temps doit durer cet ordre de pasteurs, qui, bien loin de pouvoir être ébranlé, est le soutien inébranlable des élus mêmes ? Saint Paul le décide clairement. « Jusqu'à  
 « ce, dit-il, que nous nous rencontrions tous en l'u-  
 « nité de la foi et de la connoissance du fils de Dieu,  
 « en homme parfait, à la mesure de la parfaite stature  
 « de Christ. » C'est encore, comme cet apôtre le dit au même lieu, « pour l'assemblage des saints et pour  
 « l'édification du corps de Christ, c'est-à-dire selon la  
 « note marginale de la bible de Genève, pour l'entier  
 « assortiment de ce corps. » Ce qui signifie clairement que cet ordre où les élus, bien loin de relever le ministère des pasteurs, doivent être sans cesse soutenus par cette autorité du corps pastoral, subsistera sans interruption jusqu'au dernier jour, où Jésus-Christ, rassemblant tous les saints, trouvera en eux l'intégrité de son corps mystique, et jugera le monde. Je n'ajoute rien au sens naturel et littéral des paroles de l'apôtre : elles expriment d'elles-mêmes toute l'étendue du dogme catholique.

Écoutons encore saint Paul, qui parle à Timothée sur ce même principe. Remarquez toujours que ce n'est pas à un apôtre, mais à un pasteur ordinaire, comme ceux qu'on voit aujourd'hui, qu'il parle. « Prêche la  
 « parole, dit-il ; insiste en temps et hors temps. »



## CHAPITRE VI.

*Réponse à quelques objections des ministres du Moulin , Claude et Jurieu.*

**L**ES protestants ne manquent jamais de supposer un cas qu'ils croient fort embarrassant pour nous. Si un vaisseau plein de chrétiens, disent-ils, faisoit naufrage sur la côte d'une île déserte et inconnue sans avoir de pasteurs, ne pourroient-ils point en faire parmi eux? faudroit-il qu'ils n'eussent jamais ni église, ni ministère, ni sacrements?

Mais ils devroient observer que le baptême, qui, selon eux et selon nous, est le premier des sacrements, et celui qu'on peut moins se dispenser de recevoir, n'est pas nécessaire à salut selon eux; et, selon nous, peut être administré au besoin par des laïques, et même par des femmes. En voilà assez pour conserver le christianisme dans cette île éloignée jusqu'à ce que ces chrétiens, reconnoissant la situation des lieux et des terres voisines, pussent bâtir quelque petit vaisseau pour aller chercher du secours. Cependant la simplicité de leur foi, les exhortations domestiques et fraternelles, enfin l'esprit d'union avec les églises où le ministère fleurit, les conserveroient dans l'unité sous l'autorité du corps des pasteurs.

Mais je veux bien aller plus loin, et supposer que ces pauvres chrétiens fussent hors d'espérance de pouvoir avoir jamais de vaisseau ni de communication avec les églises pourvues de pasteurs : que s'ensuit-il de là ? que s'il n'y a que des femmes qui soient échappées du nau-

frage, elles sont en droit, selon M. Jurieu, d'imposer les mains à quelqu'une d'entre elles, et de l'ériger en pasteur pour administrer le baptême et la cène. Il sait que dans son église il n'y a que les pasteurs qui administrent ces deux sacrements, que les anciens en sont exclus par la discipline, et que ce fut l'absolue nécessité d'avoir un pasteur pour baptiser l'enfant du sieur de La Ferrière, *sans les superstitions et cérémonies de l'église romaine*, qui fit élire Jean Le Masson pour premier ministre de leur nouvelle église de Paris. Ces femmes pouvoient être enceintes, et accoucher de plusieurs garçons dans l'île déserte. Cependant elles font naturellement entre elles *une église qui ne peut consister, sinon qu'il y ait des pasteurs qui aient la charge d'enseigner*. Leur sexe n'a pas moins le droit naturel de toute société que celui des hommes. En Jésus-Christ *il n'y a ni mâle ni femelle* (1). Comment M. Jurieu décidera-t-il ce cas ? Mais je n'ai encore qu'à lui opposer ma supposition sur l'écriture, qui est toute semblable à celle qu'il fait sur les pasteurs. Je suppose que ces chrétiens n'ont aucune bible, et n'en peuvent jamais avoir. Ce sont des matelots et des soldats grossiers et ignorants, des marchands qui n'ont qu'un souvenir très confus et très superficiel de l'écriture, et qui ne savent pas même la lire. La referont-ils à leur mode, comme on veut qu'ils fassent un nouveau ministère ? ou bien se passeront-ils de l'écriture ? Qu'on me réponde. Si on dit qu'ils se sauveront sans écriture, je dirai de même qu'ils se sauveront aussi sans pasteurs. Mais enfin, comme le besoin ne leur donne pas un titre pour refaire l'écriture, il ne

(1) Gal. 3. 28.

leur en donne point aussi pour refaire le ministère pastoral. L'un est la révélation de Dieu; l'autre est son dépôt et sa commission. L'un et l'autre ne peut jamais être suppléé par l'autorité humaine : il faut, pour l'un et pour l'autre, que Dieu parle lui-même. On voit par-là combien sont inutiles contre nous ces exemples tant vantés, puisqu'ils retombent sur les protestants. Qu'ils les abandonnent donc, et qu'ils remarquent avec nous que la providence qui veille sur les chrétiens n'a jamais permis que le cas qu'ils nous objectent soit arrivé : tant il est attaché à la promesse, que les troupeaux ne seront jamais sans quelque pasteur avec qui Jésus-Christ les endoctrine ! Mais si le cas qu'on m'oppose n'est jamais arrivé, celui que j'objecte aux protestants n'est pas de même : car saint Irénée nous représente des peuples barbares, qui étoient parfaits chrétiens, et qui n'avoient aucun livre canonique écrit en leurs langues. Enfin si le ministère vient, comme nous l'avons prouvé, non de la simple élection du peuple, mais de la commission expresse de Jésus-Christ attachée à l'ordination successive, il est manifeste que, dans l'extrême besoin, le peuple ne peut non plus se faire un ministère nouveau qu'une bible nouvelle.

M. Jurieu nous reproche les papes simoniaques et intrus du dixième siècle, avec le schisme d'Avignon, qui semblent avoir interrompu la succession de nos pasteurs. Mais il me permettra de lui dire que quand on connoît nos principes, ceux de l'antiquité, et ceux même de sa prétendue réforme, comme il doit les connoître, on ne doit pas proposer cette objection comme une vraie difficulté.

Tout le monde convient que quand on parle de la

noître. Vous voyez donc qu'il donne à l'évêque le choix du ministre aussi-bien que l'ordination. Il donne encore au même Timothée un pouvoir sans restriction pour choisir les pasteurs, quand il dit : « Et les choses « que tu as entendues de moi entre plusieurs témoins , « commets - les à des gens fidèles qui soient suffisants « pour enseigner aussi les autres. » C'est Timothée, non apôtre, mais simple pasteur ordinaire, comme ceux de notre siècle, qui doit confier le dépôt de la doctrine et du ministère à ceux qu'il jugera capables de le conserver dans sa pureté. Le même qui impose les mains, choisit. L'élection populaire n'est qu'une espèce d'information préalable sur les mœurs de celui qui sera élu et ordonné, ou un désir du peuple qu'on ne doit suivre qu'avec connoissance de cause.

Saint Paul parle à Tite comme à Timothée, et on voit par-tout la même règle exactement suivie, avec un dessein clairement marqué. *Que tu établisses*, dit-il, *des anciens de ville en ville*. Quoique je me serve ici de la version de Genève pour citer à messieurs les protestants le texte qui leur est le plus familier et le moins suspect, ils ne doivent pas s'imaginer que saint Paul ne parle que d'établir des anciens semblables à ceux de leurs églises. Leur traducteur a affecté d'éviter le mot de prêtre dont nous nous servons après toute l'antiquité ; il n'a pas songé que celui d'anciens, comme ils le prennent parmi eux, n'a aucune proportion avec ceux dont le nouveau testament parle. Leurs anciens, selon leur discipline, ne sont point pasteurs, et n'ont aucune fonction pastorale ; au lieu que ceux dont saint Paul parle ici, sont évêques. Il ajoute : « à savoir s'il « y a quelqu'un qui soit irrépréhensible, mari d'une

main successive, s'il m'est permis de parler ainsi. Jamais Urbain n'a prétendu que Clément n'eût été valablement ordonné, et qu'il ne fût véritable évêque. Jamais Clément n'a douté qu'Urbain n'eût reçu le même caractère. Mais se reconnoissant tous deux réciproquement évêques, ils disputoient pour savoir lequel de ces deux évêques devoit exercer légitimement les fonctions pontificales dans le siège romain. Ce seroit abuser de la patience du lecteur que de s'étendre davantage pour montrer que ce schisme entre des ministres bien ordonnés n'a point interrompu l'ordination successive qui distingue nos pasteurs de ceux des protestants.

---

## CHAPITRE VII.

### *Des paroles de saint Paul sur les élections.*

QUAND nous viendrons aux élections de l'ancienne église, nous montrerons que l'évêque qui imposoit les mains étoit regardé comme le principal électeur. C'est par cette raison que l'évêque, dans nos ordinations où les anciennes formes restent encore, écoute d'abord l'archidiaque qui lui rend compte de ceux qui sont proposés. Puis l'évêque dit : *Nous avons élu*, etc. Enfin il consulte le peuple pour savoir s'il s'oppose à l'élection faite. Cette puissance de l'évêque paroît dès le temps de saint Paul. Cet apôtre écrit à Timothée : *N'impose point hâtivement les mains sur aucun*, comme porte la version de Genève ; c'est-à-dire, choisissez avec de grandes précautions ceux que vous ordonnerez, de peur de vous charger des fautes des ministres que vous auriez ordonnés sans les bien con-

noître. Vous voyez donc qu'il donne à l'évêque le choix du ministre aussi-bien que l'ordination. Il donne encore au même Timothée un pouvoir sans restriction pour choisir les pasteurs, quand il dit : « Et les choses « que tu as entendues de moi entre plusieurs témoins , « commets - les à des gens fidèles qui soient suffisants « pour enseigner aussi les autres. » C'est Timothée, non apôtre, mais simple pasteur ordinaire, comme ceux de notre siècle, qui doit confier le dépôt de la doctrine et du ministère à ceux qu'il jugera capables de le conserver dans sa pureté. Le même qui impose les mains, choisit. L'élection populaire n'est qu'une espèce d'information préalable sur les mœurs de celui qui sera élu et ordonné, ou un désir du peuple qu'on ne doit suivre qu'avec connoissance de cause.

Saint Paul parle à Tite comme à Timothée, et on voit par-tout la même règle exactement suivie, avec un dessein clairement marqué. *Que tu établisses, dit-il, des anciens de ville en ville.* Quoique je me serve ici de la version de Genève pour citer à messieurs les protestants le texte qui leur est le plus familier et le moins suspect, ils ne doivent pas s'imaginer que saint Paul ne parle que d'établir des anciens semblables à ceux de leurs églises. Leur traducteur a affecté d'éviter le mot de prêtre dont nous nous servons après toute l'antiquité ; il n'a pas songé que celui d'anciens, comme ils le prennent parmi eux, n'a aucune proportion avec ceux dont le nouveau testament parle. Leurs anciens, selon leur discipline, ~~ne sont point pasteurs~~, et n'ont aucune fonction ~~parmi~~ ~~le ceux dont saint~~ Paul parle ici, ~~à~~ : « à savoir s'il y a quelqu'un, mari d'une

« seule femme , ayant des enfants fidèles , non accusés  
 « de dissolution , ou qui ne se puissent ranger ; car il  
 « faut que l'évêque soit irrépréhensible , etc. » C'est  
 donc Tite , évêque , laissé en Crète par saint Paul , qui  
 doit établir des évêques dans les villes. Il doit choisir  
 ceux qui sont irrépréhensibles et qui ont les autres  
 qualités marquées. Outre que voilà déjà le choix de  
 l'évêque donné formellement à Tite , il faut encore ob-  
 server que le mot d'*établir* est général et absolu. Il  
 renferme également le choix et la consécration.

Remarquez aussi que saint Paul , en cet endroit ,  
 donne des règles pour choisir ceux qu'on fera pasteurs.  
 C'étoit le lieu de marquer le droit du peuple , ou du  
 moins de ne rien dire qui pût l'affoiblir et le rendre  
 douteux. Il falloit même nécessairement , en réglant les  
 élections , donner ces règles à ceux qui devoient les  
 pratiquer. Si le peuple devoit élire , c'étoit au peuple  
 qu'il falloit s'adresser. Il falloit dire , exhortez le peuple  
 à ne confier le ministère qu'à des hommes irrépréhen-  
 sibles ; comme nous voyons que saint Paul charge Ti-  
 mothée d'avertir les pères et mères , les maris , les  
 femmes et les enfants , les riches et les autres personnes  
 de chaque condition , de remplir leurs devoirs. Ici tout  
 au contraire saint Paul , sans faire aucune mention du  
 peuple , dit absolument : *Que tu établisses des anciens* ,  
 c'est-à-dire des évêques , *à savoir s'il y a quelqu'un*  
*d'irrépréhensible* , etc.

Ce qui est encore très important à considérer , c'est  
 que parmi tant d'épîtres des apôtres , où ils donnent ,  
 dans un détail si exact , des règles précises , des  
 devoirs des peuples , et où ils marquent si  
 qu'aux dernières circonstances des devoirs

« Je t'admoneste que tu rallumes le don qui est en toi  
 « par l'imposition de mes mains(1). » Il est constant que  
 ce don est un don du Saint-Esprit, et une grâce pour  
 le ministère. C'est ce que signifie le terme grec *χαρισμα*.  
*ματος*. Voilà la grâce répandue sur Timothée par l'im-  
 position des mains. Qu'on ne dise pas que c'est par  
 l'imposition des mains de l'apôtre, qui avoit une vertu  
 extraordinaire : vous voyez qu'il dit la même chose de  
 l'imposition des mains du presbytère ou des anciens.  
 Qu'on ne dise point aussi que c'est par la prophétie ;  
 saint Paul, dans le dernier endroit, n'en parle point,  
 et montre la grâce répandue par la seule imposition des  
 mains. Qui ne sait que ces paroles, *par la prophétie*,  
 signifient *selon la prophétie* ? La prophétie ne donnoit  
 pas la grâce : elle l'avoit seulement promise. C'est par  
 l'imposition des mains qu'elle est actuellement reçue.  
 Saint Paul dit au v. 18 du 1. ch. de la 1. ép. « Mon fils  
 « Timothée, je te recommande ce commandement,  
 « que, selon les prophéties qui auparavant ont été de  
 « toi, par elles tu fasses devoir de guerroyer en cette  
 « bonne guerre. » Vous voyez que quelqu'un des fidèles  
 qui avoient alors le don de prophétie avoit prédit que  
 Timothée seroit un jour un saint évêque. Saint Paul  
 l'exhorte à accomplir cette prédiction dans la milice  
 sainte où il doit combattre. C'est selon cette prophétie  
 que Timothée fut ordonné évêque par l'imposition des  
 mains de saint Paul ; et c'est par cette imposition des  
 mains qu'il reçut la grâce. Ainsi il n'y a pas ombre de  
 prétexte pour soutenir que c'est à cause de la prophétie  
 que la grâce lui fut donnée. La prophétie fut extraor-

(1) 2. Ep. Tim. c. 1. v. 5.



dinaire et miraculeuse ; mais l'imposition des mains, par laquelle la prophétie s'accomplit, et par laquelle la grace fut répandue sur Timothée, étoit une ordination commune, à laquelle toutes les ordinations d'évêques doivent être conformes. Vouloir que cette grace ait été miraculeuse et extraordinaire, c'est supposer ce que l'écriture ne dit ni ne donne prétexte de croire. Que l'amour de la vérité élève ici nos frères au-dessus de tous leurs préjugés contre notre doctrine ; qu'ils se rendent humblement attentifs et dociles à la force des paroles de l'apôtre, dans leur sens littéral et le plus naturel, puisque le Saint-Esprit nous les a données pour nous instruire sur l'ordination des pasteurs.

Voilà une grâce donnée par l'imposition des mains ; et par conséquent une grâce pour le ministère. Ce n'est point une grâce passagère qui puisse perdre par les mauvaises dispositions de celui qui l'a ; c'est un don *fré* qui *est en lui* pour les autres. Il peut le rallumer, c'est-à-dire l'exercer avec un renouvellement de ferveur. Mais enfin, avant même qu'il le rallume, ce don subsiste en lui, et rien ne l'efface : car saint Paul dit, *le don qui est en toi*, et non pas qui a été en toi. C'est ce qui fait dire à saint Augustin que l'ordination est un sacrement. Ses paroles sont trop importantes pour n'être pas rapportées dans toute leur étendue. Parménien avoit dit « que celui qui sort de l'église ne perd pas le « baptême, mais seulement le droit de le conférer, « c'est-à-dire qu'il perd seulement le sacerdoce. On ne « peut, répond saint Augustin, montrer par aucune « raison que celui qui ne perd pas le baptême puisse « perdre le droit de le conférer : car l'un et l'autre est « un sacrement ; l'un et l'autre est donné à l'homme

« par une certaine consécration ; l'un, quand il est  
« baptisé ; l'autre, quand il est ordonné. Et c'est pour-  
« quoi dans l'église catholique il n'est permis de réité-  
« rer ni l'un ni l'autre ; car si quelquefois les pasteurs  
« qui viennent de leur parti sont reçus pour le bien de  
« la paix , après avoir renoncé à l'erreur du schisme ,  
« et qu'on ait jugé à propos qu'ils remplissent les fonc-  
« tions qu'ils remplissoient auparavant , on ne les a  
« point ordonnés de nouveau ; mais leur ordination ,  
« comme leur baptême , est demeurée entière , parce-  
« que le vice de la séparation a été corrigé par la paix  
« de l'unité , mais non pas les sacrements , qui sont  
« vrais par-tout où ils sont. Quand l'église juge utile  
« que leurs pasteurs venant à la société catholique n'y  
« exercent point le ministère , le sacrement de l'ordi-  
« nation ne leur est pourtant pas ôté , mais il demeure  
« sur eux. C'est pourquoi on ne leur impose point les  
« mains au rang du peuple , de peur de faire injure ,  
« non à l'homme , mais au sacrement : et si quelquefois  
« on le fait par ignorance , on ne l'exouse point avec  
« opiniâtreté , mais on se corrige après l'avoir recon-  
« nu (1). » Ensuite saint Augustin compare le caractère  
des sacrements à l'inscription de la monnaie et à la  
marque militaire imprimée chez les Romains sur le corps  
d'un soldat ; et il ajoute : « Est-ce que les sacrements  
« de Jésus-Christ sont moins fixes que cette marque  
« corporelle , puisque nous voyons que les apostats  
« mêmes ne sont point privés de leur baptême ? car ,  
« quand ils reviennent par la pénitence , on ne le re-  
« nouvelle point , et par conséquent on juge qu'ils n'ont

(1) Contra Ep. Parm. 2. lib. cap. 23.

« pu le perdre... Que si l'un est l'autre est un sacrement, « comme personne n'en doute, pourquoi ne perd-on « pas l'un en perdant l'autre ? Il ne faut faire injure à « aucun de ces deux sacrements. » Ne nous laissons pas de montrer la doctrine de toute l'antiquité par saint Augustin.

Voici comment il parle encore au nom de toute l'église, dans le livre du lien conjugal. C'est une comparaison qu'il fait du caractère imprimé par le sacrement de mariage, avec le caractère imprimé par le sacrement de l'ordination. « Comme si, dit-il, on faisoit l'ordination d'un clergé pour assembler un peuple : quoique « dans la suite le peuple ne s'assemble point, le sacrement de l'ordination demeure néanmoins dans ceux « qui ont été ordonnés ; et si, pour quelque faute, quel- « qu'un d'entre eux est ôté de sa fonction, il n'est pas « néanmoins privé du sacrement du Seigneur, qui lui « a été une fois imposé, et qui y demeure, quoique pour « son jugement (1). » C'est donc par la consécration qu'on reçoit le ministère, selon saint Augustin, comme on reçoit la qualité de chrétien par le baptême. Le caractère de l'ordination est ineffaçable : c'est pourquoi il ne peut être réitéré. Ce n'est point un raisonnement de ce père ; c'est la foi de l'église universelle qu'il explique au nom de tous les chrétiens, tantôt contre les manichéens, tantôt contre les donatistes. C'est un fait constant et une discipline générale qu'il rapporte. *Personne n'en doute*, dit-il. S'il s'est fait quelque chose de contraire, c'est *par ignorance*. Bien loin de le soutenir, on le condamne et on le corrige. Le même père se sert

(1) Cap. 24.

encore des mêmes expressions au commencement de son premier livre du baptême, où il suppose toujours que l'évêque qui a reçu l'ordination ne peut la perdre en sortant de l'église, et qu'il l'exerce efficacement, quoiqu'il pèche en l'exerçant hors de l'unité. S'il faut encore ajouter à l'autorité de toute la tradition, dont saint Augustin est témoin, l'aveu des protestants mêmes, on n'a qu'à lire Calvin. « Quant est de l'imposition des  
« mains, dit-il, qui se fait pour introduire les vrais  
« prêtres et ministres de l'église en leur état, je ne ré-  
« pugne point qu'on ne la reçoive pour sacrement; car  
« c'est une cérémonie prise de l'écriture pour le pre-  
« mier, et puis laquelle n'est point vaine, comme dit  
« saint Paul, mais est un signe de la grace spirituelle  
« de Dieu. Ce que je ne l'ai pas mis en compte avec  
« les deux autres, c'est d'autant qu'il n'est pas ordi-  
« naire ni commun entre les fidèles, mais par un office  
« particulier (1). »

Quelle passion de nous contredire empêche donc les protestants de parler, avec saint Augustin, comme nous sur l'ordination? Qu'est-ce qu'un sacrement, sinon un signe sensible et divinement institué, auquel la grace est attachée, comme nous le disons, ou qui est le sceau de la grace reçue, comme parlent nos frères séparés? Peut-on douter que le signe de l'imposition des mains, qui étoit de l'institution divine dans l'ancienne loi, n'en soit encore dans la nouvelle? Elle est observée par une pratique constante et uniforme des apôtres pleins du Saint-Esprit, et religieux observateurs de ce que Jésus-Christ leur avoit enseigné. Dira-t-on qu'ils ajoutaient des

(1) Instit. liv. 4. ch. 19.

cérémonies à l'institution du Sauveur et au-delà de l'inspiration du Saint-Esprit ? Auront-ils cru sans fondement que la grâce étoit attachée à cette cérémonie ? L'y ont-ils reconnue sans en avoir été instruits par le Sauveur même, ou par quelque révélation ? Ce qui donne, ou du moins qui scelle par l'institution divine la grâce du ministère, selon saint Paul, n'est-il qu'une cérémonie humaine ? Pourquoi nos frères séparés croient-ils que le baptême et l'eucharistie sont des sacrements, sinon à cause que l'écriture nous marque des effets de grâce attachés à ces deux signes institués par l'esprit de Dieu ? La même écriture nous marque une grâce attachée à l'imposition des mains. Pourquoi donc refuser de croire que l'esprit de Dieu, qui a institué deux sacrements pour faire naître et pour nourrir les chrétiens, en a institué un troisième pour donner des pères et des pasteurs visibles à tout le troupeau ?

L'ordination est une cérémonie, il est vrai, mais une cérémonie divine comme les autres sacrements ; elle fait tellement l'essence du caractère des ministres, que l'écriture ne désigne leur entrée dans le ministère que par l'imposition des mains. Quand saint Paul dit : *N'impose les mains hâtivement à personne*, tout le monde entend par-là naturellement, sans explication, qu'il ne faut pas ordonner avec précipitation les ministres. Tant il est vrai, selon le langage du Saint-Esprit, et selon toutes les idées qu'il a données à l'église, qu'il n'y a point d'autre action pour faire des pasteurs que l'imposition des mains. A cette autorité des apôtres, nous joignons la doctrine et la discipline constante de toutes les églises, certifiée par le témoignage de saint Augustin. *Personne ne doute, dit-il, que l'ordination ne*

*soit un sacrement comme le baptême ; mais un sacrement qui, bien loin de ne rien opérer, imprime un caractère que la déposition d'un pasteur qu'on ôte de sa fonction, ni l'hérésie, ni l'apostasie ne peuvent jamais effacer. Mais si, malgré ce témoignage si formel de saint Augustin sur la tradition, et malgré l'aveu de Calvin sur la nature du sacrement de l'ordination, on persiste encore à douter de la tradition constante de tous les siècles sur cet article, on peut consulter Calvin même comme un témoin non suspect de cette tradition. « L'opinion des sept sacrements, dit-il, a été toujours tant commune entre les hommes, et tant démenée en disputes et sermons, que d'ancienneté elle est enracinée au cœur de tous, et y est encore maintenant fixée (1). » Ce n'est donc pas, comme M. Jurieu a osé le dire, une simple cérémonie humainement instituée. Les hommes n'instituent point les sacrements : leurs commissions, étant révocables, n'impriment aucun caractère fixe ; leurs cérémonies ne peuvent donner rien d'ineffaçable ; et comme ils en sont les auteurs, ils peuvent les réitérer aussi souvent qu'ils le croient utile. De là vient que tant de pasteurs protestants, en quittant la France, n'ont fait aucun scrupule de se faire réordonner en Angleterre. Ils ont jugé avec raison, selon leurs principes, qu'une simple bénédiction instituée par les hommes pouvoit être renouvelée toutes les fois qu'il conviendrait de le faire pour leur repos et pour la conservation de leur emploi de pasteur. Ceux qui ont été plus scrupuleux ont senti que l'ordination n'est pas une simple cérémonie, quoique leur réforme l'assure, et*

(1) Inst.

n'ont pas voulu se faire réordonner en Angleterre. Aussi l'antiquité, qui avoit reçu des apôtres des idées toutes contraires à la prétendue réforme, a regardé la réordination avec horreur. Si nous trouvons dans Gratien quelques règles pour les réordinations des simoniaques, c'est qu'alors on a supposé, bien ou mal, qu'il manquoit à ces ordinations quelque circonstance nécessaire à leur validité. Et, sans entrer dans le détail des faits, il est certain qu'on ne les a réitérées qu'à cause qu'on les a crues nulles. Ainsi l'ordination est si essentielle, qu'on a cru la devoir faire de nouveau dès qu'on a douté qu'elle eût été faite validement la première fois. L'erreur de ceux qui s'y sont trompés ne nous importe en rien; car il nous est inutile d'examiner si on a eu raison ou tort de croire certaines ordinations nulles, puisqu'il est constant qu'on ne les a refaites qu'à cause de leur prétendue nullité. Ainsi, si elles ont été réitérées sans avoir été nulles, *c'est par ignorance* que cela s'est fait, comme parle saint Augustin. C'est ce que les auteurs contemporains ont dit des ordinations du pape Formose, que Sergius ou Estienne voulut réitérer par un aveugle emportement contre sa mémoire. C'est ainsi qu'en parle le célèbre Auxilius dans le dialogue qu'il fit pour répondre à Léon de Nole, parceque celui-ci résistoit pour n'être point réordonné. Il allègue l'exemple du pape Anastase, qui avoit confirmé les ordinations faites par l'hérétique Acacius, et les preuves dont ce pape s'étoit servi. Il ajoute que les réordinations sont un crime semblable aux rebaptisations. Enfin il parle comme nous, et ne permet pas de douter que la tradition en ce point ne demeurât alors constante malgré quelques exemples où des particuliers paroissent ne l'avoir pas consultée.

Enitprand condamne cette conduite. « Ce n'est pas là, « dit-il, ce que le droit permet, mais ce que la rage « persuade. Ce n'est pas une erreur dans la foi, mais « une violente tyrannie dans le fait..... La bénédiction, « ajoute-t-il, que le ministre donne est répandue, non « par le pontife qu'on voit; mais par celui qu'on ne voit « pas; car ni celui qui arrose ni celui qui plante n'est « quelque chose, mais Dieu qui donne l'accroissement. » Vous reconnoissez dans ces paroles le langage de la tradition. N'est-ce pas ainsi que saint Augustin parloit contre les donatistes? Il est vrai que la passion et l'ignorance des intrus faisoit que, sans examiner les règles; ils vouloient que leurs prédécesseurs fussent regardés comme n'ayant jamais été pasteurs, et que leurs ordinations passassent pour nulles. Mais ce n'est pas une discipline qu'on puisse reprocher à l'église; c'est seulement un excès de grossièreté et une vengeance personnelle que l'église a condamnée avec horreur dès ces temps-là. Les auteurs que je viens de nommer le montrent assez. De plus, Jean IX, dans un concile romain, condamna tout ce qui avoit été fait dans l'affaire de Formose. Il faut toujours conclure que ce qui s'étoit fait d'irrégulier s'étoit fait *par ignorance*, selon l'expression de saint Augustin. Ainsi la règle générale demeure dans son intégrité. Jamais aucun auteur catholique n'a enseigné qu'une ordination valide peut être réitérée. C'est, suivant cette règle, que le concile de Nicée admet les ordinations des novatiens, et ne veut pas qu'on les réitére (1). C'est encore par la même raison que saint Jérôme soutient contre les lucifériens l'ordination des

(1) 8, Can.



n'ont pas voulu se faire réordonner en Angleterre. Aussi l'antiquité, qui avoit reçu des apôtres des idées toutes contraires à la prétendue réforme, a regardé la réordination avec horreur. Si nous trouvons dans Gratien quelques règles pour les réordinations des simoniaques, c'est qu'alors on a supposé, bien ou mal, qu'il manquoit à ces ordinations quelque circonstance nécessaire à leur validité. Et, sans entrer dans le détail des faits, il est certain qu'on ne les a réitérées qu'à cause qu'on les a crues nulles. Ainsi l'ordination est si essentielle, qu'on a cru la devoir faire de nouveau dès qu'on a douté qu'elle eût été faite valablement la première fois. L'erreur de ceux qui s'y sont trompés ne nous importe en rien; car il nous est inutile d'examiner si on a eu raison ou tort de croire certaines ordinations nulles, puisqu'il est constant qu'on ne les a refaites qu'à cause de leur prétendue nullité. Ainsi, si elles ont été réitérées sans avoir été nulles, *c'est par ignorance* que cela s'est fait, comme parle saint Augustin. C'est ce que les auteurs contemporains ont dit des ordinations du pape Formose, que Sergius ou Estienne voulut réitérer par un aveugle emportement contre sa mémoire. C'est ainsi qu'en parle le célèbre Auxilius dans le dialogue qu'il fit pour répondre à Léon de Nole, parceque celui-ci résistoit pour n'être point réordonné. Il allègue l'exemple du pape Anastase, qui avoit confirmé les ordinations faites par l'hérétique Acacius, et les preuves dont ce pape s'étoit servi. Il ajoute que les réordinations sont un crime semblable aux rebaptisations. Enfin il parle comme nous, et ne permet pas de douter que la tradition en ce point ne demeurât alors constante malgré quelques exemples où des particuliers paroissent ne l'avoir pas consultée.

## DES PASTEURS.

207

condamne cette conduite. « Ce n'est pas là, que le droit permet, mais ce que la rage. Ce n'est pas une erreur dans la foi, mais une tyrannie dans le fait..... La bénédiction, que le ministre donne est répandue, non que l'on voit, mais par celui qu'on ne voit celui qui arrose ni celui qui plante n'est-ce, mais Dieu qui donne l'accroissement. »  
« Ne vous dans ces paroles le langage de la passion et l'ignorance? Il est vrai que saint Augustin parloit ainsi que la passion et l'ignorance, sans examiner les règles, mais ses prédécesseurs fussent regardés, mais ils étoient pasteurs, et que leurs ordonnances n'étoient nulles. Mais ce n'est pas une reproche à l'église; c'est seulement une vengeance personnelle que je viens de nommer le monarque IX, dans un concile romain, qui auroit été fait dans l'affaire de conclure que ce qui s'étoit fait par ignorance, selon l'exemple d'Ainsi la règle générale de l'ordination n'est pas valide pour aucun auteur catholique. Le concile de Nicée admet que l'on ne peut pas qu'on les ordonne par la raison que saint Augustin admet l'ordination des

,  
it  
é-  
es  
er  
en  
d'a-

évêques ariens. C'est sur ce principe si bien développé par saint Augustin, comme nous l'avons vu, que les évêques catholiques offrirent en Afrique, aux évêques donatistes, de descendre de leurs chaires pour les leur céder. Il n'étoit point question de les réordonner, quoiqu'ils eussent reçu l'imposition des mains hors de l'unité catholique. Écoutons Dumoulin même. « Nous tenons, » dit-il, que l'ordination ne doit être réitérée quand, » par cette ordination, on a reçu simplement une charge » dont l'institution se trouve en la parole de Dieu (1). » Puis il cite les exemples que nous avons rapportés du concile de Nicée et de saint Jérôme, contre les réordinations. C'est encore suivant la même règle invariable que l'église s'est conduite dans le neuvième siècle. Le concile huitième avoit condamné l'intrusion de Photius, et avoit déclaré qu'il *n'avoit rien donné* dans les ordinations qu'il avoit faites, parcequ'il *n'avoit rien reçu* dans la sienne. Par ces paroles si fortes, l'église vouloit seulement témoigner son horreur de l'ordination illégitime de ce schismatique. La suite le montre évidemment. Par-là elle exprimoit le défaut de juridiction qui étoit en sa personne et en celle de tous les ministres qu'il avoit ordonnés. Mais il parut bien dans la suite que l'église, qui croyoit ces ordinations illégitimes et nulles, quant à la juridiction, ne les croyoit pourtant pas nulles pour le caractère, et qu'elle persévéroit dans l'ancienne doctrine contre les réordinations ; car Jean VIII, écrivant aux empereurs, déclare qu'il reçoit Photius, et le reconnoît pour patriarche de Constantinople. On ne peut point dire qu'il présuppose tacitement que Photius se

(1) Chap. 3 du tr. 3 du 2 liv. de la voc. des pasteurs.

1  
 2  
 3  
 4  
 5  
 6  
 7  
 8  
 9  
 10  
 11  
 12  
 13  
 14  
 15  
 16  
 17  
 18  
 19  
 20  
 21  
 22  
 23  
 24  
 25  
 26  
 27  
 28  
 29  
 30  
 31  
 32  
 33  
 34  
 35  
 36  
 37  
 38  
 39  
 40  
 41  
 42  
 43  
 44  
 45  
 46  
 47  
 48  
 49  
 50  
 51  
 52  
 53  
 54  
 55  
 56  
 57  
 58  
 59  
 60  
 61  
 62  
 63  
 64  
 65  
 66  
 67  
 68  
 69  
 70  
 71  
 72  
 73  
 74  
 75  
 76  
 77  
 78  
 79  
 80  
 81  
 82  
 83  
 84  
 85  
 86  
 87  
 88  
 89  
 90  
 91  
 92  
 93  
 94  
 95  
 96  
 97  
 98  
 99  
 100  
 101  
 102  
 103  
 104  
 105  
 106  
 107  
 108  
 109  
 110  
 111  
 112  
 113  
 114  
 115  
 116  
 117  
 118  
 119  
 120  
 121  
 122  
 123  
 124  
 125  
 126  
 127  
 128  
 129  
 130  
 131  
 132  
 133  
 134  
 135  
 136  
 137  
 138  
 139  
 140  
 141  
 142  
 143  
 144  
 145  
 146  
 147  
 148  
 149  
 150  
 151  
 152  
 153  
 154  
 155  
 156  
 157  
 158  
 159  
 160  
 161  
 162  
 163  
 164  
 165  
 166  
 167  
 168  
 169  
 170  
 171  
 172  
 173  
 174  
 175  
 176  
 177  
 178  
 179  
 180  
 181  
 182  
 183  
 184  
 185  
 186  
 187  
 188  
 189  
 190  
 191  
 192  
 193  
 194  
 195  
 196  
 197  
 198  
 199  
 200  
 201  
 202  
 203  
 204  
 205  
 206  
 207  
 208  
 209  
 210  
 211  
 212  
 213  
 214  
 215  
 216  
 217  
 218  
 219  
 220  
 221  
 222  
 223  
 224  
 225  
 226  
 227  
 228  
 229  
 230  
 231  
 232  
 233  
 234  
 235  
 236  
 237  
 238  
 239  
 240  
 241  
 242  
 243  
 244  
 245  
 246  
 247  
 248  
 249  
 250  
 251  
 252  
 253  
 254  
 255  
 256  
 257  
 258  
 259  
 260  
 261  
 262  
 263  
 264  
 265  
 266  
 267  
 268  
 269  
 270  
 271  
 272  
 273  
 274  
 275  
 276  
 277  
 278  
 279  
 280  
 281  
 282  
 283  
 284  
 285  
 286  
 287  
 288  
 289  
 290  
 291  
 292  
 293  
 294  
 295  
 296  
 297  
 298  
 299  
 300  
 301  
 302  
 303  
 304  
 305  
 306  
 307  
 308  
 309  
 310  
 311  
 312  
 313  
 314  
 315  
 316  
 317  
 318  
 319  
 320  
 321  
 322  
 323  
 324  
 325  
 326  
 327  
 328  
 329  
 330  
 331  
 332  
 333  
 334  
 335  
 336  
 337  
 338  
 339  
 340  
 341  
 342  
 343  
 344  
 345  
 346  
 347  
 348  
 349  
 350  
 351  
 352  
 353  
 354  
 355  
 356  
 357  
 358  
 359  
 360  
 361  
 362  
 363  
 364  
 365  
 366  
 367  
 368  
 369  
 370  
 371  
 372  
 373  
 374  
 375  
 376  
 377  
 378  
 379  
 380  
 381  
 382  
 383  
 384  
 385  
 386  
 387  
 388  
 389  
 390  
 391  
 392  
 393  
 394  
 395  
 396  
 397  
 398  
 399  
 400  
 401  
 402  
 403  
 404  
 405  
 406  
 407  
 408  
 409  
 410  
 411  
 412  
 413  
 414  
 415  
 416  
 417  
 418  
 419  
 420  
 421  
 422  
 423  
 424  
 425  
 426  
 427  
 428  
 429  
 430  
 431  
 432  
 433  
 434  
 435  
 436  
 437  
 438  
 439  
 440  
 441  
 442  
 443  
 444  
 445  
 446  
 447  
 448  
 449  
 450  
 451  
 452  
 453  
 454  
 455  
 456  
 457  
 458  
 459  
 460  
 461  
 462  
 463  
 464  
 465  
 466  
 467  
 468  
 469  
 470  
 471  
 472  
 473  
 474  
 475  
 476  
 477  
 478  
 479  
 480  
 481  
 482  
 483  
 484  
 485  
 486  
 487  
 488  
 489  
 490  
 491  
 492  
 493  
 494  
 495  
 496  
 497  
 498  
 499  
 500  
 501  
 502  
 503  
 504  
 505  
 506  
 507  
 508  
 509  
 510  
 511  
 512  
 513  
 514  
 515  
 516  
 517  
 518  
 519  
 520  
 521  
 522  
 523  
 524  
 525  
 526  
 527  
 528  
 529  
 530  
 531  
 532  
 533  
 534  
 535  
 536  
 537  
 538  
 539  
 540  
 541  
 542  
 543  
 544  
 545  
 546  
 547  
 548  
 549  
 550  
 551  
 552  
 553  
 554  
 555  
 556  
 557  
 558  
 559  
 560  
 561  
 562  
 563  
 564  
 565  
 566  
 567  
 568  
 569  
 570  
 571  
 572  
 573  
 574  
 575  
 576  
 577  
 578  
 579  
 580  
 581  
 582  
 583  
 584  
 585  
 586  
 587  
 588  
 589  
 590  
 591  
 592  
 593  
 594  
 595  
 596  
 597  
 598  
 599  
 600  
 601  
 602  
 603  
 604  
 605  
 606  
 607  
 608  
 609  
 610  
 611  
 612  
 613  
 614  
 615  
 616  
 617  
 618  
 619  
 620  
 621  
 622  
 623  
 624  
 625  
 626  
 627  
 628  
 629  
 630  
 631  
 632  
 633  
 634  
 635  
 636  
 637  
 638  
 639  
 640  
 641  
 642  
 643  
 644  
 645  
 646  
 647  
 648  
 649  
 650  
 651  
 652  
 653  
 654  
 655  
 656  
 657  
 658  
 659  
 660  
 661  
 662  
 663  
 664  
 665  
 666  
 667  
 668  
 669  
 670  
 671  
 672  
 673  
 674  
 675  
 676  
 677  
 678  
 679  
 680  
 681  
 682  
 683  
 684  
 685  
 686  
 687  
 688  
 689  
 690  
 691  
 692  
 693  
 694  
 695  
 696  
 697  
 698  
 699  
 700  
 701  
 702  
 703  
 704  
 705  
 706  
 707  
 708  
 709  
 710  
 711  
 712  
 713  
 714  
 715  
 716  
 717  
 718  
 719  
 720  
 721  
 722  
 723  
 724  
 725  
 726  
 727  
 728  
 729  
 730  
 731  
 732  
 733  
 734  
 735  
 736  
 737  
 738  
 739  
 740  
 741  
 742  
 743  
 744  
 745  
 746  
 747  
 748  
 749  
 750  
 751  
 752  
 753  
 754  
 755  
 756  
 757  
 758  
 759  
 760  
 761  
 762  
 763  
 764  
 765  
 766  
 767  
 768  
 769  
 770  
 771  
 772  
 773  
 774  
 775  
 776  
 777  
 778  
 779  
 780  
 781  
 782  
 783  
 784  
 785  
 786  
 787  
 788  
 789  
 790  
 791  
 792  
 793  
 794  
 795  
 796  
 797  
 798  
 799  
 800  
 801  
 802  
 803  
 804  
 805  
 806  
 807  
 808  
 809  
 810  
 811  
 812  
 813  
 814  
 815  
 816  
 817  
 818  
 819  
 820  
 821  
 822  
 823  
 824  
 825  
 826  
 827  
 828  
 829  
 830  
 831  
 832  
 833  
 834  
 835  
 836  
 837  
 838  
 839  
 840  
 841  
 842  
 843  
 844  
 845  
 846  
 847  
 848  
 849  
 850  
 851  
 852  
 853  
 854  
 855  
 856  
 857  
 858  
 859  
 860  
 861  
 862  
 863  
 864  
 865  
 866  
 867  
 868  
 869  
 870  
 871  
 872  
 873  
 874  
 875  
 876  
 877  
 878  
 879  
 880  
 881  
 882  
 883  
 884  
 885  
 886  
 887  
 888  
 889  
 890  
 891  
 892  
 893  
 894  
 895  
 896  
 897  
 898  
 899  
 900  
 901  
 902  
 903  
 904  
 905  
 906  
 907  
 908  
 909  
 910  
 911  
 912  
 913  
 914  
 915  
 916  
 917  
 918  
 919  
 920  
 921  
 922  
 923  
 924  
 925  
 926  
 927  
 928  
 929  
 930  
 931  
 932  
 933  
 934  
 935  
 936  
 937  
 938  
 939  
 940  
 941  
 942  
 943  
 944  
 945  
 946  
 947  
 948  
 949  
 950  
 951  
 952  
 953  
 954  
 955  
 956  
 957  
 958  
 959  
 960  
 961  
 962  
 963  
 964  
 965  
 966  
 967  
 968  
 969  
 970  
 971  
 972  
 973  
 974  
 975  
 976  
 977  
 978  
 979  
 980  
 981  
 982  
 983  
 984  
 985  
 986  
 987  
 988  
 989  
 990  
 991  
 992  
 993  
 994  
 995  
 996  
 997  
 998  
 999  
 1000

que l'ordination est un sacrement qui imprime un caractère ineffaçable qu'on reçoit valablement hors de la vraie église, comme le baptême, et qu'il n'est jamais permis de réitérer quand il a été une fois conféré valablement.

## CHAPITRE IX.

*La tradition universelle des chrétiens est contraire aux protestants sur l'ordination.*

QUAND on a une fois reconnu que l'ordination des pasteurs est un sacrement semblable au baptême, selon saint Augustin, qui assure que *personne dans l'église n'en doute*, et selon l'aveu de Calvin même, on est étonné que M. Claude ait osé dire dédaigneusement qu'il y a « certaines cérémonies extérieures qui servent à rendre la vocation plus publique, plus majestueuse et plus authentique, comme le jeûne, la prière, l'exhortation, la bénédiction et l'imposition des mains. » A peine le sacrement de l'imposition des mains trouve-t-il chez ce ministre quelque place dans ce dénombrement après la prière et le jeûne. M. Jurieu suppose de même que l'imposition des mains n'est qu'une simple cérémonie. « Il faut donc savoir, dit-il, que pour qu'il soit permis à l'église de regarder une cérémonie comme non nécessaire, il suffit qu'elle ne soit point commandée comme de nécessité. Mais afin qu'on soit obligé de croire qu'elle est essentielle, il faut qu'il y ait un

« commandement positif qui l'ordonne , sur peine de nullité dans l'action (1). »

Il faudroit demander à M. Jurieu en quel endroit de l'écriture il trouve cette règle qu'il propose si affirmativement. De plus, quand une cérémonie est d'institution divine, quand elle est un sacrement comme le baptême, quand elle renferme la grâce du ministère, comme Calvin le reconnoît sur les paroles de l'apôtre, quand elle imprime un caractère ineffaçable, et qui ne peut être réitéré, comme saint Augustin assure que *personne dans l'église n'en doute*, elle ne peut plus passer pour une simple cérémonie.

De plus, je vais montrer que toute l'antiquité chrétienne a regardé l'ordination comme ce qui est essentiel pour la formation des pasteurs. S'il étoit vrai, comme M. Jurieu le prétend, que les anciens pères eussent cru que les clefs appartiennent au peuple pour les confier à qui il lui plaît, et que le peuple peut, ou imposer les mains, ou faire des pasteurs sans cette cérémonie, de quel front saint Cyprien, saint Jérôme et saint Augustin auroient-ils écrit comme ils ont fait contre les schismatiques ? Ces pères regardent comme des monstres, comme des hommes nés d'eux-mêmes, sans génération spirituelle, comme de nouveaux Coré, Dathan et Abiron, les faux pasteurs qui éleyaient autel contre autel. Cependant Novatien, les lucifériens et les donatistes avoient reçu l'imposition des mains des évêques : mais comme ils osoient élever leurs chaires hors de l'unité, et diviser le troupeau en deux bergeries, l'église ne pouvoit les regarder qu'a-

(1) Pag. 584 du syst.

vec horreur , ni les nommer sans exécution. Ainsi , quoique les schismatiques eussent un peuple qui les suivoit , et que l'imposition des mains leur eût été faite par des évêques , saint Cyprien ne laisse pas de s'écrier qu'ils sont de *faux prophètes , puisque sans aucune commission divine ils s'érigent en pasteurs des âmes*. Il dit , après Tertullien , qu'il n'est pas *question d'examiner ce qu'ils enseignent , puisqu'ils en enseignent hors de l'église*. Que diroient maintenant ces grands docteurs ? que penseroit toute cette sainte antiquité , si on lui opposoit , non plus les novatiens , les lucifériens et les donatistes ordonnés par des évêques , mais les pasteurs protestants , qui prétendent que l'ordination même n'est pas nécessaire , et qui l'ont livrée aux laïques ?

M. Jurieu peut dire , tant qu'il lui plaira , que saint Cyprien et saint Augustin étoient outrés sur l'unité. Quand est-ce que Dieu lui ouvrira les yeux pour reconnoître ses propres excès , au lieu d'en imputer sans fondement à ces saints docteurs ? Saint Cyprien s'est trompé , il est vrai , sur la validité des sacrements qui sont administrés hors de l'unité , mais non pas sur le fond de l'unité même. C'est ce que j'offre de démontrer. Pour saint Augustin , c'est lui qui a réprimé tous les excès , bien loin de les suivre ; et ce qui déplaît à M. Jurieu , c'est qu'il a par avance réfuté les siens. Mais enfin toute l'église de son temps a parlé par la bouche de saint Augustin contre les donatistes. Jamais il n'a été contredit par aucun catholique pendant tant de siècles. Il parle sur l'unité et sur l'ordination comme saint Cyprien , excepté qu'il croit l'ordination valide quoiqu'elle soit faite dans le schisme ; et l'église a cru par cette doctrine remporter une pleine

victoire sur les schismatiques. Il faut que M. Jurieu soutienne que c'est aux schismatiques que la victoire est demeurée. Voici comment. Selon lui, le ministère appartient au peuple par un droit naturel. Chaque société peut choisir ses pasteurs comme ses magistrats. Le schisme n'est, selon lui ; qu'un *péché véniel*. Encore même, à proprement parler, le schisme sans erreur fondamentale n'est pas un péché ; car il n'y a point d'autre schisme que l'erreur sur les points fondamentaux. Les assemblées ne sont que des confédérations arbitraires. L'unité d'une église n'est qu'une simple police. Comme le peuple d'une grande ville pourroit se partager en plusieurs quartiers, dont chacun seroit libre d'avoir à part ses magistrats qu'il choisiroit à son gré ; de même chaque portion du peuple fidèle , en faisant cesser sa confédération avec le reste du peuple , peut dresser un nouveau ministère , et avoir ses pasteurs à part. Toute société qui croit les points fondamentaux , et qui se fait des pasteurs , ne peut être accusée de schisme. Tout ce que les pères ont dit , tout ce que l'église entière a prononcé par leur bouche contre les novatiens, les donatistes et les lucifériens, ne renferme que de violentes, absurdes et calomnieuses déclamations. Après tout, ces gens-là avoient droit, selon M. Jurieu , de finir leurs anciennes confédérations avec le gros du peuple. Ces confédérations étant libres , ils étoient libres de les finir. Ce n'est point un lien indissoluble et éternel de sa nature. M. Jurieu ne sauroit trouver aucun endroit de l'écriture qui marque que le peuple ne peut reprendre les clefs quand il les a confiées à des pasteurs , à moins que ces pasteurs ne poussent leurs erreurs jusqu'à un certain point. Ainsi



les clefs appartenant de droit au peuple , les chrétiens de chaque province , de chaque ville , de chaque quartier , de chaque famille , peuvent sans restriction user de leur droit , c'est-à-dire continuer ou révoquer le ministère , selon qu'il convient à leur édification ou à leur commodité. En confiant les clefs à un homme , ils n'ont pas perdu leur liberté et leur droit naturel. Les schismatiques dont nous parlons étoient dans cet état. Donc ils pouvoient , sans aucun mal , finir leurs anciennes confédérations , et en former de nouvelles avec une partie moins nombreuse du peuple. En cela il n'y avoit ni scandale ni défaut de charité. Il n'y avoit point de défaut de charité , puisque , selon M. Jurieu , on ne laisse pas encore de composer le corps de Jésus-Christ avec les chrétiens , quoiqu'ils soient dans d'autres confédérations. Passer d'une confédération à une autre , ou en former une nouvelle , est une chose aussi innocente et aussi conforme à la charité , qu'il est permis parmi nous de sortir d'une communauté ecclésiastique pour entrer dans une autre , ou d'établir soi-même une nouvelle communauté. Les novatiens , les donatistes et les lucifériens ont donc usé paisiblement d'un droit naturel et inviolable. Ils ont fait de nouvelles confédérations pour conserver une discipline plus pure et plus exacte. Ils ont confié les clefs à des ministres que des évêques avoient ordonnés. Bien loin d'avoir trop fait en cela , ils sont demeurés beaucoup au-deçà de ce qu'ils étoient en droit de faire. Le ministère appartenant au peuple , le peuple auroit pu , ou imposer les mains à des pasteurs nouveaux , ou les faire pasteurs sans imposition des mains pour leur confédération nouvelle. On ne peut que louer la modération et la mo-

destinée de ces sociétés. On ne peut que détester l'emportement et la fureur tyrannique de toute l'église et de tous les pères qui ont voulu les opprimer et leur arracher ce droit naturel confirmé par Jésus-Christ, qui a donné en la personne de saint Pierre les clefs à tout le peuple.

Voilà sans exagération ce qu'il faut penser et ce qu'il faut dire de bonne foi, dès qu'on raisonne selon toute l'étendue du principe de M. Jurieu. Il n'est plus question des prétendus excès de Tertullien, de saint Cyprien et de saint Augustin sur l'unité; il s'agit de l'église entière, qui abhorre avec tous les pères le ministère schismatique des novatiens, des donatistes et des lucifériens. M. Jurieu ne sauroit montrer aucun auteur, hors de ces sectes, qui les ait défendues. Cependant tous ceux qui auroient cru que les clefs appartiennent au peuple, et que les sociétés chrétiennes ne sont que des confédérations libres, auroient dû nécessairement regarder ces sectes comme de simples confédérations qui usent régulièrement de leur droit, et toute l'église catholique comme la plus tyrannique et la plus calomnieuse des sociétés. Que M. Jurieu trouve un seul homme dans l'antiquité catholique, qui ait paru dans ces sentiments. Il seroit inutile à M. Jurieu d'alléguer contre nous les novatiens, les donatistes et les lucifériens même. Il sait trop bien que ces sociétés se sont évanouies, et que la doctrine contraire à celle de leurs schismes a universellement prévalu. Quoiqu'on trouve encore des restes de donatistes du temps de saint Grégoire, il faut néanmoins convenir qu'on ne les trouve plus dans la suite (1). Il est donc vrai qu'après leur

(1) Epist.

anéantissement tous les chrétiens , sans exception , ont cru que les confédérations nouvelles ne sont pas permises. De plus, ces schismatiques eux-mêmes n'ont jamais enseigné dans leurs plus horribles excès que le peuple eût le droit de transporter les clefs et de faire de nouveaux pasteurs. Ils avoient tous la succession de l'ancien ministère , à remonter jusqu'à l'origine. Il est constant que tous les pasteurs avoient été ordonnés par des évêques. Ils n'ont jamais paru soupçonner seulement qu'un homme pût devenir pasteur sans être ordonné , ou ne l'étant que par des laïques. Ce ne peut donc pas être par leur autorité que M. Jurieu s'opposera à la tradition universelle , qui rejette comme un monstre un ministère dressé par une nouvelle confédération de laïques.

Si M. Jurieu demande une preuve de ce que j'avance, en voici une tirée de saint Jérôme dans son dialogue contre les lucifériens. « Hilaire , dit-il , s'étant retiré de « l'église avec le diaconat , et croyant faire lui seul la « foule du monde entier , ne peut ni faire l'eucharistie , « n'ayant ni évêques ni prêtres , ni donner le baptême « sans eucharistie. Et comme cet homme est déjà mort , « avec l'homme est pareillement éteinte sa secte , puis- « que , n'étant que diacre , il n'a pu ordonner aucun « clerc après lui. Or l'église qui n'a point de pontife , « n'est point église. Mais , excepté un petit nombre « d'hommes peu considérables qui sont laïques , et qui « sont eux-mêmes leurs propres évêques , etc. » Remarquez qu'il s'agit du cas extrême où les protestants veulent que le peuple doit faire des pasteurs ; car il s'agit ici d'une secte qui se croit la vraie église , et qui périclite néanmoins toute entière faute de pasteurs ordon-

nés par d'autres pasteurs. Pour en éviter l'extinction , un diacre ne peut ordonner ; il ne peut faire l'eucharistie , et toute la secte demeure sans cène. Le baptême solennel , qui ne s'administrait alors qu'avec l'eucharistie , n'est point administré avec cette solennité , parceque l'eucharistie manque , et qu'il n'y a aucun pasteur ordonné pour la consacrer. Le diacre lui-même meurt sans pouvoir laisser aucun pasteur ordonné pour le gouvernement du troupeau. Ce qui reste de laïques est réduit à se conduire soi-même et à se tenir lieu d'évêque , sans sortir néanmoins de cet état laïque , et sans avoir ni pasteurs ni sacrements. Voilà le fait que saint Jérôme atteste. Si ces lucifériens eussent jugé du ministère comme M. Jurieu , ils se seroient facilement tirés d'un grand embarras en faisant de nouveaux pasteurs.

Pour toutes les autres sociétés chrétiennes , comme les ariens , les nestoriens , les eutychiens , qui ont fait chacune un corps en Orient , elles avoient la succession du ministère épiscopal. On n'en trouvera aucune qui ait jamais enseigné que les clefs appartiennent au peuple , qu'il peut faire de nouveaux pasteurs , et se partager en diverses confédérations. Ces sociétés croyoient toutes qu'il ne pouvoit y avoir de vraie église que dans une seule société qui avoit la succession du ministère , et chacune d'elles prétendoit être cette société unique. Voilà donc toute l'église catholique qui soutient unanimement qu'il ne peut y avoir de vrai ministère sans la succession , et par conséquent que le peuple n'a aucun droit de transporter les clefs ailleurs. Voilà toutes les anciennes sociétés hérétiques de l'Orient qui croyoient la même chose. Voilà les novatiens , les donatistes et

les lucifériens, que M. Jurieu ne peut pas avoir la triste consolation d'appeler à son secours. Ces schismatiques si ardens, si excessifs, si téméraires, lors même qu'on les a le plus vivement pressés, n'ont jamais osé dire que les clefs appartiennent au peuple, et qu'il peut les transporter en formant de nouvelles confédérations. Cette réponse, si facile et si naturelle, selon M. Jurieu, auroit confondu à jamais toute l'église catholique. Saint Augustin qui, selon M. Jurieu, enseignoit que les clefs sont au peuple, auroit été tout d'un coup accablé sans ressource par cette réponse si simple et tirée de sa doctrine même. Cependant jamais ni Parménien, ni Cresconius, ni Pétilien, n'ont osé parler ainsi. Nous voyons même une de ces sectes qui se laisse éteindre plutôt que de faire consacrer l'eucharistie, et de faire ordonner des pasteurs par un diacre. En cette extrémité ces schismatiques n'osent penser ce que les protestants soutiennent. Ce prodige d'erreur étoit réservé à la fin des siècles. Mais enfin, d'où vient donc cette indignation de toute l'église ancienne contre les confédérations nouvelles qui n'érigeoient pas même un nouveau ministère, et qui se contentoient de perpétuer, par l'imposition des mains de leurs évêques, l'ancien ministère dans leurs sociétés ? D'où vient ce profond et universel silence, cet aveu tacite de toutes ces sociétés schismatiques qui n'avoient qu'un seul mot à dire pour mettre en poudre toute l'autorité de l'église catholique, s'il eût été vrai, comme monsieur Jurieu le prétend, que le peuple dans les élections exerçoit actuellement le droit naturel par lequel les clefs lui appartiennent, et qu'il pût se partager en diverses confédérations ?

Ici M. Jurieu ne peut avoir pour lui un seul-témoin de toute cette sainte antiquité; et les sociétés même schismatiques, qui auroient eu un si pressant intérêt de parler comme lui, l'abandonnent par leur silence. Cette tradition de l'antiquité est décisive contre lui, selon ses principes. Les voici tirés de ses paroles : « Je regarde ,  
« dit-il, cette maxime comme si certaine , que si le pa-  
« pisme avoit bien prouvé que depuis les apôtres, cons-  
« tamment jusques à nous , toutes les communions ont  
« cru et enseigné la transsubstantiation , je ne crois pas  
« que nous fussions en droit d'y rien opposer (1). » Il  
parle encore plus fortement dans un autre endroit. Il est,  
dit-il , « obligé de le croire , non seulement à cause que  
« l'écriture est claire et évidente là-dessus , mais aussi  
« à cause du consentement unanime de tous les chré-  
« tiens à recevoir ces vérités fondamentales ; car , après  
« l'écriture, ce consentement unanime est la plus forte  
« preuve qu'un dogme est véritable , et qu'il est fonda-  
« mental (2). » Ces paroles marquent clairement qu'une  
tradition, quand elle est universelle, non seulement doit  
être crue comme une doctrine de foi, mais encore doit  
être regardée comme un point fondamental. Si donc  
l'ordination a été regardée dans toute l'église catholique  
comme un sacrement qui ne peut être réitéré, non plus  
que le baptême, à cause du caractère ineffaçable qu'elle  
imprime, en sorte que *personne n'en doutoit*, comme  
saint Augustin l'assure; s'il est vrai que l'église a abhorré  
ceux qui ont voulu transporter le ministère des clefs  
dans des confédérations nouvelles; si aucune société  
schismatique n'a jamais osé dire dans ses plus horribles

(1) Syst. page 236.

(2) Ibid. page 293.

excès que les clefs appartiennent au peuple , et qu'il peut, selon qu'il le juge utile à sa police, les transporter en d'autres mains, et se partager en diverses confédérations ; que faudra-t-il croire de cet amas de dogmes inouïs aux schismatiques même les plus audacieux de toute l'antiquité ? Ce consentement unanime de toute l'église , ce silence unanime de tous ses ennemis pendant tous les siècles qui ont précédé ces derniers temps, *n'est-il pas* , pour me servir des termes de M. Jurieu, la plus forte preuve que notre dogme sur les clefs , sur la succession du ministère et sur l'imposition des mains, est véritable , et qu'il est fondamental ?

---

## CHAPITRE X.

*Réponse à une objection tirée de Tertullien.*

IL s'agit d'un passage du livre de l'exhortation à la chasteté. Pour en bien juger, il faut savoir tout le dessein de cet ouvrage , et l'état où étoit Tertullien quand il l'a composé. Montan condamnoit les secondes nocces ; et Tertullien, tombé dans ses erreurs, exhorte un fidèle à ne se remarier pas. Il avoue que saint Paul a permis les secondes nocces : mais il soutient que saint Paul les a permises *par un sentiment humain* , au lieu qu'en même temps il a conseillé *par l'esprit de Dieu* de les éviter. Il dit encore que l'apôtre, sentant l'excès de cette permission humaine qu'il venoit d'accorder, *se donne aussitôt un frein* , et se rappelle lui-même. Vous croiriez peut-être qu'il veut seulement conclure que les secondes nocces permises par saint Paul ne sont pas un état aussi parfait que l'entière continence conseillée par

cet apôtre ? Non : il décide que *c'est une espèce d'adultère*. Cette décision étonne ; mais la raison sur laquelle il la fonde est encore plus étonnante. « Celui, dit-il, « qui regarde une femme pour la désirer est déjà adul-  
 « tère dans son cœur. Un homme, ajoute-t-il, qui  
 « épouse une femme, ne le fait qu'après l'avoir désirée  
 « et l'avoir regardée pour la désirer, à moins qu'on n'é-  
 « pouse une femme sans l'avoir ni vue ni désirée. »  
 Tertullien, ayant raisonné ainsi, s'aperçoit d'abord que son raisonnement condamne autant les premières noces que les secondes. Vous me direz, poursuit-il, *que par-là je détruis les premières noces. Et ce n'est pas sans raison ; car elles consistent dans la même action qui fait l'adultère*. Il conclut que si la virginité seule est exempte d'une souillure qui approche tant de l'adultère, et si les premières noces mêmes n'évitent point cette tache, à plus forte raison il faut rejeter les secondes. Il ajoute que l'oraison continuelle est commandée, et par conséquent la continence aussi. L'oraison, dit-il, vient de la conscience. Si la conscience est honteuse, l'oraison l'est de même. Enfin, dit-il, si vous êtes remarié, vous avez deux ou plusieurs femmes devant le Seigneur quand vous le priez, une en esprit, à qui vous réservez vos plus fidèles affections, l'autre dans la chair. Voilà les raisons absurdes de Tertullien dans cet ouvrage : on n'y voit que raisonnements outrés, qu'expressions forcées, qu'égarement d'esprit. Il y a même vers la fin de ce traité un endroit où un très ancien exemplaire contient une citation que Tertullien fait de *l'évangile de la sainte prophétesse Prisque* (1). Ainsi je crois qu'il

(1) Not. Rig.



ne nous reste rien à désirer pour nous convaincre. Tertullien étoit alors au comble du fanatisme. C'est donc l'autorité de ce passage tant vanté? M. C. qui le cite, n'ose citer l'endroit d'où il le tire, si bien que les paroles d'un visionnaire qui court après le nouveau Saint-Esprit sont un triste secours pour la forme. Ne laissons pas de rapporter le passage entier, puisque la charité, quand il s'agit de détromper les frères, ne dédaigne pas d'examiner les objections les moins dignes d'être examinées. « Il est établi  
 « nous, dit Tertullien, que ceux qu'on choisit  
 « l'ordre sacerdotal ne doivent avoir été mariés  
 « fois ; en sorte que je me souviens d'avoir vu  
 « games qu'on a rejetés de leur ordre. Mais vous  
 « Il est donc permis aux autres que cette loi ne re  
 « point, de se remarier. Nous nous tromperons  
 « coup, si nous croyons que ce qui n'est pas perm  
 « prêtres le soit aux laïques. Est-ce qu'étant  
 « laïques, nous ne sommes pas prêtres ? Il est  
 « Il nous a faits rois et prêtres à Dieu son père. C  
 « établit la différence entre le clergé et le peuple  
 « l'autorité de l'église et l'honneur consacré de  
 « pour la séance du clergé. Là où il n'y a poi  
 « séance de l'ordre ecclésiastique, là vous offi  
 « vous baptisez, et vous y êtes prêtres pour  
 « même. Mais où sont trois, là est l'église, quoi  
 « soient laïques : car chacun vit de sa foi, et il  
 « point d'acception de personne en Dieu, parce  
 « selon l'apôtre, ceux qui écoutent la loi ne seron  
 « justifiés, mais seulement ceux qui l'accompli  
 « Donc, si vous avez le droit de prêtre pour  
 « même dans la nécessité, il faut que vous gardiez

« la discipline sacerdotale avec le droit sacerdotal. Vous  
 « baptisez étant bigame; vous offrez étant bigame :  
 « combien est-il plus criminel à un laïque bigame de  
 « faire la fonction de prêtre, puisqu'on ôte au prêtre  
 « même bigame sa fonction sacerdotale ! Mais on par-  
 « donne, dites-vous, à la nécessité. Il n'y a point de  
 « nécessité pour une chose qu'on peut éviter. Ne soyez  
 « point bigame, et vous ne vous exposerez point à la  
 « nécessité d'exercer une fonction défendue aux biga-  
 « mes. Dieu nous veut tous tellement disposés, que  
 « nous puissions par-tout être propres aux fonctions  
 « de ses sacrements. Si les laïques n'observent point  
 « ces choses sur lesquelles on doit élire les prêtres,  
 « comment pourra-t-on faire prêtres ceux qu'on choisit  
 « d'entre les laïques ? »

Vous voyez que Tertullien est engagé par ses erreurs à soutenir que le laïque est prêtre en quelque manière, pour conclure que les secondes noces sont défendues aux laïques aussi-bien qu'aux prêtres. Il cite d'abord l'écriture, qui dit : *Il nous a fait tous rois et prêtres de Dieu.* Je crois que les protestants ne voudroient pas prendre ce passage à la lettre, puisqu'il établiroit autant la royauté que le sacerdoce de chaque particulier. Dès-lors chaque homme, et même chaque femme, auroit, sans attendre le cas de nécessité que l'écriture ne marque point, la puissance des rois et celle des pasteurs ensemble pour son propre gouvernement.

Continuons. *Ce qui établit la différence entre le clergé et le peuple, c'est l'autorité de l'église et l'honneur consacré de Dieu pour la séance du clergé.* Il marque deux choses qui établissent les ministres au-dessus du peuple, l'autorité, c'est-à-dire l'élection du corps

de l'église par laquelle on commence, et ensuite l'honneur consacré de Dieu, c'est-à-dire la consécration ou ordination divinement instituée, qui établit la séance ou prééminence des prêtres. *Là où il n'y a point de séance, c'est-à-dire d'assemblée solennelle, de l'ordre ecclésiastique, là vous y offrez et vous baptisez, et vous y êtes prêtre pour vous-même.* Il est certain que le laïque n'est représenté là comme prêtre pour lui-même qu'en trois manières : premièrement, parcequ'il offre ; secondement, parcequ'il baptise ; troisièmement parcequ'il vit de sa foi. Pour la foi dont chacun se nourrit, elle ne peut faire ici aucune difficulté, puisque nous convenons tous également que le fidèle privé de pasteurs doit vivre de sa foi, et se nourrir de la doctrine qu'il a reçue dans la vraie église. Le baptême ne peut aussi nous arrêter, puisque l'église catholique a toujours cru que les laïques peuvent baptiser. Toute la question tombe donc sur cet unique mot, *vous offrez*. Les protestants soutiennent qu'il s'agit là de ce que nous appelons la messe ou la consécration du pain, et nous soutenons qu'il n'en est pas question. Voyons de quel côté est la vraisemblance.

Tertullien parle-t-il de certains cas extrêmes qui n'arrivent presque jamais, et dans lesquels seulement les protestants soutiennent que les laïques ont le droit du sacerdoce ? Est-il question d'un peuple jeté par un naufrage dans une île déserte, sans aucun pasteur, ou de l'église entière tombée en ruine et en désolation, qui ne peut être relevée que par des laïques extraordinairement suscités ? Non : cet auteur parle, à la vérité, d'un cas de nécessité, mais d'un cas qui arrive journellement. *Là où il n'y a point, dit-il, une séance de l'ordre ec-*

*clésiastique, vous offrez et vous baptisez, et vous y êtes prêtre pour vous-même. Où sont trois, là est l'église, quoiqu'ils soient laïques.* Les protestants voudroient-ils qu'on crût que dès qu'il n'y a point de clergé séant en un lieu, les laïques peuvent y baptiser, y distribuer la cène, et se servir de pasteurs à eux-mêmes? voudroient-ils dire que par-tout où il y a trois laïques, là il y a une église dressée, propre à administrer les sacrements? Ils sont autant intéressés que nous à rejeter cette licence. Quand ils l'admettroient par esprit de contradiction contre nous, ils ne feroient que donner gain de cause aux indépendants, aux sociniens et aux anabaptistes, qui emploieront ce raisonnement pour renverser la subordination de la réforme. Selon les protestants, il n'y a jamais de nécessité extrême de baptiser ni de communier. Ce seroit donc sans aucune nécessité extrême que les laïques auroient baptisé et donné la cène du temps de Tertullien. Il n'y auroit eu qu'à attendre, si les prêtres étoient absents. Après tout, en ces temps-là tous les prêtres n'avoient point abandonné les provinces de l'empire : lors même que la persécution les écartoit, ils ne s'éloignoient guère de leurs églises, ils y revenoient souvent, ils y étoient presque toujours cachés, ils y mouroient enfin presque tous. Ce n'étoit donc point par une entière privation de pasteurs que les laïques offroient, mais c'est parceque les pasteurs étoient quelquefois absents aux jours d'assemblées. En voilà plus que les docteurs protestants n'en veulent; et ce plus doit bien les embarrasser. Voilà ce que les anabaptistes prétendent, s'il est vrai que la simple absence des pasteurs suffise pour donner aux laïques tout le

droit et toute la fonction du prêtre , sans avoir besoin de l'attendre.

Mais observons encore les paroles de Tertullien : *Vous baptisez étant bigame , vous offrez étant marié.... Dieu nous veut tous tellement disposés nous puissions par-tout être propres aux fonctions de ses sacrements.* Il ne s'agit point d'un cas rare et extrême ; il s'agit d'une pratique actuelle et d'une coutume : *vous offrez*, etc. Il s'agit de ce qui peut arriver tous les jours et en tous lieux : *que nous puissions par-tout être propres*, etc. Aussi Grotius , dans sa dissertation sur ces paroles de Tertullien , soutient que qu'il ne s'agit pas d'une opinion particulière de cet auteur , mais d'une coutume des chrétiens de son temps. *Vous baptisez , vous offrez*, dit-il , *c'est-à-dire vous avez coutume de le faire.* S'il n'étoit question d'imputer à Tertullien montaniste une opinion erronée et absurde , nous donnerions volontiers gain de cause ; mais il s'agit d'une pratique de l'église , dont Tertullien prétend qu'il est témoin. En vérité y a-t-il quelque apparence que l'église , en l'absence des prêtres , finisse par célébrer souvent les mystères par des bigames , et qu'elle excluoit même à jamais de l'ordination , et qu'elle rabaissoit au rang des laïques ceux qui avoient été ordonnés contre cette règle ? N'y auroit-il point eu de laïques à préférer à ces bigames pour la fonction sacerdotale ? Faut-il croire des choses si incroyables plutôt que d'expliquer Tertullien par son propre usage , comme nous le ferons dans la suite ?

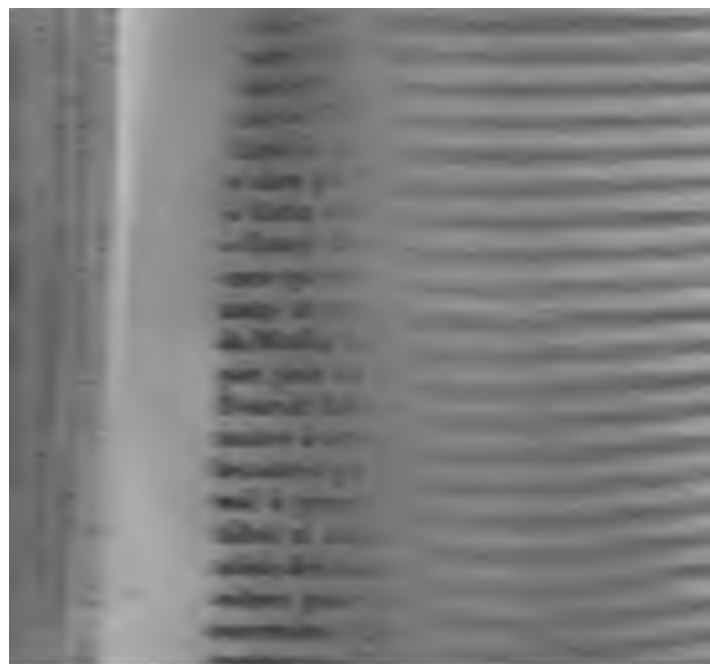
Remarquons enfin combien cette nécessité de consacrer l'eucharistie par des laïques est chimérique.

Les fidèles l'emportoient chez eux pour la manger tous les matins. C'est Tertullien même qui nous l'apprend, écrivant à sa femme. Dans les temps de persécutions, où les assemblées étoient quelquefois difficiles, on emportoit le pain sacré dans les maisons, à pleines corbeilles, pour communier souvent. Saint Basile (1), rapportant la coutume qu'on avoit prise pendant les persécutions, d'emporter chacun chez soi l'eucharistie, la justifie en remarquant qu'on la mettoit dans les mains des fidèles pour la mettre eux-mêmes dans leurs bouches. Qu'on en donne, dit-il, à chaque fidèle une seule parcelle pour la communion qui se fait dans l'assemblée, ou plusieurs parcelles pour les communions domestiques; c'est la même chose. Ainsi il n'y avoit point de nécessité de consacrer sans attendre la présence de quelque prêtre. Le pain sacré pouvoit se conserver entièrement sec pendant plusieurs années sans nul danger de corruption. Chacun le pouvoit faire durer aussi long-temps qu'il le vouloit; car on pouvoit en prendre chaque fois aussi peu qu'on le jugeoit à propos. Supposé même qu'on eût eu besoin de le renouveler sans pouvoir faire une grande assemblée, on sait que les pasteurs célébroient souvent les mystères pendant la nuit dans des lieux souterrains, ou dans certaines maisons sûres, et quelquefois même dans les prisons, avec peu de gens.

Saint Cyprien (2) recommande comme une pratique commune, que, pour n'augmenter pas la persécution, chaque prêtre aille célébrer les mystères pour les confesseurs, ne menant avec soi qu'un diacre. Voilà la

(1) Ep. à César.

(2) Ep. 5.



quand on étoit libre de faire des assemblées ? Enfin Tertullien même, sur lequel nous disputons, décide clairement pour nous, lorsque, racontant sans passion la vraie discipline de l'église, il montre qu'elle étoit précisément contraire à la coutume qu'on veut qu'il rapporte dans le passage contesté. Voici ses paroles : « Pour le sacrement de l'eucharistie ordonné à tous , « c'est-à-dire institué pour tous par le Seigneur, et au « temps du repas, et même dans nos assemblées de « nuit, nous ne le prenons de la main d'aucun autre « que de nos présidents ou pasteurs (1). »

Si le laïque eût eu la puissance de consacrer, comme celle de baptiser, il n'eût point été nécessaire de distribuer le pain sacré avec tant de précaution pour prévenir les cas de nécessité. Le cas de nécessité auroit été lui-même un titre à chaque particulier pour consacrer l'eucharistie. Ce cas seroit arrivé souvent pendant les fréquentes absences des pasteurs causées par les persécutions. Les laïques, dans les prisons, auroient usé de leur droit, plutôt que d'exposer inutilement la vie des pasteurs qui venoient célébrer pour eux les mystères avec tant d'obstacles et de dangers. Toute l'antiquité auroit parlé souvent et clairement de cette puissance du laïque pour la consécration comme pour le baptême. Ce fait que Grotius suppose, savoir que, par-tout où il n'y avoit point de séance de clergé, un laïque consacroit, est donc manifestement faux et impossible. Peut-on s'imaginer que Tertullien l'ait cru, lui qui voyoit nécessairement tous les jours le contraire ? Peut-on penser qu'il l'ait soutenu en écri-

(1) De corona.



tiens, comme si c'eût été leur pratique ordinaire ; quoi-  
qu'ils ne le pratiquassent jamais ? Ici nous parlons sans  
aucun intérêt ; car l'autorité de Tertullien montaniste,  
bien loin d'appuyer une cause, ne pourroit que la  
deshonorer : mais c'est que dans le fond il est impossi-  
ble qu'il ait pensé ce qu'on lui impute sur un fait de no-  
torité publique. Que faut-il donc croire de ce passage  
de Tertullien, puisque le sens des protestants est im-  
possible ?

Voici ce qu'il y a, ce me semble, de plus appa-  
rent. Il est vrai que le mot d'*offrir*, dans le langage  
de ces premiers siècles, signifie souvent la célébration  
de l'eucharistie : mais il a aussi un autre sens.  
Tertullien, dans son traité de la monogamie, parle  
d'une femme qui offroit tous les ans le jour de la mort  
de son mari. Tous les savants conviennent que c'é-  
toient des offrandes qu'elle présentoit. Mais sans sortir  
du traité où est le passage que nous examinons, Ter-  
tullien n'y dit-il pas à un homme marié deux fois, vous  
offrirez pour deux femmes ? Et il s'explique aussitôt  
après. Vous en ferez faire mention par le prêtre. Il  
est donc manifeste, par les endroits que nous venons de  
rapporter, qu'*offrir*, dans le langage de Tertullien,  
signifie souvent, non seulement célébrer les mystères,  
mais encore faire des offrandes, qui étoient présentées  
par le seul prêtre, et dont il faisoit mention à l'autel.  
Ce qu'on présentait étoit du miel, du lait, des oiseaux,  
d'autres animaux, et des légumes. Le troisième canon  
apostolique défend cet usage, et permet seulement  
l'offrande des épis nouveaux, de l'huile et de l'en-  
cens. Voilà donc le terme d'*offrir* qui est très équi-

quand on étoit libre de faire des assemblées ? Enfin Tertullien même, sur lequel nous disputons, décide clairement pour nous, lorsque, racontant sans passion la vraie discipline de l'église, il montre qu'elle étoit précisément contraire à la coutume qu'on veut qu'il rapporte dans le passage contesté. Voici ses paroles : « Pour le sacrement de l'eucharistie ordonné à tous, « c'est-à-dire institué pour tous par le Seigneur, et au « temps du repas, et même dans nos assemblées de « nuit, nous ne le prenons de la main d'aucun autre « que de nos présidents ou pasteurs (1). »

Si le laïque eût eu la puissance de consacrer, comme celle de baptiser, il n'eût point été nécessaire de distribuer le pain sacré avec tant de précaution pour prévenir les cas de nécessité. Le cas de nécessité auroit été lui-même un titre à chaque particulier pour consacrer l'eucharistie. Ce cas seroit arrivé souvent pendant les fréquentes absences des pasteurs causées par les persécutions. Les laïques, dans les prisons, auroient usé de leur droit, plutôt que d'exposer inutilement la vie des pasteurs qui venoient célébrer pour eux les mystères avec tant d'obstacles et de dangers. Toute l'antiquité auroit parlé souvent et clairement de cette puissance du laïque pour la consécration comme pour le baptême. Ce fait que Grotius suppose, savoir que, par-tout où il n'y avoit point de séance de clergé, un laïque consacroit, est donc manifestement faux et impossible. Peut-on s'imaginer que Tertullien l'ait cru, lui qui voyoit nécessairement tous les jours le contraire ? Peut-on penser qu'il l'ait soutenu en écrivant à des chré-

(1) De corona.

expression ; l'usage que les fidèles avoient alors , à cause des persécutions , de distribuer entre eux la communion domestique. En ce sens ils étoient prêtres pour eux-mêmes. Les fidèles qui offroient conjointement avec le prêtre dans la célébration solennelle de l'eucharistie , doivent sans doute continuer d'offrir lorsqu'ils communient ; car Jésus-Christ n'est jamais dans le sacrement que pour nous y servir de victime. Comme cette communion domestique étoit donc sans doute une offrande , il pouvoit encore se faire que dans une famille le père ou le plus âgé distribuât le pain sacré aux autres , comme le père Petau l'insinue. Le père faisoit en ce cas la fonction de diacre , qui étoit , selon le langage de saint Cyprien , *offrir* ; car ce saint docteur parle ainsi : *La solennité étant achevée , comme le diacre commença d'offrir le calice : ceux qui étoient présents* (1). Mais le mot de sacrifier ou de consacrer , qui représenteroit ce que nous appelons messe , ne se trouve ici en aucun endroit. Cependant les mots même de *sacrifier* et de *consacrer* , qui seroient bien plus décisifs que celui d'*offrir* , ne signifient pas toujours l'action réservée au prêtre. Saint Cyprien se sert du terme de sacrifice pour marquer les offrandes du peuple. *Vous venez* (2), dit-il, *sans sacrifice à la fête du Seigneur* (3). Saint Ambroise , faisant parler saint Laurent diacre à saint Sixte , le fait parler comme ayant consacré avec ce saint pape. Il est manifeste néanmoins que cette expression se réduit à dire qu'il l'avoit servi dans la célébration des mystères. A combien plus forte raison peut-on croire que Tertullien , bien plus exagérant que

(1) De lapsis,

(2) De opere et elem.

(3) De officiis.

voque. Qui décidera pour le cas dont il est question ? ce doit être la vraisemblance tirée des circonstances du passage.

Ne sait-on pas que Tertullien, depuis ses égarements, supposoit du ton le plus affirmatif les choses les plus excessives. C'est ainsi qu'il maintient contre le pape Zéphyrin, dans son traité de la pudicité, qu'on observoit alors à Rome une rigueur contre les pénitents, qui est clairement démentie par d'autres endroits de Tertullien même. C'est ainsi que dans son traité de la monogamie il assure, contre la vérité certaine, que l'usage de l'église avoit toujours été de condamner les secondes noces. Comment donc pourroit-on douter qu'un tel homme n'eût tourné les faits à son avantage ? Le moins qu'on en peut croire, c'est qu'il a donné de grands noms aux faits dont il avoit besoin de se servir pour favoriser ses excès. Ce qu'il appelle donc *offrir*, et se servir de *prêtre à soi-même*, c'est faire soi-même ses offrandes en l'absence des prêtres. En l'expliquant ainsi, nous ne le devinons pas. Nous l'expliquons naturellement lui-même par lui-même, puisqu'il a usé du terme d'*offrir* en des endroits clairs pour signifier faire des offrandes. Comme la fonction de présenter des offrandes et de les bénir solennellement appartenoit au pasteur qui *en faisoit mention à l'autel*, il n'en falloit pas davantage à un esprit aussi ardent et aussi excessif que Tertullien pour conclure que les laïques destinés à faire quelquefois certaines fonctions qui étoient ordinairement réservées aux prêtres, telles que le baptême, et la présentation des offrandes, devoient être exempts, comme les prêtres, de la souillure des secondes noces. Peut-être même comprenoit-il en général, dans cette

expression, l'usage que les fidèles avoient alors, à cause des persécutions, de distribuer entre eux la communion domestique. En ce sens ils étoient prêtres pour eux-mêmes. Les fidèles qui offrent conjointement avec le prêtre dans la célébration solennelle de l'eucharistie, doivent sans doute continuer d'offrir lorsqu'ils communient ; car Jésus-Christ n'est jamais dans le sacrement que pour nous y servir de victime. Comme cette communion domestique étoit donc sans doute une offrande, il pouvoit encore se faire que dans une famille le père ou le plus âgé distribuât le pain sacré aux autres, comme le père Petau l'insinue. Le père faisoit en ce cas la fonction de diacre, qui étoit, selon le langage de saint Cyprien, *offrir* ; car ce saint docteur parle ainsi : *La solennité étant achevée, comme le diacre commença à offrir le calice à ceux qui étoient présents* (1). Mais le mot de sacrifier ou de consacrer, qui représenteroit ce que nous appelons messe, ne se trouve ici en aucun endroit. Cependant les mots même de *sacrifier* et de *consacrer*, qui seroient bien plus décisifs que celui d'*offrir*, ne signifient pas toujours l'action réservée au prêtre. Saint Cyprien se sert du terme de sacrifice pour marquer les offrandes du peuple. *Vous venez* (2), dit-il, *sans sacrifice à la fête du Seigneur* (3). Saint Ambroise, faisant parler saint Laurent diacre à saint Sixte, le fait parler comme ayant consacré avec ce saint pape. Il est manifeste néanmoins que cette expression se réduit à dire qu'il l'avoit servi dans la célébration des mystères. A combien plus forte raison peut-on croire que Tertullien, bien plus exagérant que

(1). De lapsis.

(2) De opere et eleem.

(3) De officiis.

saint Cyprien et saint Ambroise , aura usé d'une manière équivoque du terme d'*offrir*, qui est beaucoup moins fort que ceux de *sacrifice* et de *consacrer*.

On nous dira encore peut-être que ces deux termes, *baptiser* et *offrir*, étant mis ensemble, ont une force particulière; qu'il est vrai qu'*offrir*, étant seul, est équivoque, mais que, joint à *baptiser*, il signifie toujours la consécration. Il suffit de répondre que Tertullien, ayant besoin d'éblouir le lecteur par les termes les plus outrés, a mis tout exprès le terme d'*offrir* qui est équivoque, et qui, dans le fait particulier, ne signifioit point la consécration, avec celui de *baptiser*, pour donner en gros, par ces deux termes joints, l'idée des principales fonctions des prêtres qu'ils signifioient ordinairement. Cet excès d'expression est bien plus facile à croire d'un homme si excessif, que le fait impossible et incroyable que les protestants veulent qu'il ait supposé comme manifeste.

Enfin nos frères oseroient-ils opposer Tertullien, qui, dans les endroits obscurs ne dit rien pour eux, si on se donne la patience de l'examiner de près, à Tertullien qui, dans les endroits clairs et dans des ouvrages entiers, a pour but de décider en notre faveur? Oseront-ils opposer Tertullien montaniste à Tertullien défenseur de l'église dans son livre des prescriptions? Que nous dit-il dans ce livre révérend de tout le christianisme, où son glaive, comme saint Augustin le dit de saint Cyprien, a tranché par avance les hérésies de tous les siècles? Il nous assure que c'est le propre des hérétiques de vouloir exciter la curiosité des fidèles, et de dire sans cesse : *Cherchez dans les écritures, et*

*vous trouverez.* « Nous devons croire, dit-il, vérita-  
« ble et enseigné par le Seigneur ce qui est de l'an-  
« cienne tradition.... Si quelque hérésie se vante d'être  
« apostolique, nous lui disons qu'elle aille chercher  
« son origine, qu'elle examine l'ordre et la succession  
« de ses évêques qui descendent de la source ; qu'ils  
« nous montrent des évêques établis par les apôtres  
« dans l'épiscopat, et qui aient conservé chez eux cette  
« semence apostolique. » Voilà la succession du mi-  
nistère par laquelle Tertullien décide. Combien étoit-il  
éloigné de dire qu'il n'étoit pas question d'examiner la  
mission et la succession du ministère, puisque *deux ou*  
*trois faisoient une église, et que chacun étoit prêt*  
*pour soi-même !* Mais écoutons encore sa vraie doc-  
trine. « Suivant la règle que l'église a reçue des apôtres,  
« les apôtres de Jésus-Christ, et Jésus-Christ de Dieu,  
« il ne faut point admettre les hérétiques à disputer  
« contre nous sur les écritures, puisqu'ils n'ont point  
« d'écritures, et qu'elles ne leur appartiennent point....  
« Ils n'ont aucun droit de se les approprier. Nous leur  
« disons : Qui êtes-vous ? quand et d'où êtes-vous ve-  
« nus ? que faites-vous dans notre bien, vous qui n'êtes  
« pas des nôtres ? L'écriture est mon bien ; j'en suis  
« de temps immémorial en possession ; je la possède le  
« premier ; j'ai une origine assurée ; je suis héritier des  
« apôtres. » C'est ce qui a fait dire à M. Juriéu que saint  
Cyprien tenoit de Tertullien son *opinion cruelle* sur  
l'unité de l'église. Voilà donc, de son propre aveu,  
Tertullien qui, bien loin de donner les clefs aux laïques  
pour se conduire eux-mêmes dans les besoins, ne veut  
pas même écouter, sur la doctrine des écritures, qui-

Donque n'est pas dans la parfaite unité de foi sous le ministère successif qui vient des apôtres sans interruption.

Enfin , quand même Tertullien auroit dit ce que les protestants lui font dire , ils n'auroient pour eux que Tertullien , contraire à lui-même , et tombé de sa première sagesse jusqu'aux plus monstrueuses visions ; ils n'auroient point la consolation d'avoir pour eux un homme qui fût dans la communion de toutes les anciennes églises du christianisme : ainsi ils n'en auroient pas moins contre eux la tradition universelle. Mais cet avantage même , si misérable et si indigne de leur être envié , ne leur reste pas , comme nous venons de le voir.

## CHAPITRE XI.

*Des endroits où saint Augustin a parlé des clefs données au peuple.*

**M.** Jurieu prétend trouver dans saint Augustin que les clefs appartiennent au peuple , et il cite divers endroits de ce père qu'il croit décisifs. Nous allons voir qu'il n'en peut rien conclure.

Saint Augustin , dans son traité 50 sur saint Jean , parle ainsi de saint Pierre et de Judas : « Un méchant  
« représente le corps des méchants , comme Pierre le  
« corps des bons : car si la figure de l'église n'étoit pas  
« dans la personne de Pierre , le Seigneur ne lui diroit  
« pas : Je te donnerai les clefs , etc..... ; car lorsque  
« l'église excommunie , l'excommunié est lié dans le  
« ciel..... Si donc cela se fait dans l'église , Pierre , quand



ainsi qu'on dit tous les jours que Jésus-Christ a donné les sacrements aux fidèles. Ce n'est pourtant pas à eux qu'il les a directement et immédiatement confiés, puisque les protestants croient qu'ils ne peuvent être administrés que par les pasteurs. Mais comme ils sont institués pour les fidèles, on dit fort naturellement qu'ils leur appartiennent. Il en est de même du ministère que des sacrements administrés. Nous disons tous les jours, nous qui croyons que le peuple n'a aucune puissance de faire des pasteurs : Le peuple juif avoit un ministère et des cérémonies. Nous disons encore souvent : Le peuple chrétien a reçu un sacerdoce plus parfait. Cette manière de parler marque seulement que le ministère est dans le corps de l'église pour le peuple fidèle, sans expliquer à qui il appartient d'en disposer. C'est ainsi que nous disons : La nation française a ses rois et son autorité souveraine, c'est-à-dire qu'elle est gouvernée par cette autorité dont elle ne dispose point ; car cette souveraineté est héréditaire. Il est certain que dans l'église tout est pour les fidèles, et, parmi les fidèles, pour les élus. La question n'est pas de savoir si le ministère est à eux. On sait bien que Dieu ne fait rien que pour eux, que Jésus-Christ n'institue rien qu'en leur faveur et pour leur usage, que tout est à eux, non seulement le ministère, mais les ministres mêmes. *Tout est à vous*, disoit saint Paul, *Apollo Cephas*, etc. Dieu a donné à son église le ministère et les ministres, les clefs et ceux qui en sont les dépositaires : *Il a donné des prophètes et des apôtres, des pasteurs et des docteurs*. Tout cela appartient à l'église, et est renfermé en elle ; tout cela est donné au peuple, et lui appartient en propriété pour son usage. Il n'y a rien, ni sur la terre ni dans le ciel,

le corps de l'église, à la voix de la colombe, c'est-à-dire au gémissement secret des bonnes âmes.

Tous ces passages ne disent que ce que nous disons tous les jours. Les clefs n'ont pas été données à la seule personne de saint Pierre ; elles ont été données à tous les pasteurs de tous les siècles qu'il représentoit ; elles ont été données même à tout le corps de l'église. S'ensuit-il de là que tout fidèle puisse user des clefs et s'ériger en pasteur ? M. Jurieu n'a garde de le dire. C'est donc nécessairement avec restriction, et dans un certain sens qui a besoin d'être expliqué, qu'il est vrai de dire que Jésus-Christ a donné les clefs à toute l'église. Si ces paroles devoient être prises à la rigueur de la lettre, et sans aucune restriction, tous les fidèles, sans distinction, auroient également les clefs ; chacun les auroit, non seulement pour les confier à un pasteur, mais encore pour les exercer soi-même. On voit donc bien que, selon les protestants mêmes, ces paroles ne peuvent souffrir toute l'étendue du sens littéral, qu'elles ont besoin d'être expliquées, et que les clefs données à tout le corps de l'église sont données inégalement aux particuliers. Selon les protestants, les clefs données à tout le corps sont données au peuple, afin qu'il les confie à des pasteurs, et aux pasteurs, afin qu'ils en exercent le ministère. Selon nous, les clefs données à tout le corps de l'église sont données aux fidèles, afin qu'ils en reçoivent l'effet salutaire, et aux pasteurs, afin qu'ils en usent pour le salut des peuples. Ainsi ces paroles ne peuvent être prises dans un sens absolu, selon toute la rigueur de la lettre, non plus par les protestants que par nous. Il est naturel et ordinaire de dire qu'une chose est donnée à ceux en faveur de qui elle est donnée. C'est

ainsi qu'on dit tous les jours que Jésus-Christ a donné les sacrements aux fidèles. Ce n'est pourtant pas à eux qu'il les a directement et immédiatement confiés, puisque les protestants croient qu'ils ne peuvent être administrés que par les pasteurs. Mais comme ils sont institués pour les fidèles, on dit fort naturellement qu'ils leur appartiennent. Il en est de même du ministère que des sacrements administrés. Nous disons tous les jours, nous qui croyons que le peuple n'a aucune puissance de faire des pasteurs : Le peuple juif avoit un ministère et des cérémonies. Nous disons encore souvent : Le peuple chrétien a reçu un sacerdoce plus parfait. Cette manière de parler marque seulement que le ministère est dans le corps de l'église pour le peuple fidèle, sans expliquer à qui il appartient d'en disposer. C'est ainsi que nous disons : La nation française a ses rois et son autorité souveraine, c'est-à-dire qu'elle est gouvernée par cette autorité dont elle ne dispose point ; car cette souveraineté est héréditaire. Il est certain que dans l'église tout est pour les fidèles, et, parmi les fidèles, pour les élus. La question n'est pas de savoir si le ministère est à eux. On sait bien que Dieu ne fait rien que pour eux, que Jésus-Christ n'institue rien qu'en leur faveur et pour leur usage, que tout est à eux, non seulement le ministère, mais les ministres mêmes. *Tout est à vous*, disoit saint Paul, *Apollo Cephas*, etc. Dieu a donné à son église le ministère et les ministres, les clefs et ceux qui en sont les dépositaires : *Il a donné des prophètes et des apôtres, des pasteurs et des docteurs*. Tout cela appartient à l'église, et est renfermé en elle ; tout cela est donné au peuple, et lui appartient en propriété pour son usage. Il n'y a rien, ni sur la terre ni dans le ciel,

qui n'appartienne aux enfants de Dieu : mais il est question de savoir si ce qui leur est donné, et qui leur appartient par le titre de l'élection éternelle, est dans leurs mains pour en disposer ; car une chose peut être à nous sans que nous ayons droit de la conférer à qui il nous plaît. Il y a le droit d'usage et le droit de dispensation. Le peuple, en tant que peuple, a le droit d'usage pour le ministère ; car le ministère n'est institué que pour lui. Les pasteurs au contraire, en tant que pasteurs, ont le droit de dispensation, et non celui d'usage ; car en tant que pasteurs, ils doivent exercer le ministère et le conférer à leurs successeurs. Le corps de l'église, composé de pasteurs et de peuples, renferme dans son tout la propriété du ministère en tout sens. Et c'est ainsi que saint Augustin a dit que les clefs avoient été données à l'église. Elles ont été données à ce tout, c'est-à-dire aux pasteurs, pour les exercer et les confier à leurs successeurs, et aux peuples, pour en recevoir l'administration salutaire, comme on dit que Dieu a donné les remèdes au genre humain. Il les a donnés aux médecins pour les appliquer selon les besoins, et au reste des hommes, pour être guéris par cette application. Les endroits où saint Augustin parle, comme nous venons de voir, regardent les donatistes. Il veut seulement leur montrer que les sacrements, quoiqu'ils se trouvent dans toute leur validité chez les méchants, n'appartiennent néanmoins qu'aux bons, et que c'est la véritable église des élus qui enfante par le baptême jusque dans les sociétés impies et schismatiques qui la condamnent. Par la société des élus à qui appartiennent les sacrements administrés chez les impies, il désigne l'église catholique, mère de tous les élus.

Sérieusement M. Jurieu a-t-il pu croire que des auteurs catholiques, comme Tostat et d'autres, aient enseigné dans un autre sens que les clefs ont été données à l'église ? On peut juger du sens de saint Augustin par celui de ces auteurs catholiques, auxquels M. Jurieu impute pareillement de croire que le ministère des clefs appartient au peuple, et qu'il a droit d'en disposer. Ces auteurs ont pu *penser tout au plus* que les clefs, avec la parole et les sacrements, ont été données d'abord au corps universel de l'église, afin que les clefs fussent exercées, la parole et les sacrements dispensés par les membres de ce corps qui seroient ordonnés pasteurs. Mais, encore une fois, comment peut-on s'imaginer que l'église catholique ait souffert, sans user d'aucune censure, que quelques uns de ses docteurs aient soutenu que le peuple a le droit de faire ses pasteurs ; ce qui est renverser toute l'autorité de cette église, et faire triompher la protestante ? Si Richer a dit que les clefs sont radicalement dans le corps de l'église pour être administrées par les pasteurs, il a prétendu seulement que les clefs sont dans le corps de l'église, comme la vue est radicalement dans le corps humain, quoiqu'elle ne puisse être exercée que par les yeux. C'est ainsi qu'il s'est expliqué lui-même pour prévenir l'objection des protestants. Quoiqu'il suppose donc que les clefs sont radicalement dans le corps de l'église, comme les sensations dans le corps humain, il ne s'ensuit pas de cette comparaison que le peuple puisse faire des pasteurs : tout au contraire, il ne le peut non plus que le corps humain ne sauroit se faire de nouveaux yeux et de nouvelles oreilles. C'est par la vie, dont il est la source et la racine, que ces organes exercent leurs sensations.

Mais il ne peut par lui-même organiser aucun de ses membres ; il ne peut que se servir de ceux qui sont déjà organisés. De même le corps de l'église , quoiqu'il soit la racine de la vie qui anime ses pasteurs comme ses organes , ne peut s'en faire de nouveaux ; il ne peut que se servir de ceux que le Saint-Esprit aura formés par une légitime imposition des mains. On voit bien que cette manière de parler , quoique forcée , n'a rien de commun avec la doctrine des protestants. De plus , la faculté de théologie de Paris n'a jamais voulu l'approuver.

Si M. Jurieu insiste encore après l'éclaircissement par lequel nous venons de montrer le sens naturel des paroles de saint Augustin , voici ce qui me reste à lui dire pour trancher sa difficulté. Il est constant que les clefs dont parle saint Augustin ne sont pas seulement celles que les pasteurs exercent dans tous les siècles , mais encore celles que les apôtres ont reçues de Jésus-Christ , et qu'ils ont transmises à leurs successeurs ; car il n'y a point deux sortes de clefs. Il n'y a que celles que Jésus-Christ donna à saint Pierre , et , en sa personne , à tous les autres pasteurs. Les clefs que les apôtres reçurent appartenoient donc au peuple fidèle , à la société des bons ; et saint Pierre , qui les reçut , représentoit toute cette société à laquelle les clefs étoient données. Ainsi voilà les clefs et le ministère des apôtres qui appartiennent au peuple. S'ensuit-il que le peuple pût disposer de l'apostolat , et qu'il eût aucune puissance de dégrader des apôtres , ou d'en ériger de nouveaux ? Non sans doute. Les docteurs protestants reconnoissent que le ministère des apôtres venoit de Dieu , et non des hommes ; qu'ils ne tenoient point leur

puissance du peuple , mais qu'au contraire ils a sur le peuple une puissance établie indépendante de tout homme. Il est vrai que ces docteurs ajoutent que cette puissance a fini avec le ministère des apôtres , et que leurs successeurs n'ont eu puissance empruntée du peuple. Mais enfin les docteurs sont obligés à expliquer saint Augustin comme nous le faisons sur les clefs. Ces mêmes clefs que les apôtres reçurent , et qu'ils ont transmises à leurs successeurs sont celles dont saint Augustin dit qu'elles appartiennent au peuple ; car il assure que saint Pierre , recevant , représentoit le peuple même. Pendant que les clefs étoient actuellement entre les mains des apôtres , elles appartenoient donc au peuple , et néanmoins le peuple n'avoit aucun droit de les transporter en d'autres que celles des apôtres. Il ne faut donc pas que l'on conclue que le peuple peut maintenant disposer des clefs à cause qu'elles lui appartiennent , car ces mêmes clefs appartenoient également au peuple au temps des apôtres , et qu'ils n'en avoient point eu la disposition. Il faut par nécessité que cet auteur suppose que les clefs étant données pour le peuple , c'est pour lui ouvrir le ciel , elles lui appartenoient comme un instrument de son salut. Mais le ministère officieux de ces clefs étoit , en la personne des apôtres , dépendant du peuple , en faveur de qui Jésus-Christ l'avoit institué. Ce que M. Jurieu ne peut donc pas dire pour expliquer saint Augustin par rapport au temps des apôtres , nous n'aurons qu'à le lui rapporter mot à mot pour la suite des siècles. Peut-on expliquer plus naturellement des passages qu'on nous oblige de les expliquer pour tous les temps , comme

« génération charnelle , dit-il , faisoit tout dans l'ancien  
« sacerdoce ; et par conséquent la consécration et l'or-  
« dination ne faisoient rien , ou ne faisoient que fort  
« peu de chose. » Dire que *l'ordination ne faisoit rien , ou fort peu de chose* , est une manière de parler  
bien vague et bien incertaine. Mais encore , comment  
prouve-t-il que *l'ordination faisoit peu de chose* (1) ?  
Il le suppose sans se mettre en peine de le prouver.

Voici pourtant une espèce de preuve qu'il tâche  
d'insinuer. « Ces cérémonies , dit-il dans la suite , s'ob-  
« servoient quand on le pouvoit ; mais on omettoit sans  
« scrupule celles qu'il étoit impossible de pratiquer ;  
« par exemple l'onction , qui étoit la principale céré-  
« monie du second temple , parcequ'on n'avoit plus  
« de cette huile sacrée , composée par Moïse , et que  
« les Juifs ne se crurent pas assez autorisés pour en  
« faire d'autre. » J'avoue que je ne sais point où est-ce  
que M. Jurieu a trouvé ce fait qu'il avance. Je ne con-  
nois point d'endroit de l'écriture où il soit rapporté.  
Je n'ai pu le trouver dans Joseph , seul historien digne  
de foi sur ces matières. Peut-être est-ce sur le témoi-  
gnage de quelque rabbin que M. Jurieu parle. Mais  
c'est un témoignage d'une autorité trop douteuse ; et  
peut-être est-ce aussi par cette raison qu'il a supposé le  
fait , sans oser citer ses témoins. Mais quand ce fait  
seroit véritable , qu'en pourroit-on conclure pour l'inu-  
tilité de l'ordination ? l'onction étoit-elle la seule céré-  
monie ? n'y avoit-il pas la cérémonie de revêtir solen-  
nellement les prêtres de leurs habits , de leur faire mettre  
les mains sur la tête des victimes , de mettre du sang

(1) *Syn.* p. 585.



des victimes à l'oreille droite, au pouce de la main droite et du pied droit de ceux qu'on ordonnoit, de leur mettre en main la chair des victimes, avec les pains sacrés; enfin, d'arroser du sang des victimes leurs personnes et leurs habits? Ainsi, quand même la tradition et la nécessité auroient persuadé aux Juifs que l'onction n'étoit pas essentielle à l'ordination de leurs prêtres, et qu'ils auroient pu la pouvoir omettre lorsque l'huile destinée à cet usage leur manquoit absolument, l'ordination auroit été néanmoins essentielle au sacerdoce, et elle auroit consisté dans les autres cérémonies que Dieu avoit prescrites. Mais pourquoi conclure comme fait M. Jurieu? « Si dans quelques circon-  
« tances de temps, dit-il, on n'avoit pu avoir de bêtes  
« pour faire la cérémonie du sacrifice d'inauguration,  
« l'héritier du souverain sacerdoce n'auroit pas laissé  
« de se porter pour souverain sacrificateur. » A en-  
tendre une décision si ferme, on croiroit que M. Jurieu  
sait, par des témoignages authentiques, que le corps de  
la synagogue avoit prononcé avant lui cette décision.  
Pour moi, qui ne veux point deviner, je me contente  
de dire que ce n'est point sur des conjectures, pour des  
cas qui ne sont jamais arrivés, qu'il faut décider. Il fau-  
droit savoir quelle étoit la tradition sur ce sacrifice, pour  
savoir s'il étoit essentiel à la consécration des prêtres,  
ou non. Mais enfin, tout cela ne va point à prouver  
qu'on pût omettre entièrement la cérémonie de consacrer  
les prêtres. Quoiqu'ils fussent désignés par la génération  
charnelle, il ne s'ensuit pas que la consécration ne fût  
point nécessaire. Parmi nous, outre l'élection et la dé-  
signation des prêtres et des évêques, il faut encore une  
consécration. Qui a dit à M. Jurieu que les Juifs ne

raisonnoient pas sur la succession charnelle comme nous raisonnons sur les élections et sur les nominations qui désignent des évêques? enfin, quand même la génération charnelle auroit tout fait pour le sacerdoce dans l'ancienne loi, et que la consécration n'eût été qu'une simple cérémonie (chose dont M. Jurieu ne donnera jamais ombre de preuve) qu'auroit-il gagné? Quand on supposeroit que tous les enfants d'Aaron naissoient prêtres de cette alliance charnelle et typique sans avoir besoin d'aucune cérémonie, cette doctrine, tout insoutenable qu'elle est, prouveroit seulement que la chair faisoit tout dans une alliance charnelle où Dieu avoit attaché formellement par sa loi le sacerdoce à la naissance. S'ensuivroit-il que dans l'alliance spirituelle et véritable, où l'écriture n'attache jamais le sacerdoce qu'à l'imposition des mains des pasteurs, on puisse devenir pasteur sans cette imposition des mains?

M. Jurieu ne se contente pas d'avoir voulu deviner ce qui n'est ni dans l'écriture ni dans la tradition pour le sacrifice d'inauguration chez les Juifs; il veut encore supposer que le *peuple juif, par l'ordre de Dieu, avoit remis le droit de la sacrificature à la famille d'Aaron et à la tribu de Lévi* (1). C'est pourquoi il conclut en ces termes avec la même certitude que s'il l'avoit lu dans la loi : *Aussi est-il indubitable que si dans la famille d'Aaron la race masculine fût venue à manquer, le peuple seroit rentré en possession de son droit.* Mais où est donc cette cession de la sacrificature faite par le peuple, que M. Jurieu nous cite avec tant d'assurance? Dieu avoit-il besoin de cette cession

(1) *Syn.* p. 585 et 586.

pour faire des prêtres? Le sacrifice ne lui appartenait-il pas plus qu'au peuple? Puisque c'étoit son culte, n'étoit-ce pas à lui qu'il appartenait d'en confier les fonctions à ceux qu'il en vouloit honorer? Pourquoi donc ces détours forcés? pourquoi dire que Dieu a commandé au peuple de confier la sacrificature aux enfants d'Aaron, quoique ce commandement ne se trouve ni écrit ni insinué en aucun lieu? Et pourquoi ne dire pas naturellement comme nous, selon l'écriture, que Dieu a confié les fonctions de son culte à ceux qu'il a choisis lui-même? *Nul ne se donne à soi-même l'honneur du sacerdoce, mais c'est celui qui est appelé de Dieu, comme Aaron.* Saint Paul ne dit pas, *c'est celui qui est appelé des hommes pour exercer leur droit par le commandement de Dieu, mais absolument et immédiatement, qui est appelé de Dieu.*

Je ne m'étonne pas que M. Jurieu ait eu recours à une explication si éloignée de toute preuve. Il a senti qu'il en avoit besoin; il lui a paru trop dangereux de reconnaître que le peuple juif n'avoit aucun droit de disposer de son ministère, quoique ce ministère fût pour ce peuple. Cet exemple est trop fort pour le ministère nouveau; l'ancien, qui n'étoit qu'une ombre de la vérité, a demandé une vocation immédiatement divine: et nous croirions que le ministère de Jésus-Christ ne seroit qu'une simple commission du peuple, que chaque confédération, selon sa police, pourroit donner et révoquer à son gré? De telles idées font horreur. M. Jurieu tâche de les adoucir en disant que *le peuple juif, par l'ordre de Dieu, avoit remis le droit de sacrificature à la famille d'Aaron.* Mais comme il sent aussi qu'il est plus facile de supposer la chose d'un ton de

confiance pour les gens qui le croient sur sa parole , que de la prouver, il emploie en cette occasion les termes les plus affirmatifs. *Aussi est-il indubitable*, dit-il, *que si dans la famille d'Aaron la race masculine fût venue à manquer, le peuple seroit rentré en possession de son droit.* Pourquoi chercher des cas que Dieu avoit prévu qui n'arriveroient jamais ? Si cette défaillance de la race masculine d'Aaron eût dû arriver, Dieu l'auroit prévue, et auroit marqué ce qu'il auroit fallu faire en ce cas pour perpétuer le sacerdoce. Supposé même que Dieu n'eût pas voulu le marquer expressément d'abord dans la loi et dès l'institution du sacerdoce, il auroit dans le temps du besoin suscité des hommes pleins de son esprit, qui n'auroient pas décidé d'eux-mêmes, comme M. Jurieu le fait quand il dit : *aussi est-il indubitable que le peuple seroit rentré dans son droit.* Il auroit suscité des hommes qui l'auroient consulté et qui auroient attendu sa révélation sur ce cas indéci par la loi, comme Moïse consulta Dieu sur l'héritage des filles de Salphaad, sur l'homme qui amassoit du bois au jour du sabbat, et sur plusieurs autres questions touchant lesquelles il n'y avoit rien d'écrit. Quoiqu'elles fussent moins importantes que celle du sacerdoce ne l'eût été, Moïse ne crut pas pouvoir dire : *il est indubitable.* Au contraire, il douta humblement et attendit la décision expresse d'en haut.

Si M. Jurieu veut encore revenir à ces premiers nés qui offroient les sacrifices avant la loi de Moïse, deux choses doivent l'arrêter ; l'une, qu'il y a une extrême différence entre le culte de la loi de nature, où les familles étoient libres d'offrir une portion de leurs biens à Dieu par les mains de leur chef auquel ils apparté-

noient, et un culte public que Dieu institue dans une loi écrite. Ce que les hommes font d'eux-mêmes peut être fait comme ils le jugent convenable; mais ce que Dieu institue solennellement dépend uniquement de son institution, et ne dépend point du choix des hommes: tout ce qui leur reste à faire c'est d'obéir sans raisonner, et de n'outre-passer jamais le pouvoir que l'institution leur accorde.

L'autre remarque à faire, est que si les aînés des familles étoient sacrificateurs sous la loi de nature, M. Jurieu n'est point en droit de supposer que cette disposition si sage et si digne de Dieu ne venoit pas de lui. Sans doute dans ces temps où les visions célestes étoient si communes parmi les justes, Dieu avoit fait voir qu'il approuvoit ce culte; et ce n'est point à nous à en donner des preuves, comme nous en demandons à M. Jurieu de ce qu'il avance; car quoique nous ayons raison de lui demander des preuves littérales de ce qu'il attribue à la loi écrite par Moïse, il auroit tort de nous demander quelque chose d'écrit pour les circonstances du culte sous la loi de nature qui n'a jamais été écrite. Enfin il est certain que le détail du culte pratiqué sous cette loi de nature n'étant ni écrit ni connu à notre siècle, M. Jurieu ne peut en tirer aucun avantage.

Pour les prophètes dont les protestants nous opposent le ministère, nous répondons que plusieurs d'entre eux étoient lévites ou prêtres, comme Samuel et Jérémie, et que ceux qui ne l'étoient pas prouvoient leur ministère extraordinaire par l'accomplissement de leurs prophéties et par leurs miracles. La règle qu'ils donnoient eux-mêmes pour connoître les vrais pro-

phètes étoit de voir si leurs prédictions s'accomplissoient. Leurs œuvres toutes divines rendoient témoignage d'eux.

Mais quoiqu'ils eussent une mission si miraculeusement autorisée, ils n'étoient pourtant donnés au peuple que pour l'exhorter et le consoler. Le ministère ordinaire n'étoit point interrompu. Jamais ils n'entreprenoient de le redresser en faisant de nouveaux prêtres ; jamais ils ne songèrent à combattre la doctrine que la synagogue enseignoit alors. Ils condamnèrent seulement, de concert avec elle, l'idolâtrie et les autres égarements où beaucoup de particuliers tomboient contre leur propre-foi. Que les réformateurs protestants nous montrent une mission aussi miraculeuse que celle des prophètes. Encore faudra-t-il qu'ils se contentent, comme eux, de travailler simplement à la réformation des abus, des vices et des erreurs des particuliers, sans contredire le corps de l'église sur les points de foi, et sans changer l'ancien ministère.

M. Jurieu compte encore comme un exemple qui nous est contraire celui de Jésus-Christ et de ses apôtres, qui, n'ayant point reçu l'ordination judaïque, prêchoient dans les synagogues sans que le peuple juif si cérémonieux s'y opposât. Mais que veut-il prouver par-là ? que les Juifs croyoient que tout particulier pouvoit s'ériger en pasteur au préjudice du ministère ordinaire ? Il n'oseroit leur imputer cette doctrine. Il doit donc reconnoître que c'étoit quelque autre raison qui faisoit qu'on écoutoit Jésus-Christ et ses apôtres dans les synagogues. Pour Jésus-Christ, ses miracles le faisoient regarder comme un prophète. *Un grand prophète*, disoient-ils, *s'est élevé parmi nous*. Pour les

apôtres , nous ne voyons pas qu'on leur ait indifféremment déferé la parole. Saint Paul et saint Barnabé , qu'on laisse parler , avoient quelque chose de particulier. L'un étoit lévite ; l'autre , nourri aux pieds de Gamaliel , s'étoit acquis une grande autorité dans les synagogues , et pouvoit même être docteur de la loi. Tout cela entre dans la mission ordinaire. Mais n'est-il pas naturel de croire que quand il n'étoit question que de chercher le sens de l'écriture , ou de s'édifier les uns les autres par quelque exhortation , le grand prêtre ou le président de la synagogue invitoit les personnes éclairées , sur-tout les étrangers , à communiquer à l'assemblée ce qui les édifioit ? Quel rapport avoit cette fonction de charité avec le ministère sacerdotal ? Cet usage convenoit fort aux apôtres , dont les miracles et les vertus ne montroient rien que de prophétique et d'extraordinaire. Les peuples en étoient frappés. Les prêtres et les docteurs mêmes vouloient les examiner et les éprouver jusqu'à ce que la synagogue les eût absolument rejetés. Mais enfin la liberté qu'on leur donna de parler , pour savoir s'ils étoient de vrais prophètes extraordinairement suscités , ne peut montrer qu'on déferât le ministère de la parole , et moins encore celui du sacrifice , à tous ceux qui entreprenoient l'exercice du ministère sacré.

## CHAPITRE XIII.

*Des exemples de l'histoire ecclésiastique.*

**M.** JURIEU nous objecte qu'à la naissance de l'église les disciples dispersés *alloient çà et là annonçant la parole de Dieu. Il n'y a pas d'apparence*, ajoute-t-il, *que tous ces dispersés eussent reçu l'ordination.* Remarquez que l'histoire sacrée fait seulement entendre que cette dispersion servit à répandre l'évangile, parce que les dispersés le publièrent. Elle ne dit pas que tous l'annoncèrent : il suffit qu'un grand nombre d'entre eux l'ait fait. Et comment M. Jurieu sait-il que tous ceux qui le firent n'étoient point ordonnés ? Si on dispersoit maintenant dans des pays infidèles les peuples catholiques qui composent nos églises, sans doute nos chrétiens dispersés annonceroient çà et là Jésus-Christ : mais s'ensuit-il que le peuple usurperoit la fonction de nos pasteurs ? Non. Cette expression seroit véritable dans toute la rigueur de la lettre, pourvu que nos pasteurs, dispersés avec leurs peuples, prêchassent l'évangile dans les nations infidèles où ils seroient réfugiés. On dit communément : Les catholiques disent la messe tous les jours. Il ne s'ensuit pas que tous les catholiques la disent : cette expression signifie seulement qu'elle est dite tous les jours chez les catholiques par ceux qui sont prêtres. De plus, comment peut-on nous objecter ce qui est conforme à nos principes et à notre usage le plus vulgaire ? Selon ces principes et cet usage, les simples laïques ont pu annoncer la parole de Dieu dans les lieux où ils se réfugioient.



Il ne faut point être pasteur parmi nous pour catéchiser : des laïques , et même des femmes , le font tous les jours. On peut encore insinuer la religion dans des conversations familières : mais ce qui demande , selon nous , l'imposition des mains , c'est la prédication solennelle de l'évangile dans la célébration des mystères , comme les anciens pasteurs la pratiquoient. C'est le ministère de la parole , joint à l'administration des sacrements. Ce ministère , composé de toutes ces fonctions , étoit-il exercé par les chrétiens dispersés dont parle M. Jurieu ? Demandons-le à M. Jurieu lui-même. *Nous ne savons* , dit-il , *s'ils administrèrent des sacrements. Peut-être ne le firent-ils pas.* Puisqu'il n'en sait rien , pourquoi donc ose-t-il opposer des faits si vagues et si incertains selon lui-même , à des preuves si précises et si convaincantes que nous donnons de notre doctrine ? Après cela , M. Jurieu n'allègue plus contre nous que les exemples tirés du sixième livre de l'histoire ecclésiastique d'Eusèbe. Voici le premier fait qui y est rapporté. C'est Origène dont il est question. *Mais comme alors* , dit l'historien , *il demouroit à Alexandrie* , *il vint* un homme de la profession militaire , qui rendit , de la part d'un prince arabe , des lettres à Démétrius , évêque de ce diocèse , et à celui qui étoit alors président de l'Égypte. Il demandoit qu'on lui envoyât Origène en grande diligence pour lui communiquer sa doctrine. C'est pourquoi Origène , étant envoyé par eux , alla en Arabie. Peu de temps après ayant achevé ce qui faisoit le sujet de son voyage , il revint à Alexandrie. Remarquez qu'Origène tenoit en ce temps-là une fameuse école pour le christianisme , où il instruisoit les païens , et sur-tout les philosophes

ni vouloient connoître nos mystères. Il se servoit des arts et des sciences des Grecs pour faire entendre les saintes lettres , et pour mieux attirer les païens. Il dit même dans une épître rapportée par Eusèbe que Panénius et Héraclas avoient pratiqué la même chose. Héraclas quitta l'habit ordinaire pour porter le manteau de philosophe. *Il le porte encore maintenant , dit Origène dans cette épître, et il ne cesse de lire selon ses forces , avec grand soin , les livres des gentils.* Quand Eusèbe veut exprimer la fonction d'Origène , il ne dit pas qu'il célébroit les mystères à l'autel, qu'il païssoit le troupeau , expressions ordinaires en ces temps-là pour marquer les fonctions des pasteurs ; mais il dit seulement qu'il faisoit des catéchèses , et il appelle le lieu où il faisoit ses instructions *son école* (1). C'est ainsi que parle l'original grec , et la version même de Volfang Musculus , docteur protestant. Eusèbe ajoute que les auditeurs qui étoient dans cette école étoient divisés en deux espèces de classes. Origène vivoit parmi ses amis Héraclas , qui , outre la connoissance des écritures , étoit encore versé dans l'éloquence et dans la philosophie , et il le chargea de ceux qui commençoient à s'instruire. Pour lui , il prit ceux qui étoient plus avancés. En tout cela , vous ne voyez qu'un catéchiste et un professeur de théologie. Personne n'a jamais dit qu'il fallût recevoir l'imposition des mains pour catéchiser , et pour tenir publiquement dans une école chrétienne ? Alors Origène , dont la réputation voloit en tous lieux , est demandé par un prince païen. C'est pour faire chez lui ce qu'il faisoit dans son

1) Lib. 6, cap. 14 et 15.

école d'Alexandrie. Il n'est question que de raisonner en philosophe pour persuader la philosophie chrétienne, comme on parloit alors. Eusèbe ne dit pas que l'Arabe demandoit Origène pour être son pasteur et pour dresser chez lui une église ; c'est seulement quelques conversations passagères qu'il cherche pour s'éclaircir. S'il eût été question de dresser une église, on auroit envoyé avec Origène des prêtres égyptiens. Cela étoit facile, et M. Jurieu n'oseroit dire qu'on employât anciennement dans le ministère des hommes qui n'étoient point ordonnés, lorsqu'on en avoit qui l'étoient. Ce n'est donc qu'un voyage pour des conversations particulières sur la religion, que l'Arabe demande d'Origène, comme nous voyons d'ailleurs dans Eusèbe que cet homme célèbre fut demandé par Mammée, mère de l'empereur Alexandre, quoiqu'il ne fût pas question de lui faire exercer les fonctions de pasteur dans Antioche où elle étoit. Ce qui cause l'illusion des protestants en cette matière, c'est qu'ils regardent parmi eux l'instruction presque comme étant l'unique fonction des pasteurs ; d'où ils concluent que ceux qui ont instruit sans ordination ont été pasteurs : mais ils devraient considérer que dans l'ancienne église, aussi-bien que dans la nôtre, ce qui marque le plus le caractère pastoral, c'est la célébration des mystères et l'administration des sacrements. Eux-mêmes, malgré leur prévention, sont encore dans cet usage ; car, selon leur discipline, les sacrements ne sont administrés que par les pasteurs, au lieu que l'instruction de leurs peuples est souvent confiée à des personnes qui n'ont point le ministère sacré. Ils ont des maîtres et des maîtresses d'école, des lecteurs, des professeurs de théologie,

qui sans ordination enseignent la religion. Leurs proposants même , sans être pasteurs , font dans leurs temples des propositions publiques qui sont de véritables sermons.

Il est vrai qu'Origène sortant de l'Égypte , et étant allé à « Césarée de Palestine , fut prié par les évêques de ce lieu de parler devant l'assemblée publique , et d'expliquer les divines écritures , quoiqu'il n'eût point encore reçu l'ordination de prêtre. Alexandre de Jérusalem ; et Théoctiste de Césarée , écrivant à Démétrius d'Alexandrie , tâchent de justifier cette conduite en ces termes : Il a ajouté aussi dans sa lettre , qu'on n'a jamais ouï dire , et qu'il n'est jamais arrivé que des laïques aient parlé dans l'église en présence des évêques. Nous ne savons comment il a dit ce qui manifestement n'est pas véritable , puisqu'on en trouve qui , ayant le talent d'édifier les frères , et étant exhortés par les évêques à instruire le peuple , ont enseigné ainsi dans l'église. C'est ainsi qu'à Larrande , Evelpis fut prié par Néon ; à Icone , Paulin par Celse ; à Synade , Théodore par Atticus ; c'est-à-dire par nos bienheureux frères. Il est vraisemblable que cela s'est fait en d'autres lieux que nous ne « connoissons pas. »

Quelle est cette action que les deux évêques veulent justifier à Démétrius ? C'est qu'Origène avoit expliqué l'écriture en public devant les évêques , quoiqu'il ne fût point prêtre ; c'est de quoi on se plaignoit. Il n'est pas question de savoir si Origène laïque pouvoit expliquer les écritures en public ; Démétrius lui-même les lui avoit fait expliquer à Alexandrie dans une école publique : mais ce qui causoit un grand scandale , étoit qu'un laï-

que eût *enseigné dans l'église en présence des évêques*. Voilà ce que la lettre d'accusation appeloit une chose *inouïe , et qui n'étoit jamais arrivée*. On voit donc bien que les instructions qu'Origène avoit faites jusqu'alors dans son école de catéchiste à Alexandrie , sous l'autorité de Démétrius , n'étoient pas des fonctions de prêtre et de pasteur , puisque Démétrius étoit si éloigné de tolérer une telle entreprise , et que s'il l'avoit tolérée , les évêques de Palestine lui eussent cité son propre exemple , bien plutôt que celui des églises de Larande , d'Icône et de Synade. Le désordre dont on se plaignoit étoit qu'Origène eût fait ses leçons ou catéchèses en Palestine dans l'église en présence des évêques. Le respect du caractère épiscopal faisoit que la parole leur étoit réservée dans les assemblées où ils se trouvoient , et que les prêtres mêmes ne parloient pas d'ordinaire en leur présence. Il paroissoit encore bien plus indécent qu'un laïque eût catéchisé devant eux en pleine église. Il n'étoit pas question de savoir si ce laïque étoit devenu pasteur sans ordination : on trouvoit seulement que , demeurant toujours laïque , il avoit fait une fonction qui étoit indécente par rapport au lieu et aux personnes en présence de qui il l'avoit faite. Maintenant une telle action n'auroit rien d'irrégulier selon notre disciple : car tous les jours nos meilleurs évêques font faire devant eux des catéchismes et des instructions par des maîtres d'école qui sont laïques , et même par des maîtresses d'école. Mais enfin , sans décider la question que les évêques de Palestine traitent avec Démétrius , il est manifeste que ni l'exemple d'Origène , ni les autres d'Évelpis , de Paulin et de Théodore , ne montrent point que le ministère puisse être donné à un

laïque sans ordination. M. Jurieu n'oseroit dire que dans ces siècles on donnât hors de toute nécessité le ministère sans ordination à des laïques, pendant que toutes les églises étoient remplies de saints ministres bien ordonnés. Telles étoient les églises dont nous parlons. Bien loin d'être dans ces cas extrêmes où, faute de pasteurs ordonnés, on seroit tenté de confier le ministère à des laïques, c'étoient les évêques mêmes de ces églises qui faisoient parler des laïques en leur présence. M. Jurieu voudroit-il conclure de là qu'on peut transférer le ministère sans ordination à des laïques, lors même qu'il est dans les mains des pasteurs saints et bien ordonnés? Non, sans doute. Autrement, que signifioient ces paroles de sa confession de foi : « Nous croyons que nul ne se doit ingérer de son autorité propre pour gouverner l'église, mais que cela se doit faire par élection, en tant qu'il est possible, et que Dieu le permet ; laquelle exception nous y ajoutons notamment pourcequ'il a fallu quelquefois, et même de notre temps (auquel l'état de l'église étoit interrompu), que Dieu ait suscité gens d'une façon extraordinaire pour dresser l'église de nouveau, qui étoit en ruine et désolation (1). » Non seulement des paroles si claires, mais encore l'intérêt de maintenir l'autorité des pasteurs protestants, doit faire avouer à M. Jurieu que le ministère ordinaire, fondé sur l'élection et sur l'imposition des mains, *est sacré et inviolable*, excepté les cas extrêmes de ruine et de désolation, où Dieu suscite *gens d'une façon extraordinaire* pour dresser l'église de nouveau. Ce n'est point cette extré-

(1) Art. 51.

Théodoret, traduites sur le grec à la lettre. Mais celles de Rufin, qui est l'original de cette histoire, déterminent le sens de ces paroles qui pourroient être équivoques. Il dit qu'ils exhortoient les marchands à *faire en chaque lieu des assemblées où ils se trouvaient pour prier, selon la coutume romaine*. Enfin les deux frères demandent au roi, pour récompense de leurs services, de retourner en leur patrie. Ils l'obtiennent. *Ædésius* revient à Tyr, où il demeure. *Frumentius*, plus détaché de sa famille, va trouver Athanase, évêque d'Alexandrie, et lui représente combien les Indes étoient disposées à voir la lumière spirituelle. *Et qui est plus propre que vous*, lui répondit Athanase, *à dissiper leurs ténèbres ? Il lui communiqua la grace pontificale, et l'envoya pour cultiver cette nation*. Voilà cette histoire si célèbre parmi les protestants. Qui ne s'attendroit d'y trouver que ces deux frères prêchoient et administroient les sacrements ? Non ; il est dit seulement qu'ils exhortoient les marchands romains à s'assembler pour faire les prières chrétiennes. Comment prouvera-t-on qu'ils administroient la cène et faisoient les autres fonctions réservées aux seuls pasteurs ? De plus, qui a dit aux docteurs protestants que ces marchands romains n'avoient point avec eux quelque prêtre ? Le zèle des deux frères pour les exhorter n'en est point une preuve ; car les laïques parmi nous exhortent tous les jours fraternellement d'autres laïques qui ont leurs pasteurs. Il est vrai qu'il paroît que les Indiens n'avoient point de prêtres fixes parmi eux, jusqu'à ce que *Frumentius* fut renvoyé dans leur pays par saint Athanase, avec la grace pontificale. Mais les marchands romains qui passaient sur leurs côtes pour le com-

merce pouvoient en avoir dans leurs vaisseaux. Remarquez que l'objection se tourne en preuve pour nous contre l'église protestante. Frumentius, dit l'historien, *quitte sa famille, et méprise tant de mers à traverser.* Il retourne aux Indes ; mais c'est Athanase qui l'envoie, et qui lui communique avant son départ *la grace pontificale*. Voilà ce que c'est que l'ordination. Ce n'est pas une simple cérémonie ; c'est cette même grace que l'imposition des mains de l'apôtre avoit répandue sur Timothée , qui passe encore d'Athanase sur Frumentius. Imposer les mains , et communiquer la grace du ministère , c'est la même chose dans le langage chrétien.

Dumoulin n'avoit garde d'ajouter ce que Théodoret rapporte immédiatement après cette histoire. C'est qu'une femme chrétienne , captive chez les Ibériens , obtint de Dieu , par sa pénitence , *les dons apostoliques* , c'est-à-dire en ce lieu le don des miracles. Par ses miracles elle engagea le roi de cette nation à faire bâtir un temple au vrai Dieu. Le temple étant bâti , *il manquoit de prêtres*. Cette femme persuada au roi d'en envoyer demander à l'empereur romain. C'étoit Constantin , qui lui envoya un prédicateur de la foi , revêtu de *la dignité pontificale*. Vous voyez que ce nouveau peuple ne se croit point en droit de faire lui-même des pasteurs ; il attend que le ministère lui vienne de la source divine par le canal de la succession. Cette femme même , qui étoit manifestement inspirée comme les prophètes , et qui avoit les dons apostoliques , bien loin de fonder cette église sur son ministère extraordinaire et miraculeux , a recours au ministère successif. Si on eût cru , et s'il eût été libre de penser que le



Théodoret, traduites sur le grec à la lettre. Mais celles de Rufin, qui est l'original de cette histoire, déterminent le sens de ces paroles qui pourroient être équivoques. Il dit qu'ils exhortoient les marchands à *faire en chaque lieu des assemblées où ils se trouvaient pour prier, selon la coutume romaine*. Enfin les deux frères demandent au roi, pour récompense de leurs services, de retourner en leur patrie. Ils l'obtiennent. Adésir revient à Tyr, où il demeure. Frumentius, plus détaché de sa famille, va trouver Athanase, évêque d'Alexandrie, et lui représente combien les Indes étoient disposées à voir la lumière spirituelle. *Et qui est plus propre que vous, lui répondit Athanase, à dissiper leurs ténèbres? Il lui communiqua la grâce pontificale, et l'envoya pour cultiver cette nation*. Voilà cette histoire si célèbre parmi les protestants. Qui ne s'attendroit d'y trouver que ces deux frères prêchoient et administroient les sacrements? Non; il est dit seulement qu'ils exhortoient les marchands romains à s'assembler pour faire les prières chrétiennes. Comment prouvera-t-on qu'ils administroient la cène et faisoient les autres fonctions réservées aux seuls pasteurs? De plus, qui a dit aux docteurs protestants que ces marchands romains n'avoient point avec eux quelque prêtre? Le zèle des deux frères pour les exhorter n'en est point une preuve; car les laïques parmi nous exhortent tous les jours fraternellement d'autres laïques qui ont leurs pasteurs. Il est vrai qu'il paroît que les Indiens n'avoient point de prêtres fixes parmi eux, jusqu'à ce que Frumentius fut renvoyé dans leur pays par saint Athanase, avec la grace pontificale. Mais les marchands romains qui passaient sur leurs côtes pour le com-

quand les Maures sont disposés à croire , ces deux laïques appellent des prêtres pour dresser l'église et pour exercer le ministère : au lieu que les deux laïques de la réforme protestante , non seulement instruisent et préparent les esprits , mais encore prêchent , administrent les sacrements , s'érigent ouvertement en pasteurs , et dressent leurs églises.

N'est-il pas étonnant que , parmi tant d'exemples de l'antiquité que la réforme emploie , il ne s'en trouve aucun qui attribue aux laïques , dans les cas extrêmes aucune fonction au-delà de celles que nous permettons nous-mêmes tous les jours aux laïques , et qu'il ne paroisse jamais de pasteur reconnu pour tel en aucun lieu sans ordination ?

Grotius , écrivant sur cette matière contre M. de l'Aubépine , évêque d'Orléans , allègue quelques autres monuments de l'antiquité : il rapporte le premier canon du concile d'Ancyre , qui veut que les *diacres qui ont sacrifié* dans la persécution , *et ensuite combattu* pour réparer leur faute , *conservernt leur honneur , excepté qu'ils s'abstiendront de tout sacré ministère* , ou ( si on veut le traduire ainsi ) *de tout ministère sacerdotal , d'offrir le pain ou le calice , ou de prêcher*.

Il est manifeste que ce *ministère sacré ou sacerdotal* n'est que celui de servir le prêtre à l'autel. Le diacre est le ministre sacerdotal , c'est-à-dire du prêtre ou du pontife. Nous avons vu par saint Cyprien , que le diacre offroit au peuple le *pain* et le *calice*. Ainsi il faut conclure que ce terme *d'offrir* signifie souvent la simple distribution de l'eucharistie. Voilà des diacres auxquels , après leur chute , on conserve leur rang , à con-

peuple peut faire des pasteurs dans les besoins pressants, sans doute on auroit cru que ce cas étoit arrivé alors. La distance des lieux, l'incertitude d'obtenir des prêtres de l'empereur, l'inconvénient de retarder l'œuvre, et de priver des sacrements dans cette attente tous ceux qui étoient disposés au christianisme, le péril de voir les esprits du peuple, et celui du roi même, changer avant que les prêtres de l'empire arrivassent, tout cela devoit presser cette femme et l'engager à faire des pasteurs du pays. Cependant rien ne l'ébranle ; elle envoie demander des prêtres, et il paroît qu'on ne pensoit seulement pas qu'on en pût avoir autrement que par l'imposition des mains des anciens pasteurs.

Tout le monde comprendra facilement (1) qu'il faut entendre de même ce que firent l'armurier Maturien et l'esclave Saturnien, qui annoncèrent l'évangile aux Maures pendant leur captivité. Dumoulin avoue qu'*après avoir avancé l'ouvrage, ils firent venir à leur secours des prêtres du territoire de l'empire romain*. Tout cela montre seulement qu'ils parlèrent de Jésus-Christ aux barbares, qu'ils leur inspirèrent la foi par leurs conversations et par leurs exemples, choses que nos laïques doivent toujours s'efforcer de faire dans les occasions. Mais je prie tous les protestants équitables de comparer ces deux artisans que Dumoulin nous objecte, avec les deux laïques qui fondèrent au siècle passé leurs deux églises de Paris et de Meaux (2). Les uns font connoître Jésus-Christ au peuple barbare qui les tient captifs, et il ne paroît point qu'ils aient prêché solennellement ni administré les sacrements ; au contraire,

• (1) Vict. de persec. Vandal.

(2) Hist. de Beze.

aire du Martyrologe. En voici les paroles : « Les mystères de l'oblation du Seigneur étant célébrés, elle rendit l'esprit aussitôt qu'elle eut reçu le sacrement de Jésus-Christ. » Est-il dit que ce fut sainte Pétro-nille qui célébra les mystères ? Non ; il est dit seulement qu'elle reçut le sacrement. N'ajoutons point aux actes ce qui n'y est pas. Supposons même ce qui est d'ailleurs certain par saint Cyprien, qui est que les prêtres alloient célébrer les mystères dans les prisons pour les confesseurs.

Qu'il est consolant pour l'église catholique de voir un aussi savant homme que Grotius réduit à des preuves si foibles lorsqu'il veut combattre notre doctrine !

---

## CHAPITRE XIV.

### *De l'élection des pasteurs.*

**P**OUR montrer que l'ordination n'est qu'une cérémonie, et que c'est l'élection qui fait les pasteurs, M. Jurieu dit : « Quand deux actions concourent dans un établissement, celle qui est fondée sur un droit naturel est proprement de l'essence ; et celle qui est de droit positif, et qui n'est qu'une cérémonie, ne peut être essentielle (1). » D'où il conclut que l'élection, qui, selon le droit naturel appartient au peuple, est la seule essentielle à l'établissement des pasteurs. Mais, outre que nous avons déjà montré que l'ordination seule fait les pasteurs, je vais lui montrer encore que sa preuve, quand même elle ne seroit point contredite, ne conclut

(1) Page 578.

dition néanmoins qu'ils ne serviront à l'autel ni ne prêcheront.

Grotius ajoute un canon du premier concile d'Arles, qui dit : « Pour les diacres que nous avons appris qu'« offrent en plusieurs lieux, il a été jugé que cela ne  
« se doit nullement faire : (1). » Je veux bien supposer avec cet auteur, contre toute vraisemblance, qu'il s'agit dans ce canon de la consécration réservée au seul prêtre. Si quelques diacres avoient commencé à se l'attribuer témérairement, s'ensuit-il qu'ils pussent le faire ? La défense expresse du concile, qui condamne sans modification cette entreprise, servira-t-elle de titre pour l'autoriser ?

Il rapporte encore un canon de Laodicée, qui assure *qu'il ne faut pas que les sous-diacres donnent le pain ou bénissent le calice* ; c'est-à-dire qu'ils ne doivent usurper ni la fonction des diacres pour distribuer l'eucharistie, ni celle de donner des bénédictions, qui est une action de supériorité. Si on veut que cette bénédiction soit la consécration, il s'ensuivra seulement qu'on a défendu aux sous-diacres d'envahir le ministère des prêtres.

Il se sert aussi d'un canon du concile *in Trullo*, qui dit : « Si le laïque s'est fait lui-même participant des  
« sacrés mystères en présence du prêtre ou du diacre,  
« qu'il s'abstienne pendant une semaine (2). » L'eucharistie qu'on se donnoit soi-même chez soi, comme nous l'avons dit, ne devoit être reçue dans les assemblées que des mains des prêtres ou diacres.

N'oublions pas l'exemple de sainte Pétronille, qu'il

(1) Can. 15.

(2) Ibid. 58.

recevoir au rang des prêtres Numidicus qu'il a élevé au sacerdoce. *Quand je serai présent*, ajoute-t-il, *il sera encore élevé à une plus grande fonction*, c'est-à-dire à celle de l'épiscopat. Vous voyez que le peuple n'est pas seulement consulté. Ainsi, lorsque saint Cyprien assure qu'il ne veut rien faire que par l'avis du clergé, et même du peuple, c'est qu'il veut profiter des avis de tous, c'est qu'il veut, par cette condescendance paternelle, faire aimer son autorité : mais il se réserve, comme il paroît par ces exemples, de décider seul quand il le juge convenable. Enfin l'assurance qu'il donne de n'agir point d'ordinaire sans consulter, montre qu'il veut bien suivre une règle à laquelle il n'étoit pas assujetti en rigueur ; et au contraire les cas où il décide seul font assez voir qu'il avoit le droit de le faire.

M. Jurieu n'a rien dit de l'épître soixante-huitième du même père ; mais comme il pourroit s'en servir dans la suite, il n'est pas inutile de lui montrer combien elle est contraire à ses sentiments. Elle est écrite au clergé et aux peuples fidèles d'Espagne, sur Basilide et Martial, qui, étant tombés pendant la persécution, avoient été déposés. On avoit ordonné Sabïn et Félix en leur place. Voici les paroles dont il semble d'abord que les protestants pourroient tirer quelque avantage : « Le  
« peuple obéissant aux préceptes divins et craignant  
« Dieu, peut se séparer de son pasteur qui pèche, et  
« ne doit point prendre de part aux sacrifices d'un  
« prêtre sacrilège ; principalement puisqu'il a le pou-  
« voir, ou de choisir de dignes pasteurs, ou d'en re-  
« fuser d'indignes ; ce que nous voyons qui vient de  
« l'autorité divine. » Jusque-là qui ne croiroit que saint Cyprien a jugé, comme les protestants, que les élec-

tions des pasteurs dépendent absolument du peuple ? Mais cet exemple doit montrer combien il est facile de se tromper sur les sentiments des auteurs , quand on s'arrête à des passages qui semblent formels, et qu'ils sont détachés de la suite. Il faut se souvenir qu'il n'est question dans cette épître que de montrer, non au peuple seul, mais au clergé et au peuple ensemble, qu'ils peuvent abandonner un pasteur légitimement déposé pour sa chute, et en la place duquel un autre aura été mis par une ordination canonique. La suite lève toute équivoque. « Principalement, dit saint Cyprien, puisque le  
 « peuple a le pouvoir de choisir de dignes pasteurs ou  
 « d'en refuser d'indignes, ce que nous voyons qui vient  
 « de l'autorité divine, qui a voulu que le pasteur fût  
 « choisi en présence du peuple aux yeux de tout le  
 « monde, et qu'il fût reconnu digne et capable par le  
 « jugement et par le témoignage public, comme le  
 « Seigneur, dans les Nombres, commanda à Moïse,  
 « disant : Prenez Aaron votre frère, et Éléazar son  
 « fils..... Dieu commande d'établir le prêtre devant  
 « toute la synagogue, c'est-à dire qu'il fait entendre  
 « que les ordinations de pasteurs ne doivent se faire  
 « qu'avec la connoissance du peuple assistant, afin que,  
 « le peuple étant présent, on découvre les crimes des  
 « méchants et on publie les vertus des bons, et que  
 « l'ordination soit juste et légitime, étant examinée par  
 « le suffrage et le jugement de tous. » Il ajoute : « Ce  
 « qui se faisoit avec tant de soin et de précaution,  
 « le peuple étant assemblé, de peur que quelque in-  
 « digne ne se glissât dans le ministère de l'autel ou  
 « dans la place épiscopale..... C'est pourquoi il faut  
 « observer, selon la tradition divine et l'usage aposto-

« qui l'appellent. » M. Jurieu dira sans doute qu'il ne se met guère en peine de l'autorité du concile huitième ; mais il observera que je la rapporte uniquement pour montrer que cet esprit a été celui de l'église dans tous les siècles , même dans ceux où la puissance séculière avoit affoibli la discipline et l'autorité pastorale. Si le ministère étoit dans les mains du peuple , les rois qui en sont les chefs , bien loin d'en être exclus , devroient y avoir la principale part ; ils devroient entrer dans les élections , non pour obéir aux évêques qui les appellent , mais pour exercer le droit du peuple ; ce droit du peuple devroit être exercé indépendamment des évêques mêmes , puisque les évêques des diocèses voisins ne sont point du troupeau à qui appartient naturellement , selon M. Jurieu , le choix du pasteur. Le peuple pourroit donc consulter les évêques : mais ce seroit à lui à décider souverainement. Le prince , qui est le chef des peuples , devroit donc aussi décider avec une pleine autorité. Dira-t-on que les rois ont manqué de puissance pour défendre ce droit , et que les évêques qui n'ont été que trop assujettis , sur-tout en Orient , à la puissance séculière , ont néanmoins opprimé les rois et les empereurs , et que les empereurs se sont laissé arracher leur droit avec celui de tous leurs peuples , sans former jamais une seule plainte ? Qui pourra croire cette fable ?

On voit donc clairement que quand il est dit qu'un pasteur a été élu par le peuple , il faut entendre le sens de ces paroles par celles qui les précèdent et qui les suivent , comme quand le pape Estienne donne cette règle : « Nous voulons que quand on fait un évê-  
« que , les évêques étant assemblés avec le clergé ,



l'établissement des pasteurs, ils ne tiendroient point leur ministère du peuple ; et ainsi l'autorité que M. Jurieu emploie contre nous se tourneroit encore contre lui.

## CHAPITRE XV.

### *Suite sur l'élection des pasteurs.*

M. JURIEU nous cite quatre chapitres tirés de la dist. soixante-troisième du décret de Gratien, sans en rapporter aucune parole. Mais nous avons autant d'intérêt à les examiner en détail qu'il en avoit de ne le faire pas. Le premier est de saint Grégoire, pape. Laurens, évêque de Milan, étant mort, on avoit élu Constance diacre. La relation qu'on en avoit envoyée au pape marquoit que l'élection s'étoit faite unanimement : mais comme elle n'étoit pas souscrite, et qu'il y avoit à Gênes beaucoup de citoyens de Milan qui s'y étoient réfugiés à cause des violences des barbares, le pape ordonne à Jean, son sous-diacre, d'y passer, *pour n'omettre aucune précaution, afin que s'il n'y a point de division entre eux sur cette élection, et qu'il reconnoisse que tous persévèrent à consentir*, etc. Je crois n'avoir pas besoin de montrer que tout cela se réduit manifestement aux règles que nous avons tirées de saint Cyprien pour la coutume d'appeler le peuple, de le consulter, et de s'accommoder autant qu'on le pouvoit à son inclination, afin qu'il obéît avec plus de confiance à un pasteur qu'il auroit lui-même désiré.

Le second chapitre est du pape Gelase, qui mande à Philippe et à Gêrontius, évêques, qu'on lui a appris

qu'une élection a été faite par un petit nombre des moins considérables du lieu dont le pasteur étoit mort.

« C'est pourquoi, dit-il, mes très chers frères, il faut  
« que vous assembliez souvent les divers prêtres et  
« les diacres, et tout le peuple de toutes les paroisses  
« de ce lieu, afin que chacun étant libre, et les cœurs  
« étant unis, etc. » Voilà une conduite paternelle. Il veut qu'on assemble le peuple avec le clergé, comme nous l'avons toujours reconnu, et qu'on tâche de les faire convenir. Est-ce là reconnoître dans le peuple un droit rigoureux de conférer la puissance pastorale ?

Le troisième chapitre est de saint Léon, qui écrit aux évêques de la province de Vienne, en ces termes :  
« Pour l'ordination des pasteurs on attend les vœux des  
« citoyens, les témoignages des peuples, l'avis des  
« personnes considérables, et l'élection du clergé. » Il ajoute : « Qu'on prenne la souscription des clercs,  
« le témoignage des personnes considérables, le consentement des magistrats et du peuple. » Voilà des termes décisifs qui ne souffrent aucune équivoque. La présence, le témoignage, le conseil, le désir des laïques est attendu ; mais l'élection et la souscription aux actes est réservée au seul clergé. N'est-il pas étonnant qu'on ait cru nous pouvoir faire une objection d'un passage qui en fait une si concluante contre les protestants ?

Le quatrième chapitre *sacrorum* est extrait des capitulaires de Charlemagne et de Louis-le-Débonnaire. Il y est marqué seulement que les évêques seront pris du diocèse même au choix du clergé et du peuple, selon les règles canoniques. Ainsi ce choix doit être expliqué par les règles canoniques que nous avons déjà éclaircies.

Mais M. Jurieu, qui a cherché dans le décret de

*accoutumé de vous consulter*; ce pape dit absolument : *Il n'est pas permis au peuple ; mais que cela soit au jugement des évêques , afin qu'ils reconnoissent eux-mêmes , etc.* Il a pu voir encore chez Gratien , le pape Estienne qui dit à Romain, archevêque de Ravenne : *Il faut l'élection des prêtres et le consentement du peuple fidèle ; car le peuple doit être instruit et non pas suivi.* Le pape Célestin a employé les mêmes paroles , et il dit de plus : *Nous devons avertir le peuple de ce qui lui est permis , et de ce qui ne l'est pas , s'il l'ignore, et non pas consentir à ce qu'il veut* (1). Si nous avons à parler maintenant sur les témoignages et les oppositions du peuple que l'église admet encore dans les ordinations de ses ministres, pourrions-nous parler plus clairement et avec plus d'autorité pour montrer que la puissance de conférer le ministère n'appartient pas au peuple ? Voici encore des paroles du concile VIII qui se tint dans la ville impériale. C'est le concile même qui parle. « Ce concile , se conformant aux précédents  
 « conciles , ordonne que les consécutions et promo-  
 « tions d'évêques se fassent par l'élection et le décret  
 « du collège des évêques , et défend que tout laïque ,  
 « soit prince , soit noble , se mêle des élections , etc...  
 « puisqu'il ne convient pas qu'aucun des grands ou  
 « des autres laïques ait aucune puissance en ces ma-  
 « tières , mais qu'ils se taisent , et qu'ils soient attentifs  
 « jusqu'à ce que l'élection de l'évêque futur soit con-  
 « clue par le collège de l'église. Que si quelque laïque  
 « est invité par l'église à s'en mêler et à y concourir,  
 « il peut , avec respect , s'il le veut , obéir à ceux

(1) Ep. 3, c. 3.

« qui l'appellent. » M. Jurieu dira sans doute qu'il ne se met guère en peine de l'autorité du concile huitième ; mais il observera que je la rapporte uniquement pour montrer que cet esprit a été celui de l'église dans tous les siècles , même dans ceux où la puissance séculière avoit affoibli la discipline et l'autorité pastorale. Si le ministère étoit dans les mains du peuple , les rois qui en sont les chefs , bien loin d'en être exclus , devroient y avoir la principale part ; ils devroient entrer dans les élections , non pour obéir aux évêques qui les appellent , mais pour exercer le droit du peuple ; ce droit du peuple devroit être exercé indépendamment des évêques mêmes , puisque les évêques des diocèses voisins ne sont point du troupeau à qui appartient naturellement , selon M. Jurieu , le choix du pasteur. Le peuple pourroit donc consulter les évêques : mais ce seroit à lui à décider souverainement. Le prince , qui est le chef des peuples , devroit donc aussi décider avec une pleine autorité. Dira-t-on que les rois ont manqué de puissance pour défendre ce droit , et que les évêques qui n'ont été que trop assujettis , sur-tout en Orient , à la puissance séculière , ont néanmoins opprimé les rois et les empereurs , et que les empereurs se sont laissé arracher leur droit avec celui de tous leurs peuples , sans former jamais une seule plainte ? Qui pourra croire cette fable ?

On voit donc clairement que quand il est dit qu'un pasteur a été élu par le peuple , il faut entendre le sens de ces paroles par celles qui les précèdent et qui les suivent , comme quand le pape Estienne donne cette règle : « Nous voulons que quand on fait un évê-  
« que , les évêques étant assemblés avec le clergé ,

« celui qui doit être élu le soit en présence du sénat  
« et du peuple , et qu'ainsi étant élu par tous , il soit  
« consacré , etc. » Il est manifeste qu'encore que ce  
pape dise *étant élu par tous* , à cause que le peuple  
présent concourt à l'élection ; elle n'est faite néanmoins  
que par les évêques et le clergé en présence du peuple.  
Il est naturel d'appeler élection ou suffrages les accla-  
mations d'un peuple qui consent. C'est ainsi que les  
habitants d'Hippone se comportèrent dans la désigna-  
tion que saint Augustin fit de son successeur Éradius  
ou Éraclius , dont nous avons les actes authentiques  
rapportés par des notaires mot à mot. Saint Augustin  
raconte d'abord qu'il étoit allé à Milève pour consoler  
les peuples qui étoient affligés de ce que Sévère , leur  
évêque , avoit marqué avant sa mort son successeur  
sans les en avertir , croyant qu'il suffisoit de le désigner  
au clergé. Saint Augustin reconnoît qu'en cela Sévère  
avoit un peu manqué. En effet la règle , comme nous  
l'avons vu , étoit de consulter le peuple : mais il ne dit  
point que ce choix fût nul , et qu'on songeât à en faire  
un autre. Au contraire , il dit que le peuple étoit *triste* ,  
c'est-à-dire fâché d'une chose faite sans lui , et qu'il ne  
pouvoit défaire ; mais qu'enfin sa tristesse se changea en  
joie. Ensuite saint Augustin déclare que pour lui , il  
veut agir plus régulièrement , *afin que personne ne*  
*se plaigne de lui*. Il observe toutes les formes com-  
munes des élections. « Je veux , dit-il , pour mon  
« successeur le prêtre Éradius. Les notaires de l'église ,  
« comme vous voyez , recueillent ce que je dis ; ils re-  
« cueillent ce que vous dites. Mes paroles et vos accla-  
« mations ne tombent point à terre. Pour vous le dire  
« plus ouvertement , nous faisons maintenant des actes

« ecclésiastiques : car je veux que ceci soit confirmé ,  
 « autant qu'il dépend des hommes. » Saint Augustin  
 prend ces précautions , non pour faire élire son suc-  
 cesseur par le peuple , mais pour consulter le peuple  
 sur cette élection , selon les canons. Si saint Augustin  
 dans la suite veut s'assurer de la promesse de son peu-  
 ple , c'est pour une autre chose qui dépendoit des par-  
 ticuliers. Il demandoit qu'on le laissât en paix vaquer  
 uniquement à l'étude des livres sacrés , et que toutes  
 les affaires allassent à Éradius.

Si après tant d'exemples, auxquels on en pourroit  
 ajouter beaucoup d'autres, M. Jurieu demande encore  
 pourquoi, le clergé ayant le droit de faire seul les élec-  
 tions, on y appeloit si soigneusement le peuple, saint  
 Léon, écrivant à Anastase, évêque de Thessalonique,  
 lui répondra « qu'il ne faut pas ordonner un pasteur  
 « pour un peuple malgré lui, et s'il ne l'a point de-  
 « mandé ; de peur que la ville ne méprise ou ne haïsse  
 « l'évêque qu'elle n'aura point désiré, et qu'elle ne se  
 « relâche dans la piété pour n'avoir pu obtenir celui  
 « qu'elle a voulu (1). » *Cui non licuit habere quem  
 voluit.* C'est dont manifestement l'édification publique,  
 la consolation des peuples, et non pas leur droit rigou-  
 reux, qui les a fait appeler pour assister aux élections.  
 Il faut remarquer que saint Léon parle ainsi, immédia-  
 tement après avoir montré que le droit de l'élection de  
 l'évêque, qu'il appelle le *souverain prêtre*, réside dans  
 l'assemblée des évêques comprovinciaux, et que le  
 consentement unanime du clergé et du peuple n'est  
 qu'une demande. *Ille omnibus præponatur quem cleri*

(1) Ep. 82 ou 84.

*plebisque consensus concorditer postulârit.* Et il que s'il y a un partage, le jugement du *métropolitain doit le vider en faveur de celui qui sera le plus et le plus digne.* Vous voyez donc toujours, d'un le peuple qui est écouté, et qu'on tâche de satisfaire l'autre, l'ordre ecclésiastique qui décide. Ce langage du peuple, nécessaire selon les canons, est une circonstance que les électeurs doivent observer pour le bien des peuples, et non une partie essentielle de l'élection même. Il étoit naturel que les canons fussent le témoignage du peuple fidèle, après que Paul avoit demandé celui même des gens du peuple, c'est-à-dire qu'on choisît un homme respecté des peuples.

Mais dans une occasion où les évêques avoient cédé à l'entêtement du peuple, saint Avitus, évêque de Vienne, témoigne combien il est scandalisé de ce renversement de l'ordre. *Il est, dit-il, d'un exemple mauvais qu'on dise que l'ordination sacerdotale est gouvernée par le peuple* (1). De là vient que le peuple qui étoit sujet à donner son suffrage avec confusion, a perdu insensiblement cette espèce de droit dont l'usage des pasteurs l'avoit mis en possession. C'étoit peu un droit naturel, qu'il paroît toujours par les lois ecclésiastiques que le clergé s'en rendoit tout le maître comme d'une des choses qui dépendoient le plus du gouvernement pastoral ; d'où il faut conclure que ce droit venoit d'une condescendance du Seigneur pour faire goûter davantage au peuple l'autorité des pasteurs, et non pas d'une institution divine et invariable. De là vient aussi que le peuple trop licencieux

(1) Ep. 66.

abusant du pouvoir qu'on lui avoit laissé, en a été dépouillé sans contradiction. Maintenant on peut dire que le roi a fait revivre en sa personne l'ancien droit du peuple. Encore même son autorité pour les élections des évêques est bien plus grande que celle du peuple n'a jamais été. Il choisit seul, sans consulter le clergé de l'église vacante. Il donne un titre par écrit, contre lequel on ne réclame point. On peut donc juger par son droit, qui est infiniment plus grand que celui du peuple ne l'a été, quel étoit autrefois celui du peuple. Cette nomination que le roi fait n'est point une vraie élection. Le prince, bien loin de disposer de la puissance spirituelle, et de conférer le ministère de pasteur, ne donne pas même un titre canonique pour recevoir cette puissance ; il ne fait que présenter un homme à l'église, et demander pour lui qu'il soit pourvu et ordonné ; et l'église acquiesce à son choix. C'est l'ordre des pasteurs, en la personne du pape son chef, qui élit, qui institue, qui, par un titre canonique, destine au ministère celui que le prince n'a fait que proposer. On doit juger, par cette discipline présente, de l'ancienne pour les suffrages du peuple dans les élections. Ne seroit-il pas absurde de prouver maintenant que les clefs et le ministère appartiennent au roi, parcequ'il nomme aux évêchés ? Enfin, l'autorité absolue avec laquelle les pasteurs ont décidé sur la forme des élections, y ont admis les laïques à certaines conditions, et les en ont ensuite exclus, fait assez voir que toute la véritable puissance de disposer du ministère a toujours résidé dans les seuls pasteurs.



## CHAPITRE XVI.

## CONCLUSION.

**L**ES protestants ne peuvent donc avoir recours ni au droit naturel du peuple de disposer des clefs, ni à l'ordination qui leur est venue par les vaudois, ni à celle qu'ils ont reçue par les prêtres catholiques. C'est en vain que M. Claude dit : « Quand même il y auroit eu « de l'irrégularité, cette irrégularité auroit été suffisamment réparée par la main d'association et par le « consentement que tout le corps de la société a donné « à leurs vocations (1). » Il sent le foible de sa cause, et il ne peut s'abstenir de nous le laisser voir. Voilà une irrégularité qui le blesse et qu'il tâche de réparer. Comment le fait-il ? par la main d'association. Mais qui a jamais ouï dire que l'écriture ou l'antiquité eussent enseigné aux chrétiens à suppléer ainsi l'ordination des pasteurs ? où est-elle cette main d'association ? Saint Paul nous apprend (2) qu'elle lui fut donnée par plusieurs apôtres : mais ce n'étoit pas pour rectifier son apostolat et pour suppléer ce qui manquoit à sa mission ; il la tenoit de Jésus-Christ seul ; il y avoit déjà un grand nombre d'années qu'il l'exerçoit sur les églises, et qu'il avoit demeuré avec saint Pierre quinze jours à Jérusalem. Cette main d'association ne regardoit donc pas la vocation et la validité du ministère de cet apôtre ; elle n'étoit qu'un signe de concorde entre les apôtres sur les questions légales qu'ils avoient agitées, et sur la

(1) Rép. aux préjugés, p. 372.

(2) Aux Gal. c. 2.

discipline uniforme qu'ils devoient garder en prêchant l'évangile aux juifs et aux gentils. Quel rapport y a-t-il de ce fait avec celui des protestants, qui croient réparer une irrégularité aussi essentielle que le défaut de mission divine, en tendant la main à ceux qui usurpent ainsi le ministère ? Mais la trouvera-t-on ailleurs cette main d'association qui est si puissante pour faire pasteurs sans ordination ceux qui ne le sont pas ? ici l'écriture les abandonne. Trouveront-ils quelque asile dans l'antiquité ? y a-t-il un seul auteur ancien qui nous prouve par quelque exemple, ou qui nous insinue par son propre sentiment, que cette main d'association vaut l'ordination que les apôtres ont pratiquée ? Encore si cette main d'association étoit une action réelle, en sorte qu'on eût imposé les mains à ces ministres mal établis, il ne resteroit plus qu'à savoir si ceux qui leur auroient imposé les mains étoient eux-mêmes bien ordonnés. Par-là nous retomberions encore dans toutes nos difficultés. Mais de plus, cette main d'association n'est qu'une manière de parler ; c'est-à-dire, pour parler sans figure, que, sans aucune cérémonie religieuse ni imposition réelle des mains, les premiers pasteurs de la réforme furent reçus pour pasteurs par le troupeau même lorsqu'ils entrèrent en fonction ; et que ceux d'entre eux qui avoient l'ancienne ordination reconnurent les autres pour vrais ministres. Ainsi ces manières de parler, qui éblouissent d'abord si on les réduit à leur juste valeur, signifient ce qui a été dit et réfuté tant de fois ; savoir, que le peuple ayant le droit de disposer des clefs, son consentement sans ordination donne une parfaite mission aux usurpateurs du ministère. Dès-lors il n'y aura plus d'intrus ni de faux pasteurs à punir,

pourvu qu'ils sachent séduire quelque partie d'un peuple grossier et inconstant, et se faire donner la main d'association. Sans doute nos frères auroient horreur d'un tel principe, si l'habitude ne les empêchoit d'en découvrir les pernicieuses conséquences.

Mais il faut qu'ils avouent qu'ils n'ont point parmi eux le ministère, selon l'institution divine. J'ai montré que cette institution l'attache au sacrement de l'ordination, qui est l'imposition des mains des pasteurs. Leurs premiers ministres, comme nous l'avons vu, n'avoient point reçu cette ordination de la main des pasteurs qui avoient été ordonnés par d'autres : donc ils n'étoient point pasteurs. Ceux qu'ils ont ordonnés pour leur succéder n'ont pu avoir une mission et une ordination plus valide que la leur même : il n'y a donc point eu jusqu'ici de vrais ministres dans leur réforme. Que peuvent-ils répondre ? S'ils n'ont point reçu le ministère par la voie qui nous est donnée dans l'institution, comment ont-ils pu l'avoir ? Il ne leur reste à alléguer qu'une voie extraordinaire et miraculeuse qui est au-dessus des lois de l'institution. Mais quand on leur demande des miracles, ils se récrient que c'est une injustice. *Si les miracles étoient nécessaires*, dit Dumoulin, *ce seroit pour ceux qui n'ont nulle vocation ordinaire.* Nous avons prouvé qu'ils ne l'avoient point cette vocation ordinaire. Point de vocation sans l'imposition des mains des pasteurs ; point d'imposition des mains ni des catholiques ni des vaudois. Il n'y a plus de ressource pour eux que par les miracles. Les prophètes en faisoient sans cesse. A leur seule parole, ils ouvroient et fermoient le ciel. Ce n'étoit pourtant pas pour transporter le ministère de la synagogue, et pour changer

la foi de leur temps : il ne s'agissoit que de redresser les particuliers , et d'annoncer la colère prête à éclater. Les apôtres marchaient sur les traces de Jésus-Christ ; il les avoit conduits par la main dans la moisson qu'il leur destinoit ; il sembloit avoir assez fait de miracles pour les dispenser d'en faire ; ses œuvres parloient pour eux ; leur ministère étoit immédiatement fondé sur la puissance de celui qui les envoyoit avec tant de signes et de prodiges : cependant ils font eux-mêmes , selon sa prédiction , des miracles encore plus grands que les siens. Voilà quel a été le ministère extraordinaire des prophètes et des apôtres. C'est ainsi que Dieu autorise ceux qu'il conduit hors de la voie commune , et par lesquels il veut changer ce qui se trouve établi.

Que pouvons-nous donc croire de ces hommes qui viennent dans les derniers temps *entasser docteurs sur docteurs* , suivant la prédiction de saint Paul ? Ils disent que l'église est tombée , et qu'ils sont suscités pour la redresser. Ils veulent faire une seconde fois ce que les apôtres avoient fait la première. Ils entreprennent enfin bien plus que les prophètes : car les prophètes n'ont jamais ébranlé l'ancien ministère ; et ceux-ci transportent le nouveau , dont l'ancien n'étoit que la figure..

Les croirons-nous sur leur parole , quand ils parlent contre la mère qui les a enfantés ? Non , sans doute. Consultons l'écriture qu'ils nous objectent sans cesse , et qui ne leur doit pas être suspecte : nous avertit-elle que cet édifice *tombera en ruine et en désolation ; que son état sera interrompu ; que toutes sortes de superstitions et d'idolâtries y auront vogue ; que ses sacrements seront abâtardis , falsifiés et anéantis du tout ?*

*Montrez-nous*, disoit saint Augustin, parlant aux donatistes (1), *montrez-nous par des textes clairs et formels cette affreuse ruine de l'église* : montrez-nous-la, disons-nous de même encore aux protestants. Ainsi saint Augustin a répondu par avance pour nous ; et les protestants, comme les donatistes, accusent en vain l'église d'une corruption que l'écriture n'a jamais prédite.

La synagogue, qui n'étoit établie que pour un temps, et qui n'étoit que l'ombre de l'église, tombe ; et les prophètes de siècle en siècle annoncent sa chute pour y préparer de loin le peuple de Dieu. L'église faite pour remplir tous les temps, et pour être éternelle comme son époux, tomberoit sans que les prophètes ni de l'ancienne ni de la nouvelle alliance l'eussent jamais prévu pour préparer les enfants de Dieu contre la séduction ! Qui pourroit le penser ?

Qu'on ne nous dise point que l'apocalypse a prédit la chute de l'église. Nous demandons aux protestants, comme saint Augustin aux donatistes, des passages clairs et formels ; en un mot, une autorité qui ne souffre aucune équivoque. Les protestants, qui ne peuvent s'accorder entre eux sur le sens de l'apocalypse, montrent assez combien elle est obscure. M. Jurieu lui-même avoue au commencement de l'explication qu'il en a donnée, que tous ceux qui ont marché devant lui, jusqu'à Joseph Medde même, son célèbre guide, se sont égarés ; qu'il marchoit lui-même d'abord sans savoir où il alloit, et que ce n'est qu'après de longs désirs, et par une espèce d'inspiration, qu'il a compris les mystères. Ainsi

(1) De unit. eccl.

les protestants sincères qui liront son ouvrage doivent en conclure qu'il faut cesser de chercher dans l'apocalypse cette claire prédiction de la chute de l'église que nous demandons avec saint Augustin.

Il ne faut pas s'étonner si les protestants cherchent dans l'apocalypse cette ruine, comme les donatistes la cherchoient dans le cantique des cantiques. C'est que quand on est pressé par la vérité, on cherche à éluder les endroits les plus clairs par les plus obscurs. Mais en vain cherchera-t-on cette chute dont Jésus-Christ a promis de nous garantir. L'écriture ne peut se contredire elle-même. Une église à laquelle le sauveur a donné *son esprit de vérité, afin qu'il y demeure éternellement* (1); une église *fondée sur la pierre* (2), que les vents ne peuvent ébranler; une église contre laquelle *les conseils de l'enfer ne peuvent prévaloir*; une église avec laquelle Jésus-Christ (3) *baptisera et enseignera tous les jours jusqu'à la fin du siècle*; une église à laquelle (4) *Dieu donne des docteurs et des pasteurs pour la consommation du corps des élus jusqu'au jour où Jésus-Christ viendra juger le monde*; une église qu'il faut que chaque fidèle puisse consulter à chaque moment (5), et dont on doit sans interruption *écouter les pasteurs*, comme *écoutant Jésus-Christ* (6); enfin dont on ne peut *mépriser les pasteurs sans mépriser celui qu'ils représentent*, ne peut sans doute jamais tomber dans l'abîme de l'idolâtrie, ni se trouver avec un ministère anéanti qu'on ait besoin de ressusciter.

Ici M. Jurieu, honteux des foibles réponses que tous

(1) Joan. c. 14, v. 16.

(4) Ephes. c. 4, v. 11.

(2) Matth. c. 16, v. 18.

(5) Matth. 18, 17.

(3) Ibid. c. 28, v. 20.

(6) Luc. 10, 16.

les autres ministres nous ont faites avant lui, semble se déclarer pour nous contre eux et contre sa propre confession de foi, quoiqu'il ait juré de l'enseigner au peuple. L'église, selon lui, n'est point tombée en ruine et en désolation : c'est seulement une confédération particulière qui s'est corrompue. Encore même cette confédération, qui est la romaine, malgré ses erreurs contre la médiation de Jésus-Christ et malgré son idolâtrie, n'a jamais cessé de composer avec toutes les autres l'église universelle à laquelle appartiennent toutes les promesses.

Je laisse à ce ministre à justifier ce nouveau système inconnu à tous les saints pères, et dont on ne trouve aucune trace dans toute l'antiquité. Qu'il explique, s'il le peut, comment chaque fidèle pourra écouter cette église, qui, selon lui, ne parle jamais, ou du moins dont la voix confuse est composée des clameurs de tant de sectes qui se contredisent. Est-ce donc là le corps de Jésus-Christ ? Quoi ! ce corps monstrueux composé de tant de membres disproportionnés, divisés entre eux, et si défigurés ! ce corps qui ne fait pas même un corps, puisque tous ses membres, bien loin d'être liés, d'agir de concert, et de se mouvoir avec subordination, ne font que s'abhorrer, que se déchirer, que se condamner à la mort, et que se livrer à Satan !

Osera-t-on dire que cette Babel, où il ne paroît qu'orgueil et confusion de langues, soit la cité pacifique où règne la sainte unité ? Dira-t-on que tous ces hommes composent la famille du père céleste, eux qui regardent réciproquement la table où leurs frères célèbrent la cène, comme la table des démons, à laquelle ils ne peuvent participer sans renoncer à Jésus-Christ ? La

prière que Jésus-Christ fit à son père pour unir ses enfants entre eux comme il est uni avec lui, ses promesses mêmes si magnifiques, n'aboutiront-elles donc qu'à ce triste et scandaleux accomplissement? Le fruit de ces grandes promesses pour l'unité et pour la pureté de la foi dans l'église ne consistera-t-il que dans une lâche dissimulation et dans une tolérance mutuelle et politique sur un nombre prodigieux d'erreurs? Que dis-je? on ne se tolère pas même. Ainsi il faut encore, suivant ce système, que l'unité et la vérité se trouvent jusqu'au milieu de la dissension et dans un amas d'erreurs où l'on se réprouve les uns les autres.

Quelle unité fondée sur une liaison imaginaire entre tant de sectes qui refusent de s'unir, et qui ne se donnent réciproquement que des anathèmes! Où est-elle cette unité de foi dans cet assemblage confus de sociétés dont chaque membre enseigne, comme un point essentiel de sa foi, ce qui est rejeté par tous les autres comme un blasphème?

Qu'on n'espère plus éblouir les simples, en disant que l'église universelle conserve dans toutes les confédérations qui la composent les points fondamentaux. Il est facile à M. Jurieu de régler, comme il lui plaira, les points fondamentaux pour admettre et pour rejeter les sectes à son gré. Mais pour parler sérieusement, il faudroit marquer d'abord une règle précise et invariable, qui fit discerner ces points qu'on regarde comme les fondements de la foi chrétienne. Jusque-là, que peut-on croire de cette unité de foi et d'église qui n'est appuyée que sur une distinction de points fondamentaux qu'on n'ose expliquer, et qui est plus obscure que les questions mêmes qui divisent toutes les sectes? Cepen-



dant il faut que M. Jurieu avoue que l'épouse du fils de Dieu , qui , selon saint Paul , est toujours *sans ride et sans tache* , est , selon lui , *la mère des impuretés et des abominations de la terre*. Elle ouvre son sein à une infinité de sectes corrompues et adultères , elle les porte jusque dans ses entrailles ; elle y reçoit l'impie arien , qui nie la divinité du Sauveur ; et le papiste idolâtre , quoiqu'il soit plus inexcusable dans son idolâtrie que le païen même. Enfin l'antechrist y est né , et s'y nourrit depuis tant de siècles. Faut-il qu'un chrétien soit capable de penser ainsi ! Mais qu'il est beau de voir que c'est ainsi qu'on est contraint de penser , dès qu'on abandonne la simplicité de l'ancienne foi !

En attendant que M. Jurieu , devenu doux et humble de cœur , rougissoit d'avoir voulu couvrir de cet opprobre l'épouse bien-aimée du fils de Dieu , profitons contre lui de ses égarements , ou plutôt souhaitons qu'il veuille en profiter lui-même , selon la réflexion que nous allons faire. S'il est vrai , comme il l'assure , que sa réforme , en naissant , a trouvé un corps de pasteurs répandus dans toute l'église universelle , qui enfantent et qui nourrissoient les élus par leur ministère , pourquoi a-t-on osé dégrader ces anciens pasteurs et en établir de nouveaux ? Le ministère , selon les protestants , *est sacré et inviolable*. Il faut un cas extrême , tel que celui où ils représentent les sacrements *abâtardis , falsifiés et anéantis du tout* , pour pouvoir *susciter extraordinairement* de nouveaux ministres. Ce cas extrême n'étoit point arrivé dans le dernier siècle ; je m'en rapporte à M. Jurieu même , qui suppose toujours un ministère conservé , les sacrements validement administrés , et la doctrine des points fondamentaux gardée dans l'enceinte

la foi de leur temps : il ne s'agissoit que de redresser les particuliers , et d'annoncer la colère prête à éclater. Les apôtres marchaient sur les traces de Jésus-Christ ; il les avoit conduits par la main dans la moisson qu'il leur destinoit ; il sembloit avoir assez fait de miracles pour les dispenser d'en faire ; ses œuvres parloient pour eux ; leur ministère étoit immédiatement fondé sur la puissance de celui qui les envoyoit avec tant de signes et de prodiges : cependant ils font eux-mêmes , selon sa prédiction , des miracles encore plus grands que les siens. Voilà quel a été le ministère extraordinaire des prophètes et des apôtres. C'est ainsi que Dieu autorise ceux qu'il conduit hors de la voie commune , et par lesquels il veut changer ce qui se trouve établi.

Que pouvons-nous donc croire de ces hommes qui viennent dans les derniers temps *entasser docteurs sur docteurs* , suivant la prédiction de saint Paul ? Ils disent que l'église est tombée , et qu'ils sont suscités pour la redresser. Ils veulent faire une seconde fois ce que les apôtres avoient fait la première. Ils entreprennent enfin bien plus que les prophètes : car les prophètes n'ont jamais ébranlé l'ancien ministère ; et ceux-ci transportent le nouveau , dont l'ancien n'étoit que la figure.

Les croirons-nous sur leur parole , quand ils parlent contre la mère qui les a enfantés ? Non , sans doute. Consultons l'écriture qu'ils nous objectent sans cesse , et qui ne leur doit pas être suspecte : nous avertit-elle que cet édifice *tombera en ruine et en désolation ; que son état sera interrompu ; que toutes sortes de superstitions et d'idolâtries y auront vogue ; que ses re-*

église n'est point une église ; car l'édifice ne peut être plus solide que le fondement , ni le corps plus sain que la tête.

Prions avec ferveur pour ces troupeaux errants et dispersés sur toutes les montagnes , afin qu'ils écoutent la voix des vrais pasteurs , et qu'ils reviennent sous leur main. Prions aussi pour ceux qui osent se dire pasteurs , et qui ne le sont pas , afin que , retournant avec humilité dans l'état de simples brebis , ils aient dans tous les siècles la gloire d'avoir rétabli aux dépens de leur rang la sainte unité , qui ne doit pas moins être l'objet de leurs vœux que des nôtres.

O bon pasteur , qui avez donné votre vie pour vos brebis , courez après elles , rapportez-les sur vos épaules. Que le ciel se joigne à la terre pour s'en réjouir : que nous ne fassions plus tous ensemble qu'un seul troupeau , un seul cœur et une seule ame. Loin , Seigneur , loin de votre église cette réforme hautaine et animée par un zèle amer , qui a rompu le lien de l'unité : qu'au contraire ce soit la réunion qui fasse la vraie réforme. Que vos enfants travaillent tous ensemble à se réformer dans une douce paix et dans une humble attente de vos miséricordes , afin que votre église refleurisse , et qu'on voie reluire sur elle la beauté des anciens jours.

---

# DIRECTIONS

POUR

CONSCIENCE D'UN ROI.

---

Et nunc , reges , intelligite ; erudimini , qui  
judicatis terram. *Ps. 2 , 10.*

---

CET ouvrage important n'avoit point é pour devenir public; il ne devoit servir que le Télémaque, qu'à l'instruction d'un jeune homme, le fils de l'élève de M. de Fénélon. Après l'achat de l'un et de l'autre, on en trouva des copies toutes de la main de l'auteur; et c'est sur ces copies, qui étoit à l'hôtel de Beauvilliers, qu'on en a tiré une pour la première édition qui s'est donnée de cet ouvrage en Hollande.

# DIRECTIONS

POUR

## LA CONSCIENCE D'UN ROI,

*Composées pour l'instruction de Louis de France,  
duc de Bourgogne (1).*

### INTRODUCTION.

PERSONNE ne souhaite plus que moi, monseigneur, ne vous soyez un très grand nombre d'années loin des éréils inséparables de la royauté. Je le souhaite par le pour la conservation de la personne sacrée du roi, nécessaire à son royaume, et pour celle de monseigneur le dauphin (2); je le souhaite pour le bien de l'état; je le souhaite pour le vôtre même, car un des plus grands malheurs qui vous pussent arriver seroit être maître des autres dans un âge où vous l'êtes encore si peu de vous-même. Mais il faut vous préparer de loin aux dangers d'un état dont je prie Dieu de vous réserver jusqu'à l'âge le plus avancé de la vie. La meilleure manière de faire connoître cet état à un prince qui craint Dieu et qui aime la religion, c'est de lui faire

(1) Petit-fils de Louis XIV, né à Versailles le 6 août 1684, et mort le 20<sup>e</sup> dauphin de la maison de France à Marly le 18 février 1712.

(2) Louis de France, fils de Louis XIV, né à Fontainebleau premier novembre 1661, et mort à Meudon le 14 avril 1711.

un *examen de conscience* sur les devoirs de la royauté : et c'est ce que je vais tâcher de faire.

## DIRECTION I.

CONNOISSEZ-VOUS assez toutes les vérités du christianisme ? Vous serez jugé sur l'évangile comme le moindre de vos sujets. Étudiez-vous vos devoirs dans cette loi divine ? Souffririez-vous qu'un magistrat jugeât tous les jours les peuples en votre nom sans savoir vos lois et vos ordonnances, qui doivent être la règle de ses jugements ? Espérez-vous que Dieu souffrira que vous ignoriez sa loi, suivant laquelle il veut que vous viviez et que vous gouverniez son peuple ? Lisez-vous l'évangile sans curiosité, avec une docilité humble, dans un esprit de pratique, et vous tournant contre vous-même pour vous condamner dans toutes les choses que cette loi reprendra en vous ?

## DIRECTION II.

NE vous êtes-vous point imaginé que l'évangile ne doit point être la règle des rois comme celle de leurs sujets ; que la politique les dispense d'être humbles, justes, sincères, modérés, compatissants, prêts à pardonner les injures ? Quelque lâche et corrompu flatteur ne vous a-t-il point dit et n'avez-vous point été bien aise de croire que les rois ont besoin de se gouverner pour leurs états par certaines maximes de hauteur, de dureté, de dissimulation, en s'élevant au-dessus des règles communes de la justice et de l'humanité ?

## DIRECTION III.

N'AVEZ-VOUS point cherché les conseillers en tout genre les plus disposés à vous flatter dans vos maximes

d'ambition, de vanité, de faste, de mollesse et d'artifice ? N'avez-vous point eu peine à croire les hommes fermes et désintéressés qui, ne désirant rien de vous et ne se laissant point éblouir par votre grandeur, vous auroient dit avec respect toutes vos vérités, et vous auroient contredit pour vous empêcher de faire des fautes ?

DIRECTION IV.

N'AVEZ-VOUS pas été bien aise, dans les replis les plus cachés de votre cœur, de ne pas voir le bien que vous n'aviez pas envie de faire, parcequ'il vous en auroit trop coûté pour le pratiquer ? et n'avez-vous point cherché des raisons pour excuser le mal auquel votre inclination vous portoit ?

DIRECTION V.

N'AVEZ-VOUS point négligé la prière pour demander à Dieu la connoissance de ses volontés sur vous ? Avez-vous cherché dans la prière la grace pour profiter de vos lectures ? Si vous avez négligé de prier, vous vous êtes rendu coupable de toutes les ignorances où vous avez vécu, et que l'esprit de prière vous auroit ôtées. C'est peu de lire les vérités éternelles, si on ne prie pour obtenir le don de les bien entendre. N'ayant pas bien prié, vous avez mérité les ténèbres où Dieu vous a laissé sur la correction de vos défauts et sur l'accomplissement de vos devoirs. Ainsi la négligence, la tiédeur, et la distraction volontaire dans la prière, qui passent, pour l'ordinaire, pour les plus légères de toutes les fautes, sont néanmoins la vraie source de l'ignorance et de l'aveuglement funeste où vivent la plupart des princes.



## DIRECTION VI.

Avez-vous choisi pour votre conseil de conseil les hommes les plus pieux , les plus fermes , et les plus éclairés , comme on cherche les meilleurs généraux d'armée pour commander pendant la guerre , les meilleurs médecins quand on est malade ? Avez-vous composé ce conseil de conscience de plusieurs personnes , afin que l'une puisse vous préserver des passions de l'autre , parceque tout homme , quelque bon et habile qu'il puisse être , est toujours capable de se laisser séduire ? Avez-vous donné à ce conseil une entière liberté de vous découvrir , sans adoucissement , l'étendue de vos obligations de conscience ?

## DIRECTION VII.

Avez-vous travaillé à vous instruire des lois , des coutumes et usages du royaume ? Le roi est le premier législateur de son état : c'est lui qui fait les lois , c'est lui qui les interprète dans le besoin ; c'est lui qui juge souverainement dans son conseil suivant les lois qu'il a établies ou qui trouve déjà établies avant son règne ; c'est lui qui redresse tous les autres juges : en un mot , sa fonction est d'être à la tête de ses armées pendant la guerre , comme la guerre ne doit jamais être faite qu'à regret , et le plus courtement qu'il est possible , et en vue d'une constante paix , il s'ensuit que la fonction de commander des armées n'est qu'une fonction passagère , fâcheuse et triste pour les bons rois , au lieu que celle de juger les peuples et de veiller sur tous les juges est leur fonction naturelle , essentielle , ordinaire , et inséparable de la royauté. Bien juger , c'est juger selon les lois. Pour juger selon les lois , il les faut savoir. Les savez-vous ?

et êtes-vous en état de redresser les juges qui les ignorent ? Connoissez-vous assez les principes de la jurisprudence pour être facilement au fait quand on vous rapporte une affaire ? Êtes-vous en état de discerner entre vos conseillers ceux qui vous flattent d'avec ceux qui ne vous flattent pas , et ceux qui suivent religieusement les règles d'avec ceux qui voudroient les plier d'une façon arbitraire selon leurs vues ? Ne dites point que vous suivez la pluralité des voix : car outre qu'il y a des cas de partage dans votre conseil où votre avis doit décider , ne fussiez-vous là que comme un président de compagnie , de plus vous êtes là le seul vrai juge ; vos conseillers d'état ou ministres ne sont que de simples consultants ; c'est vous seul qui décidez effectivement. La voix d'un seul homme de bien éclairé doit souvent être préférée à celle de dix juges timides et foibles , ou entêtés et corrompus. C'est le cas où l'on doit plutôt peser que compter les voix.

#### DIRECTION VIII.

Avez-vous étudié la vraie forme de gouvernement de votre royaume ? Il ne suffit pas de savoir les lois qui règlent la propriété des terres et autres biens entre les particuliers , c'est sans doute la moindre partie de la justice ; il s'agit de celle que vous devez garder entre votre nation et vous , entre vous et vos voisins. Avez-vous étudié sérieusement ce qu'on nomme le *droit des gens* , droit qu'il est d'autant moins permis à un roi d'ignorer , que c'est le droit qui règle sa conduite dans ses plus importantes fonctions , et que ce droit se réduit aux principes les plus évidents du droit naturel pour tout le genre humain ? Avez-vous étudié les lois fonda-

mentales et les coutumes constantes qui ont force de loi pour le gouvernement de votre nation particulière ? Avez-vous cherché à connoître , sans vous flatter , quelles sont les bornes de votre autorité ? Savez-vous par quelles formes le royaume s'est gouverné sous les diverses races ; ce que c'étoit que les anciens parlements , et les états généraux qui leur ont succédé ; quelle étoit la subordination des fiefs ; comment les choses ont passé à l'état présent ; sur quoi ce changement est fondé ; ce que c'est que l'anarchie , ce que c'est que la puissance arbitraire , et ce que c'est que la royauté réglée par les lois , milieu entre ces deux extrémités ? Souffririez-vous qu'un juge jugeât sans savoir l'ordonnance , et qu'un général d'armée commandât sans savoir l'art militaire ? Croyez-vous que Dieu souffre que vous régniez , si vous réglez sans être instruit de ce qui doit borner et régler votre puissance ? Il ne faut donc pas regarder l'étude de l'histoire , des mœurs , et de tout le détail de l'ancienne forme de gouvernement , comme une curiosité indifférente , mais comme un devoir essentiel de la royauté.

## DIRECTION IX.

IL ne suffit pas de savoir le passé , il faut connoître le présent. Savez-vous le nombre d'hommes qui composent votre nation ; combien d'hommes , combien de femmes , combien de laboureurs , combien d'artisans , combien de praticiens , combien de commerçants , combien de prêtres et de religieux , combien de nobles et de militaires ? Que diroit-on d'un berger qui ne sauroit pas le nombre de son troupeau ? Il est aussi facile à un roi de savoir le nombre de son peuple , il n'a qu'à le vouloir. Il doit savoir s'il y a assez de laboureurs , s'il y

a, à proportion, trop d'autres artisans, trop de praticiens, trop de militaires à la charge de l'état. Il doit connoître le naturel des habitants des différentes provinces, leurs principaux usages, leurs franchises, leur commerce; et les lois de leurs divers trafics|au dedans et au dehors du royaume. Il doit savoir quels sont les divers tribunaux établis en chaque province, les droits des charges, les abus de ces charges, etc. autrement il ne saura point la valeur de la plupart des choses qui passeront devant ses yeux; ses ministres lui en imposeront sans peine à toute heure; il croira tout voir, et ne verra rien qu'à demi. Un roi ignorant sur toutes choses n'est qu'à demi roi : son ignorance le met hors d'état de redresser ce qui est de travers; son ignorance fait plus de mal que la corruption des hommes qui gouvernent sous lui.

DIRECTION X.

On dit d'ordinaire aux rois qu'ils ont moins à craindre leurs vices secrets et particuliers, que les défauts auxquels ils s'abandonnent dans les fonctions royales. Pour moi je dis hardiment le contraire, et je soutiens que toutes leurs fautes dans la vie privée sont d'une conséquence infinie pour la royauté. Examinez donc vos mœurs en détail. Les sujets sont de serviles imitateurs de leurs princes, sur-tout dans les choses qui flattent leurs passions. Leur avez-vous donné le mauvais exemple d'un amour deshonnête et criminel ? Si vous l'avez fait, votre autorité a mis en honneur l'infamie, vous avez rompu la barrière de l'honneur et de l'honnêteté; vous avez fait triompher le vice et l'impudence; vous avez appris à tous vos sujets à ne rougir plus de ce qui est honteux : leçon funeste, qu'ils n'oublieront jamais.

*Il vaudroit mieux, dit Jésus-Christ, être jeté, avec une meule de moulin au cou, au fond des abîmes de la mer, que d'avoir scandalisé le moindre des petits.* Quel est donc le scandale d'un roi qui montre le vice assis avec lui sur son trône, non seulement à tous ses sujets, mais encore à toutes les cours et à toutes les nations du monde connu ? Le vice est par lui-même un poison contagieux : le genre humain est toujours prêt à recevoir cette contagion ; il ne tend, par ses inclinations, qu'à secouer le joug de toute pudeur. Une étincelle cause un incendie ; une action d'un roi fait souvent une multiplication et un enchaînement de crimes qui s'étendent jusqu'à plusieurs nations et à plusieurs siècles. N'avez-vous point donné de ces mortels exemples ? Peut-être croyez-vous que vos désordres ont été secrets. Non, le mal n'est jamais secret dans les princes. Le bien peut y être secret, car on a grande peine à le croire véritable en eux ; mais pour le mal, on le devine, on le croit sur les moindres soupçons. Le public pénètre tout ; et souvent, pendant que le prince se flatte que ses faiblesses sont ignorées, il est le seul qui ignore combien elles sont l'objet de la plus maligne critique. En lui, tout commerce équivoque est sujet à explication ; toute apparence de galanterie, tout air tant soit peu passionné cause un scandale, et porte coup pour altérer les mœurs de toute une nation.

## DIRECTION XI.

N'AVEZ-VOUS point autorisé une liberté immodeste dans les femmes ? ne les admettez-vous dans votre cour que pour le vrai besoin ? n'y sont-elles qu'auprès de la reine, ou des princesses de votre maison ? Choisissez-

vous pour ces places des femmes d'un âge mûr et d'une vertu éprouvée ? Excluez-vous de ces places les jeunes femmes d'une beauté qui seroit un piège pour vous et pour vos courtisans ? Il vaut mieux que de telles personnes demeurent dans une vie retirée, au milieu de leur famille, loin de la cour. Avez-vous exclu de votre cour toutes les dames qui n'y sont point nécessaires dans les places auprès des princesses ? Avez-vous soin de faire en sorte que les princesses elles-mêmes soient modestes, retirées, et d'une conduite régulière en tout ? En diminuant le nombre des femmes de la cour, et en les choisissant le mieux que vous pouvez, avez-vous soin d'écarter celles qui introduisent des libertés dangereuses, et d'empêcher que les courtisans corrompus ne les voient en particulier, hors des heures où toute la cour se rassemble ? Toutes ces précautions paroissent maintenant des scrupules et des sévérités outrées : mais si on remonte aux temps qui ont précédé François I, on trouvera qu'avant la licence scandaleuse introduite par ce prince, les femmes de la première condition, sur-tout celles qui étoient jeunes et belles, n'alloient point à la cour ; tout au plus elles y paroissent très rarement pour aller rendre leurs devoirs à la reine ; ensuite leur honneur étoit de demeurer à la campagne dans leur famille. Ce grand nombre de femmes qui vont librement par-tout à la cour est un abus monstrueux auquel on a accoutumé la nation. N'avez-vous point autorisé cette pernicieuse coutume ? N'avez-vous point attiré ou conservé par quelque distinction dans votre cour quelque femme d'une conduite actuellement suspecte, ou du moins qui a autrefois mal édifié le monde ? Ce n'est point à la cour que ces personnes profanes doivent faire

pénitence ; qu'elles l'aillent faire dans des retraites si elles sont libres , ou dans leurs familles si elles sont attachées au monde par leurs maris encore vivants. Mais écarter de votre cœur tout ce qui n'a pas été régulier , puisque vous avez à choisir parmi toutes les femmes de qualité de votre royaume pour remplir les places.

## DIRECTION XII.

Avez-vous soin de réprimer le luxe , et d'arrêter l'inconstance ruineuse des modes ? C'est ce qui corrompt la plupart des femmes : elles se jettent à la cour dans des dépenses qu'elles ne peuvent soutenir sans crime ; le luxe augmente en elles la passion de plaire , et leur passion pour plaire se tourne principalement à tendre des pièges au roi. Il faudroit qu'il fût insensible et invulnérable pour résister à toutes ces femmes pernicieuses qu'il tient autour de lui : c'est une occasion toujours prochaine dans laquelle il se met. N'avez-vous point souffert que les personnes les plus vaines et les plus prodigues aient inventé de nouvelles modes pour augmenter les dépenses ? N'avez-vous pas vous-même contribué à un si grand mal par une dépense excessive ? Quoique vous soyez roi , vous devez éviter tout ce qui coûte beaucoup , et que d'autres voudroient avoir comme vous. Il est inutile d'alléguer que nul de vos sujets ne doit se permettre un extérieur qui ne convient qu'à vous : les princes qui vous touchent de près voudront faire à peu près ce que vous ferez , les grands seigneurs se piqueront d'imiter les princes , les gentilshommes voudront être comme les seigneurs , les financiers surpasseront les seigneurs mêmes , et tous les bourgeois voudront marcher sur les traces des

financiers qu'ils ont vus sortir de la boue. Personne ne se mesure et ne se fait justice. De proche en proche le luxe passe comme par une nuance imperceptible de la plus haute condition à la lie du peuple. Si vous avez de la broderie , bientôt tout le monde en portera. Le seul moyen d'arrêter tout court le luxe , c'est de donner vous-même l'exemple que saint Louis donnoit d'une grande simplicité. L'avez-vous donné en tout cet exemple si nécessaire ? Il ne suffit pas de le donner en habits ; il faut le donner en meubles , en équipages , en tables , en bâtimens , en terres , en jardins , en parcs , etc. Sachez comment les rois vos prédécesseurs étoient logés et meublés ; sachez quels étoient leurs repas et leurs voitures , et vous serez étonné des prodiges de luxe où nous sommes tombés. Il y a aujourd'hui plus de carrosses à six chevaux dans Paris qu'il n'y avoit de mules il y a cent ans. Chacun n'avoit point sa chambre , une seule chambre suffisoit avec plusieurs lits pour plusieurs personnes : maintenant chacun ne se peut plus passer d'appartemens vastes et d'enfilades ; chacun veut avoir des jardins où l'on renverse toute la terre , des jets d'eau , des statues , des parcs sans bornes , des maisons dont l'entretien surpasse le revenu des terres où elles sont situées. D'où tout cela vient-il ? De l'exemple que les uns prennent sur les autres. L'exemple seul peut redresser les mœurs de toute la nation. Nous voyons même que la folie de nos modes est contagieuse chez tous nos voisins. Toute l'Europe , si jalouse de la France , ne peut s'empêcher de se soumettre sérieusement à nos lois dans ce que nous avons de plus frivole et de plus pernicieux. Encore une fois , telle est la force de l'exemple du prince , qu'il peut lui seul , par



sa modération, ramener au bon sens ses propres peuples et les peuples voisins. Puisqu'il le peut , il le doit sans doute. L'avez-vous fait ?

## DIRECTION XIII.

N'AVEZ-VOUS point donné un mauvais exemple, ou par des paroles trop libres , ou par des railleries piquantes , ou par des manières indécentes de parler sur la religion ? Les courtisans sont de serviles imitateurs qui font gloire d'avoir tous les défauts du prince. Avez-vous repris l'irréligion jusque dans les moindres mots par lesquels on vouloit l'insinuer ? Avez-vous fait sentir votre sincère indignation contre l'impiété ? N'avez-vous rien laissé de douteux là-dessus ? N'avez-vous jamais été retenu par une mauvaise honte qui vous ait fait rougir de l'évangile ? Avez-vous montré par vos discours et par vos actions votre foi sincère et votre zèle pour le christianisme ? Vous êtes-vous servi de votre autorité pour rendre l'irréligion muette ? Avez-vous écarté avec horreur les plaisanteries malhonnêtes , les discours équivoques , et toutes les autres marques de libertinage ?

## DIRECTION XIV.

N'AVEZ-VOUS rien pris à aucun de vos sujets par pure autorité et contre les règles ? L'avez-vous dédommagé, comme un particulier l'auroit fait, quand vous avez pris sa maison , ou enfermé son champ dans votre parc , ou supprimé sa charge , ou éteint sa rente ? Avez-vous examiné à fond les vrais besoins de l'état pour les comparer avec l'inconvénient des taxes avant que de charger vos peuples ? Avez-vous consulté sur une si importante question les hommes les plus éclairés , les

plus zélés pour le bien public, et les plus capables de vous dire la vérité sans flatterie ni mollesse? N'avez-vous pas appelé *nécessité de l'état* ce qui ne servoit qu'à flatter votre ambition, comme une guerre pour faire des conquêtes, ou pour acquérir de la gloire? N'avez-vous point appelé *besoins de l'état* vos propres prétentions? Si vous aviez des prétentions personnelles pour quelque succession dans les états voisins, vous deviez soutenir cette guerre sur votre domaine, sur vos épargnes, sur vos emprunts personnels, ou, du moins, ne prendre à cet égard que les secours qui vous auroient été donnés par la pure affection de vos peuples, et non pas les accabler d'impôts pour soutenir des prétentions qui n'intéressent point vos sujets, car ils n'en seront point plus heureux quand vous aurez une province de plus. Quand Charles VIII alla à Naples pour recueillir la succession de la maison d'Anjou, il entreprit cette guerre à ses dépens : l'état ne se crut point obligé aux frais de cette entreprise. Tout au plus, vous pourriez recevoir en de telles occasions les dons des peuples faits par affection et par rapport à la liaison qui est entre les intérêts d'une nation zélée et d'un roi qui la gouverne en père. Mais, selon cette vue, vous seriez bien éloigné d'accabler les peuples d'impôts pour votre intérêt particulier.

## DIRECTION XV.

N'AVEZ-VOUS point toléré des injustices, lors même que vous vous êtes abstenu d'en faire? Avez-vous choisi avec assez de soin toutes les personnes que vous avez mises en autorité, les intendants, les gouverneurs, les ministres, etc.? N'en avez-vous choisi aucun par

mollesse pour ceux qui vous les proposoient, ou par un secret désir qu'ils pussent au-delà des vraies bornes votre autorité ou vos revenus? Vous êtes-vous informé de leur administration? Avez-vous fait entendre que vous étiez prêt à écouter des plaintes contre eux, et à en faire bonne justice? L'avez-vous faite quand vous avez découvert leurs fautes? N'avez-vous point donné ou laissé prendre à vos ministres des profits excessifs que leurs services n'avoient point mérités? Les récompenses que le prince donne à ceux qui servent sous lui doivent toujours avoir certaines bornes. Il n'est point permis de leur donner des fortunes qui surpassent celles des gens de la plus haute condition, ni qui soient disproportionnées aux forces présentes de l'état. Un ministre, quelques services qu'il ait rendus, ne doit point parvenir tout à coup à des biens immenses, pendant que les peuples souffrent et que les princes et les seigneurs du premier rang sont nécessaires. Il est encore moins permis de donner de telles fortunes à des favoris, qui d'ordinaire ont encore moins servi l'état que les ministres.

## DIRECTION XVI.

Avez-vous donné à tous les commis des bureaux de vos ministres et aux autres personnes qui remplissent les emplois subalternes, des appointements raisonnables pour pouvoir subsister honnêtement sans rien prendre des expéditions? En même temps avez-vous réprimé le luxe et l'ambition de ces gens-là? Si vous ne l'avez pas fait, vous êtes responsable de toutes les exactions secrètes qu'ils ont faites dans leurs fonctions. D'un côté, ils n'entrent dans ces places qu'en comptant qu'ils y

ont avec éclat et qu'ils y feront de prompts for-  
 es ; d'un autre côté, ils n'ont d'ordinaire en appoin-  
 ents que le tiers de l'argent qu'il leur faut pour la  
 ense honorable qu'ils font avec leurs familles ; ils  
 t d'ordinaire aucun bien par leur naissance : que  
 lez-vous qu'ils fassent ? Vous les mettez dans une  
 ce de nécessité de prendre en secret tout ce qu'ils  
 vent attraper sur l'expédition des affaires. Cela est  
 ent ; et c'est fermer les yeux de mauvaise foi, que  
 le le pas voir. Il faudroit que vous leur donnassiez  
 antage, et que vous les empêchassiez de se mettre  
 un trop haut pied.

## DIRECTION XVII.

AVEZ-VOUS cherché les moyens de soulager les peu-  
 , et de ne prendre sur eux que ce que les vrais  
 ins de l'état vous ont contraint de prendre pour  
 propre avantage ? Le bien des peuples ne doit être  
 loyé qu'à la vraie utilité des peuples mêmes. Vous  
 : votre domaine qu'il faut retirer et liquider : il est  
 iné à la subsistance de votre maison. Vous devez  
 érer cette dépense, sur-tout quand vos revenus de  
 aine sont engagés et que les peuples sont épuisés.  
 subventions des peuples doivent être employées  
 : les vraies charges de l'état : vous devez vous étu-  
 à retrancher, dans les temps de pauvreté publi-  
 , toutes les charges qui ne sont pas d'une absolue  
 essité. Avez-vous consulté les personnes les plus  
 les et les mieux intentionnées qui peuvent vous ins-  
 re de l'état des provinces, de la culture des terres,  
 a fertilité des années dernières, de l'état du com-  
 ce, etc. pour savoir ce que l'état peut payer sans

souffrir ? Avez-vous réglé là-dessus les impôts de chaque année ? Avez-vous écouté favorablement les remontrances des gens de bien ? Loin de les réprimer, les avez-vous cherchées et prévenues comme un bon prince le doit faire ? Vous savez qu'autrefois le roi ne prenoit jamais rien sur ses peuples par sa seule autorité : c'étoit le parlement, c'est-à-dire l'assemblée de la nation, qui lui accorderoit les fonds nécessaires pour les besoins extraordinaires de l'état. Hors de ce cas, il vivoit de son domaine. Qu'est-ce qui a changé cet ordre, sinon l'autorité absolue que les rois ont prise ? De nos jours on voyoit encore les parlements, qui sont des compagnies infiniment inférieures aux anciens parlements ou états de la nation, faire des remontrances pour n'enregistrer pas les édits bursaux. Du moins devez-vous n'en faire aucun sans avoir bien consulté des personnes incapables de vous flatter, et qui aient un véritable zèle pour le bien public. N'avez-vous point mis sur les peuples de nouvelles charges pour soutenir vos dépenses superflues, le luxe de vos tables, de vos équipages et de vos meubles, l'embellissement de vos jardins et de vos maisons, les graces excessives que vous avez accordées à vos favoris ?

## DIRECTION XVIII.

N'AVEZ-VOUS point multiplié les charges et les offices pour tirer de leur création de nouvelles sommes ? De telles créations ne sont que des impôts déguisés. Elles se tournent toutes à l'oppression des peuples ; et elles ont trois inconvénients que les simples impôts n'ont pas. 1<sup>o</sup> Elles sont perpétuelles quand on n'en fait pas le remboursement ; et si on en fait le remboursement,

ce qui est ruineux pour vos sujets , on recommence bientôt ces créations. 2° Ceux qui achètent ces offices créés veulent trouver au plutôt leur argent avec usure ; et vous leur livrez le peuple pour l'écorcher. Pour cent mille francs qu'on vous donnera , par exemple , sur une création d'offices , vous livrez le peuple pour cinq cents mille francs de vexations , qu'il souffrira sans remède. 3° Vous ruinez par ces multiplications d'offices la bonne police de l'état ; vous rendez la justice de plus en plus vénale ; vous rendez la réforme de plus en plus impraticable ; vous obérez toute la nation , car ces créations deviennent des espèces de dettes de la nation entière ; enfin vous réduisez tous les arts et toutes les fonctions à des monopoles qui gâtent et abâtardissent tout. N'avez-vous point à vous reprocher de telles créations , dont les suites seront pernicieuses pendant plusieurs siècles ? Le plus sage et le meilleur de tous les rois , dans un règne paisible de cinquante ans , ne pourroit raccommoder ce qu'un roi peut avoir fait de maux par ces sortes de créations en dix ans de guerre. N'avez-vous pas été trop facile pour des courtisans qui , sous prétexte d'épargner vos finances dans les récompenses qu'ils vous ont demandées , vous ont proposé ce qu'on appelle des *affaires* ? Ces affaires sont toujours des impôts déguisés sur le peuple , qui troublent la police , qui énervent la justice , qui dégradent les arts , qui gênent le commerce , qui chargent le public , pour contenter en peu de temps l'avidité d'un courtisan istueux et prodigue. Renvoyez vos courtisans passer quelques années dans leurs terres pour raccommoder leurs affaires ; apprenez - leur à vivre avec frugalité ; montrez-leur que vous n'estimez que ceux qui vivent

avec règle , et qui gouvernent bien leurs affaires ; témoignez du mépris pour ceux qui se ruinent follement : par-là vous leur ferez plus de bien , sans qu'il en coûte un sou ni à vous ni à vos peuples , que si vous leur prodiguez tout le bien public.

## DIRECTION XIX.

N'AVEZ-VOUS jamais toléré et voulu ignorer que vos ministres aient pris le bien des particuliers pour votre usage sans payer sa juste valeur , ou du moins retardant le paiement du prix , en sorte que ce retardement a porté dommage aux vendeurs forcés ? C'est ainsi que des ministres prennent des maisons de particuliers pour les enfermer dans les palais des rois ou dans leurs fortifications ; c'est ainsi qu'on dépossède les propriétaires de leurs seigneuries ou fiefs , ou héritages , pour les mettre dans des parcs ; c'est ainsi qu'on établit des capitaineries de chasse , où les capitaines , accrédités auprès du prince , ôtent la chasse aux seigneurs dans leurs propres terres jusqu'à la porte de leurs châteaux , et font mille vexations au pays. Le prince n'en sait rien , et peut-être n'en veut rien savoir. C'est à vous à savoir le mal qu'on fait par votre autorité. Informez-vous de la vérité ; ne souffrez point qu'on pousse trop loin votre autorité ; écoutez favorablement ceux qui vous en représentent les bornes ; choisissez des ministres qui osent vous dire en quoi on la pousse trop loin ; écarter les ministres durs , hautains et entreprenants.

## DIRECTION XX.

DANS les conventions que vous faites avec les particuliers , êtes-vous juste comme si vous étiez égal à celui avec qui vous traitez ? Est-il libre avec vous comme

avec un de ses voisins ? N'aime-t-il pas mieux souvent perdre , pour se racheter et pour se délivrer , que de soutenir son droit ? Vos fermiers , vos traitants , vos intendants , etc. ne tranchent-ils pas avec une hauteur que vous n'auriez pas vous-même , et n'étouffent-ils pas la voix du foible qui voudroit se plaindre ? Ne donnez-vous pas souvent à l'homme avec qui vous contractez des dédommagements en rentes , en engagements sur votre domaine , en charges de nouvelle création , qu'un coup de plume de votre successeur peut lui retrancher , parceque les rois sont toujours mineurs , et que leur domaine est inaliénable ? Ainsi on ôte aux particuliers leur patrimoine assuré pour leur donner ce qui leur sera ôté dans la suite avec une ruine inévitable de leurs familles.

## DIRECTION XXI.

N'AVEZ-VOUS point accordé aux traitants , pour hausser leurs fermes , des édits , ou déclarations , ou arrêts , avec des termes ambigus , pour étendre vos droits aux dépens du commerce , et même pour tendre des pièges aux marchands , et pour confisquer leurs marchandises , ou du moins les fatiguer et les gêner dans leur commerce , afin qu'ils se rachètent par quelque somme ? C'est faire tort aux marchands et au public , dont on méantit peu à peu par-là tout le négoce.

## DIRECTION XXII.

N'AVEZ-VOUS point toléré des enrôlements qui ne fussent pas véritablement libres ? Il est vrai que les peuples se doivent à la défense de l'état : mais les princes ne doivent faire que des guerres justes et absolument nécessaires ; mais il faudroit qu'on choisit en chaque



village les jeunes hommes libres dont l'absence ne nuirait en rien , ni au labourage , ni au commerce , ni aux autres arts nécessaires , et qui n'ont point de famille à nourrir ; mais il faudroit une fidélité inviolable à leur donner leur congé après un petit nombre d'années de service , en sorte que d'autres vinssent les relever et servir à leur tour. Mais laisser prendre des hommes sans choix et malgré eux , faire languir et souvent périr toute une famille abandonnée par son chef , arracher le laboureur de sa charrue , le tenir dix ou quinze ans dans le service , où il périt souvent de misère dans des hôpitaux dépourvus des secours nécessaires , c'est ce que rien ne peut excuser ni devant Dieu ni devant les hommes.

## DIRECTION XXIII.

Avez-vous eu soin de faire délivrer chaque galérien d'abord après le terme réglé par la justice pour sa punition ? L'état de ces hommes est affreux ; rien n'est plus inhumain que de le prolonger au-delà du terme. Ne dites point qu'on manqueroit d'hommes pour la chiourme si on observoit cette justice ; la justice est préférable à la chiourme. Il ne faut compter pour vraie et réelle puissance que celle que vous avez sans blesser la justice et sans prendre ce qui n'est pas à vous.

## DIRECTION XXIV.

Donnez à vos troupes la paie nécessaire pour vivre sans piller ? Si vous ne le faites point , vous mettez vos troupes dans une nécessité évidente de commettre les pillages et les violences que vous faites semblant de leur défendre. Les punirez-vous pour avoir fait ce que vous savez bien qu'ils ne peu-

ent pas s'empêcher de faire, et faute de quoi votre service seroit nécessairement d'abord abandonné ? D'un autre côté, ne les punirez-vous point lorsqu'ils commettront publiquement des brigandages contre vos dévotions ? Rendez-vous les lois méprisables, et souffrirez-vous qu'on se joue si indignement de votre autorité ?erez-vous manifestement contraire à vous-même, et votre autorité ne sera-t-elle qu'un jeu trompeur pour vouloir réprimer le désordre et pour vous en servir toute heure ? Quelle discipline et quel ordre y a-t-il à espérer dans des troupes où les officiers ne peuvent vivre qu'en pillant les sujets du roi, qu'en violant à toute heure ses ordonnances, qu'en prenant par force par tromperie des hommes pour les enrôler, et où ses soldats mourroient de faim s'ils ne méritoient pas tous les jours d'être pendus ?

DIRECTION XXV.

N'AVEZ-VOUS point fait quelque injustice aux nations étrangères ? On pend un pauvre malheureux pour avoir volé une pistole sur le grand chemin sans son besoin extrême ; et on traite de héros un homme qui fait la conquête, c'est-à-dire qui subjugué justement les pays d'un état voisin ! L'usurpation d'un pré ou d'une vigne est regardée comme un péché rémissible au jugement de Dieu, à moins qu'on ne restitue ; et on compte pour rien l'usurpation des villes et des provinces ! Prendre un champ à un particulier est un grand péché ; prendre un grand pays à une nation est une action innocente et glorieuse ! Où sont donc les idées de justice ? Dieu jugera-t-il ainsi ? *Existi iniquè quod ero tui similis*. Doit-on moins être

ne seroit pas une paix , et qui n'en auroit que l'apparence trompeuse. Alors il faut , malgré soi , faire vigoureusement la guerre, par le désir sincère d'une bonne et constante paix. Mais ce cas unique est plus rare qu'on ne s'imagine ; et souvent on le croit réel , qu'il est très chimérique.

Quand un roi est juste , sincère , inviolablement fidèle à tous ses alliés , et puissant dans son pays par un sage gouvernement , il a de quoi bien réprimer les voisins inquiets et injustes qui veulent l'attaquer : l'amour de ses peuples et la confiance de ses voisins ; tout le monde est intéressé à le soutenir. Si sa cause est juste , il n'a qu'à prendre toutes les voies les plus douces avant de commencer la guerre. Il peut , étant déjà puissamment armé , offrir de croire certains voisins neutres et désintéressés , prendre quelque chose sur lui pour la paix , éviter tout ce qui aigrit les esprits , et tenter toutes les voies d'accommodement. Si tout cela est inutile et ne sert de rien , il en fera la guerre avec plus de confiance en la protection de Dieu , avec plus de zèle de ses sujets , avec plus de secours de ses alliés. Mais il arrivera très rarement qu'il soit réduit à faire la guerre dans de telles circonstances. Les trois quarts des guerres ne s'engagent que par hauteur , par finesse , par avidité , par précaution.

## DIRECTION XXVIII.

Avez-vous été fidèle à tenir parole à vos ennemis pour les capitulations , pour les cartels , etc ? Il y a les lois de la guerre , qu'il ne faut pas moins religieusement garder que celles de la paix. Lors même qu'on est en guerre , il reste un certain droit des gens qui est la

## POUR LA CONSCIENCE D'UN ROI. 313

d'armes ni de guerre ; il ne s'agit que de paix , de justice , d'humanité et de bonne foi. Il est encore plus infâme et plus criminel de tromper dans un traité de paix avec un peuple voisin, que de tromper dans un contrat avec un particulier. Mettre dans un traité des termes ambigus et captieux , c'est préparer des semences de guerre pour l'avenir ; c'est mettre des caques de poudre sous les maisons où l'on habite.

### DIRECTION XXVI.

QUAND il a été question d'une guerre , avez-vous l'abord examiné et fait examiner votre droit par les personnes les plus intelligentes et les moins flatteuses pour vous ? Vous êtes-vous défié des conseils de certains ministres qui ont intérêt de vous engager à la guerre , ou qui du moins cherchent à flatter vos passions , pour tirer de vous de quoi contenter les leurs ? Avez-vous cherché toutes les raisons qui pouvoient être contre vous ? Avez-vous écouté favorablement ceux qui les ont approfondies ? Vous êtes-vous donné le temps de savoir les sentiments de tous vos plus sages conseillers , sans les prévenir ?

N'avez-vous point regardé votre gloire personnelle comme une raison d'entreprendre quelque chose , de peur de passer votre vie sans vous distinguer des autres princes ? Comme si les princes pouvoient trouver quelque gloire solide à troubler le bonheur des peuples dont ils doivent être les pères ! Comme si un père de famille pouvoit être estimable par les actions qui rendent ses enfants malheureux ! Comme si un roi avoit quelque gloire à espérer ailleurs que dans sa vertu , c'est-à-dire dans sa justice et dans le bon gouvernement

de son peuple ! N'avez-vous point cru que la guerre étoit nécessaire pour acquérir des places qui étoient votre bienséance , et qui feroient la sûreté de votre frontière ? Étrange règle ! Par les convenances de proche en proche jusqu'à la Chine.

Pour la sûreté d'une frontière on la peut tenir sans prendre le bien d'autrui ; fortifiez vos places , et n'usurpez point celles de vos voisins. Diriez-vous qu'un voisin vous prît tout ce qu'il croit commode pour sa sûreté ? Votre sûreté n'est point un titre de propriété pour le bien d'autrui. La vraie sagesse pour vous , c'est d'être juste ; c'est de conserver de bons alliés par une conduite droite et modérée ; c'est d'avoir un peuple nombreux , bien nourri , bien exercé et bien discipliné. Mais qu'y a-t-il de plus contraire à votre sûreté ; que de faire éprouver à vos voisins qu'ils n'en peuvent jamais trouver aucune avec vous , et que vous êtes toujours prêt à prendre sur eux ce qui vous accommode ?

## DIRECTION XXVII.

Avez-vous bien examiné si la guerre dont il s'agit étoit nécessaire à vos peuples ? Peut-être ne s'agit-il que de quelque prétention qui vous regardoit personnellement , vos peuples n'y ayant aucun intérêt. Que leur importe que vous ayez une province de plus ? Ils peuvent , par affection pour vous , si vous le leur permettez en père , faire quelque effort pour vous aider à recueillir les successions d'état qui vous sont dues légitimement : mais pouvez-vous les accabler d'impositions malgré eux pour trouver les fonds nécessaires pour la guerre qui ne leur est utile en rien ? Bien plus , su

même que cette guerre regarde précisément l'état , vous avez dû regarder si elle est plus utile que dommageable : il faut comparer les fruits qu'on en peut tirer , ou du moins les maux qu'on pourroit craindre si on ne la faisoit pas , avec les inconvénients qu'elle entraînera après elle.

Toute compensation exactement faite , il n'y a presque point de guerre , même heureusement terminée , qui ne fasse beaucoup plus de mal que de bien à un état. On n'a qu'à considérer combien elle ruine de familles , combien elle fait périr d'hommes , combien elle avage et dépeuple de pays , combien elle dérègle un état , combien elle y renverse les lois , combien elle autorise la licence , combien il faudroit d'années pour éparer ce que deux ans de guerre causent de maux contraires à la bonne politique dans un état. Tout homme sensé , et qui agiroit sans passion , entreprendroit-il le procès le mieux fondé selon les lois , s'il étoit assuré que ce procès , même en le gagnant , feroit plus de mal que de bien à la nombreuse famille dont il est chargé ?

Cette juste compensation des biens et des maux de la guerre détermineroit toujours un bon roi à l'éviter cause de ses funestes suites ; car où sont les biens qui puissent contrebalancer tant de maux inévitables , sans parler des périls des mauvais succès ? Il ne peut y avoir d'un seul cas où la guerre , malgré tous ses maux , devient nécessaire : c'est ce cas où l'on ne pourroit éviter qu'en donnant trop de prise et d'avantage à un ennemi injuste , artificieux et trop puissant. Alors , en voulant , par foiblesse , éviter la guerre , on y tombe- roit encore plus dangereusement ; on feroit une paix qui

ne seroit pas une paix , et qui n'en auroit que l'apparence trompeuse. Alors il faut , malgré soi , faire vigoureusement la guerre , par le désir sincère d'une bonne et constante paix. Mais ce cas unique est plus rare qu'on ne s'imagine ; et souvent on le croit réel , qu'il est très chimérique.

Quand un roi est juste , sincère , inviolablement fidèle à tous ses alliés , et puissant dans son pays par un sage gouvernement , il a de quoi bien réprimer les voisins inquiets et injustes qui veulent l'attaquer : il a l'amour de ses peuples et la confiance de ses voisins ; tout le monde est intéressé à le soutenir. Si sa cause est juste , il n'a qu'à prendre toutes les voies les plus douces avant de commencer la guerre. Il peut , étant déjà puissamment armé , offrir de croire certains voisins neutres et désintéressés , prendre quelque chose sur lui pour la paix , éviter tout ce qui aigrit les esprits , et tenter toutes les voies d'accommodement. Si tout cela est inutile et ne sert de rien , il en fera la guerre avec plus de confiance en la protection de Dieu , avec plus de zèle de ses sujets , avec plus de secours de ses alliés. Mais il arrivera très rarement qu'il soit réduit à faire la guerre dans de telles circonstances. Les trois quarts des guerres ne s'engagent que par hauteur , par finesse , par avidité , par précaution.

## DIRECTION XXVIII.

Avez-vous été fidèle à tenir parole à vos ennemis pour les capitulations , pour les cartels , etc ? Il y a les lois de la guerre , qu'il ne faut pas moins religieusement garder que celles de la paix. Lors même qu'on est en guerre , il reste un certain droit des gens qui est le

## POUR LA CONSCIENCE D'UN ROI. 317

fond de l'humanité même : c'est un lien sacré et inviolable entre les peuples , que nulle guerre ne peut rompre ; autrement la guerre ne seroit plus qu'un brigandage inhumain , qu'une suite perpétuelle de trahisons , d'assassinats , d'abominations et de barbarie. Vous ne devez faire à vos ennemis que ce que vous croyez qu'ils ont droit de vous faire. Il y a les violences et les ruses de guerre qui sont réciproques , et auxquelles chacun s'attend. Pour tout le reste , il faut une bonne foi et une humanité entière. Il n'est point permis de rendre fraude pour fraude. Il n'est point permis , par exemple , de donner des paroles en vue d'en manquer , parce qu'on vous en a donné auxquelles on a manqué ensuite.

D'ailleurs , pendant la guerre entre deux nations indépendantes l'une de l'autre , la couronne la plus noble ou la plus puissante ne doit point se dispenser de subir avec égalité toutes les lois communes de la guerre. Un prince qui joue avec un particulier ne doit pas moins observer que lui toutes les lois du jeu : dès qu'il joue avec lui il devient son égal , pour le jeu seulement. Le prince le plus élevé et le plus puissant doit se piquer d'être le plus fidèle à suivre toutes les règles pour les contributions qui mettent les peuples à couvert des captures , des massacres , des incendies , pour les cartels , pour les capitulations , etc.

### DIRECTION XXIX.

Il ne suffit pas de garder les capitulations à l'égard des ennemis , il faut encore les garder religieusement à l'égard des peuples conquis. Comme vous devez tenir parole à la garnison d'une ville prise , et n'y faire aucune supercherie sur des termes ambigus , tout de



même vous devez tenir parole au peuple de cette ville et de ses dépendances. Qu'importe à qui vous ayez promis des conditions pour ce peuple ? que ce soit à lui ou à la garnison, tout cela est égal. Ce qui est certain, c'est que vous avez promis des conditions pour ce peuple ; c'est à vous à les garder inviolablement. Qui pourra se fier à vous si vous y manquez ? Qu'y aura-t-il de sacré si une promesse si solennelle ne l'est pas ? C'est un contrat fait avec ces peuples pour les rendre vos sujets ; commencerez-vous par violer votre titre fondamental ? Ils ne vous doivent obéissance que suivant ce contrat ; et si vous le violez, vous ne méritez plus qu'ils l'observent.

## DIRECTION XXX.

PENDANT la guerre n'avez-vous point fait de maux inutiles à vos ennemis ? Ces ennemis sont toujours hommes et toujours vos frères. Si vous êtes vrai homme, vous ne devez leur faire que les maux que vous ne pouvez vous dispenser de leur faire pour vous garantir de ceux qu'ils vous préparent et pour les réduire à une juste paix. N'avez-vous point inventé et introduit, à pure perte et par passion ou par hauteur, de nouveaux genres d'hostilités ? N'avez-vous point autorisé des ravages, des incendies, des sacrilèges, des massacres, qui n'ont décidé de rien, sans lesquels vous pouviez défendre votre cause, et malgré lesquels vos ennemis ont également continué leurs efforts contre vous ? Vous devez rendre compte à Dieu, et réparer, selon l'étendue de votre pouvoir, tous les maux que vous avez autorisés, et qui ont été faits sans nécessité.

Avez-vous exécuté ponctuellement les traités de paix ? Ne les avez-vous jamais violés sous de beaux rétextes ? A l'égard des articles des anciens traités de paix qui sont ambigus , au lieu d'en tirer des sujets de guerre , il faut les interpréter par la pratique qui les a suivis immédiatement. Cette pratique immédiate est l'interprétation infaillible des paroles : les parties , immédiatement après le traité , s'entendoient elles-mêmes parfaitement ; elles savoient mieux alors ce qu'elles avoient voulu dire , qu'on ne le peut savoir cinquante ans après. Ainsi la possession est décisive à cet égard ; et vouloir la troubler , c'est vouloir éluder ce qu'il y a de plus assuré et de plus inviolable dans le genre humain. Pour donner quelque consistance au monde et quelque sûreté aux nations il faut supposer , par préférence à tout le reste , deux points qui sont comme les deux pôles de la terre entière : l'un , que tout traité de paix juré entre deux princes est inviolable à leur égard , et doit toujours être pris simplement dans son sens le plus naturel , et interprété par l'exécution immédiate ; l'autre , que toute possession paisible et non interrompue depuis le temps que la jurisprudence demande pour les prescriptions les moins favorables , doit acquiescer une propriété certaine et légitime à celui qui a cette possession , quelque vice qu'elle ait pu avoir dans son origine. Sans ces deux règles fondamentales point de repos ni de sûreté dans le genre humain. Les avez-vous toujours suivies ?

## DIRECTION XXXII.

Avez-vous fait justice au mérite de tous les principaux sujets que vous pouviez mettre dans les emplois? En ne faisant pas justice aux particuliers sur leurs biens comme sur leurs terres, sur leurs rentes, etc., vous n'avez fait tort qu'à ces particuliers et à leurs familles : mais en ne comptant pour rien dans le choix des hommes ni la vertu ni les talents, c'est à tout votre état que vous avez fait une injustice irréparable. Ceux que vous n'avez point choisis pour les places n'ont rien perdu d'effectif, parceque ces places n'auroient été pour eux que des occasions dangereuses pour leur salut et pour leur repos temporel ; mais c'est tout votre royaume que vous avez privé injustement d'un secours que Dieu lui avoit préparé. Les hommes d'un esprit élevé et d'un cœur droit sont plus rares qu'on ne sauroit le croire, il faudroit les aller chercher jusqu'au bout du monde : *Procul et de ultimis finibus pretium ejus*, comme dit le sage de la femme forte. Pourquoi avez-vous privé l'état du secours de ces hommes supérieurs aux autres? Votre devoir n'étoit-il pas de choisir pour les premières places les premiers hommes? N'étoit-ce pas là votre principale fonction? Un roi ne fait pas la fonction de roi en réglant les détails que d'autres qui gouvernent sous lui pourroient régler. Sa fonction essentielle est de faire ce que nul autre que lui ne peut faire : c'est de bien choisir ceux qui exercent son autorité sous lui ; c'est de mettre chacun dans la place qui lui convient, et de faire tout dans l'état, non par lui-même, ce qui est impossible, mais en faisant tout faire par des hommes qu'il choisit, qu'il anime et qu'il redresse :

voilà la véritable action d'un roi. Avez-vous quitté tout le reste que d'autres peuvent faire sous vous , pour vous appliquer à ce devoir essentiel que vous seul pouvez remplir ? Avez-vous eu soin de jeter les yeux sur un certain nombre de gens sensés et bien intentionnés par qui vous puissiez être averti de tous les sujets de chaque profession qui s'élèvent et qui se distinguent ? Les avez-vous questionnés tous séparément pour voir si leurs témoignages sur chaque sujet seroient uniformes ? Avez-vous eu la patience d'examiner , par ces divers canaux , les sentiments , les inclinations , les habitudes , la conduite de chaque homme que vous pourrez placer ? Avez-vous vu ces hommes vous-même ? Expédier des détails dans un cabinet où l'on se renferme sans cesse , c'est dérober son plus précieux temps à l'état. Il faut qu'un roi voie , parle , écoute beaucoup le gens ; qu'il apprenne par son expérience à étudier les hommes ; qu'il les connoisse par un fréquent commerce et par un accès libre.

Il y a deux manières de les connoître. L'une est la conversation. Si vous étudiez bien les hommes , sans connoître néanmoins les étudier , la conversation vous sera beaucoup plus utile que beaucoup de travaux qu'on croiroit plus importants : vous y remarquerez la légèreté , l'indiscrétion , la vanité , l'artifice des hommes , leurs flatteries , leurs fausses maximes. Les princes ont un pouvoir infini sur ceux qui les approchent ; et ceux qui les approchent ont une foiblesse infinie en les approchant. La vue des princes réveille toutes les passions , découvre toutes les plaies du cœur. Si un prince sait profiter de cet ascendant , il sentira bientôt les foiblesses de chaque homme. L'autre manière d'éprouver les

vous pas rendus malheureux , en leur laissant concevoir des espérances disproportionnées à leur état et à votre affection pour eux ? N'avez-vous pas ruiné leurs familles , en les laissant mourir sans récompense solide qui reste à leurs enfants , après que vous les avez laissés vivre dans un faste ridicule qui a consumé les grands bienfaits qu'ils ont reçus de vous pendant leur vie ? N'en a-t-il pas été de même des autres courtisans , chacun selon son degré ? Ils sucent , pendant qu'ils vivent , le royaume entier ; en quelque temps qu'ils meurent , ils laissent leurs familles ruinées. Vous leur donnez trop et vous leur faites encore plus dépenser. Ainsi ceux qui ruinent l'état se ruinent eux-mêmes. C'est vous qui en êtes cause , en rassemblant autour de vous tant d'hommes inutiles , fastueux , dissipateurs , et qui se font de leurs plus folles dissipations un titre auprès de vous pour vous demander de nouveaux biens qu'ils puissent encore dissiper.

## DIRECTION XXXIV.

N'AVEZ-VOUS point pris des préventions contre quel qu'un , sans avoir examiné les faits ? C'est ouvrir la porte à la calomnie et aux faux rapports , ou du moins prendre témérairement les préventions des gens qui vous approchent , et en qui vous vous confiez. Il n'est point permis de n'écouter et de ne croire qu'un certain nombre de gens. Ils sont certainement hommes ; et quand même ils seroient incorruptibles , du moins ils ne sont pas infallibles. Quelque confiance que vous ayez en leurs lumières et en leur vertu , vous êtes obligé d'examiner s'ils ne sont point trompés par d'autres et s'ils ne s'entêtent point. Toutes les fois que vous vous livrez à un certain nombre de personnes qui sont liées en-

semble par les mêmes intérêts ou par les mêmes sentiments, vous vous exposerez volontairement à être trompé et à faire des injustices. N'avez-vous point quelquefois fermé les yeux à certaines raisons fortes, ou du moins n'avez-vous pas pris certains partis rigoureux, dans le doute, pour contenter ceux qui vous environnent et que vous craignez de fâcher ? N'avez-vous pas pris le parti, sur des rapports incertains, d'écarter des emplois les gens qui ont des talents et un mérite distingué ? On dit en soi-même : *Il n'est pas possible d'éclaircir ces accusations ; le plus sûr est d'éloigner des emplois cet homme.* Mais cette prétendue précaution est le plus dangereux de tous les pièges. Par-là on n'approfondit rien, et on donne aux rapporteurs tout ce qu'ils prétendent. On juge le fond sans examiner ; car on exclut le mérite, et on se laisse effaroucher contre toutes les personnes que les rapporteurs veulent rendre suspectes. Qui dit un rapporteur dit un homme qui s'offre pour faire ce métier, qui s'insinue par cet horrible métier, et qui par conséquent est manifestement indigne de toute créance. Le croire, c'est vouloir s'exposer à égorger l'innocent. Un prince qui prête l'oreille aux rapporteurs de profession ne mérite de connoître ni la vérité ni la vertu. Il faut chasser et confondre ces pestes de cour. Mais comme il faut être averti, le prince doit avoir d'honnêtes gens qu'il oblige malgré eux à veiller, à observer, à savoir ce qui se passe, et à l'en avertir secrètement. Il doit choisir pour cette fonction les gens à qui elle répugne davantage, et qui ont le plus d'horreur pour le métier infâme de rapporteur. Ceux-ci ne l'avertiront que des faits véritables et importants ; ils ne lui diront point toutes les bagatelles qu'il doit

ignorer , et sur lesquelles il doit être commode au public : du moins ils ne lui donneront les choses douteuses que comme douteuses ; et ce sera à lui à les approfondir , ou à suspendre son jugement si elles ne peuvent être éclaircies.

## DIRECTION XXXV.

N'AVEZ-VOUS point trop répandu de bienfaits sur vos ministres , sur vos favoris et sur leurs créatures , pendant que vous avez laissé languir dans le besoin des personnes de mérite qui ont long-temps servi , et qui manquent de protection ? D'ordinaire , le grand défaut des princes est d'être foibles , mous et inappliqués. Ils ne sont presque jamais déterminés par le mérite ni par les vrais défauts des gens. Le fond des choses n'est pas ce qui les touche : leur décision , d'ordinaire , vient de ce qu'ils n'osent refuser ceux qu'ils ont l'habitude de voir et de croire. Souvent ils les souffrent avec impatience , et ne laissent pourtant pas de demeurer subjugués. Ils voient les défauts de ces gens-là , et se contentent de les voir. Ils se savent bon gré de n'en être pas les dupes ; après quoi ils les suivent aveuglément ; ils leur sacrifient le mérite , l'innocence , les talents distingués et les plus longs services. Quelquefois ils écouteront favorablement un homme qui osera leur parler contre ces ministres ou ces favoris , et ils verront des faits clairement vérifiés : alors ils gronderont , et feront entendre à ceux qui auront osé parler qu'ils seront soutenus contre le ministre ou contre le favori. Mais bientôt le prince se lasse de protéger celui qui ne tient qu'à lui seul , cette protection lui coûte trop dans le détail ; et , de peur de voir un visage mécontent dans la personne du ministre , l'honnête homme par qui l'on

avoit su la vérité sera abandonné à son indignation. Après cela , méritez-vous d'être averti ? Pouvez-vous espérer de l'être ? Quel est l'homme sage qui osera aller droit à vous , sans passer par le ministre dont la jalousie est implacable ? Ne méritez-vous pas de ne plus voir que par ses yeux ? N'êtes-vous pas livré à ses passions les plus injustes et à ses préventions les plus déraisonnables ? Vous laissez-vous quelque remède contre un si grand mal ?

## DIRECTION XXXVI.

NE vous laissez-vous point éblouir par certains hommes vains , hardis , et qui ont l'art de se faire valoir , pendant que vous négligez et laissez loin de vous le mérite simple , modeste , timide et caché ? Un prince montre la grossièreté de son goût , lorsqu'il ne sait pas discerner combien ces esprits si hardis et qui ont l'art d'imposer sont superficiels et pleins de défauts méprisable. Un prince sage et pénétrant n'estime ni les esprits évaporés , ni les grands parleurs , ni ceux qui décident d'un ton de confiance , ni les critiques dédaigneux , ni les moqueurs qui tournent tout en plaisanterie. Il méprise ceux qui trouvent tout facile , qui applaudissent à tout ce qu'il veut , qui ne considèrent que ses yeux , ou le ton de sa voix , pour deviner sa pensée et pour l'approuver. Il recule loin des emplois de confiance ces hommes qui n'ont que des dehors sans fonds. Au contraire , il cherche , il prévient , il attire à soi les personnes judicieuses et solides qui n'ont aucun empressément , qui se défient d'elles-mêmes , qui craignent les emplois , qui promettent peu et qui tâchent de faire beaucoup , qui ne parlent guère et qui pensent toujours ,



qui parlent d'un ton douteux, et qui savent contredire avec respect.

De tels sujets demeurent souvent obscurs dans les places inférieures, pendant que les premières sont occupées par des hommes grossiers et hardis qui ont imposé au prince, et qui ne servent qu'à montrer combien il manque de discernement. Tandis que vous négligerez de chercher le mérite caché et de réprimer les gens empressés et dépourvus des qualités solides, vous serez responsable devant Dieu de toutes les fautes qui seront faites par ceux qui agiront sous vous. Le métier d'adroit courtisan perd tout dans un état. Les esprits les plus courts et les plus corrompus sont souvent ceux qui apprennent le mieux cet indigne métier. Ce métier gâte tous les autres : le médecin néglige la médecine ; le prélat oublie les devoirs de son ministère ; le général d'armée songe bien plus à faire sa cour qu'à défendre l'état ; l'ambassadeur négocie bien plus pour ses propres intérêts à la cour de son maître, qu'il ne négocie pour les intérêts de son maître à la cour où il est envoyé. L'art de faire sa cour gâte les hommes de toutes les professions et étouffe le vrai mérite.

Rabaissez donc ces hommes dont tout le talent ne consiste qu'à plaire, qu'à flatter, qu'à éblouir, qu'à s'insinuer pour faire fortune. Si vous y manquez, vous remplirez indignement vos places, et le vrai mérite demeurera toujours en arrière. Votre devoir est de reculer ceux qui s'avancent trop, et d'avancer ceux qui demeurent reculés en faisant leur devoir.

N'AVEZ-VOUS point entassé trop d'emplois sur la tête d'un seul homme, soit pour contenter son ambition, soit pour vous épargner la peine d'avoir beaucoup de gens à qui vous soyez obligé de parler ? Dès qu'un homme est l'homme à la mode, on lui donne tout, on voudroit qu'il fît lui seul toutes choses. Ce n'est pas qu'on l'aime, car on n'aime rien ; ce n'est pas qu'on s'y fie, car on se défie de la probité de tout le monde ; ce n'est pas qu'on le trouve parfait, car on est ravi de le critiquer souvent : mais c'est qu'on est paresseux et sauvage. On ne veut point avoir à compter avec tant de gens. Pour en voir moins et pour n'être point observé de près par tant de personnes, on fera faire à un seul homme ce que quatre auroient grand'peine à bien faire. Le public en souffre, les expéditions languissent ; les surprises et les injustices sont plus fréquentes et plus irremédiables. L'homme est accablé et seroit bien fâché de ne l'être pas : il n'a le temps, ni de penser, ni d'approfondir, ni de faire des plans, ni d'étudier les hommes dont il se sert : il est toujours entraîné au jour la journée par un torrent de détails à expédier.

D'ailleurs, cette multitude d'emplois sur une seule tête, souvent assez foible, exclut tous les meilleurs sujets qui pourroient se former et faire de grandes choses ; tout talent demeure étouffé. La paresse du prince en est la vraie cause. Les plus petites raisons décident sur les grandes affaires. De là naissent des injustices innombrables. *Pauca de te*, disoit saint Augustin au comte Boniface, *sed multa propter te*. Peut-être ferez-vous peu de mal par vous même ; mais il s'en fera infiniment par votre autorité mise en mauvaises mains.

entre les familles inégales en biens : mais pour les états, ils ne sont pas de même. Le trop grand accroissement d'un seul peut être la ruine et la servitude de tous les autres qui sont ses voisins : il n'y a ni lois écrites ni juges établis pour servir de barrière contre les invasions du plus puissant. On est toujours en droit de supposer que le plus puissant, à la longue, se prévaudra de sa force, quand il n'y aura plus d'autre force à peu près égale qui puisse l'arrêter. Ainsi, chaque prince est en droit et en obligation de prévenir dans son voisin cet accroissement de puissance qui jetteroit son peuple et tous les autres peuples voisins dans un danger prochain de servitude sans ressource.

Par exemple, Philippe II, roi d'Espagne, après avoir conquis le Portugal, veut se rendre maître de l'Angleterre. Je sais bien que son droit étoit mal fondé ; car il n'en avoit que par la reine Marie sa femme, morte sans enfants. Élisabeth illégitime ne devoit point régner. La couronne appartenoit à Marie Stuart et à son fils. Mais enfin, supposé que le droit de Philippe II eût été incontestable, l'Europe entière auroit eu raison néanmoins de s'opposer à son établissement en Angleterre : car ce royaume si puissant ajouté à ses états d'Espagne, d'Italie, de Flandre, des Indes orientales et occidentales, le mettoit en état de faire la loi, sur-tout par ses forces maritimes, à toutes les autres puissances de la chrétienté. Alors, *summum jus, summa injuria*. Un droit particulier de succession ou de donation devoit céder à la loi naturelle de la sûreté de tant de nations. En un mot, tout ce qui renverse l'équilibre et qui donne le coup décisif pour la monarchie universelle ne peut être juste, quand même il seroit fondé sur des lois

prévention des nations entières , ne permettent pas de croire qu'une nation qui peut subjuguier les autres s'en abstienne pendant des siècles entiers. Un règne où éclateroit une justice si extraordinaire , seroit l'ornement de l'histoire , et un prodige qu'on ne peut plus revoir.

Il faut donc compter sur ce qui est réel et journalier, qui est que chaque nation cherche à prévaloir sur toutes les autres qui l'environnent. Chaque nation est donc obligée à veiller sans cesse , pour prévenir l'excessif agrandissement de chaque voisin , pour sa sûreté propre. Empêcher le voisin d'être trop puissant , ce n'est point faire un mal ; c'est se garantir de la servitude et en garantir ses autres voisins ; en un mot, c'est travailler à la liberté , à la tranquillité , au salut public : car l'agrandissement d'une nation au-delà d'une certaine borne change le système général de toutes les nations qui ont rapport à celle-là. Par exemple , toutes les successions qui sont entrées dans la maison de Bourgogne , puis celles qui ont élevé la maison d'Autriche , ont changé la face de toute l'Europe. Toute l'Europe a dû craindre la *monarchie universelle* sous Charles-Quint , sur-tout après que François I<sup>er</sup> eut été défait et pris à Pavie. Il est certain qu'une nation qui n'avoit rien à démêler directement avec l'Espagne ne laissoit pas alors d'être en droit , pour la liberté publique , de prévenir cette puissance rapide qui sembloit prête à tout engloutir.

Les particuliers ne sont pas en droit de s'opposer de même à l'accroissement des richesses de leurs voisins , parcequ'on doit supposer que cet accroissement d'autrui ne peut être leur ruine. Il y a des lois écrites et des magistrats pour réprimer les injustices et les violences

entre les familles inégales en biens : mais pour les états, ils ne sont pas de même. Le trop grand accroissement d'un seul peut être la ruine et la servitude de tous les autres qui sont ses voisins : il n'y a ni lois écrites ni juges établis pour servir de barrière contre les invasions du plus puissant. On est toujours en droit de supposer que le plus puissant, à la longue, se prévaudra de sa force, quand il n'y aura plus d'autre force à peu près égale qui puisse l'arrêter. Ainsi, chaque prince est en droit et en obligation de prévenir dans son voisin cet accroissement de puissance qui jetteroit son peuple et tous les autres peuples voisins dans un danger prochain de servitude sans ressource.

Par exemple, Philippe II, roi d'Espagne, après avoir conquis le Portugal, veut se rendre maître de l'Angleterre. Je sais bien que son droit étoit mal fondé ; car il n'en avoit que par la reine Marie sa femme, morte sans enfants. Élisabeth illégitime ne devoit point régner. La couronne appartenoit à Marie Stuart et à son fils. Mais enfin, supposé que le droit de Philippe II eût été incontestable, l'Europe entière auroit eu raison néanmoins de s'opposer à son établissement en Angleterre : car ce royaume si puissant ajouté à ses états d'Espagne, d'Italie, de Flandre, des Indes orientales et occidentales, le mettoit en état de faire la loi, sur-tout par ses forces maritimes, à toutes les autres puissances de la chrétienté. Alors, *summum jus, summa injuria*. Un droit particulier de succession ou de donation devoit céder à la loi naturelle de la sûreté de tant de nations. En un mot, tout ce qui renverse l'équilibre et qui donne le coup décisif pour la monarchie universelle ne peut être juste, quand même il seroit fondé sur des lois

écrites dans un pays particulier. La raison en est que ces lois écrites chez un peuple ne peuvent prévaloir sur la loi naturelle de la liberté et de la sûreté commune, gravée dans le cœur de tous les autres peuples du monde. Quand une puissance monte à un point que toutes les autres puissances voisines ensemble ne peuvent plus lui résister, toutes ces autres sont en droit de se liguier pour prévenir cet accroissement après lequel il ne seroit plus temps de défendre la liberté commune. Mais, pour faire légitimement ces sortes de ligues qui tendent à prévenir un trop grand accroissement d'un état, il faut que le cas soit véritable et pressant : il faut se contenter d'une ligue défensive, ou du moins ne la faire offensive qu'autant que la juste et nécessaire défense se trouvera renfermée dans les desseins d'une agression ; encore même faut-il toujours, dans les traités de ligues offensives, poser des bornes précises pour ne détruire jamais une puissance sous prétexte de la modérer.

Cette attention à maintenir une espèce d'égalité et d'équilibre entre les nations voisines est ce qui en assure le repos commun. A cet égard, toutes les nations voisines et liées par le commerce font un grand corps et une espèce de communauté. Par exemple, la chrétienté fait une espèce de république générale qui a ses intérêts, ses craintes, ses précautions à observer : tous les membres qui composent ce grand corps se doivent les uns aux autres pour le bien commun, et se doivent encore à eux-mêmes pour la sûreté de la patrie, de prévenir tout progrès de quelqu'un des membres qui renverseroit l'équilibre, et qui se tourneroit à la ruine inévitable de tous les autres membres du même corps.

Tout ce qui change ou altère ce système général de l'Europe est trop dangereux, et traîne après soi des maux infinis.

Toutes les nations voisines sont tellement liées par leurs intérêts les unes aux autres et au gros de l'Europe, que les moindres progrès particuliers peuvent altérer ce système général qui fait l'équilibre, et qui peut seul faire la sûreté publique. Otez une pierre d'une voûte, tout l'édifice tombe, parceque toutes les pierres se soutiennent en s'entrepuissant.

L'humanité met donc un devoir mutuel de défense du salut commun entre les nations voisines contre un état voisin qui devient trop puissant, comme il y a des devoirs mutuels entre les concitoyens pour la liberté de la patrie. Si le citoyen doit beaucoup à sa patrie dont il est membre, chaque nation doit à plus forte raison bien davantage au repos et au salut de la république universelle dont elle est membre, et dans laquelle sont renfermées toutes les patries des particuliers.

Les ligues défensives sont donc justes et nécessaires, quand il s'agit véritablement de prévenir une trop grande puissance qui seroit en état de tout envahir. Cette puissance supérieure n'est donc pas en droit de rompre la paix avec les autres états inférieurs précisément à cause de leur ligue défensive; car ils sont en droit et en obligation de la faire.

Pour une ligue offensive, elle dépend des circonstances; il faut qu'elle soit fondée sur des infractions de paix, ou sur la détention de quelques pays des alliés, ou sur la certitude de quelque autre fondement semblable. Encore même faut-il toujours, comme je

J'ai déjà dit (1), borner de tels traités à des conditions qui empêchent ce qu'on voit ; c'est qu'une nation se sert de la nécessité d'en rabattre une autre qui aspire à la tyrannie universelle, pour y aspirer elle-même à son tour. L'habileté, aussi-bien que la justice et la bonne foi, en faisant des traités d'alliance, est de les faire très précis, très éloignés de toute équivoque, et exactement bornés à un certain bien que vous en voulez tirer prochainement. Si vous n'y prenez garde, les engagements que vous prenez se tourneront contre vous, en abattant trop vos ennemis et en élevant trop votre allié : il vous faudra, ou souffrir ce qui vous détruit, ou manquer à votre parole ; choses presque également funestes.

Continuons à raisonner sur ces principes en prenant l'exemple particulier de la chrétienté, qui est le plus sensible pour nous.

Il n'y a que quatre sortes de systèmes. Le premier est d'être absolument supérieur à toutes les autres puissances, même réunies : c'est l'état des Romains et celui de Charlemagne. Le second est d'être dans la chrétienté la puissance supérieure aux autres, qui font néanmoins à peu près le contrepoids en se réunissant. Le troisième est d'être une puissance inférieure à une autre, mais qui se soutient, par son union avec tous les voisins, contre cette puissance prédominante. Enfin le quatrième est d'une puissance à peu près égale à une autre, qui tient tout en paix par cette espèce d'équilibre qu'elle garde sans ambition et de bonne foi.

(1) Voyez ci-dessus, pages 333 et 334.



L'état des Romains et de Charlemagne n'est point un état qu'il vous soit permis de désirer : 1° parceque, pour y arriver, il faut commettre toutes sortes d'injustices et de violences ; il faut prendre ce qui n'est point à vous , et le prendre par des guerres abominables dans leur étendue. 2° Ce dessein est très dangereux : souvent les états périssent par ces folles ambitions. 3° Ces empires immenses qui ont fait tant de maux en se formant , en font bientôt après d'autres encore plus effroyables en tombant par terre. La première minorité , ou le premier règne foible , ébranle les trop grandes masses et sépare des peuples qui ne sont encore accoutumés ni au joug ni à l'union mutuelle. Alors , quelles divisions , quelles confusions , quelles anarchies irrémédiables ! On n'a qu'à se souvenir des maux qu'ont faits en occident la chute si prompte de l'empire de Charlemagne , et en orient le renversement de celui d'Alexandre , dont les capitaines firent encore plus de maux pour partager ses dépouilles , qu'il n'en avoit fait lui-même en ravageant l'Asie. Voilà donc le système le plus éblouissant , le plus flatteur et le plus funeste pour ceux mêmes qui viennent à bout de l'exécuter.

Le second système est d'une puissance supérieure à toutes les autres , qui font contre elle à peu près l'équilibre. Cette puissance supérieure a l'avantage contre les autres d'être toute réunie , toute simple , toute absolue dans ses ordres , toute certaine dans ses mesures. Mais , à la longue , si elle ne cesse de réunir contre elle les autres en excitant la jalousie , il faut qu'elle succombe. Elle s'épuise , elle est exposée à beaucoup d'accidents internes et imprévus ; ou les attaques du

dehors peuvent la renverser soudainement. De plus , elle s'use pour rien , et fait des efforts ruineux pour une supériorité qui ne lui donne rien d'effectif , et qui l'expose à toutes sortes de déshonneurs et de dangers. De tous les états , c'est certainement le plus mauvais , d'autant plus qu'il ne peut jamais aboutir , dans sa plus étonnante prospérité , qu'à passer dans le premier système , que nous avons déjà reconnu injuste et pernicieux.

Le troisième système est d'une puissance inférieure à une autre , mais en sorte que l'inférieure , unie au reste de l'Europe , fait l'équilibre contre la supérieure , et la sûreté de tous les autres moindres états. Ce système a ses inconvénients et ses inconvénients : mais il risque moins que le précédent , parcequ'on est sur la défensive , qu'on s'épuise moins , qu'on a des alliés , et que d'ordinaire , dans cet état d'infériorité , on n'est point dans l'aveuglement et dans la présomption insensée qui menace de ruine ceux qui prévalent. On voit presque toujours qu'avec un peu de temps ceux qui avoient prévalu s'usent et commencent à déchoir. Pourvu que cet état inférieur soit sage , modéré , ferme dans ses alliances , précautionné pour ne leur donner aucun ombrage , et pour ne rien faire que par leur avis pour l'intérêt commun , il occupe cette puissance supérieure jusqu'à ce qu'elle baisse.

Le quatrième système est d'une puissance à peu près égale à une autre , avec laquelle elle fait l'équilibre pour la sûreté publique. Être dans cet état et n'en vouloir point sortir par ambition , c'est l'état le plus sage et le plus heureux. Vous êtes l'arbitre commun. Tous vos voisins sont vos amis : du moins , ceux qui ne le sont

LA SAGESSE HUMAINE,  
OU  
LE PORTRAIT D'UN HONNÊTE HOMME

---

I.

**R**ENDEZ au créateur ce que l'on doit lui rendre ;  
Réfléchissez avant que de rien entreprendre ;  
Point de société qu'avec d'honnêtes gens ;  
Et ne vous enflez point de vos heureux talents.

II.

Conformez-vous toujours aux sentiments des autres ;  
Cédez honnêtement , si l'on combat les vôtres.  
Donnez attention à tout ce qu'on vous dit ;  
Et n'affectez jamais de montrer trop d'esprit.

III.

N'entretenez personne au-delà de sa sphère ;  
Et dans tous vos discours tâchez d'être sincère.  
Tenez votre parole inviolablement ,  
Et ne promettez point inconsidérément.

IV.

Soyez officieux , complaisant , doux , affable ,  
Et pour tous les humains d'un abord favorable.  
Sans être familier , ayez un air aisé.  
Ne décidez de rien , sans l'avoir bien pesé .

## V.

Aimez sans intérêt, pardonnez sans faiblesse.  
Choisissez vos amis avec délicatesse :  
Cultivez avec soin l'amitié d'un chacun.  
A l'égard des procès, n'en intentez aucun.

## VI.

Ne vous informez point des affaires des autres :  
Sans affectation taisez-vous sur les vôtres.  
Prêtez de bonne grace, avec discernement ;  
S'il faut récompenser, faites-le noblement.

## VII.

En quelque heureux état que vous puissiez paroître,  
Que ce soit sans excès et sans vous méconnoître.  
Compatissez toujours aux disgrâces d'autrui,  
Supportez ses défauts, vivez bien avec lui.

## VIII.

Surmontez les chagrins où l'esprit s'abandonne,  
Et ne les faites pas retomber sur personne.  
Où la discorde règne apportez-y la paix ;  
Et ne vous vengez point, qu'à force de bienfaits.

## IX.

Reprenez sans aigreur, louez sans flatterie :  
Riez paisiblement, entendez raillerie.  
Estimez un chacun dans sa profession ;  
Et ne critiquez rien par ostentation.

## X.

Ne reprochez jamais les plaisirs que vous faites,  
Mais mettez-les au rang des affaires secrètes.  
Prévenez les besoins d'un ami malheureux :  
Sans prodigalité montrez-vous généreux.

## XI.

Modérez les transports d'une bile naissante ;  
Et ne parlez qu'en bien de la personne absente.  
Fuyez l'ingratitude , et vivez sobrement.  
Jouez pour le plaisir , et perdez noblement.

## XII.

Parlez peu , pensez bien , et n'offensez personne :  
Faites toujours grand cas de ce que l'on vous donne.  
Ne tyrannisez point le pauvre débiteur ;  
Montrez-vous en tout temps pour lui de bonne hameu

## XIII.

Fuyez toute ignorance ainsi que la paresse ,  
Et ne vous laissez point surprendre par l'ivresse ;  
Mais lorsque vous prendrez quelque délassement ,  
Que ce soit sans excès et toujours sobrement.

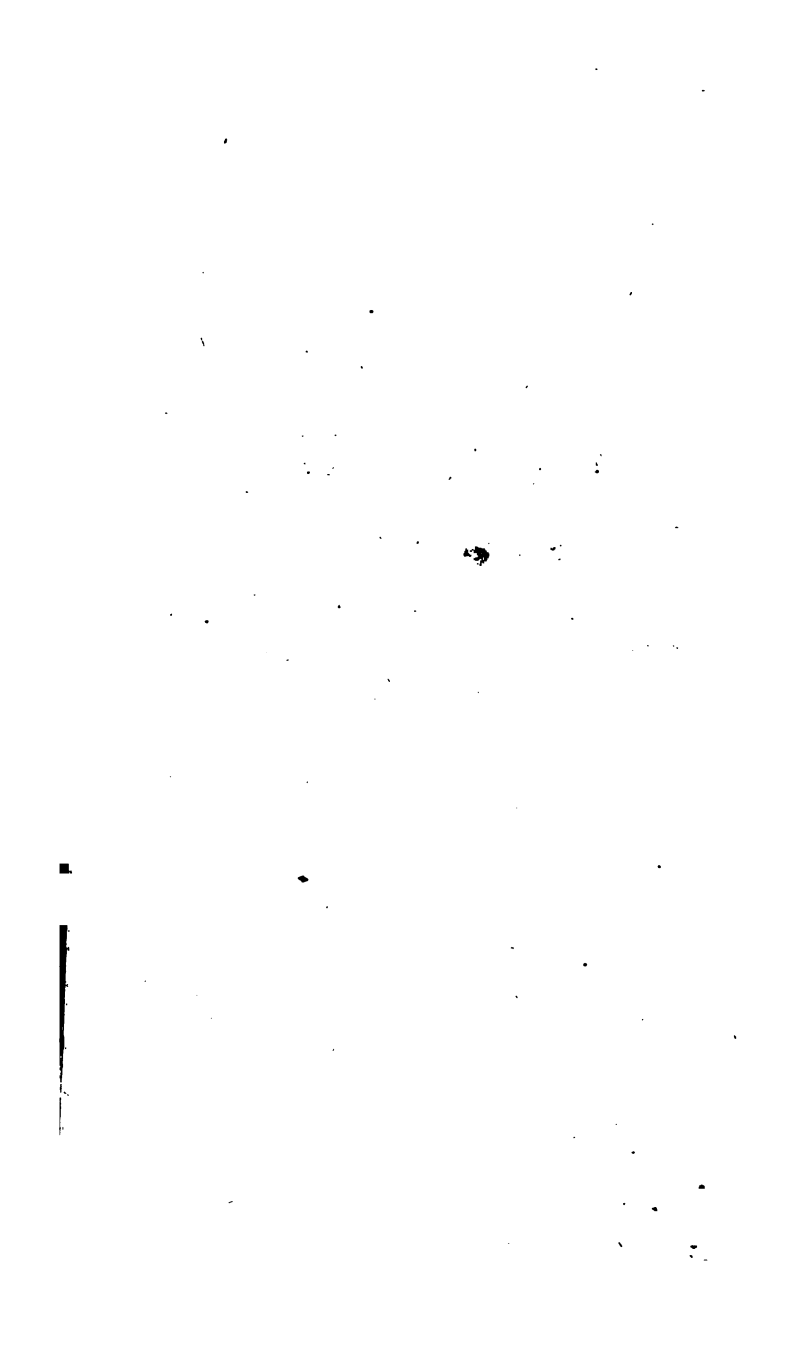
## XIV.

Au bonheur du prochain ne portez point d'envie ;  
Et ne divulguez point ce que l'on vous confie.  
Ne vous vantez de rien ; gardez votre secret.  
Et vous serez alors l'homme le plus parfait.

---

**DISCOURS**  
**POUR LE SACRE**  
**DE L'ÉLECTEUR DE COLOGNE**





# DISCOURS

POUR LE SACRE

## DE L'ÉLECTEUR DE COLOGNE.

---

DEPUIS que je suis destiné à être votre consécrateur, prince que l'église voit aujourd'hui avec tant de joie prosterné au pied des autels, je ne lis plus aucun endroit de l'écriture qui ne me fasse quelque impression par rapport à votre personne.

Mais voici les paroles qui m'ont le plus touché : « Etant libre à l'égard de tous, dit l'apôtre (1), je me suis fait esclave de tous pour en gagner un plus grand nombre : *Cum liber essem ex omnibus, omnium me servum feci ut plures lucrificerem.* » Quelle grandeur se présente ici de tous côtés ! Je vois une maison qui remplissoit déjà le trône impérial il y a près de quatre cents ans. Elle a donné à l'Allemagne deux empereurs, et deux branches qui jouissent de la dignité électorale. Elle règne dans la Suède, où un prince, au sortir de l'enfance, est devenu tout à coup la terreur du Nord. Je n'aperçois que les plus hautes alliances des maisons de France et d'Autriche : d'un côté, vous êtes petit-fils de Henri-le-Grand, dont la mémoire ne cessera jamais d'être chère à la France ; de l'autre côté, votre sang coule dans les veines de nos princes, précieuse espérance de la nation. Hélas ! nous

(1) I Cor. c. 9.



## XL

Modérez les transports d'une bile naissante ;  
Et ne parlez qu'en bien de la personne absente.  
Fuyez l'ingratitude , et vivez sobrement.  
Jouez pour le plaisir , et perdez noblement.

## XII.

Parlez peu , pensez bien , et n'offensez personne :  
Faites toujours grand cas de ce que l'on vous donne.  
Ne tyrannisez point le pauvre débiteur ;  
Montrez-vous en tout temps pour lui de bonne humeur

## XIII.

Fuyez toute ignorance ainsi que la paresse ,  
Et ne vous laissez point surprendre par l'ivresse ;  
Mais lorsque vous prendrez quelque délassement ,  
Que ce soit sans excès et toujours sobrement.

## XIV.

Au bonheur du prochain ne portez point d'envie ;  
Et ne divulguez point ce que l'on vous confie.  
Ne vous vantez de rien ; gardez votre secret.  
Et vous serez alors l'homme le plus parfait.

---

# **DISCOURS**

**POUR LE SACRE**

**DE L'ÉLECTEUR DE COLOGNE.**



« qui est folie en Dieu est plus sage que les hommes ;  
 « ce qui est foible en Dieu est plus fort qu'eux. Voyez,  
 « mes frères , votre vocation ; car il n'y a point parmi  
 « vous beaucoup de sages selon la chair , ni beaucoup  
 « d'hommes puissants , ni beaucoup de nobles. Mais  
 « Dieu a choisi ce qui est insensé selon le monde pour  
 « confondre les sages , et il a choisi ce qui est foible  
 « dans le monde pour confondre ce qui est fort : il a  
 « choisi ce qui est bas et méprisable , et même ce qui  
 « n'est pas , pour détruire ce qui est , afin que nulle  
 « chair ne se glorifie devant lui. » Qu'on ne nous vante  
 donc plus une sagesse convaincue de folie : qu'on ne  
 nous parle plus que d'une foiblesse simple et humble  
 qui peut tout en Dieu seul ; qu'on ne nous parle plus que  
 de la folie de la croix. La jalousie de Dieu alloit jusqu'à  
 sembler exclure de l'église , pendant ces siècles d'é-  
 preuve , tout ce qui auroit paru un secours humain :  
 Dieu , impénétrable dans ses conseils , vouloit renverser  
 tout ordre naturel. De là vient que Tertullien a paru  
 douter *si les Césars pouvoient devenir chrétiens* (1) :  
 Combien coûta-t-il de sang et de tourments aux fidèles  
 pour montrer que l'église ne tient à rien ici-bas ! « Elle  
 « ne possède pour elle-même , dit saint Ambroise (2),  
 « que la seule foi. » C'est cette foi qui vainquit le monde.  
 Après ce spectacle de trois cents ans , Dieu se souvint  
 enfin de ses anciennes promesses ; il daigna faire aux  
 maîtres du monde la grace de les admettre aux pieds  
 de son épouse. Ils en devinrent *les nourriciers* , et il  
 leur fut donné de *baiser la poussière de ses pieds* (3).

(1) Apol. c. 21.

(2) Ep. 18, ad Valentinian. conc. Sinimachum, n. 16.

(3) Is. 60, 14.

## 346 DISCOURS POUR LE SACRE

ne pouvons nous souvenir qu'avec douleur de la princesse à qui nous les devons, et qui fut trop tôt enlevée au monde !

Oserai-je ajouter, en présence d'Emmanuel, que les infidèles ont senti et que les chrétiens ont admiré sa valeur ? Toutes les nations s'attendrissent en éprouvant sa douceur, sa bonté, sa magnificence, son aimable sincérité, sa constance à toute épreuve, sa fidélité qui égale dans ses alliances la probité et la délicatesse des plus vertueux amis dans la société privée. Avec un cœur semblable à celui d'un tel frère, prince, il ne tenoit qu'à vous de marcher sur ses traces. Vous étiez libre de le suivre, vous pouviez vous promettre tout ce que le siècle a de plus flatteur ; mais vous venez sacrifier à Dieu cette liberté et ces espérances mondaines. C'est de ce sacrifice que je veux vous parler à la face des saints autels. J'avoue que le respect devoit m'engager à me taire ; « mais l'amour, comme saint Bernard le « disoit au pape Eugène (1), n'est point retenu par le « respect... Je vous parlerai, non pour vous instruire, « mais pour vous conjurer comme une mère tendre. « Je veux bien paroître indiscret à ceux qui n'aiment « point et qui ne sentent pas tout ce qu'un véritable « amour fait sentir. » Pour vous, je sais que vous avez le goût de la vérité, et même de la vérité la plus forte. Je ne crains point de vous déplaire en la disant : daignez donc écouter ce que je ne crains point de dire. D'un côté, l'église n'a aucun besoin du secours des princes de la terre, parceque les promesses de son époux tout-puissant lui suffisent ; d'un autre côté, les

(1) De consid. prolog.

princes qui deviennent pasteurs peuvent être très utiles à l'église, pourvu qu'ils s'humilient, qu'ils se dévouent au travail, et qu'on voie reluire en eux toutes les vertus pastorales. Voilà les deux points que je me propose d'expliquer dans ce discours.

PREMIER POINT.

Les enfants du siècle, prévenus d'une politique profane, prétendent que l'église ne sauroit se passer du secours des princes et de la protection de leurs armes, sur-tout dans les pays où les hérétiques peuvent l'attaquer. Aveugles qui veulent mesurer l'ouvrage de Dieu par celui des hommes ! « C'est s'appuyer sur un bras de chair (1) ; c'est anéantir la croix de Jésus Christ (2). » Croit-on que l'époux tout-puissant et fidèle dans ses promesses ne suffise pas à l'épouse ? Le ciel et la terre passeront « mais aucune de ses paroles ne passera jamais (3). » O hommes foibles et impuissants qu'on nomme les rois et les princes du monde, vous n'avez qu'une force empruntée pour un peu de temps ; l'époux qui vous la prête ne vous la confie qu'afin que vous serviez l'épouse. Si vous manquiez à l'épouse, vous manqueriez à l'époux même : il sauroit transporter son glaive en d'autres mains. Souvenez-vous que c'est lui qui est le « prince des rois de la terre, le roi invincible et immortel des siècles (4). »

Il est vrai qu'il est écrit que l'église (5) « sucera le lait des nations, qu'elle sera allaitée de la mamelle des rois, qu'ils en seront les nourriciers, qu'ils mar-

(1) Jérém. 17, 5.

(2) I Cor. 1, 17.

(3) Luc, 21, 33.

(4) Tim. 1, 17.

(5) Is. 60.

Fut-ce un secours qui vint à propos pour soutenir l'église ébranlée ? Non , celui qui l'avoit soutenue pendant trois siècles malgré les hommes n'avoit pas besoin de la foiblesse des hommes, déjà vaincus par elle , pour la soutenir. Mais ce fut un triomphe que l'époux voulut donner à l'épouse après tant de victoires ; ce fut , non une ressource pour l'église , mais une grace et une miséricorde pour les empereurs.

« Qu'y a-t-il , disoit saint Ambroise (1), de plus glorieux pour l'empereur que d'être nommé le fils de l'église ? »

En vain quelqu'un dira que l'église est dans l'état. L'église, il est vrai, est dans l'état pour obéir au prince dans tout ce qui est temporel : mais quoiqu'elle se trouve dans l'état, elle n'en dépend jamais pour aucune fonction spirituelle. Elle est en ce monde , mais c'est pour le convertir ; elle est en ce monde , mais c'est pour le gouverner par rapport au salut. Elle use de ce monde en passant , comme n'en usant pas ; elle y est comme Israël fut voyageur et étranger au milieu du désert : elle est déjà d'un autre monde qui est au-dessus de celui-ci. Le monde , en se soumettant à l'église , n'a point acquis le droit de l'assujettir : les princes , en devenant les enfants de l'église , ne sont point devenus ses maîtres ; ils doivent la servir , et non la dominer , *baïser la poussière de ses pieds* (2), et non lui imposer le joug. L'empereur , disoit saint Ambroise (3), « est au-dedans de l'église : mais il n'est pas au-dessus d'elle. Le bon empereur cherche le secours de l'église , et ne le rejette

(1) Ep. 21 , in serm. conc. Auxent. n. 36.

(2) Is. 60.

(3) Ep. 21 , ibid.

l'église ; qu'ils ne se flattent pas jusqu'à croire qu'elle tomberoit s'ils ne la portoient pas dans leurs mains. S'ils cessoient de la soutenir, le tout-puissant la porteroit lui-même. Pour eux, faute de la servir, ils *périraient* (1), selon les saints oracles.

Jetons les yeux sur l'église, c'est-à-dire sur cette société visible des enfants de Dieu qui a été conservée dans tous les temps : c'est le royaume qui *n'aura point de fin*. Toutes les autres puissances s'élèvent et tombent : après avoir étonné le monde, elles disparaissent.

L'église seule, malgré les tempêtes du dehors et les scandales du dedans, demeure immortelle. Pour vaincre, elle ne fait que souffrir ; et elle n'a point d'autres armes que la croix de son époux.

Considérons cette société sous Moïse : Pharaon la veut opprimer ; les ténèbres deviennent palpables en Egypte ; la terre s'y couvre d'insectes ; la mer s'entr'ouvre ; ses eaux suspendues s'élèvent comme deux murs ; tout un peuple traverse l'abîme à pied sec ; un pain descendu du ciel le nourrit au désert ; l'homme parle à la pierre, et elle donne des torrens ; tout est miracle pendant quarante années pour délivrer l'église captive.

Hâtons-nous ; passons aux Machabées : les rois de Syrie persécutent l'église ; elle ne peut se résoudre à renouveler une alliance avec Rome et avec Sparte, sans déclarer en esprit de foi qu'elle ne s'applique que sur les promesses de son époux. « Nous n'avons, disoit Jonas (2), aucun besoin de tous ces secours, ayant

(1) Is. 60, 12.

(2) Math. l. 1, c. 12.



## 350 DISCOURS POUR LE SACRE

« pour consolation les saints livres qui sont dans nos mains. » Et en effet , de quoi l'église a-t-elle besoin ici-bas ? Il ne lui faut que la grace de son époux pour lui enfanter des élus ; leur sang même est une semence qui les multiplie. Pourquoi mendieroit-elle un secours humain , elle qui se contente d'obéir , de souffrir , de mourir ; son règne , qui est celui de son époux , n'étant point de ce monde , et tous ses biens étant au-delà de cette vie ?

Mais tournons nos regards vers l'église que Rome païenne , cette Babylone enivrée du sang des martyrs , s'efforce de détruire ; l'église demeure libre dans les chaînes , et invincible au milieu des tourments ; Dieu laisse ruisseler , pendant trois cents ans , le sang de ses enfants bien aimés. Pourquoi croyez-vous qu'il le fasse ? C'est pour convaincre le monde entier , par une si longue et si terrible expérience , que l'église , comme suspendue entre le ciel et la terre , n'a besoin que de la main invisible dont elle est soutenue : jamais elle ne fut si libre , si florissante , si féconde.

Que sont devenus ces Romains qui la persécutoient ? Ce peuple , qui se vançoit d'être *le peuple roi* , a été livré aux nations barbares ; cet empire qui se flattoit d'être éternel est tombé : Rome est ensevelie dans ses ruines avec ses faux dieux ; il n'en reste plus de mémoire que par une autre Rome sortie de ses cendres , qui , étant pure et sainte , est devenue à jamais le centre du royaume de Jésus-Christ.

Mais comment est-ce que l'église a vaincu cette Rome victorieuse de l'univers ? Écoutons l'apôtre (1) : « Ce

(1) I ad Cor. c. 2.

« qui est folie en Dieu est plus sage que les hommes :  
 « ce qui est foible en Dieu est plus fort qu'eux. Voyez,  
 « mes frères , votre vocation ; car il n'y a point parmi  
 « vous beaucoup de sages selon la chair , ni beaucoup  
 « d'hommes puissants , ni beaucoup de nobles. Mais  
 « Dieu a choisi ce qui est insensé selon le monde pour  
 « confondre les sages , et il a choisi ce qui est foible  
 « dans le monde pour confondre ce qui est fort : il a  
 « choisi ce qui est bas et méprisable , et même ce qui  
 « n'est pas , pour détruire ce qui est , afin que nulle  
 « chair ne se glorifie devant lui. » Qu'on ne nous vante  
 donc plus une sagesse convaincue de folie : qu'on ne  
 nous parle plus que d'une foiblesse simple et humble  
 qui peut tout en Dieu seul ; qu'on ne nous parle plus que  
 de la folie de la croix. La jalousie de Dieu alloit jusqu'à  
 sembler exclure de l'église , pendant ces siècles d'é-  
 preuve , tout ce qui auroit paru un secours humain :  
 Dieu , impénétrable dans ses conseils , vouloit renverser  
 tout ordre naturel. De là vient que Tertullien a paru  
 douter *si les Césars pouvoient devenir chrétiens* (1).  
 Combien coûta-t-il de sang et de tourments aux fidèles  
 pour montrer que l'église ne tient à rien ici-bas ! « Elle  
 « ne possède pour elle-même , dit saint Ambroise (2),  
 « que la seule foi. » C'est cette foi qui vainquit le monde.  
 Après ce spectacle de trois cents ans , Dieu se souvint  
 enfin de ses anciennes promesses ; il daigna faire aux  
 maîtres du monde la grace de les admettre aux pieds  
 de son épouse. Ils en devinrent *les nourriciers* , et il  
 leur fut donné de *baiser la poussière de ses pieds* (3).

(1) Apol. c. 21.

(2) Ep. 18, ad Valentinian. conc. Sinimachum, n. 16.

(3) Is. 60, 14.

## 356 DISCOURS POUR LE SACRE

des saints du Très-haut dont le règne sera éternel , et tous les rois lui serviront et lui obéiront.

O hommes qui n'êtes qu'hommes , quoique la flatterie vous tente d'oublier l'humanité et de vous élever au-dessus d'elle , souvenez-vous que Dieu peut tout sur vous et que vous ne pouvez rien contre lui. Troubler l'église dans ses fonctions , c'est attaquer le Très-haut dans ce qu'il a de plus cher , qui est son épouse ; c'est blasphémer contre les promesses ; c'est oser l'impossible ; c'est vouloir renverser *le règne éternel*. Rois de la terre , vous vous ligueriez en vain *contre le Seigneur et contre son Christ* (1). En vain vous renouvelleriez les persécutions ; en les renouvelant , vous ne feriez que purifier l'église et que ramener pour elle la beauté de ses anciens jours. En vain vous diriez , « Rompons les « liens et rejetons son joug (2) : celui qui habite dans « les cieux riroit de vos desseins. » Le Seigneur a donné « à son fils toutes les nations comme son héritage , et les « extrémités de la terre comme ce qu'il doit posséder en « propre. » Si vous ne vous humiliez pas sous sa puissante main , « il vous brisera comme des vases d'argile. » La puissance sera enlevée à quiconque osera s'élever contre l'église.

Ce n'est pas elle qui l'enlèvera , car elle ne fait que souffrir et prier. Si les princes vouloient l'asservir , elle ouvreroit son sein ; elle diroit , Frappez ; elle ajouteroit comme les apôtres , « Jugez vous-mêmes devant « Dieu s'il est juste de vous obéir plutôt qu'à lui. » Ici ce n'est pas moi qui parle , c'est le Saint-Esprit. Si les rois manquoient à la servir et à lui obéir , la puissance

(1) Ps. 22.

(2) Il. id.

leur seroit enlevée. Le Dieu des armées, sans qui on garderoit en vain les villes, ne combattroit plus avec eux.

Non seulement les princes ne peuvent rien contre l'église; mais encore ils ne peuvent rien pour elle touchant le spirituel qu'en lui obéissant. Il est vrai que le prince pieux et zélé est nommé « l'évêque du dehors » et le protecteur des canons (1) ; expressions que nous répéterons sans cesse avec joie dans le sens modéré des anciens qui s'en sont servis. Mais l'évêque du dehors ne doit jamais entreprendre la fonction de celui du dedans. Il se tient le glaive en main à la porte du sanctuaire; mais il prend garde de n'y entrer pas. En même temps qu'il protège, il obéit; il protège les décisions, mais il n'en fait aucune. Voici les deux fonctions auxquelles il se borne : la première est de maintenir l'église en pleine liberté contre tous ses ennemis du dehors afin qu'elle puisse au dedans, sans aucune gêne, prononcer, décider, conduire, approuver, corriger, enfin abattre toute hauteur qui s'élève contre la science de Dieu; la seconde, est d'appuyer ces mêmes décisions dès qu'elles sont faites, sans se permettre jamais sous aucun prétexte de les interpréter. Cette protection des canons se tourne donc uniquement contre les ennemis de l'église, c'est-à-dire contre les novateurs, contre les esprits indociles et contagieux, contre tous ceux qui refusent la correction. A Dieu ne plaise que le protecteur gouverne, ni prévienne jamais en rien ce que l'église règlera! Il attend, il écoute humblement, il croit sans hésiter, il obéit lui-même, et fait autant

(1) Euseb. lib. IV ; de vita Constantini, c. 24.

obéir par l'autorité de son exemple que par la puissance qu'il tient dans ses mains. Mais enfin le projet de la liberté ne la diminue jamais. Sa protection n'est plus un secours, mais un joug déguisé, s'il veut terminer l'église au lieu de se laisser déterminer par elle. C'est par cet excès funeste que l'Angleterre a rompu le sacré lien de l'unité en voulant donner l'autorité de l'église au prince qui ne doit jamais en être protecteur.

Quelque besoin que l'église ait d'un prompt secours contre les hérésies et contre les abus, elle a plus besoin de conserver sa liberté. Quelque qu'elle reçoive des meilleurs princes, elle ne doit jamais de dire avec l'apôtre, « Je travaille à souffrir les liens comme si j'étois coupable. » *La parole de Dieu que nous annonçons n'est d'aucune puissance humaine.* C'est avec cette jalouse indépendance pour le spirituel que saint Augustin étoit à un proconsul lors même qu'il se voyoit exposé à la fureur des donatistes : « Je ne voudrois pas que l'Afrique fût abattue jusqu'au point d'avoir d'aucune puissance terrestre (1). » Voilà le même esprit qui avoit fait dire à saint Cyprien : « L'église tenant dans ses mains l'évangile de Dieu peut être tuée, mais non pas vaincue. » Voilà précisément le même principe de liberté pour les deux états de l'église. Saint Cyprien défend cette liberté contre la violence des persécuteurs, et saint Augustin la veut conserver avec précaution même à l'égard des princes protecteurs au milieu de la paix. Quelle force, quelle noblesse

(1) Ep. c. ad Donat. n. 1.

gêlieue, quelle foi aux promesses de Jésus-Christ ! O Dieu, donnez à votre église des Cypriens, des Augustins, des pasteurs qui honorent le ministère, et qui fassent sentir à l'homme qu'ils sont les dispensateurs de vos mystères !

Au reste, quoique l'église soit par les promesses au-dessus de tous les besoins et de tous les secours, Dieu ne dédaigne pourtant pas de la faire secourir par les princes ; il les prépare de loin, il les forme, il les instruit, il les exerce, il les purifie, il les rend dignes d'être les instruments de sa providence ; en un mot, il ne fait rien par eux qu'après avoir fait en eux tout ce qui lui plaît. Alors l'église accepte cette protection comme les offrandes des fidèles, sans l'exiger ; elle ne voit que la main de son seul époux dans les bienfaits des princes. Et en effet c'est lui qui leur donne et la force au dehors et la bonne volonté au dedans pour exercer cette pieuse protection. L'église remonte sans cesse à la source : loin d'écouter la politique mondaine, elle n'agit qu'en pure foi, et elle n'a garde de croire que le fils de Dieu ne lui suffise pas.

Ici représentons-nous le sage Maximilien électeur de Bavière. Prince, c'est avec joie que je rappelle le souvenir de votre aïeul. Il est vrai qu'il fit de grandes choses pour la religion : animé d'un saint zèle, il s'arma contre un prince de sa maison pour sauver la religion catholique dans l'Allemagne ; supérieur à toute la politique mondaine, il méprisa les plus hautes et les plus flatteuses espérances pour conserver la foi de ses pères. Mais Dieu se suffit à lui-même, et le libérateur de l'épouse de Jésus-Christ devoit à l'époux tout ce qu'il fit de grand pour l'épouse. Non, non, il ne faut voir que

## 360 DISCOURS POUR LE SACRE

Dieu dans cet ouvrage ; que l'homme disparaisse , que tout don remonte à sa source , que l'église ne doive rien qu'à Jésus-Christ.

Venez donc , ô Clément , petit-fils de Maximilien ; venez secourir l'église par vos vertus , comme votre aïeul l'a secourue par ses armes. Venez , non pour soutenir d'une main téméraire l'arche chancelante , mais au contraire pour trouver en elle votre soutien. Venez , non pour dominer , mais pour servir. Si vous croyez que l'église n'a aucun besoin de votre appui , et si vous vous donnez humblement à elle , vous serez son ornement et sa consolation. C'est la seconde vérité dont je dois parler.

### SECOND POINT.

LES princes qui deviennent pasteurs peuvent être très utiles à l'église , pourvu qu'ils se dévouent au ministère en esprit d'humilité , de patience et de prière.

1° L'humilité , qui est si nécessaire à tout ministre des autels , est encore plus nécessaire à ceux que leur haute naissance tente de s'élever au-dessus du reste des hommes. Écoutez Jésus-Christ : « Je suis venu ,  
« dit-il (1) , non pour être servi , mais pour servir les  
« autres. » Vous le voyez , le fils de Dieu , que vous allez représenter au milieu de son peuple , n'est point venu jouir des richesses , recevoir des honneurs , goûter des plaisirs , exercer un empire mondain ; au contraire , il est venu s'abaisser , souffrir , supporter les foibles , guérir les malades , attendre les hommes rebelles et indociles , répandre ses biens sur ceux qui

(1) Matth. 20 , 28.

lui feroient les plus grands maux, étendre tout le jour ses bras vers un peuple qui le contrediroit. Croyez-vous que le disciple soit au-dessus du maître ? Voudriez-vous que ce qui n'a été en Jésus-Christ qu'un simple ministère fût en vous une domination ambiueuse ? Comme fils de Dieu , il étoit *la splendeur de la gloire du père, et le caractère de sa substance* : comme homme , il comptoit parmi ses ancêtres tous les rois de Juda qui avoient régné depuis mille ans , tous les grands sacrificateurs , tous les patriarches. Au lieu que les plus augustes maisons se vantent de ne pouvoir découvrir leur origine dans l'obscurité des anciens temps , celle de Jésus-Christ montrait clairement , par les livres sacrés , que son origine remonte jusqu'à la source du genre humain. Voilà une naissance à laquelle nulle autre , sous le ciel , ne sauroit être comparée. Jésus-Christ néanmoins est venu servir jusqu'aux derniers des hommes ! il s'est fait l'esclave de tous.

Nul disciple ne doit espérer d'être au-dessus du maître. Il est donné aux apôtres de faire des miracles encore plus grands que ceux du Sauveur : l'ombre de saint Pierre suffit pour guérir les malades ; les vêtements de saint Paul ont la même vertu. Mais ils ne sont que les esclaves des peuples en Jésus-Christ : *Nos autem servos vestros per Jesum*. Fussiez-vous Pierre , fondement éternel de l'église , vous ne seriez que le serviteur de ceux qui servent Dieu. Fussiez-vous Paul , apôtre des nations , ravi au troisième ciel , vous ne seriez qu'un esclave destiné à servir les peuples pour les sanctifier.

Et pourquoi est-ce que Jésus-Christ nous confie son autorité ? Est-ce pour nous , ou pour les peuples qui nous l'exerçons ? Est-ce afin que nous co



## 362 DISCOURS POUR LE SACRE

notre orgueil en flattant celui des autres hommes ? C'est, au contraire, afin que nous réprimions l'orgueil et les passions des hommes en nous humiliant et en mourant sans cesse à nous-mêmes. Comment pourrions-nous faire aimer la croix, si nous la rejetons pour embrasser le faste et la volupté ? Qui est-ce qui croira les promesses, si nous ne paroissions pas les croire en les annonçant ? Qui est-ce qui se renoncera pour aimer Dieu, si nous paroissions vides de Dieu et idolâtres de nous-mêmes ? Qu'est-ce que pourront nos paroles, si toutes nos actions les démentent ? La parole de vie éternelle ne sera dans notre bouche qu'une vaine déclamation, et les plus saintes cérémonies ne seront qu'un spectacle trompeur. Quoi ! ces hommes si appesantis vers la terre, si insensibles aux dons célestes, si aveuglés, si endurcis, nous croiront-ils, nous écouteront-ils, quand nous ne parlerons que de croix et de mort, s'ils ne découvrent en nous aucune trace de Jésus crucifié ?

Je consens que le pasteur ne dégrade point le prince : mais je demande aussi que le prince ne fasse point oublier l'humilité du pasteur. Lors même que vous conserverez un certain éclat qui est inséparable de votre dignité temporelle, il faut que vous puissiez dire avec Esther (1) : Seigneur, « vous connoissez la nécessité « où je suis ; vous savez que je hais ce signe d'orgueil « et de gloire qui est sur ma tête aux jours de pompe » ; vous savez que c'est avec regret que je me vois environné de cette grandeur, et que je m'étudie à en retrancher tout le superflu pour soulager les peuples et pour secourir les pauvres. Souvenez-vous, de plus,

(1) Esth. c. 14, 16.

que la dignité temporelle ne vous est donnée que pour la spirituelle. C'est pour autoriser le pasteur des âmes que la dignité électorale a été jointe dans l'empire à celle de l'archevêque de Cologne. C'est pour lui faciliter les fonctions pastorales, et pour affermir l'église catholique, qu'on a attaché à son ministère d'humilité cette puissance si éclatante. D'ailleurs, ces deux fonctions se réunissent dans un certain point. Les païens mêmes n'ont point de plus noble idée d'un véritable prince que celle de *pasteur des peuples*. Vous voilà donc pasteur à double titre. Si vous l'êtes comme prince souverain, à plus forte raison l'êtes-vous comme ministre de Jésus-Christ.

Mais comment pourriez-vous être le pasteur des peuples, si votre grandeur vous séparoit d'eux, et vous rendoit inaccessible à leur égard? Comment conduiriez-vous le troupeau, si vous n'étiez pas appliqué à ses besoins, si les peuples ne vous voyoient jamais que de loin, jamais que grand, jamais qu'entouré de tout ce qui étouffe la confiance? Comment oseront-ils percer la foule, se jeter entre vos bras, vous dire leurs peines, et trouver en vous leur consolation? Comment leur ferez-vous sentir un cœur de père, si vous ne leur montrez qu'un maître? Voilà ce que le prince même ne doit point oublier : ajoutons-y ce que doit sentir l'homme apostolique.

Si vous ne descendiez jamais de votre grandeur, comment pourriez-vous dire avec Jésus-Christ : « Venez à moi, vous tous qui souffrez le travail et qui êtes accablés, je vous soulagerai (1)? » **Con**

(1) Matth. 11, 28.

## 364 DISCOURS POUR LE SACRÉ

pourriez-vous ajouter : « Apprenez de moi que je suis « doux et humble de cœur ? » Voulez-vous être le père des petits ? soyez petit vous-même ; rapetissez-vous pour vous proportionner à eux. « Si je vous connois bien , disoit saint Bernard (1) au pape Eugène, « vous ne serez pas moins pauvre d'esprit en devenant « le père des pauvres. » En effet , vos richesses ne sont pas à vous ; les fondateurs n'en ont dépouillé leurs familles qu'afin qu'elles fussent le patrimoine des pauvres : elles ne vous sont confiées qu'afin que vous soulagiez la pauvreté de vos enfants.

Mais continuons d'écouter saint Bernard qui parle au vicaire de Jésus-Christ : Qu'est-ce que saint Pierre vous a laissé par succession ? « Il n'a pu vous donner « ce qu'il n'avoit pas ; il vous a donné ce qu'il avoit, « savoir la sollicitude sur toutes les églises (2). . . Telle « est la forme apostolique ; la domination est défendue, « la servitude est recommandée. »

Venez donc , ô prince , accomplir les prophéties en faveur de l'église. « Venez baiser la poussière de ses « pieds. » Ne dédaignez jamais de regarder aucun évêque comme votre confrère avec qui vous posséderez solidairement l'épiscopat. Mettez votre honneur à soutenir celui du caractère commun (3). Reconnoissez les saints prêtres pour vos coadjuteurs en Jésus-Christ, recevez leurs conseils , profitez de leur expérience ; cultivez , choisissez jusqu'aux pauvres clercs qui sont l'espérance de la maison de Dieu ; soulagez tous les

(1) De consider. prolog.

(2) De Consid. lib 2, c. 6, n. 10.

(3) Cypr. lib. de Unit. Eccles.

ouvriers qui portent le poids et la chaleur du jour ; consolez tous ceux en qui vous trouverez quelque étincelle de l'esprit de grace. O vous qui descendez de tant de princes, de rois et d'empereurs, *oubliez la maison de votre père* ; dites à tous ces yeux, *Je vous ignore*. Si quelqu'un trouve que la tendresse et l'humilité pastorale avilissent votre naissance et votre dignité, répondez-lui ce que David disoit quand on trouvoit indécemment qu'il dansât devant l'arche : « Je m'avilirai encore plus que je ne l'ai fait, et je serai bas à mes propres yeux (1). » Descendez jusqu'à la dernière brebis de votre troupeau : rien ne peut être bas dans un ministère qui est au-dessus de l'homme. Descendez donc, descendez : ne craignez rien, vous ne sauriez jamais trop descendre pour imiter *le prince des pasteurs* (2), qui, étant sans usurpation égal à son père, *s'est anéanti en prenant la nature d'esclave* (3). Si l'esprit de foi vous fait ainsi descendre, votre humilité fera la joie du ciel et de la terre.

2° Quel patience ne faut-il pas dans ce ministère ! Le ministre de Jésus-Christ est débiteur à tous, aux sages et aux insensés. C'est une dette éminente qui se renouvelle chaque jour et qui ne s'éteint jamais. Plus on fait, plus on trouve à faire ; et il n'y a, dit saint Chrysostôme, que celui qui ne fait rien qui se flatte d'avoir fait tout. Salomon crioit à Dieu à la vue du peuple dont il étoit chargé (4) : « Votre serviteur est au milieu du peuple que vous avez élu, de ce peuple infini dont on ne peut compter ni concevoir

(1) II Reg. 6, 22.

(5) Philip. 2, 7.

(2) I Petr. 5, 4.

(4) III R

### 366 DISCOURS POUR LE SACRE

« multitude. Vous donnerez donc à votre serviteur un  
« cœur docile afin qu'il puisse juger votre peuple. »  
L'écriture ajoute que *ce discours plut à Dieu* dans la  
bouche de Salomon : il lui plaira aussi dans la vôtre.  
Fussiez-vous Salomon le plus sage de tous les hommes,  
vous auriez besoin de demander à Dieu *un cœur docile*.  
Mais quoi ! la docilité n'est-elle pas le partage des infé-  
rieurs ? ne semble-t-il pas qu'on doit demander que les  
pasteurs aient la sagesse , et que les peuples aient la  
docilité ? Non , c'est le pasteur qui a besoin d'être en-  
core plus docile que le troupeau. Il faut sans doute être  
docile pour bien obéir ; mais il faut être encore plus  
docile pour bien commander. La sagesse de l'homme  
ne se trouve que dans la docilité. Il faut qu'il apprenne  
sans cesse pour enseigner. Non seulement il doit ap-  
prendre de Dieu et l'écouter dans le silence intérieur,  
selon ces paroles (1) : « J'écouterai ce que le Seigneur  
« dira au dedans de moi ; » mais encore il doit s'ins-  
truire en écoutant les hommes. « Il faut, dit saint Cy-  
« prien (2), non seulement que l'évêque enseigne, mais  
« encore qu'il apprenne ; car celui qui croît tous les  
« jours , et qui fait du progrès en apprenant les choses  
« les plus parfaites , enseigne beaucoup mieux. »

Non seulement l'évêque doit sans cesse étudier les  
saintes lettres , la tradition et la discipline des canons ,  
mais encore il doit écouter tous ceux qui veulent lui  
parler. On ne trouve la vérité qu'en approfondissant  
avec patience. Malheur au présomptueux qui se flatte  
jusqu'à croire qu'il la pénètre d'abord. Il ne faut pas  
moins se défier de ses propres préjugés que des dégui-

(1) Ps. 84, 9.

(2) Ep. 4 ad Lomp.

sements de ceux qui nous environnent. Il faut craindre de se tromper, croire facilement qu'on se trompe, et n'avoir jamais de honte d'avouer qu'on a été trompé. L'élévation, loin de garantir de la tromperie, est précisément ce qui y expose le plus; car plus on est élevé, plus on attire les trompeurs en excitant leur avidité, leur ambition et leur flatterie. Mépriser le conseil d'autrui, c'est porter au dedans de soi le plus téméraire de tous les conseils. Ne sentir pas son besoin, c'est être sans ressource. Le sage au contraire agrandit sa sagesse de toute celle qu'il recueille en autrui. Il apprend de tous pour les instruire tous; il se montre supérieur à tous et à lui-même par cette simplicité. Il iroit jusqu'aux extrémités de la terre chercher un ami fidèle et désintéressé qui auroit le courage de lui montrer ses fautes. Il n'ignore pas que les inférieurs connoissent mieux le détail que lui, parcequ'ils le voient de plus près, et qu'on le leur déguise moins. « Je ne puis, « disoit saint Cyprien (1) aux prêtres et aux diacres « de son église, répondre seul à ce que nos com- « prêtres..... m'ont écrit, parceque j'ai résolu, dès le « commencement de mon épiscopat, de ne rien faire « par mon sentiment particulier sans votre conseil et « sans le consentement du peuple; mais quand j'arri- « verai, par la grace de Dieu, parmi vous, alors nous « traiterons en commun, comme l'honneur que nous « nous devons mutuellement le demande, les choses « qui sont faites ou qui sont à faire. » Ne décidez donc amais d'aucun point important de la discipline sans une délibération ecclésiastique. Plus les affaires sont

(1) Ep. 14. Pam. 6.

## 368 DISCOURS POUR LE SACRÉ

importantes, plus il faut les peser en se confiant à un conseil bien choisi et en se défiant sincèrement de ses propres lumières. Voilà, ô prince, un peuple innombrable que vous allez conduire. Vous devez être au milieu d'eux comme saint Augustin nous dépeint saint Ambroise (1) : il passoit toute la journée avec les livres sacrés dans ses mains, se livrant à la foule des hommes qui venoient à lui comme au médecin pour se guérir de leurs maladies spirituelles : *Quorum infirmitatibus serviebat* (2).

Mais ce médecin ne doit-il pas diversifier les remèdes selon les maladies ? Oui sans doute : de là vient qu'il est dit que nous sommes *les dispensateurs de la grace de Dieu qui prend diverses formes* (3). Le vrai pasteur ne se borne à aucune conduite particulière : il est doux, il est rigoureux, il menace, il encourage, il espère, il craint, il corrige, il console ; *il devient Juif avec les Juifs* (4) pour les observations légales ; *il est avec ceux qui sont sous la loi* comme s'il y étoit lui-même ; « il devient foible avec les foibles ; il se fait » tout à tous pour les gagner tous. »

O heureuse foiblesse du pasteur qui s'affoiblit tout exprès par pure condescendance pour se proportionner aux ames qui manquent de force ! « Qui est ce, dit » l'apôtre (5), qui s'affoiblit sans que je m'affoiblisse » avec lui ? Qui est-ce qui tombe sans que mon cœur » brûle » pour le relever ? O pasteurs, loin de vous tout cœur rétréci ! Elargissez, élargissez vos entrailles.

(1) Ep. 14.

(4) I Cor. 9, 20.

(2) Conf. lib. 6, c. 8.

(5) II Cor. 11, 29.

(3) I Petr. 4, 10.

Vous ne savez rien si vous ne savez que commander ; que reprendre , que corriger , que montrer la lettre de la loi. Soyez pères ; ce n'est pas assez , soyez mères ; enfantez dans la douleur , souffrez de nouveau les douleurs de l'enfantement à chaque effort qu'il faudra faire pour achever de former Jésus-Christ dans un cœur : « Nous avons été au milieu de vous , disoit saint Paul aux fidèles de Thessalonique , comme des enfants , ou comme une mère qui caresse ses enfants quand elle est nourrice. » Attendez sans fin , ô pasteurs d'Israël ; espérez contre l'espérance , imitez la longanimité de Dieu pour les pécheurs , supportez ce que Dieu supporte ; *conjurez , reprenez en toute patience* : il vous sera donné selon la mesure de votre foi. Ne doutez pas que les pierres mêmes ne deviennent enfin des enfants d'Abraham. Vous devez faire comme Dieu , à qui saint Augustin disoit (1) : « Vous avez manié mon cœur pour le refaire peu à peu par une main si douce et si miséricordieuse. » *Paulatim tu, Domine, manus mitissimā et misericordissimā pertractans et componens cor meum.*

Mais de quoi s'agit-il dans le ministère apostolique ? Si vous ne voulez qu'intimider les hommes et les réduire à faire certaines actions extérieures , levez le glaive ; chacun tremble , vous êtes obéi. Voilà une exacte police , mais non pas une sincère religion : si les hommes ne font que trembler , les démons tremblent autant qu'eux et haïssent Dieu. Plus vous userez de rigueur et de crainte , plus vous courrez risque de n'établir qu'un amour-propre masqué et trompeur. Où se-

(1) Conf. lib. 6, c. 5.



### 368 DISCOURS POUR LE SACRÉ

importantes, plus il faut les peser en se confiant à un conseil bien choisi et en se défiant sincèrement de ses propres lumières. Voilà, ô prince, un peuple innombrable que vous allez conduire. Vous devez être au milieu d'eux comme saint Augustin nous dépeint saint Ambroise (1) : il passait toute la journée avec les livres sacrés dans ses mains, se livrant à la foule des hommes qui venoient à lui comme au médecin pour se guérir de leurs maladies spirituelles : *Quorum infirmitatibus serviebat* (2).

Mais ce médecin ne doit-il pas diversifier les remèdes selon les maladies ? Oui sans doute : de là vient qu'il est dit que nous sommes *les dispensateurs de la grace de Dieu qui prend diverses formes* (3). Le vrai pasteur ne se borne à aucune conduite particulière : il est doux, il est rigoureux, il menace, il encourage, il espère, il craint, il corrige, il console ; *il devient Juif avec les Juifs* (4) pour les observations légales ; *il est avec ceux qui sont sous la loi* comme s'il y étoit lui-même ; « il devient foible avec les foibles ; il se fait « tout à tous pour les gagner tous. »

O heureuse foiblesse du pasteur qui s'affoiblit tout exprès par pure condescendance pour se proportionner aux âmes qui manquent de force ! « Qui est ce, dit « l'apôtre (5), qui s'affoiblit sans que je m'affoiblisse « avec lui ? Qui est-ce qui tombe sans que mon cœur « brûle » pour le relever ? O pasteurs, loin de vous tout cœur rétréci ! Elargissez, élargissez vos entrailles.

(1) Ep. 14.

(2) Conf. lib. 6, c. 8.

(3) 1 Petr. 4, 10.

(4) 1 Cor. 9, 20.

(5) II Cor. 11, 29.

**Vous ne savez rien si vous ne savez que commander, que reprendre, que corriger, que montrer la lettre de la loi. Soyez pères; ce n'est pas assez, soyez mères; enfantez dans la douleur, souffrez de nouveau les douleurs de l'enfantement à chaque effort qu'il faudra faire pour achever de former Jésus-Christ dans un cœur.**

« Nous avons été au milieu de vous, disoit saint Paul  
 « aux fidèles de Thessalonique, comme des enfants,  
 « ou comme une mère qui caresse ses enfants quand  
 « elle est nourrice. » Attendez sans fin, ô pasteurs d'Israël; espérez contre l'espérance, imitez la longanimité de Dieu pour les pécheurs, supportez ce que Dieu supporte; *conjurez, reprenez en toute patience* : il vous sera donné selon la mesure de votre foi. Ne doutez pas que les pierres mêmes ne deviennent enfin des enfants d'Abraham. Vous devez faire comme Dieu, à qui saint Augustin disoit (1) : « Vous avez manié mon  
 « cœur pour le refaire peu à peu par une main si douce  
 « et si miséricordieuse. » *Paulatim tu, Domine, manu mitissimâ et misericordissimâ pertractans et componens cor meum.*

Mais de quoi s'agit-il dans le ministère apostolique ? Si vous ne voulez qu'intimider les hommes et les réduire à faire certaines actions extérieures, levez le glaive ; chacun tremble, vous êtes obéi. Voilà une exacte police, mais non pas une sincère religion : si les hommes ne font que trembler, les démons tremblent autant qu'eux et haïssent Dieu. Plus vous userez de rigueur et de crainte, plus vous courrez risque de n'établir qu'un amour-propre masqué et trompeur. Où se-

(1) Conf. lib. 6, c. 5.

bien, de manière qu'on le veuille librement et  
damment de la crainte servile. La force peut-  
suader les hommes ? peut-elle les faire vouloir  
ne veulent pas ? Ne voit-on pas que les derniers  
du peuple ne croient ni ne veulent point tou-  
gré des plus puissants princes ? Chacun se tait  
souffre, chacun se déguise, chacun agit et pa-  
loir, chacun flatte, chacun applaudit : mais on  
et on n'aime point ; au contraire on hait d'aut  
qu'on supporte plus impatiemment la contrain-  
réduit à faire semblant d'aimer. Nulle puissance  
ne peut forcer le retranchement impénétrable  
berté d'un cœur. Pour Jésus-Christ, son règne  
dedans de l'homme, parcequ'il veut l'amour  
« n'a-t-il rien fait par violence, mais tout par  
« sion, comme dit saint Augustin (2) : » *Nihil  
sed omnia suadendo*. L'amour n'entre point  
cœur par contrainte : chacun n'aime qu'autant  
plaît d'aimer. Il est plus facile de reprendre  
persuader ; il est plus court de menacer que d'in

« notre patience, notre facilité, notre humanité. Je  
 « souhaite que tous rentrent dans l'église : je pardonne  
 « toutes choses, j'en dissimule beaucoup par le désir  
 « et par le zèle de rassembler nos frères. Je n'examine  
 « pas même par le plein jugement de la religion les  
 « fautes comises contre Dieu. Je pêche presque en  
 « remettant plus qu'il ne faut les péchés d'autrui ; j'em-  
 « brasse avec promptitude et tendresse ceux qui re-  
 « viennent en se repentant et en confessant leur péché  
 « avec une satisfaction humble et simple. »

Hélas ! quelque soin que vous preniez de vous faire  
 aimer et d'adoucir le joug, quelles contradictions ne  
 trouverez-vous pas dans votre travail ! Veut-on faire le  
 mal, ou du moins laisser tomber le bien par mollesse,  
 on flatte les passions de la multitude et on est applaudi ;  
 on se fait des amis aux dépens des règles. Mais veut-on  
 faire le bien et réprimer le mal, il faut refuser, contre-  
 dire, attaquer les passions des hommes, se roidir contre  
 le torrent : tout se réunit contre vous. « Quiconque,  
 « dit saint Cyprien (1), n'imité pas les méchants, les  
 « offense. Les lois mêmes cèdent pour flatter le péché ;  
 « et le désordre, à force d'être public, commence à  
 « paroître permis. » Les abus sont nommés des coutu-  
 mes ; les peuples en sont jaloux comme d'un droit ac-  
 quis par la possession : on se récrie contre la réforme  
 comme contre un changement indiscret. Lors même  
 que le pasteur use des plus sages adoucissements, la ré-  
 forme, qui édifie par une utilité réelle, trouble les es-  
 prits par une nouveauté apparente ; l'église gémit, sen-  
 tant ses mains liées, et voyant le malade repousser le

(1) Ep. 2, seu de gratia Dei, ad Donatum.

## 372 DISCOURS POUR LE SACRÉ

paroles de saint Augustin (1) : « Les pasteurs conduisent,  
« non des hommes guéris, mais des hommes qui ont  
« besoin de guérison. Il faut souffrir les défauts de la  
« multitude pour les guérir, et il faut tolérer la con-  
« tagion avant que de la faire cesser. Il est très difficile  
« de trouver le juste milieu dans ce travail pour y con-  
« server un esprit paisible et tranquille. »

Gardez-vous donc bien d'entreprendre d'arracher  
d'abord tout le mauvais grain. *Laissez-le croître jus-  
qu'à la moisson* (2), de peur que vous n'arrachiez le  
bon avec le mauvais. Toutes les fois que vous sentirez  
votre cœur ému contre quelque pécheur indocile, rap-  
pelez ces aimables paroles de Jésus-Christ (3) : « Ce  
« sont les malades, et non pas les hommes en santé,  
« qui ont besoin de médecin. Allez, et apprenez ce que  
« signifient ces paroles : Je veux la miséricorde et non  
« le sacrifice ; car je suis venu appeler, non des justes,  
« mais des pécheurs. » Toute indignation, toute impa-  
tience, toute hauteur contraire à cette douceur du Dieu  
de patience et de consolation, est une rigueur de pha-  
risien. Ne craignez point de tomber dans ce relâchement  
en imitant Dieu même, en qui *la miséricorde s'élève  
au-dessus du jugement*. Parlez comme saint Cyprien,  
cet intrépide défenseur de la plus pure discipline (4) :  
« Qu'ils viennent, disoit-il de ceux qui avoient péché,  
« s'ils veulent faire une expérience de notre jugement...  
« Ici l'église n'est fermée à personne, et il n'y a aucun  
« homme à qui l'évêque se refuse. Nous sommes sans  
« cesse tout prêts à faire sentir à tous ceux qui viennent

(1) De moribus eccl. cath. lib. 1, c. 32.

(2) Matth. 13, 30.

(3) Ibid. 9, 12.

(4) Epist. lib. 9, ad Corn. Pamel. 55.

« notre patience, notre facilité, notre humanité. Je  
 « souhaite que tous rentrent dans l'église : je pardonne  
 « toutes choses, j'en dissimule beaucoup par le désir  
 « et par le zèle de rassembler nos frères. Je n'examine  
 « pas même par le plein jugement de la religion les  
 « fautes comises contre Dieu. Je pèche presque en  
 « remettant plus qu'il ne faut les péchés d'autrui ; j'em-  
 « brasse avec promptitude et tendresse ceux qui re-  
 « viennent en se repentant et en confessant leur péché  
 « avec une satisfaction humble et simple. »

Hélas ! quelque soin que vous preniez de vous faire  
 aimer et d'adoucir le joug, quelles contradictions ne  
 trouverez-vous pas dans votre travail ! Veut-on faire le  
 mal, ou du moins laisser tomber le bien par mollesse,  
 on flatte les passions de la multitude et on est applaudi ;  
 on se fait des amis aux dépens des règles. Mais veut-on  
 faire le bien et réprimer le mal, il faut refuser, contredire,  
 attaquer les passions des hommes, se roidir contre  
 le torrent : tout se réunit contre vous. « Quiconque,  
 « dit saint Cyprien (1), n'imité pas les méchants, les  
 « offense. Les lois mêmes cèdent pour flatter le péché ;  
 « et le désordre, à force d'être public, commence à  
 « paroître permis. » Les abus sont nommés des coutu-  
 mes ; les peuples en sont jaloux comme d'un droit ac-  
 quis par la possession : on se récrie contre la réforme  
 comme contre un changement indiscret. Lors même  
 que le pasteur use des plus sages adoucissements, la ré-  
 forme, qui édifie par une utilité réelle, trouble les es-  
 prits par une nouveauté apparente ; l'église gémit, sen-  
 tant ses mains liées, et voyant le malade repousser le

(1) Ep. 2, seu de gratia Dei, ad Donatum.

### 376 DISCOURS POUR LE SACRÉ

*Paissez mes brebis.* Mais enfin celui qui demande l'amour si courageux et si patient est celui-là même qui nous le donne. « Venez, hâtez-vous, achetez-le sans argent (1). » Il s'achète par le simple désir; nul n'en est privé, que celui qui ne le veut pas. O bien infirmes, il ne faut que vous vouloir pour vous posséder ! C'est cet or pur et enflammé, ce trésor du cœur pauvre, qui apaise tout désir et qui remplit tout vide. L'amour donne tout, et l'amour lui-même est donné à quiconque lui ouvre son cœur. Mais voyez cet ordre des dons de Dieu, et gardez-vous bien de le renverser. La grace seule peut donner l'amour, et la grace ne se donne qu'à la prière. Priez donc *sans intermission* (2). Si tout fidèle doit prier ainsi, que sera-ce du pasteur ? Vous êtes le médiateur entre le ciel et la terre : priez pour aider ceux qui prient, en joignant vos prières aux leurs; de plus, priez pour tous ceux qui ne prient pas. Parlez à Dieu en faveur de ceux à qui vous n'oseriez parler de Dieu, quand vous les voyez endurcis et irrités contre la vertu. Soyez, comme Moïse, l'ami de Dieu; allez loin du peuple sur la montagne converser familièrement avec lui *face à face* (3); revenez vers le peuple, couronné des rayons de gloire que cet entretien ineffable aura mis autour de votre tête. Que l'oraison soit la source de vos lumières dans le travail. Non seulement vous devez convertir les pécheurs, mais encore vous devez diriger les âmes les plus parfaites dans les voies de Dieu; vous devez *annoncer la sagesse entre les parfaits* (4); vous devez être leur guide dans l'oraison

(1) Is. 55, 1.

(3) Deuteron. 5, 4.

(2) I Thess. 5, 17.

(4) I Cor. 2, 6.

**P**our les garantir des illusions de l'amour-propre. Soyez donc le sel de la terre, la lumière du monde, l'œil qui éclaire le corps de votre église, et la bouche qui prononce les oracles de la tradition. Oh ! qui me donnera cet esprit de prière qui peut tout sur Dieu même, et qui met dans le pasteur tout ce qui lui manque pour le troupeau ! O esprit de prière, c'est vous qui formerez de nouveaux apôtres, pour changer la face de la terre. O esprit, ô amour, venez nous animer, venez nous apprendre à prier et prier en nous ; venez vous y aimer vous-même. Prier sans cesse pour aimer et pour faire aimer Dieu, c'est la vie de l'apôtre. Vivez de cette vie cachée avec Jésus-Christ en Dieu, prince devenu le pasteur des âmes, et vous goûterez combien le Seigneur est doux<sup>(1)</sup>. Alors vous serez une colonne de la maison de Dieu ; alors vous serez l'amour et les délices de l'église.

Les grands princes qui prennent, pour ainsi dire, l'église sans se donner à elle, sont pour elle de grands fardeaux, et non des appuis. Hélas ! que ne coûtent-ils point à l'église ! ils ne paissent point le troupeau, c'est du troupeau qu'ils se paissent eux-mêmes. Le prix des péchés du peuple, les dons consacrés ; ne peuvent suffire à leur faste et à leur ambition. Qu'est-ce que l'église ne souffre pas d'eux ! quelles plaies ne font-ils pas à sa discipline ! Il faut que tous les canons tombent devant eux, tout ploie sous leur grandeur. Les dispenses dont ils abusent apprennent à d'autres à énerver les saintes lois ; ils rougissent d'être pasteurs et pères, ils ne veulent être que princes et maîtres.

(1) Ps. 33, 9.



### 378 DISCOURS POUR LE SACRE

Il n'en sera pas de même de vous , puisque vous mettez votre gloire dans vos fonctions pastorales. Combien les exemples donnés par un évêque qui est grand prince ont-ils plus d'autorité sur les hommes que les exemples donnés par un évêque d'une naissance médiocre ! Combien son humilité est-elle plus propre à rabaisser les orgueilleux ! Combien sa modestie est-elle plus touchante pour réprimer le luxe et le faste ! Combien sa douceur est-elle plus aimable ! Combien sa patience est-elle plus forte pour ramener les hommes indociles et égarés ! Qui est-ce qui n'aura point de honte d'être hautain et emporté quand on verra le prince , au milieu de cette puissance , doux et humble de cœur ? Quelle sera la force de sa parole quand elle sera soutenue par ses vertus ! Par exemple , quelle fut la gloire de l'église de Cologne quand elle eut pour pasteur le fameux Brunon frère de l'empereur Othon I<sup>er</sup> ! Mais pourquoi n'espérons-nous pas de trouver dans Clément un nouveau Brunon ? Il ne tient qu'à vous , ô prince , d'essuyer les larmes de l'église et de la consoler de tous les maux qu'elle souffre dans ces jours de péché. Vous ferez refleurir les terres désertes ; vous ramènerez la beauté des anciens jours. Que dis-je ? levez les yeux , et voyez les campagnes déjà blanches pour la moisson. « Conso-  
« lez-vous , consolez-vous , mon peuple (1), dit votre  
« Dieu.... Toute vallée se comblera , toute montagne  
« sera aplanie.... Et vous qui évangélisez Sion , mon-  
« tez sur la montagne , élevez avec force votre voix. O  
« vous qui évangélisez Jérusalem , élevez-là , ne crai-  
« gnez rien , dites aux villes de Juda , Voici votre

(1) Is. c. 40.

« Dieu. » O église qui recevez de la main du Seigneur un tel époux, *voilà* des enfants *qui vous viennent de loin*. Vous serez plus féconde que jamais dans votre vieillesse. « Les voilà venus de l'aquilon , de la mer , et  
 « de la terre du midi (1)..... Levez les yeux autour de  
 « vous, et voyez : tous ceux-ci s'assemblent et viennent  
 « à vous. O épouse , ils vous environneront et vous en  
 « serez ornée. O mère qu'on croyoit stérile , vos en-  
 « fants vous diront : L'espace est trop étroit ; donnez-  
 « nous-en d'autres pour habiter. Et vous direz dans vo-  
 « tre cœur : Qui est-ce qui m'a donné ces enfants , à  
 « moi qui étois stérile et captive en terre étrangère ?  
 « Qui est-ce qui les a nourris ? J'étois seule et abandon-  
 « née, et ceux-ci où étoient-ils alors ? »

Peuples pour le bonheur desquels se fait cette consécration, que ne puis-je vous faire entendre de loin ma foible voix ! Priez, peuples, priez : toutes les bénédictions que vous attirerez sur la tête de Clément reviendront sur la vôtre ; plus il recevra de grace , plus il en répandra sur le troupeau.

Et vous, ô assemblée qui m'écoutez, n'oubliez jamais ce que vous voyez aujourd'hui ; souvenez-vous de cette modestie, de cette ferveur pour le culte divin, de ce zèle infatigable pour la maison de Dieu. N'en soyez pas surpris : dès son enfance ce prince a été nourri des paroles de la foi ; le palais où il est né avoit, nonobstant sa magnificence, la régularité d'une communauté de solitaires ; on chantoit dans cette cour, comme au désert, les louanges de Dieu. Le Seigneur n'oubliera point tant de marques de piété devenues comme héréditaires.

(1) Is. 49.

### 380 DISCOURS POUR LE SACRE

ditaires dans cette maison : après les jours de tempêtes il fera enfin luire sur elle des jours sereins et lui rendra son ancien éclat.

Vous voyez, mes frères, ce prince prosterné au pied des autels ; vous venez d'entendre tout ce que je lui ai dit. Eh ! qu'est-ce que je n'ai pas osé lui dire ! eh ! qu'est-ce que je ne devois pas lui dire, puisqu'il n'a craint que d'ignorer la vérité ! La plus forte louange le loueroit infiniment moins que la liberté épiscopale avec laquelle il veut que je lui parle. Oh ! qu'un prince se montre grand quand il donne cette liberté ! oh ! que celui-ci paroitra au-dessus des vaines louanges quand on saura tout ce qu'il a voulu que je lui dise !

Et vous, ô prince sur qui coule l'onction du Saint-Esprit, ressuscitez sans cesse la grace que vous recevez par l'imposition de mes mains. Que ce grand jour règle tous les autres jours de votre vie jusqu'à celui de votre mort. Soyez toujours le bon pasteur prêt à donner votre vie pour vos chères brebis, comme vous voulez l'être aujourd'hui, et comme vous voudrez l'avoir été au moment où, dépouillé de toute grandeur terrestre, vous irez rendre compte à Dieu de votre ministère. Priez, aimez, faites aimer Dieu ; rendez-le aimable en vous ; faites qu'on le sente en votre personne ; répandez au loin la bonne odeur de Jésus-Christ, soyez la force, la lumière, la consolation de votre troupeau ; que votre troupeau soit votre joie et votre couronne au jour de Jésus-Christ.

O Dieu, vous l'avez aimé dès l'éternité ; vous voulez qu'il vous aime et qu'il vous fasse aimer ici-bas.

Portez-le dans votre sein au travers des périls et des tentations ; ne permettez pas que la *fascination des*

*amusements* du siècle *obscurcisse les biens* (1) que vous avez mis dans son cœur ; ne souffrez pas qu'il se confie ni à sa haute naissance, ni à son courage naturel, ni à aucune prudence mondaine. Que la foi fasse seule en lui l'œuvre de la foi ! Qu'au moment où il ira paroître devant vous, les pauvres nourris, les riches humiliés, les ignorants instruits, les abus réformés, la discipline rétablie, l'église soutenue et consolée par ses vertus, le présentent devant le trône de la grace pour recevoir de vos mains la couronne qui ne se flétrira jamais !

(1) Sap. 4, 12.

---

## LETTRE

A M. L'ÉLECTEUR DE COLOGNE.

MONSIEUR,

Il ne m'appartient nullement de parler des affaires générales, elles sont trop au-dessus de moi, j'en ignore absolument l'état; je me contente de prier Dieu tous les jours pour leur succès sans avoir aucune curiosité sur ce qui se passe. Mais votre altesse sérénissime électorale veut que je prenne la liberté de lui répondre sur la question qu'elle me fait l'honneur de me confier, et je vais lui obéir simplement. Il me semble, monsieur, que le grand intérêt de votre maison est de conserver ses anciens états au centre de l'empire. La maison d'Autriche peut finir tout à coup : alors votre maison se trouvera naturellement à la tête du parti catholique, si elle est rétablie au milieu de l'Allemagne. C'est une espérance assez prochaine, et qui peut mettre tout à coup votre maison au comble de la grandeur. Vos églises donnent un grand avantage à votre maison pour la mettre à la tête des catholiques; mais si votre maison n'avoit plus ses états au centre de l'empire, on commenceroit à la regarder comme une maison devenue étran-

gère au corps germanique ; et les grands établissemens de votre altesse électorale se trouveroient inutiles pour votre maison. Je ne sais point ce qu'on offre à son altesse électorale de Bavière en la place de ses anciens états ; mais je crains que ce qu'on lui offrira en compensation n'ait plus d'éclat que de solidité et de revenu liquide. J'avoue qu'il doit être naturellement touché d'un titre de roi ; mais ne peut-il pas l'avoir sans renoncer à ses anciens états ? J'avoue que la Bavière , sans le haut Palatinat , est un corps démembré ; mais s'il faut souffrir cette perte , je compte encore pour beaucoup la Bavière pour mettre votre maison à la tête du corps germanique quand le parti catholique voudra prévaloir sur le protestant. Il vous est capital , si je ne me trompe , de demeurer dans l'empire pour en devenir le chef. Après ces réflexions proposées au hasard et par pure obéissance , j'ajoute , monseigneur , que vous ne pouvez mieux faire que de confier vos intérêts au roi : il est touché du zèle avec lequel vos altesses électORALES ont soutenu si noblement leur alliance. Sa majesté aime vos intérêts , elle sait mieux que personne ce qu'elle peut faire. Vous ne voulez ni empêcher ni retarder la paix générale de l'Europe , qui est si nécessaire à toutes les puissances. Ainsi ce qui vous convient est de prendre vos dernières résolutions avec sa majesté. Pour moi je prie Dieu tous les jours afin qu'il bénisse votre voyage. Vos intentions sont droites ; vous voulez le bien de vos églises et de votre maison , qui est si nécessaire au soutien de la catholicité. Son altesse électorale de Bavière n'a point d'autre intérêt que le vôtre , ni vous d'autre que le sien : j'espère que vous ne serez ensemble qu'un cœur et qu'une ame dans la décision

**384 LETTRE A M. L'ÉLECTEUR**

que vous allez faire. Rien ne peut jamais surpasser le profond respect et le zèle avec lequel vous sera dévoué le reste de sa vie,

**MONSEIGNEUR,**

de votre altesse sérénissime électorale,

Le très humble et très  
obéissant serviteur.

Cambrai, 8 mars 1713.

## AUTRE LETTRE

A M. L'ÉLECTEUR DE COLOGNE.

MONSEIGNEUR,

C'est avec la plus vive reconnaissance que j'ai reçu la dernière lettre que votre altesse électorale m'a fait l'honneur de m'écrire. Que puis-je faire pour mériter tant de bontés ? sinon vous obéir en vous parlant avec toute la liberté et toute la simplicité que vous exigez de moi.

Le pape agit en vicaire de Jésus-Christ , qui porte dans son cœur la sollicitude pastorale de toutes les églises. Il voit les maux que plusieurs vastes diocèses souffrent ; des troupeaux innombrables y sont errants et y périssent tous les jours , faute de vrai pasteur ; les petits demandent du pain et il n'y a personne pour le leur rompre. Si chacun de ces grands diocèses qui auroient sans doute besoin d'être partagés en plusieurs avoit au moins un bon évêque , cet évêque dépenseroit peu à son église et travailleroit beaucoup pour elle ; il porteroit le poids et la chaleur du jour ; il défricheroit le champ du Seigneur de ses propres mains , à la sueur de son visage ; il arracheroit les ronces et les épines



## 386 LETTRE A M. L'ÉLECTEUR

qui étouffent le grain ; il déracineroit les scandales et les abus ; il disciplineroit le clergé ; il instruiroit les peuples par sa parole et par ses exemples ; il se feroit tout à tous, pour les gagner tous à Jésus-Christ. Vous occupez vous seul, monseigneur, la place de plusieurs excellents évêques, sans l'être. Faut-il s'étonner qu'un grand pape qui est fort éclairé gémissé pour ces grands troupeaux presque abandonnés !

Mais, d'un autre côté, rien n'est si terrible que de devenir évêque, sans entrer dans toutes les vertus épiscopales ; alors le caractère deviendrait comme un sceau de réprobation. Vous avez la conscience trop délicate pour ne craindre pas ce malheur. Plus les diocèses que vous devez conduire sont grands et remplis de besoins extrêmes, plus il faut un courage apostolique pour y pouvoir travailler avec fruit. Si vous voulez enfin être évêque, monseigneur, au nom de Dieu, gardez-vous bien de l'être à demi ; il faut être l'homme de Dieu et le dispensateur des mystères de Jésus-Christ ; il faut qu'on trouve toujours sur vos lèvres la science du salut ; il faut que chacun n'ait qu'à vous voir pour savoir comment il faut faire pour servir Dieu ; il faut que vous soyez une loi vivante qui porte la religion dans tous les cœurs ; il faut mourir sans cesse à vous-même, pour porter les autres à entrer dans cette pratique de mort qui est le fond du christianisme ; il faut être doux et humble de cœur, ferme sans hauteur et condescendant sans mollesse, pauvre et vil à vos propres yeux au milieu de la grandeur inséparable de votre naissance ; il ne faut donner à cette grandeur que ce que vous ne pourrez pas lui refuser ; il faut être patient, appliqué, égal, plein de défiance de vos propres lu-

nières , prêt à leur préférer celles d'autrui quand elles seront meilleures , en garde contre la flatterie qui empoisonne les grands , amateur des conseils sincères , attentif à chercher le vrai mérite et à le prévenir ; enfin il faut porter la croix dans les contradictions et aller au ministère comme au martyre : *Secd nihil horum vereor , nec facio animam meam pretiosiores quàm me.* Pour entrer ainsi dans l'épiscopat , il faut que ce soit un grand amour de Jésus-Christ qui vous presse : il faut que Jésus-Christ vous dise comme à saint Pierre, *M'aimez-vous ?* Il faut que vous lui répondiez , non des lèvres , mais de cœur : Eh ! ne le savez-vous pas , Seigneur , que je vous aime ? Alors vous mériterez qu'il vous dise : Paissez mes brebis. Oh ! qu'il faut d'amour pour ne se décourager jamais et pour souffrir toutes les croix de cet état ! Il est commode aux pasteurs qui ne connoissent le troupeau que pour en prendre la laine et le lait ; mais il est terrible à ceux qui se doivent au salut des âmes. Il faut donc , monseigneur , que votre préparation soit proportionnée à la grandeur de l'ouvrage dont vous serez chargé ; une montagne de difficultés vous pend sur la tête. A Dieu ne plaise que je veuille vous décourager ! mais il faut dire , *A a a , Domine , nescio loqui* , pour mériter d'être l'envoyé de Dieu ; il faut désespérer de soi pour pouvoir espérer en lui. Vous êtes naturellement bon , juste , sincère , compatissant et généreux ; vous êtes même sensible à la religion , et elle a jeté de profondes racines dans votre cœur : mais votre naissance vous a accoutumé à la grandeur mondaine , et vous êtes environné d'obstacles pour la simplicité apostolique. La plupart des grands princes ne se rabaissent jamais assez pour

### 388 LETTRE A M. L'ÉLECTEUR

devenir les serviteurs en Jésus-Christ des peuples sur lesquels ils ont autorité ; il faut pourtant qu'ils se dévouent à les servir s'ils veulent être leurs pasteurs : *Nos autem servos vestros per ipsum.*

Il n'y a que la seule oraison qui puisse former un véritable évêque parmi tant de difficultés. Accoutumez-vous , monseigneur , à chercher Dieu au dedans de vous ; c'est là que vous trouverez son royaume : *Regnum Dei intra vos est.* On le cherche bien loin de soi par beaucoup de raisonnements ; on veut trop goûter le plaisir de la vertu et flatter son imagination , sans songer à soumettre sa raison aux vues de la foi ; et sa volonté à celle de Dieu. Il faut lui parler avec confiance de vos foiblesses et de vos besoins ; vous ne sauriez jamais le faire avec trop de simplicité. L'oraison n'est qu'amour ; l'amour dit tout à Dieu , car on n'a à parler au bien aimé que pour lui dire qu'on l'aime et qu'on veut l'aimer : *Non nisi amando colitur* , dit saint Augustin. Il faut non seulement lui parler , mais encore l'écouter. Que ne dira-t-il point , si on l'écoute ! Il suggérera toute vérité. Mais on s'écoute trop soi-même pour pouvoir l'écouter ; il faudroit se faire taire pour écouter Dieu : *Audiam quid loquatur in me Dominus.* On connoît assez le silence de la bouche , mais on ne comprend point celui du cœur. L'oraison bien faite ; quoique courte , se répandroit peu à peu sur toutes les actions de la journée ; elle donneroit une présence intime de Dieu qui renouvelleroit les forces en chaque occasion ; elle règleroit le dehors et le dedans ; on n'agiroit que par l'esprit de grace ; on ne suivroit ni les promptitudes du tempérament , ni les empressements , ni les dépités de l'amour-propre ; on ne seroit ni hautain

ni dur dans sa fermeté , ni mou ni foible dans ses complaisances ; on éviteroit tout excès , toute indiscretion , toute affectation , toute singularité ; on feroit à peu près les mêmes choses qu'on fait , mais on les feroit beaucoup mieux , avec la consolation de les faire pour Dieu et sans recherche de son propre goût.

Il me semble , monseigneur , que vous pourriez lire les épîtres de saint Paul à Timothée et à Tite , le Pastoral de saint Grégoire , les livres du Sacerdoce de saint Chrysostôme , quelques épîtres et quelques sermons de saint Augustin , les livres de la considération de saint Bernard et quelques lettres aux évêques , la vie de saint Charles , les ouvrages et la vie de saint François de Sales. Vous savez , monseigneur , que , pour lire avec fruit , il faut plus songer à se nourrir qu'à contenter sa curiosité ; il vaut mieux lire peu , afin qu'on ait le temps de peser , de goûter , d'aimer et de s'appliquer chaque vérité : on doit tâcher de tourner une lecture méditée en une espèce d'oraison. Vous pourriez ajouter à ces lectures de pure piété celle du concile de Trente et du catéchisme romain , qui est une espèce de théologie abrégée ; l'histoire de l'église , bien écrite en français par M. l'abbé Fleury , est utile et agréable.

Enfin l'homme de Dieu , qui doit être prêt à toute bonne œuvre , a besoin de se nourrir fréquemment du pain descendu du ciel pour donner la vie au monde : il faut donc se mettre en état par un détachement sans réserve de recevoir un si grand don. Un confesseur qui a la lumière et l'expérience des choses de Dieu doit en régler les temps ; il doit avoir égard tout ensemble à la perfection d'une ame et à son besoin. Il ne doit pas accorder si souvent la communion aux commençants.

qu'aux parfaits ; mais quand une ame est docile à la grace , qu'elle ne veut tenir à rien qui l'arrête dans sa voie , et qu'elle ne cherche qu'à se soutenir avec fidélité , il ne faut pas seulement avoir égard aux vertus qu'elle pratique , mais il faut aussi accorder la communion au désir qu'elle a de vaincre ses défauts. Pour ce genre de vie , il faut , monseigneur , réserver certaines heures de retraite , autant que les bienséances , les grandes occupations de votre état , et le besoin de délasser votre esprit vous le permettront. Vous pouvez , en cet état , faire une épreuve sérieuse de vous-même , et vous accoutumer peu à peu à la vie épiscopale : car rien ne peut mieux vous y préparer que de la commencer par avance. Jésus-Christ nous a dit : *A chaque jour suffit son mal ; le jour de demain aura assez soin de lui-même.* Il me semble , monseigneur , que vous ne pourriez songer maintenant qu'à vous préparer , et qu'à profiter de la nouvelle dispense pour faire cette épreuve. Si , dans huit ou dix mois , vous croyez n'avoir pas encore assez vidé votre cœur de tout ce qui est séculier , et n'être pas encore assez dans l'esprit apostolique qui convient à l'épiscopat , vous pourriez alors représenter encore au pape votre besoin : il est bon , il sera sensible à votre droiture et à votre respect pour le caractère ; il aura égard à votre demande , je n'en saurois douter. Vous pourriez même recourir à lui , non seulement comme au dispensateur suprême , mais encore comme à un père tendre et compatissant que vous consulteriez : sa décision seroit alors votre règle de conduite pour la plus grande démarche de votre vie. Ainsi il n'y a qu'à vous bien préparer dès aujourd'hui , comme si vous deviez vous faire sacrer dans un mois , et qu'à

différer néanmoins votre consécration autant qu'il le faudra pour la sainteté du ministère, pour votre salut et pour celui des peuples de vos églises.

Je serai le reste de mes jours, avec le zèle le plus sincère, l'attachement le plus fidèle et le plus grand respect,

**MONSIEUR,**

de votre altesse électorale,

**Le très humble et très obéissant serviteur,  
FR. archevêque-duc de Cambrai.**

**A Cambrai, le 30 décembre 1704.**

---

# TABLE

## DE CE QUI EST CONTENU DANS CE VOLUME

---

### DE L'ÉDUCATION DES FILLES.

Avertissement,	Pag. 3
CHAP. I <sup>er</sup> De l'importance de l'éducation des filles,	7
II. Inconvénients des éducations ordinaires,	10
III. Quels sont les premiers fondements de l'éducation,	13
IV. Imitation à craindre,	20
V. Instructions indirectes : il ne faut pas presser les enfants,	22
VI. De l'usage des histoires pour les enfants,	43
VII. Comment il faut faire entrer dans l'esprit des enfants les premiers principes de la religion,	50
VIII. Instruction sur le décalogue, sur les sacrements et sur la prière,	68
IX. Remarques sur plusieurs défauts des filles,	78
X. La vanité de la beauté et des ajustements,	82
XI. Instruction des femmes sur leurs devoirs,	88
XII. Suite des devoirs des femmes,	94
XIII. Des gouvernantes,	105
AVIS à une dame de qualité, sur l'éducation de sa fille,	113

### TRAITÉ DU MINISTÈRE DES PASTEURS.

CHAP. I <sup>er</sup> De l'état et de l'importance de cette question,	127
---	-----

# TABLE.

393

IAP. II. Le ministère des pasteurs n'est en rien dépendant du droit naturel des peuples,	Pag. 137
III. Contradictions et inconvénients de la doctrine des protestants sur le ministère,	152
IV. Les paroles de Jésus-Christ montrent que le peuple n'a aucun droit de conférer le ministère,	166
V. Saint Paul montre que le ministère est indépendant du peuple,	178
VI. Réponse à quelques objections des ministres Dumoulin, Claude et Jurieu,	184
VII. Des paroles de saint Paul sur les élections,	188
VIII. L'imposition des mains ou ordination des pasteurs est un sacrement,	192
IX. La tradition universelle des chrétiens est contraire aux protestants sur l'ordination,	204
X. Réponse à une objection tirée de Tertulien,	214
XI. Des endroits où saint Augustin a parlé des clefs données au peuple,	229
XII. De l'exemple des prêtres de l'ancienne loi,	238
XIII. Des exemples de l'histoire ecclésiastique,	247
XIV. De l'élection des pasteurs,	261
XV. Suite sur l'élection des pasteurs,	268
XVI. Conclusion,	278
RECTIONS pour la conscience d'un roi, composées pour l'instruction de Louis de France, duc de Bourgogne,	291



**FIN.**



LA SAGESSE NATURELLE, ou Portrait d'un bonnette homme,	Page 340
DISCOURS pour le sacre de l'électeur de Cologne,	345
LETTRE à M. l'électeur de Cologne,	382
Autre LETTRE à M. l'électeur de Cologne,	385

FIN.